

Sarah Mlynowski



**RED
DRESS
I N K®**

HOMMES, FEMMES
Mode d'emploi

Sarah Mlynowski

HOMMES, FEMMES

MODE D'EMPLOI

Résumé

HOMMES... C'est bien connu, les hommes sont tous les mêmes : menteurs, frimeurs, égoïstes, paresseux, allergiques à l'engagement et... irremplaçables !

FEMMES... Tout le monde vous le dira, les femmes sont bavardes, jalouses, compliquées, possessives, imprévisibles et aussi... craquantes !

MODE D'EMPLOI : comment des êtres aussi différents peuvent-ils vivre ensemble ?

Pour Russ, c'est une question d'hormones : le sexe, il n'y a que ça de vrai pour cimenter le couple.

D'après Layla, il faut dresser le portrait de l'homme idéal, et le jeter tout de suite après à la poubelle. Comme ça, on a au moins une chance de dénicher un mec normal...

Kimmy ? Elle croit dur comme fer à l'âme sœur, et même si elle a tendance à attirer les losers, elle sait qu'elle finira par dégoter M. Right !

Quant à Jamie, il mise tout sur l'humour. C'est vrai, quand on n'a pas exactement le physique de l'emploi, il faut avoir un minimum d'imagination...

*A mon père et ma belle-mère, Larry Mlynowski
et Louisa Weiss, avec tout mon amour.*

Orientation

Lundi, 1er septembre, 23 h 15

Fatale erreur de Kimmy

Il se contorsionne, rougit, tremble... — et s'avachit sur moi. Zéro pointé.

Un précoce. Il fallait que ça tombe sur moi. Je décide de mentir.

— Ce n'est pas grave.

— Donne-moi deux secondes, Kimmy, et je suis partant pour le deuxième round.

Je mens de nouveau.

— Ne t'en fais pas.

Sur ce, il roule sur le côté et sombre dans l'inconscience.

Il dort. Je n'ai pas quitté mon jean, et ma couette en duvet d'oie — cadeau de mon père et unique objet de valeur que je possède — est trempée de sueur et présente des taches suspectes.

Je suis dégoûtée. Et pour couronner le tout, ce type que j'ai choisi pour passer la nuit — enfin disons pour passer cinq minutes — suit les mêmes cours que moi. L'idée de passer dix minutes de plus avec lui me hérise, alors ne parlons pas de deux ans.

Non seulement il est incapable de tenir plus de deux minutes — le temps d'enfiler un préservatif, exercice auquel il était censé s'entraîner en premier cycle de fac —, mais son corps est maigre, son visage banal, et ses sourcils broussailleux se rejoignent. Et son zizi est plus petit que mon Palm Pilot (qui pourtant tient dans le creux de ma main).

Pour une fois, ma mère avait raison — ce qui m'énerve encore plus. Elle m'a harcelée pour que je protège ma couette d'une housse, motif de harcèlement parmi un million d'autres. L'ai-je écoutée ? Certainement pas. Sous quel prétexte ? J'aime la sensation du satin sur ma peau.

Apparemment, Jamie aussi.

Il est étendu sur ma couette, comateux. Son jean et son caleçon à damier sont à moitié enlevés, il a les yeux fermés et sa bouche entrouverte sur mon oreiller laisse échapper un léger ronflement très agaçant.

Et puis quoi encore ?

Au chevet de mon lit étroit, les chiffres d'un rouge diabolique du réveil indiquent 12 h 01. A moins que ce ne soit 1 h 21. Je ne vois pas très bien parce que j'ai un peu trop bu.

D'accord, j'avoue. *Beaucoup* trop bu.

L'angoisse m'envahit tout entière, comme une nausée après quelques bières de trop. Malgré ma position inconfortable (dos pressé contre la mince cloison de bois, jambes raides comme des piquets afin d'éviter tout contact avec les siennes), j'analyse la gravité

de la situation. Un type à moitié nu, qui perd ses cheveux et présente un pneu autour de la taille, gît dans mon lit. Correction : *sur* mon lit.

Mon Dieu, qu'ai-je fait ?

Ma classe de deux cent cinquante élèves est répartie en trois blocs (c'est-à-dire trois sections) de A à C. Je dois suivre tous les cours de mon bloc. Ramener l'un de mes condisciples dans ma chambre dès ma première nuit ici n'est certainement pas la meilleure façon d'impressionner les autres étudiants. Un mec de mon bloc en plus ! Le bloc B. On dirait un nom de prison.

Il émet un petit sifflement désagréable, l'air parfaitement paisible. Cette erreur embarrassante va s'asseoir deux rangées derrière moi dix fois par semaine.

Ces deux années vont me sembler très, très longues.

Pourquoi ai-je invité Jamie dans ma chambre ? Ah oui, j'essayais de ne plus penser à Wayne et je me suis dit que Jamie pourrait le remplacer. Jamie est mignon, à la manière d'un nounours en peluche usé. Il a vingt-six ans, je crois, mais donne presque l'impression d'être un homme d'âge mûr. Un peu comme un mec de quarante ans qui s'achète une Corvette et porte une boucle d'oreille pour rester branché.

Mettre ma couette dans cet état n'est pas cool. D'accord, ce n'est peut-être pas le plus grave. Mais quand même, que vais-je en faire, l'apporter chez le teinturier ? Quelle autre solution ? La laver dans l'évier ? Je ne dispose même pas d'un lavabo à moi. Je partage trois lavabos avec les trente autres occupants de mon étage. Je ne peux errer dans la cité U avec ma couette. Il va me falloir attendre le milieu de la nuit pour me glisser dans les couloirs, comme investie d'une mission secrète.

J'ai envie de faire pipi. Trop de bière. J'enjambe le corps inanimé et pose les pieds sur mon tapis douillet de peluche rouge et bleu, première chose que j'ai déballée quand je suis arrivée ce matin. (J'aime sentir la chaleur sous mes pieds.) Je souffle la bougie sur mon bureau, seconde chose que j'ai déballée. Malheureusement, je n'ai pas vraiment brûlé la chandelle par les deux bouts ce soir... Et à qui la faute ?

J'ouvre le placard et pénètre à l'intérieur. L'anomalie de ma minuscule chambre — deux mètres quarante sur deux mètres quarante — réside dans l'espace abondant réservé à ma garde-robe. Mon lit, mon bureau et ma chaise s'empilent pratiquement les uns sur les autres, mais mes pulls, mes jeans et mes chaussures jouissent d'une suite immense. Allez savoir pourquoi. Je ne suis même pas une fana du shopping.

Je n'arrive pas à croire à ma présence ici. Dans un placard. A l'Ecole supérieure de commerce. Qu'est-ce que je fais ici ? A Mapplewood, dans le Connecticut ? C'est Wayne, cet abruti de Wayne, qui voulait accoler les lettres « MBA » à son nom. Moi, j'étais plus intéressée par les lettres « MME ».

Alors nous avons potassé ensemble le GMAT, le test d'entrée dans les écoles de commerce. J'ai passé les épreuves et me suis classée dans les premiers vingt pour cent des candidats. Wayne ne s'est classé que dans les quarante pour cent. Alors nous avons posé séparément nos candidatures, dans six écoles différentes, et rédigé les dissertations requises sur le sujet : « Pourquoi je veux intégrer votre école. » (« Je veux étudier à

l'université de New York parce que New York est la capitale financière mondiale... Je veux étudier à Stanford parce que San Francisco est la capitale technologique mondiale... Je veux étudier à l'université de Miami pour être bronzée toute l'année »... Ça, c'est pour rire. Enfin presque.)

J'ai été acceptée par quatre écoles sur six, y compris LWBS, l'Ecole Supérieure de Commerce de l'université du Connecticut, l'une des plus réputées du pays. Wayne n'a été retenu nulle part.

C'est à ce moment qu'il m'a déclaré que les choses devenaient trop sérieuses entre nous. Qu'il avait besoin « d'espace ».

« Je veux faire une pause, a-t-il dit, je dois réfléchir sérieusement à mon avenir. » Mais en réalité, j'ai découvert alors que ce à quoi il voulait penser sérieusement, c'était à mon amie Cheryl.

Non, ce n'est plus mon amie.

J'espère que Cheryl et lui vivront longtemps, heureux et incultes.

J'ai décidé de venir à LWBS quand même. Pourquoi pas ? J'ai supplié mon père de me prêter le montant des frais de scolarité. Je me suis dit que j'allais y trouver un nouveau mec. La proportion hommes-femmes est de trois pour une. Trois pour une ! J'ai lu quelque part que les femmes célibataires devraient aller en Alaska pour avoir une chance de trouver un homme. Ici, c'est un milliard de fois mieux. Et un milliard de fois plus chaud. Enfin, pas si chaud que ça ; c'est le Connecticut, pas la Floride.

Le miroir du placard me signale que mon eyeliner a coulé et que j'ai l'air de sortir d'un casting pour une campagne anti-drogue.

Mon nez, lui au moins, est parfait. Mon père me l'a offert pour mes dix-huit ans. Pour mon nez aussi, je l'avais supplié. En seconde, les garçons de ma classe avaient noté les filles. J'avais obtenu huit sur dix pour la personnalité, sept et demi pour la silhouette, et cinq pour le visage. J'avais passé le reste de la journée à pleurer dans les toilettes.

Mon visage pré-chirurgie esthétique valait peut-être cinq, mais post-chirurgie, il mérite au moins huit. Et à trois pour une en Sup de Co, où l'étudiante type préfère un CV éclatant à un teint éclatant, mon huit se transforme aisément en un onze.

Je devrais mettre un peu d'ordre ici.

Je glisse sur un short et cherche quelque chose à mettre pour dormir. Mon T-shirt déchiré de la fac promo 2001 ? Nan. Mieux vaut le garder caché à l'abri du public. J'enfile ma dernière acquisition, un T-shirt turquoise imprimé de *bunnys* de *Play Boy* miniatures. Il fait ressortir mes yeux bleus et soulignent mes courbes. Je l'ai acheté exprès pour disposer d'un T-shirt affriolant dans lequel déambuler si je dois me rendre aux toilettes dans la nuit.

J'ai l'air sexy. Mais dans le bon sens du terme.

Mon cœur cogne dans ma poitrine. Je n'aurais pas dû ramener Jamie dans ma chambre. Où avais-je la tête ? Nulle part. Je voyais la vie à travers un verre de bière.

— Combien de titulaires de MBA faut-il pour changer une ampoule ? m'a-t-il demandé

au début de la soirée.

- Je ne sais pas, ai-je répondu en avalant le fond de mon verre.
- Question piège — les MBA n'effectuent aucun travail manuel.

Pour une raison quelconque (trop de bière ?) je l'ai trouvé drôle. J'ai pensé : c'est ce qu'il me faut. Wayne n'est pas drôle ! J'ai besoin de quelqu'un de cool ! Puis il a effleuré mon bras et j'en ai eu la certitude. Oui. C'est lui ! J'ai rencontré l'homme de ma vie dès le premier jour, quelle chance ! Quand il m'a demandé si je voulais sortir prendre l'air, j'ai atteint l'extase. Puis il a mentionné qu'il appartenait au bloc B, comme moi, et l'affaire a été conclue.

Dieu merci, je n'ai pas vraiment couché avec lui. J'aurais été étiquetée « fille facile » de la classe. Et pas dans le bon sens du terme. Espérons qu'il soit assez embarrassé par sa performance pour la passer sous silence.

Je glisse mes énormes pieds dans les tongs d'un révoltant quarante et un et demi achetées à la pharmacie. Je sors du placard pour constater qu'un homme flasque et à moitié nu est toujours avachi sur mon lit. J'ouvre la porte de ma chambre. Il grogne. J'entreprends de la secouer dans l'espoir de créer un grincement propre à faire exploser ses tympans et le tirer de son sommeil post-orgasmique.

Craaaaaaac.

La lumière du couloir inonde la chambre, mais il ne cligne même pas des yeux.

Construit en forme de H, ce bâtiment de la Cité U comprend cent vingt chambres, trente par étage. La mienne se situe au nord-ouest du dernier étage. Je me glisse dans le couloir et ferme rapidement la porte derrière moi afin de dissimuler mon nouveau camarade de classe à la vue de tout petit ami potentiel pouvant passer par là, puis manœuvre le long de l'angle aigu du couloir en direction de la salle de bains. La salle de bains mixte se trouve sur la barre, au milieu du H. Je pousse la porte donnant accès aux trois lavabos, cinq toilettes et trois douches. Il semblerait que les gens passent plus de temps à faire pipi qu'à se laver.

L'une des douches est occupée. Je n'ai encore rencontré aucun de mes voisins. Est-ce un mec ? Un mec séduisant ?

Comment réagirait-il si je me déshabillais et me glissais sous la douche avec lui ? Voilà une façon intéressante de lui souhaiter la bienvenue.

Ses mains glisseraient le long de mon corps, il me dirait combien je suis superbe.

Ouais. Mes grosses fesses notées sept et demi le répugneraient probablement.

J'ouvre la porte des toilettes situées près du mur. Depuis hier, j'ai testé toutes les toilettes. Je crois que celle-ci est ma préférée, parce qu'on ne peut pas avoir plus d'un voisin. Prendre sa douche avec un type séduisant est une chose ; faire pipi en sandwich entre deux étrangers en est une autre.

La possibilité qu'un mec se trouve dans les toilettes voisines me perturbe. Je n'arriverais jamais à faire pipi. Et si je laissais échapper un bruit ? Je ne peux pas faire de bruit avec un type à côté. Je suis incapable d'affronter cette situation.

Une fois de plus : que fais-je à Sup de Co ?

Je tire la chasse en me demandant s'il reste de l'eau chaude dans la douche. Comme elle s'arrête, j'inspire profondément et me compose une attitude, prête à rencontrer l'homme de ma vie.

Peut-être la porte coulissante va-t-elle s'ouvrir sur un demi-dieu de un mètre quatre-vingt-cinq, doté de deux yeux bruns et d'un large sourire creusé de fossettes, la taille ceinte d'une minuscule serviette blanche (il serait légèrement hâlé), de l'eau dégoulinant sur sa poitrine nue. Il va sourire, peut-être dire « salut », et nous allons engager la conversation. Nous resterons disons dix minutes dans la salle de bains, puis, pris par la conversation, nous ferons une halte dans le couloir pour parler encore, nous ouvrir l'un à l'autre et mettre nos âmes à nu jusqu'à ce que le soleil se déverse par la fenêtre et inonde la moquette beige, ternie et tachée. Alors, il effleurera mes lèvres, me répétera combien je suis belle et m'enlacera ; je sortirai mes clés de ma poche, l'attirerai dans ma chambre et...

Ah oui, Jamie.

Jamie va tout gâcher. Ma réputation, pour commencer, puis mon histoire d'amour.

Le demi-dieu est toujours dans la douche, probablement en train de s'essuyer avec sa serviette riquiqui. Je me précipite devant un lavabo et ouvre le robinet. Je ne tiens pas à ce qu'il m'aperçoive pour la première fois devant les toilettes.

L'homme de mes rêves se révèle être une femme, grande et voluptueuse, vêtue d'un peignoir nid-d'abeilles, les cheveux enveloppés dans une serviette assortie. Elle surgit de la douche avec à la main un panier rose qui contient environ deux shampooings, trois après-shampooings, un nombre considérable de flacons non identifiés, une brosse à dents électrique et une éponge de douche.

Elle pose le panier sur le rebord d'un lavabo et en extrait sa brosse à dents, son dentifrice et son fil dentaire.

— Bonjour ! gazouille-t-elle.

Elle roule le bout de son tube de Colgate et en applique une dose trop généreuse sur sa brosse.

— Bonjour. Intime comme endroit, n'est-ce pas ?

— Super, répond-elle avec enthousiasme en mouillant sa brosse à dents.

Je plaisantais. Où a-t-elle été élevée pour trouver cet endroit intime ? Dans un avion ?

— Je plaisantais, dis-je en m'aspergeant d'eau le visage. Cet endroit me donne l'impression d'être un animal.

Voilà sans doute pourquoi on l'appelle « le zoo ». Si seulement Wayne était ici avec moi... Les étudiants qui vivent en couple peuvent habiter hors du campus. Salaud de Wayne.

— Ce n'est pas idéal, reprend-elle. J'essayais de me montrer positive. C'est l'excès de bactéries qui m'inquiète.

— Mmm.

Qu'est-ce qu'elle raconte ? Zut. J'ai oublié mon démaquillant et ma brosse à dents dans ma chambre.

— Je peux t'en prendre un peu ? dis-je en désignant sa lotion pour le visage.

Elle crache dans le lavabo et se rince la bouche.

— Bien sûr.

Elle en verse un peu dans ma main. Peut-être ne veut-elle pas que je touche son tube au cas où je serais infectée de bactéries.

— L'une de mes nurses disait toujours que pour avoir une belle peau, il fallait se laver le visage tous les soirs avant d'aller se coucher, peu importe où on se trouve. Moi, c'est Layla, et toi ?

Sa nurse ? Je n'ai jamais éprouvé le besoin de me faire des copines, et cette nana qui me parle de sa nurse me met mal à l'aise. La plupart de mes amis sont des mecs. A part Cheryl, et regardez le résultat. Je ne fais pas confiance aux femmes. Je réponds, la voix un peu étranglée :

— Kimmy.

La fille me sourit, rajoute du dentifrice sur sa brosse et reprend son lavage de dents. Une mèche blonde glisse de la serviette sur sa tête.

J'applique la lotion crémeuse sur mon visage jusqu'à ce qu'il y en ait une bonne épaisseur. Je me penche pour me rincer quand la porte s'ouvre à la volée pour livrer passage à Jamie, la chemise ouverte sur sa poitrine flasque et poilue, son pantalon beige boutonné au hasard.

— Hé beauté, dit-il en pénétrant dans la salle de bains. Je me demandais où tu étais passée. Ça va ? Je suis nase. Je retourne dormir dans ma chambre.

Je sais qu'il ne me plaît pas, mais ce n'est pas une raison pour qu'il me surprenne le visage enduit de crème Chantilly. Pourquoi veut-il retourner dans sa chambre ? Il ne veut plus passer la nuit avec moi ? J'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— A plus tard, dis-je tandis qu'il pénètre dans les toilettes.

J'entends tinter la cuvette des W.C.

La fille de la douche m'adresse un signe de tête avant de sortir. Elle doit me juger, se dire que pour coucher avec un mec dès la première nuit, je dois être une traînée et une idiote.

Quelle garce.

Mardi, 2 septembre, minuit et demi

Jamie veut passer le rattrapage

Je dévale le couloir en courant et frappe le mur des deux mains. Qui aurait deviné que je deviendrais le tombeur de Sup de Co ?

J'ai décroché le jackpot.

D'accord, j'ai décroché le jackpot un peu trop tôt, mais Kimmy n'y a pas attaché d'importance. Je lui revaudrai ça au centuple la prochaine fois.

Elle aurait pu ramener dans sa chambre n'importe lequel des types de la soirée de la bière, mais elle m'a choisi. Moi. Le type quelconque dans le fond de la salle. Elle, la fille de mes rêves. Enfin presque. La fille de mes rêves, c'est Deborah Messing, mais Kimmy la talonne de près. J'étais dans sa chambre. Dans son lit. Dans son jean. D'accord, *sur* son jean. Et sur sa couette, mais ce n'est pas le plus important. Pourquoi ai-je réussi si facilement ? Si j'étais une fille, je ne sortirais pas avec moi. Ça m'échappe. (En clair, ce qui m'échappe, c'est quelle ne se soit pas enfuie.)

Nick et Russ, les types que j'ai rencontrés hier, m'avaient proposé de sortir manger du poulet frit avant d'aller à la soirée, mais j'ai décliné leur offre. Je préférais avoir une longueur d'avance pour repérer les filles. Qui n'étaient d'ailleurs pas très nombreuses. Après avoir effectué une douzaine de fois le tour de la pièce en répétant : « Bonjour, je m'appelle Jamie Grossman, je viens de New York où je travaillais dans l'administration hospitalière, et toi ? », j'ai décidé de varier un peu mon speech pour animer la soirée. Je me suis transformé en Jérémy, arrivé de l'Iowa, ancien comptable. Puis en Bill, de Dallas, ancien revendeur d'armes. J'ai même ajouté un léger accent pour peaufiner le tableau. Ma mère avait tort, les cours d'art dramatique que j'ai suivis à la fac m'auront servi à quelque chose.

La soirée était nulle. Les trois canapés du foyer, disposés en fer à cheval autour de la télé grand écran, étaient couverts de mecs. Des pancartes de bienvenue et des ballons aux couleurs de l'école, à demi dégonflés, étaient scotchés aux murs fraîchement repeints, les abîmant probablement mais quelle importance ?

Après m'être présenté cinquante fois, avoir avalé quelques assiettes de bretzels et bu quatre Coca tièdes dans des verres en plastique, je commençais sérieusement à m'ennuyer. La plupart des autres étaient déjà ivres morts, ce qui ne faisait qu'augmenter leurs grands airs. Les conversations tenaient de celles qu'on peut avoir avec un perroquet sous Prozac. Les gens se fichaient complètement de ce que je leur racontais et ne parlaient que d'eux-mêmes. Ce qui n'était pas plus mal, car je ne tenais pas à ce qu'ils en sachent trop à mon sujet. Ils pourraient finir par se demander ce que je peux bien faire ici.

Je ne bois pas. L'alcool me déprime et me rend idiot. Quand je fais des conneries, je préfère qu'elles soient dues en totalité à mes propres mérites. Comme lorsque j'ai raté

mon premier semestre à la fac parce que j'étais trop amoureux de Mia Brottman pour aller en cours, ou quand, après avoir quitté la fac, je me suis fait virer de mon premier job pour avoir traité mon patron de con. (C'était un con.)

Bref, la fête était nulle. Et j'étais épuisé — je n'avais dormi que quatre heures la nuit précédente, après avoir conduit vingt-quatre heures d'affilée depuis Miami. Je me demandais si j'allais me replier dans ma chambre et regarder un DVD. J'en ai apporté trois cents. Je suis un dingue de cinéma et j'adore passer des journées entières à me régaler de marathons à thème, tel un Clint Eastwood-pizza, Marx-Brothers-pâtes, etc. (Ce qui a peut-être également contribué à mon échec lors de mon premier semestre de fac.) J'étais en train d'avaler la dernière goutte de mon Coca éventé quand une déesse a fait son entrée.

Un ange surgit au milieu de types ivres de bière et de bretzels. Son cache-cœur de soie violet révélait un attrayant décolleté. Des boucles brunes coulaient sur ses épaules, encadrant son visage crémeux. Ma main me démangeait de caresser ses formes voluptueuses.

Il fallait que je lui parle. Le désir me submergeait. J'ai manœuvré pour me rapprocher d'elle et j'ai attendu que le débile à ses côtés, un maniaque de l'informatique, l'ait suffisamment barbée. « Sssais-tu que les équipements sssans fil de réseaux locaux intégrés... » J'ai fait irruption avec une plaisanterie.

Quelques verres (Coca éventé pour moi, bière pour elle) et plusieurs plaisanteries plus tard, je la tenais fermement par le bras. Je lui ai alors proposé d'aller prendre l'air.

J'aime l'expression. Prendre l'air. Un euphémisme pour « envoyons-nous en l'air ».

Quand je lui ai dit que j'envisageais d'adhérer à Hillel, l'association juive du campus, et qu'elle a répondu qu'elle avait pensé se renseigner elle aussi, j'ai su que je voulais vivre le reste de mes jours avec elle.

Sublime, Sup de Co, juive. Ma mère allait être complètement bluffée.

Nous nous sommes retrouvés assis côte à côte dans la cour, nous touchant presque. Elle mâchait un chewing-gum et la séduction de ses lèvres qui mastiquaient me fascinait. J'avais l'impression d'être le héros de mon film porno personnel.

Moi : C'est la vraie couleur de tes yeux, ou bien ce sont des lentilles ?

Elle : La vraie. Tu aimes ?

Elle avait fait une bulle, puis l'avait ravalée. J'aurais voulu être le chewing-gum qui allait et venait autour de ses lèvres. J'aurais voulu être cette bulle. Quand elle s'était détournée pour étendre ses jambes sur le banc voisin, pointant ses orteils sans vernis, les pieds arqués — j'ai prié la divinité des fétichistes, il me fallait cette femme. Je ne pouvais m'empêcher de picorer son cou de petits baisers. Elle a renversé la tête vers moi, me souriant de sa bouche pulpeuse prête à mordre, et je me suis penché sur elle pour l'embrasser, savourant le mélange de bière et de chewing-gum à la cerise de ses lèvres.

Elle m'a pris par la main pour m'emmener en haut des escaliers jusqu'à sa chambre, a allumé une bougie au parfum musqué et éteint les lumières. J'ai fait glisser son chemisier

sur sa tête, puis j'ai dégrafé son Wonderbra de dentelle noire avant de le laisser tomber sur le sol. Une paire de seins sublimes s'est dressée devant moi comme des phares dans la nuit.

— Bonsoir, les ai-je salués.

Elle a déboutonné ma chemise avant de picorer, de mordre, d'embrasser mon cou, mes épaules, ma poitrine, mon ventre... puis de défaire ma ceinture, de baisser la fermeture Eclair et me pousser sur le lit.

J'ai caressé ses cheveux.

Elle s'est assise en passant sa langue sur ses lèvres.

Mes mains se sont glissées dans la ceinture de son jean et ont senti le mince fil de son string. J'adore les strings. Toute femme qui ne porte pas de string ignore le pouvoir que recèlent ces petits morceaux d'étoffe.

J'étais aussi raide qu'un chandelier à neuf branches. Elle n'en possédait d'ailleurs pas dans sa chambre. Mais je me suis dit que le moment n'était pas venu de s'enquérir de la profondeur de son engagement religieux. Si elle voulait faire l'amour, il ne fallait plus tarder. Le bouchon allait sauter.

— Tu as un préservatif ? lui ai-je demandé. Ou pour être plus précis, ai-je supplié.

— Oui, une seconde.

Elle s'est arrachée à moi, ses seins fantastiques bougeant librement, et a ouvert un tiroir de son bureau pour en extirper un Trojan. Ouah, nous venons juste d'arriver en Cité U — elle a dû les déballer sur le palier. Mon genre de femme.

Elle s'est accroupie près de moi, me caressant d'une main tout en ouvrant le préservatif de sa main libre et de ses dents.

Il faut qu'elle arrête. Ne t'arrête pas. Arrête. C'est si bon. N'arrête pas.

Oy.

J'ai joui.

Elle a évalué les dégâts.

— Ce n'est pas grave.

Quel amour.

J'étais tellement fatigué. J'avais besoin de fermer les yeux, juste pour un instant. De faire un somme. Quand je les ai rouverts, elle était partie. Et j'étais toujours épuisé. Je l'ai trouvée dans la salle de bains, lui ai dit bonsoir et ai regagné ma chambre.

Et maintenant, me voilà, complètement réveillé, à frapper le mur de ma main. J'adore Sup de Co ! Qui l'eût cru ? Je veux crier à la face du monde combien j'aime cet endroit. Mais je ne veux dire à personne pourquoi. Je ne suis pas le genre de type à me vanter. Je peux tenir ma langue, à défaut d'autre chose. Ha-ha.

Peut-être devrais-je retourner dans la chambre de Kimmy. Non. Je ne veux pas la bouleverser, ou, pire, paraître trop impatient (je pense avoir suffisamment démontré mon

impatience). Je peux attendre demain. Nous avons toute l'année devant nous. Ce soir n'était qu'un échauffement.

Mais je suis trop excité pour dormir. Si je regardais un film ? A moins que je ne lise ? J'ai un tiroir plein de scénarios dans ma chambre. J'ai commencé à acheter et à lire les scénarios des films célèbres quand j'avais dix ans et que je voulais être acteur.

Non. Mais je suis toujours trop excité pour dormir.

Peut-être Nick et Russ sont-ils rentrés. Au lieu de prendre un virage serré à gauche en direction de ma chambre, je vire à droite, vers le sud-est du dortoir, en espérant qu'ils soient encore debout.

Debout ? Vu la situation, je devrais peut-être m'exprimer différemment.

Russ se défonce et s'enfonce

Je suis en train de me dire que je vais partir pour aller téléphoner à Sharon avant qu'elle ne se mette dans tous ses états, quand quelqu'un frappe à la porte de Nick.

— Qui est-ce ? demande-t-il en désignant du coin de l'œil le tube de verre sur son bureau qui contient du hasch.

— Jamie, répond une voix basse et profonde.

Nick tire sur son joint puis exhale par la fenêtre ouverte.

— Entre.

— Bonsoir messieurs, dit Jamie en poussant la porte.

Il adresse un signe de tête à Nick assis devant l'ordinateur, puis me salue.

Je me suis installé à mon aise, étalé sur le plancher. C'est pas vrai ! Je me sens bien trop détendu. Mes bras, mes jambes et mes fesses sont tout engourdis. J'essaie de soulever ma main pour dire bonjour, mais mon corps refuse de coopérer. J'ai l'impression que mes doigts flottent sur le sol.

— Russ ? demande Jamie. Es-tu conscient ?

La voix de Jamie n'est pas adaptée à son corps. On dirait un Ewok qui parle avec les tuyaux de Dark Vador. La rumeur concernant ses prouesses sexuelles ne va pas avec non plus. Le look troisième âge plaît-il réellement aux femmes ?

Il se tourne vers la télé. Nous regardons l'écran de la caméra de surveillance. Un ancien élève fortuné a donné à l'école de quoi placer une caméra dans l'entrée, et depuis, n'importe qui possédant une télé dans sa chambre peut observer l'entrée sur la deuxième chaîne. Des heures de distraction assurées quand on est défoncé.

Nick fait rouler sa chaise jusqu'à Jamie et lui tape dans le dos.

— Quoi de neuf, don Juan ?

Jamie a un petit sourire affecté.

— Je me suis éclaté à la soirée de la bière, j'aime mieux vous dire.

— Tu te l'es donné, hein ? dis-je en échouant à me relever sur les coudes.

— Comment le sais-tu ?

Nick rit.

— Les gens parlent, mec.

Je ne raffole pas du mot « mec ». Ça fait trop je-me-la-joue-surfer-cool. Mais Nick vient de Californie, alors dans son cas, c'est peut-être différent. Encore que son teint pâle et son corps maigre laissent penser qu'il ne surfe que sur internet à la recherche de sites porno.

Mais c'est un type sympa. Cool. Il a une guitare dans un coin de sa chambre et des cigares sur son bureau. J'ai toujours voulu être copain avec un type « cool ». Après avoir gagné une petite fortune grâce à une start-up cinq ans auparavant, puis en avoir perdu la presque totalité dans des investissements infructueux, il a décidé d'investir dans un MBA.

Quant à moi, j'ai décidé d'aller à Sup de Co quand j'ai commencé à suivre *Family Ties* à la télé et à vouloir devenir Alex P. Keaton. Plus tard, j'ai voulu devenir Bill Gates. J'ai aussi voulu devenir Superman, mais Bill me semblait plus réaliste comme modèle. Et puis je n'aurais pas à porter des collants. J'ai travaillé sur mon dossier de candidature durant des mois, avant de passer encore plus longtemps dans les affres de l'attente des réponses.

J'ai rencontré Jamie et Nick hier. Ils sont arrivés à l'école un jour en avance pour s'installer. Je suis arrivé un jour en avance pour suivre les séances d'orientation pour étudiants étrangers. Les Canadiens ne devraient pas être obligés d'assister à quatre heures d'orientation pour étudiants étrangers. J'ai appris comment utiliser la monnaie *américaine*. Merci. Et aussi qu'en Amérique, on donne des pourboires. Sans blague.

La partie concernant les salutations a constitué le seul moment amusant de ce marathon de l'ennui. La conférencière a demandé à deux étudiants masculins, un Brésilien et un Japonais, de s'avancer sur l'estrade et de la saluer comme s'ils arrivaient en réunion. Le Brésilien lui a sauté dessus en l'embrassant sur les deux joues, tandis que le Japonais s'est incliné en restant à distance respectable. Elle nous a alors informés que dans ce merveilleux pays, on se serrait la main. Merci encore.

Après une journée entière consacrée à d'autres informations dénuées d'intérêt, j'ai regagné ma chambre, poussé mon sac de marin du matelas douteux, et me suis absorbé dans la contemplation du mur, un peu dépassé. Allongé sur le matelas nu qui grinçait, je me suis félicité d'en être enfin arrivé là. Bien sûr, il y a eu un prix à payer. J'ai dû laisser tomber mon job de consultant super bien payé à Toronto, quitter ma petite amie. Et contracter un emprunt gigantesque.

J'avais laissé la porte ouverte, dans l'espoir que quelqu'un passe me remonter le moral. Dix minutes plus tard Jamie se tenait sur le seuil. Quand il m'a invité à aller me balader avec Nick et lui, j'ai accepté avec reconnaissance. Nick et moi avons très vite entraîné notre petit groupe vers le bar le plus proche, où nous avons fini bourrés.

Aujourd'hui, nous avons assisté ensemble au discours de bienvenue du doyen. Nick a tué le temps en lisant le *Wall Street Journal* sur son Palm Pilot tandis que Jamie a détaillé les filles avant de s'assoupir.

J'ai écouté le speech, émerveillé, en caressant avec adoration la feutrine de ma chaise. J'étais assis dans l'amphi de l'une des plus prestigieuses écoles de commerce du pays. J'y étais enfin arrivé. Un étudiant de Sup de Co, spécialisé en... — bon, je ne sais pas encore en quoi je vais me spécialiser. Il existe tant de choix merveilleux. Finance, marketing, commerce international, gestion...

— Vous êtes les futurs cinq cents premiers revenus des Etats- Unis, les futurs décideurs de l'Amérique, les futurs P.-D.G. du monde, a déclaré le doyen.

J'ai frissonné. Je m'attendais à ce qu'il ressemble davantage à Dumbledore dans *Harry Potter*, mais avec ses larges épaules et son torse de taureau, il évoquait plutôt la solidité. Genre Hulk. Sharon l'aurait trouvé sexy.

C'est pas vrai, Sharon !

— Il faut que j'y aille, dis-je, roulant sur le sol avec précaution.

Je ne veux pas toucher les mouchoirs éparpillés autour de moi. Je ne sais pas trop ce qu'ils contiennent.

Nick me fait retomber par terre.

— Allez, mec, termine ce joint avec moi.

Pourquoi pas ? Je vais rester encore quelques minutes. Le couteau sur la gorge, j'inhale, espérant que cela m'aidera à dormir. J'ai été trop excité jusqu'ici pour me reposer.

— Alors, dis-je à Jamie. Pendant que nous traînions au bar, tu t'envoyais en l'air, hein ? Nous sommes passés à la soirée de la bière, mais quelqu'un nous a dit que tu étais parti avec une supernana.

Je lui passe le joint, mais il le repousse avec un large sourire.

— Tu es bien informé, Russ. Je suis parti avec quelqu'un, mais je n'en dirai pas plus. Je suis un gentleman.

Nick allume son ordinateur portable au look flambant neuf.

— Comment s'appelle-t-elle ? C'était la grande blonde ?

— Non.

Jamie s'assied sur un coin du bureau.

— Oh, et puis pourquoi pas ? Elle s'appelle Kimmy. Elle vient juste d'arriver.

— Il me faut son nom de famille, mec.

— Kimmy Slafer.

J'éclate de rire.

— Allez ! Se-la-faire ? C'est son nom ?

Nick clique sur l'écran et je jette un œil.

— Tu la cherches sur Google ?

— Mieux que ça, mec.

Il clique sur le site de LWBS, puis sur la rubrique « Cartes de visite ». Une liste de noms surgit sur l'écran.

— Tous les élèves de notre classe s'y trouvent. Avec leurs photos.

— Pourquoi certains noms sont-ils en violet et d'autres en bleu ?

Je me penche sur l'écran pour mieux voir.

— Pourquoi tous les noms de filles sont-ils en violet ?

— Parce que je les ai toutes reluquées, répond Nick.

— Tu as été très occupé, je vois.

Peut-être est-ce la raison de tous ces mouchoirs.

— Hé, Jamie Grossman ! dit Nick. Pourquoi il n'y a pas ta photo ? J'ai cru que tu étais une fille.

Jamie détourne le regard.

— J'oublie toujours d'en apporter une.

Nick clique sur le nom de Kimmy. Une brune sexy, exhibant un décolleté significatif, apparaît sur l'écran. Nick siffle.

— Beau travail, mec.

Je renchéris.

— Sexy.

Domage qu'il ne s'agisse pas d'une photo en pied. Joli haut. Avec un pantalon blanc moulant assorti, elle serait super. J'aime les femmes en pantalon blanc.

Je ne sais pas pourquoi, mais le blanc m'excite.

Nick clique sur mon nom. Sur la photo, j'arbore ma plus belle expression : « Je suis un mec sérieux. » Je sortais de chez le coiffeur et avais mis mon costume et ma cravate préférés.

— Je parie qu'en dessous de cette veste, tu portais un jean, Russ, dit Nick. Comme tout le monde.

Pourquoi n'y ai-je pas pensé ? J'ai gâché un pantalon tout propre. Quel idiot. Avec un prêt de vingt mille dollars sur le dos pour mes frais de scolarité, le nettoyage à sec est une folie. J'acquiesce pour ne pas avoir l'air d'un imbécile.

Nick clique de nouveau sur Kimmy Slafer.

— Je ne savais pas que les nanas canon comme elle allaient à Sup de Co.

— Eh bien si, répond Jamie. Mais elle est à moi, alors bas vos pattes crasseuses.

— Vous formez déjà un couple ? dis-je.

Il acquiesce à demi.

— C'est à l'étude.

— Quelle plaie, gémit Nick en donnant un coup dans son lit qui me fait sursauter. Si seulement nous n'étions pas allés manger du poulet grillé chez Moe, j'aurais pu tenter le coup avec elle. Cette nénette vaut un A+.

— Je croyais que c'était le poulet qui valait A+, dis-je en haussant les épaules.

— De quoi te mêles-tu ? dit Nick. Tu as déjà une nana.

Jamie baisse le regard sur ma main.

— Tu es marié, Russ ? Je ne vois pas d'alliance.

Marié ? Seigneur.

— Je ne suis pas marié, j'ai une petite amie.

— C'est sérieux ?

— Très sérieux.

Il fait tomber un classeur vide sur le bureau et se baisse pour le ramasser.

— Tu sors avec d'autres filles ?

— Non.

— Même sans le lui dire ? demande Nick en haussant un sourcil.

— Jamais.

Eh non, je n'ai jamais trompé Sharon. Et comme Sharon est la première vraie petite amie que j'ai jamais eue, cela signifie que je n'ai jamais trompé personne.

Mon projet de venir aux Etats-Unis ne l'a pas emballée, mais elle a compris. A peu près. Elle n'a pas compris pourquoi je ne pouvais pas faire une école de commerce canadienne. Nous avons de grandes écoles, comme *Western* ou *U Of T*, mais j'ai toujours rêvé d'aller dans l'une des dix plus grandes écoles américaines. Je lui ai promis de revenir une fois mon diplôme en poche. De reprendre mon ancien job ou bien d'en chercher un nouveau à Toronto. Elle ne tient pas à vivre aux Etats-Unis. Elle en déteste le système d'assurance maladie, et est persuadée que le pays est dirigé par les grandes entreprises. Toute sa famille vit à Toronto et son rêve est d'acheter la maison voisine de celle de sa sœur, se marier et avoir des enfants. Plein d'enfants. Son appartement est rempli de photos des bébés des autres.

J'observe le décolleté de la nana sexy avec plus d'attention. Que se passerait-il si je croisais un PVA (traduction : Produit à Valeur Augmentée) ?

— A quoi ressemble ta petite amie ? demande Jamie.

Je me sens soudain nul.

— Elle est... elle est super.

Je fais glisser mon regard du décolleté de la fille à l'horloge en bas à droite de l'écran. Je suis con ou quoi ? Je n'ai passé qu'une nuit ici et je pense déjà à changer de nana ? Clark Kent a-t-il pensé à laisser tomber Lois Lane quand il s'est transformé en Superman ? Je ne crois pas.

Je reste effondré sur le sol un moment, à imaginer que je me métamorphose en cabine téléphonique. Regardez, c'est lui, c'est l'étudiant qui a intégré l'Ecole Supérieure de Commerce !

1 h 11. Zut. Sharon va m'assassiner.

— Il faut que j'y aille.

— A demain, dit Jamie.

Nick continue de cliquer sur les attributs de ses condisciples de sexe féminin. Il zoome sur la poitrine d'une fille nommée Lauren.

— Il paraît que celle-ci est bi. A plus.

De retour dans ma chambre, je décroche immédiatement le téléphone et compose le

numéro de Sharon. Une sonnerie. Deux. Trois. Clic, clic. Bing. Clic, clic.

— Allô ?

Elle a l'air plus défoncée que moi. Pourtant elle ne fume jamais d'herbe. Elle déteste quand je suis défoncé, même si c'est avec elle que j'ai essayé pour la première fois. Elle pense que maintenant que j'ai entamé une carrière, je devrais faire preuve de maturité. Je n'avais pas fumé depuis longtemps et n'aurais sûrement pas repris si je n'avais pas rencontré Nick. Mais le fait est que fumer me relaxe, diminue mes angoisses et m'aide à dormir. J'essaie de maîtriser ma voix afin que Sharon ne devine rien. Dieu soit loué, elle n'est pas là. Mon pouce et mon index sentent encore l'herbe.

— Je te réveille, n'est-ce pas ?

Evidemment que je la réveille. Je suis con parfois.

— A ton avis ? murmure-t-elle.

— Désolé, chérie. Retourne te coucher.

— Non, attends. Comment s'est passée ta journée ?

Je m'étends sur mon lit défait. Cale ma tête contre une taie bourrée de T-shirts. J'ai oublié d'apporter un oreiller. Je ne sais pas comment j'ai fait mon compte parce que « oreiller » se trouvait sans conteste sur la liste que Sharon avait établie pour moi. Sharon adore les listes. Il y en a partout dans l'appartement. Sur la liste se trouvait également « fil dentaire ». J'ai pensé à l'emporter car mon dentiste m'a fait promettre d'en utiliser tous les soirs. Malheureusement, hier soir et ce soir, j'ai oublié.

— Bien...

Ma voix reste posée.

— ... nous avons assisté à la séance d'orientation. J'ai retrouvé les types que j'avais rencontrés hier soir, suivi une visite guidée du campus, la séance d'orientation de la bibliothèque. Nous avons ouvert nos comptes internet, reçu nos emplois du temps.

— Alors, il consiste en quoi ?

— Lundi et mercredi, j'ai « organisation comportementale » à 9 heures, « comptabilité » à 10 h 30, « statistiques » à 13 heures... 13 heures... 13 h 30.

Mon corps a sombré dans le matelas, je me sens de nouveau engourdi, mais je ne m'arrête pas de parler.

— Mardi et jeudi, c'est « stratégie marketing » à 10 h 30 — grasse matinée. « Economie » à 13 h 30, « C.I. » à 15 heures. Mais C.I. est un cours semi-semesteriel, il s'arrête donc fin octobre.

— Qu'est-ce que C.I. ?

— « Communications intégrées ». Exposés et trucs de ce genre.

— Ça a l'air rigolo, dis donc.

Elle se moque, mais à la vérité, je suis tout excité.

— Rigolo, rigolo, rigolo.

Silence.

— Tu as fumé ? demande-t-elle d'un ton accusateur.

C'est pas vrai.

— Non.

— Tu le jures ?

— Non.

— Tu ne dois pas fumer, soupire-t-elle. Tu connais les effets des joints sur ta capacité de concentration. C'est sérieux, maintenant.

— Quoi ?

— Ta capacité de concentration, Russ.

— Je sais, je sais. Tu as raison.

Elle a raison. Pourquoi je fais ça ? Fumer détruit toute ma capacité d'écoute. Je me souviens à peine des cinq minutes écoulées. Où me trouvais-je il y a cinq minutes ?

— Tu ne le feras plus ? demande-t-elle.

— Plus jamais, je promets.

Elle a raison. Je ne vais pas tout gâcher. Elle a toujours raison et moi, je suis un idiot.

— Comment s'est passée ta journée ?

— Bien. Demain, mes élèves de seconde vont avoir une interrogation surprise sur la Constitution de la Confédération. Ils vont être ravis.

Quand j'avais seize ans, une prof aussi sexy que Sharon aurait pu me faire subir n'importe quelle interro, pourvu que j'aie le droit de la dévorer des yeux. *Merci, mademoiselle, je peux en avoir une autre ?* Avec mon visage dévoré de boutons et mon physique efflanqué d'alors, assister à ses cours aurait constitué l'essentiel de mon activité sexuelle.

— Mais l'école n'a repris que depuis deux semaines, dis-je, retrouvant mes esprits. Déjà une interro ?

— Il faut que je leur montre dès le début qui commande si je ne veux pas me faire marcher dessus.

— Tu veux venir ici me montrer qui commande ?

— C'est une invitation ? dit-elle en riant.

— A ton avis ?

Je ne crois pas que le lit une place affaissé, le décor morose et la randonnée jusqu'aux douches lui plairaient outre mesure.

— Je te manque déjà, n'est-ce pas, Russ ?

— Mmm-mmm.

— Je verrai ça. Bon, je retourne me coucher.

— Bonne nuit, dis-je. Amuse-toi bien demain.

- Toi aussi.
- Merci. Demain matin, nous rencontrons les étudiants de notre bloc.

Elle bâille.

- Bonne chance. Chéri ?
- Oui ?
- Pourrais-tu m'appeler un petit peu plus tôt demain ?

Je savais bien que ça allait me tomber dessus.

- Mais tu m'avais dit d'appeler avant d'aller me coucher.
- Je sais. Mais il y a cours demain. Tu devrais te coucher plus tôt.
- Excuse-moi. Demain, je t'appellerai plus tôt.
- Bien. Va au lit maintenant, d'accord ? Je t'aime. Sois sage.
- Je t'aime moi aussi.

J'éteins le téléphone sans fil.

Et maintenant quoi ? La pendule indique 2 h 04. La pensée du lendemain m'excite toujours autant. Et m'angoisse. Je croyais que l'herbe était censée me faire dormir.

Peut-être vais-je aller voir Nick. Ah non, c'est déjà fait. Alors peut-être que je vais appeler Sharon.

Miss Layla

Je fais les cent pas devant le bureau du comité « Passez le flambeau », au troisième étage du bâtiment principal des étudiants de MBA, le bâtiment Katz. J'attends depuis quarante-cinq minutes. Si personne n'arrive dans les minutes qui viennent, je vais arriver en retard pour l'orientation. Je m'assiérais bien par terre en attendant, mais qui sait quand le sol a été balayé pour la dernière fois.

Des talons féminins claquent sur le sol du couloir. Une petite rousse en tailleur débouche... enfin. Oui !

Je lui tends la main.

— Bonjour, je me présente, Layla Roth, je souhaite poser ma candidature pour le comité.

La poignée de main révèle la personnalité. Ferme, elle indique quelqu'un de fort et de fiable. Molle, elle trahit la faiblesse, la geignardise. La poignée de main de cette femme est flasque. Peu importe. Je vais tout de même poser ma candidature. Mon mentor chez Rosen Brothers Investments a effectué ce travail lorsqu'il était étudiant et je veux faire de même. C'est amusant. Le comité choisit dix personnes pour parcourir les candidatures de l'année prochaine et je veux faire partie de ces dix-là.

La rousse paraît surprise que quelqu'un l'attende avant 9 heures du matin.

— Layla, comme la chanson d'Eric Clapton ?

— Oui, comme la chanson.

Si je touchais un dollar chaque fois que quelqu'un évoque la chanson de Clapton quand je me présente, je pourrais cesser de travailler pour le restant de mes jours. Mais je ne supporterais pas de ne pas travailler. Non que j'aie besoin de travailler pour des raisons financières. Mais que ferais-je de mes journées ? Du bénévolat pour l'Armée du Salut ? Merci bien.

— Eh bien, Layla, tu es ma première candidate. Mais tu n'étais pas obligée de m'attendre...

Elle désigne une boîte marquée « Candidatures » près de la porte.

— Cette boîte aux lettres est là pour ça.

Et si les autres donnaient la leur en personne ? Et si j'avais fourré ma candidature dans la boîte et qu'elle ne l'ait jamais trouvée ? Et si elle restait collée sur le côté, comme un vieux chewing-gum et qu'on en n'entendait plus jamais parler ? Merci, mais je préfère perdre deux minutes, juste au cas où.

— Je voulais me présenter.

Elle incline la tête avec un sourire.

— Une battante ! Moi, c'est Dorothy, ravie de te rencontrer.

Nous discutons deux minutes de l'école, je glisse un œil dans son bureau tandis qu'elle allume la lumière et ouvre son ordinateur, puis lui tends ma candidature avant de serrer fermement sa main et de prendre congé.

Dans l'ascenseur, je consulte ma Rolex. Je rencontre le reste de mon bloc dans une heure ! Des picotements d'excitation parcourent mon corps. Je ne peux pas croire que ce jour soit arrivé. Je vais vivre entourée de mes âmes sœurs. Imaginer que chaque jour, je vais construire mon réseau de relations. Ces gens sont ceux qui plus tard m'aideront à trouver des emplois, à faire carrière. Ce sont les gens qui un jour dirigeront le monde, qui un jour embaucheront mes enfants qui un jour dirigeront le monde.

Ces gens et moi appartenons au même univers.

Je passe au bureau des inscriptions prendre un emploi du temps. Je l'ai déjà consulté sur internet, mais je veux afficher les originaux dans ma chambre.

Quand je consulte de nouveau ma montre, il est 9 h 20. Quarante minutes ! Je ferais bien de me dépêcher si je veux être bien placée pendant la séance d'orientation. Je fais un arrêt aux toilettes des filles, non mixtes et donc moins infestées de microbes. La propagation des bactéries n'est pas ce qui m'emballe le plus dans ces dortoirs mixtes. Je n'ai jamais partagé de toilettes avec un homme, mais j'ai entendu dire que ce n'était pas une expérience des plus plaisantes. Quand je vivais à la maison, ma mère se plaignait continuellement du manque de précision de mon père. Heureusement, ils avaient des salles de bains séparées. Et une femme de ménage pour nettoyer les éclaboussures.

Je m'accroupis au-dessus des toilettes sans toucher le siège. Qui sait si elles sont régulièrement désinfectées ? J'appuie sur le bouton de la chasse d'eau avec le talon de mes nouvelles chaussures Prada. Je me lave les mains, noue mes longs cheveux blonds en queue-de-cheval afin de dégager mon visage et me saisis d'une serviette en papier pour protéger mes mains des micro-organismes souillant la poignée de la porte.

La semaine dernière, j'ai effectué un circuit virtuel « Premier Jour » sur le site de LWBS, aussi, je sais très exactement où se tient l'orientation.

La porte est ouverte, les dix rangées de l'auditorium sont vides. Impatiente d'entamer cette nouvelle étape de mon existence, je m'assieds au premier rang et place la plaque en plastique portant mon nom devant moi.

— Est-ce que ce TP d'économie en ligne était réellement... hum... nécessaire ? Parce que je ne l'ai pas fait.

Incroyable. Ce type dans le fond n'est-il pas un peu nul pour poser une question de ce genre ? J'ai effectué ces TP dès le mois de juin. Cela m'a pris trente-trois heures. Pauvre garçon. Il va être complètement perdu.

L'étudiant de Sup de Co de seconde année chargé de l'orientation tapote le grain de beauté sur sa joue.

— C'est une bonne façon de rafraîchir vos connaissances. ..

Sa voix croasse comme celle d'un garçon de douze ans aux prises avec la puberté.

— ... mais je ne crois pas que vous serez interrogés dessus.

Oh. Quand même. Je préfère l'avoir fait. J'ai appris beaucoup de choses, c'est l'essentiel.

— Si vous n'avez plus de question, dit notre leader au grain de beauté, nous allons passer à l'exercice vous permettant de faire connaissance.

Oui ! Enfin une activité conçue pour favoriser les rapprochements. J'aurais aimé aller à la soirée de la bière hier soir, mais l'une de mes meilleures amies fêtait son anniversaire et je ne pouvais pas lui faire faux bond. Je suis revenue en voiture tard dans la nuit, et me suis rendue directement dans ma chambre pour commencer à la décorer. J'espère que mon poisson rouge, Martha, aime sa nouvelle maison. Je l'ai placée tout près de la fenêtre afin qu'elle profite bien de la lumière. Oui, je l'ai appelée Martha en hommage à Martha Stewart, et je me fiche de ce que tout le monde peut dire, je défendrai son innocence jusqu'à mon dernier souffle.

Le leader de seconde année passe dans les rangs en nous tendant des fiches cartonnées.

— S'il vous plaît, notez votre nom, votre ville d'origine, vos derniers emplois et un détail intéressant vous concernant. Puis faites passer les cartes afin que je lise ces informations à haute voix. Levez-vous quand j'appelle votre nom. Et pour égayer l'atmosphère, racontez une anecdote embarrassante à votre propos.

Etre leader l'année prochaine constituerait une expérience fantastique. De même que participer au comité « Passez le flambeau ». J'aurais une influence sur la composition de la prochaine promotion. Peut-être devrais-je repasser au bureau après l'orientation et répéter combien je désire participer à ce programme.

Cessons les obsessions.

La Japonaise aux cheveux teints en orange assise à ma gauche a l'air complètement perdu. Quand je commence à remplir ma carte, elle me tape sur l'épaule.

— Que je fais ? demande-t-elle.

La pauvre. Comment va-t-elle se débrouiller durant l'année ? Je lui montre ma feuille.

— Nom : Layla...

Je me désigne du doigt.

— ... Ville d'origine : New York. Emploi : Rosen Brothers Investments. Détail intéressant... Je n'ai pas encore répondu à cette question.

— Oh ! Merci, dit-elle en me souriant. Mon anglais pas très bon.

— Ne t'inquiète pas. Il le deviendra.

Je dois trouver un truc intéressant et un truc embarrassant. Ça peut être la même chose ? Et si je ne trouve rien ? Embarrassant ! J'ai le droit de mettre ça ?

Voyons. Embarrassant... embarrassant... Quand j'étais en CE2 et que, paralysée par le trac, j'ai refusé au dernier moment de prononcer le discours d'accueil destiné à un invité. Non, pas ça. Je ne veux pas qu'on me prenne pour une fille capable de craquer sous la

pression. Après ce mini-désastre, je m'étais efforcée de surmonter ma peur en participant à deux spectacles et je m'étais bien débrouillée. Alors la fois où, alors que j'étais monitrice en camp d'ados, je me suis soulée au point de mouiller mon pantalon (du moins, c'est ce qu'on m'a dit) devant les cinq autres moniteurs qui ont dû m'emmener à l'infirmerie ? Comme si j'allais avouer une chose pareille.

Quand tout le monde a rendu sa carte, le leader au grain de beauté tire des noms au hasard. J'essaie de l'écouter mais ne peux m'empêcher de penser à ma candidature pour « Passez le flambeau ». Elle est bonne. Parfaite. Aucune raison que je ne passe pas la barre.

— Jamie Grossman, dit le leader au grain de beauté, vient de Miami. Il a travaillé comme gestionnaire du service pédiatrique de l'hôpital général de Miami et, plus récemment, comme reporter indépendant.

Cet hôpital me dit quelque chose. Où en ai-je entendu parler ? Grain-de-beauté continue son discours mais je n'arrive pas à me concentrer. D'où me vient le souvenir de cet hôpital ? Ah oui. Un dossier sur lequel j'ai travaillé chez Rosen Brothers. La fusion de deux hôpitaux. J'avais préconisé un paquet de licenciements. Je me demande s'il faisait partie du personnel « superflu ». C'est peut-être ainsi qu'il s'est transformé en journaliste free lance ? C'est la partie de mon job que je déteste. Savoir que mes recommandations aboutissent à faire tomber des têtes. Qu'y puis-je ? C'est mon boulot. Je suis spécialiste des fusions et rachats. Et c'est le secteur que je veux réintégrer une fois diplômée. C'est le secteur où on me paiera une petite fortune. Et où je pourrai porter ces adorables petits tailleurs Chanel.

Je laisse mes pensées s'envoler vers mon tailleur Chanel préféré. J'adore mes tailleurs Chanel.

— Kimberly Slafer.

Chuchotements et murmures montent soudain du dernier rang. Kimmy, la fille que j'ai rencontrée dans la salle de bains, se lève, et les étudiants masculins du dernier rang échangent des regards entendus.

J'ai rêvé ou quoi ? Accordons aux hommes ici présents le bénéfice du doute, et tenons pour acquis qu'ils considèrent les femmes comme des égales et non des citoyens de deuxième catégorie ou des objets sexuels. Je fais signe à Kimmy. Je soutiens toujours mes semblables. Treize ans d'écoles non mixtes vous enseignent à tirer fierté de la solidarité féminine.

— Kimmy nous vient de l'Arizona où elle travaillait dans une entreprise de leasing. Détail intéressant, continue Grain-de-beauté, elle a tourné dans une pub télé lorsqu'elle était bébé...

Un rire léger parcourt la classe.

— ... Détail embarrassant ?

— C'était une pub pour des couches, répond Kimmy en rougissant.

C'est trop mignon. Pourquoi n'ai-je pas un truc aussi adorable à raconter ? Evidemment, attirer l'attention sur ses fesses renforce les risques d'être considérée

comme un objet sexuel, mais tout le monde se souviendra d'elle, et n'est-ce pas le but ?

— Layla Roth.

Je saute de mon siège et me lève devant tout le monde.

— Layla a grandi à Manhattan et travaillait pour Rosen Brothers Investments. Détail intéressant : sa mère est l'une des premières femmes sorties diplômées de Leiser Weiss Business School. Quelle anecdote embarrassante as-tu à nous raconter, Layla ?

Quelqu'un du dernier rang fredonne l'air de la chanson de Clapton.

— Quand j'avais neuf ans, j'ai assisté à Londres à une fête à laquelle se trouvait également la princesse Diana. Quand mon tour est venu de lui être présentée, j'étais trop bouleversée pour ouvrir la bouche. Mes parents ont dû me ramener à la maison.

Je frissonne à ce souvenir.

— Alors tu ne l'as jamais rencontrée ?

— Oh si, mais seulement quatre ans plus tard à un gala de charité.

J'adorais Diana. J'accrochais des posters de la Princesse des cœurs au mur au lieu de photos de Kirk Cameron. Pas sur le mur lui-même, bien sûr — le scotch aurait abîmé la peinture. Je les punaisais sur le panneau de liège à l'intérieur de mon placard.

Voilà ce que j'ai oublié d'acheter. Un panneau de liège pour accrocher l'emploi du temps. Dorothy en a un génial dans son bureau avec un superbe cadre chromé. Quand je retournerai la voir, il faudra que je pense à lui demander où elle se l'est procuré.

A l'heure qu'il est, elle doit avoir lu ma candidature.

Kimmy médite sur les lois de l'univers

Qu'est-ce que je fais ici ? Jerry, le type assis quatre sièges plus loin en diagonale, a créé une entreprise qui pèse plusieurs millions de dollars. Juan, assis au coin, est un étudiant colombien titulaire de deux diplômes de neurosciences. La fille que j'ai rencontrée dans la salle de bains est une spécialiste des investissements qui, à ses moments perdus, fraye avec les membres de la famille royale d'Angleterre.

Moi, j'ai tourné dans une pub pour les couches.

Je me demande pourquoi je n'ai pas évoqué quelque chose un chouïa plus intellectuel que mon passé merdique, au sens propre du terme. Je suis nulle. Le service des admissions a dû se tromper et agraffer par erreur mon dossier à une candidature digne de ce nom. C'est la seule explication possible. Je ne sais pas comment j'ai cartonné au GMAT. On a dû me donner une version simplifiée.

La classe éclate de rire. Paniquée, j'agrippe les bords de mon pupitre. Tout le monde rit d'une plaisanterie dont la chute est : « La théorie de l'arbitrage des prix ». Qu'est-ce que je fais ici ? Je n'ai jamais entendu parler de la théorie de l'arbitrage des prix.

Quelque chose ricoche sur ma tête. Un avion en papier s'est niché entre le pied de la table et mon pied long à faire peur. Je regarde par-dessus mon épaule et découvre mon cauchemar ambulancier de la nuit précédente, un sourire diabolique aux lèvres.

Je suis parvenue à l'éviter toute la matinée. En revenant de la douche, ce matin, je l'ai aperçu qui frappait à ma porte en braillant : « Kimmy ? Kimmy, tu es là ? »

Je me suis dissimulée dans la salle de bains.

Quand je l'ai entendu y entrer à son tour, je me suis glissée dans l'un des WC.

Comment mon mari potentiel s'est-il transformé en mon obsédé personnel en moins de vingt-quatre heures ?

Qu'attend-il de moi ? Je croyais qu'une fois passés à l'acte, les hommes ne pensaient qu'à détalier. Que fait celui-ci encore dans le secteur ?

Ce matin, j'ai couru dans la salle d'orientation réserver un pupitre en y déposant pull et stylo, puis je suis sortie par-derrière. J'ai supposé avec justesse qu'il ne pourrait pas se placer à côté de moi s'il ignorait où j'allais m'asseoir.

Malheureusement, c'était compter sans la loi des probabilités, du destin, ou je ne sais plus quoi. Jusqu'à ce qu'il me lance un avion à la tête, j'ai réussi à prétendre me concentrer sur la conférence avec l'intensité que je réserve d'habitude au magazine *Détails*. (J'aime les magazines pour hommes. Les revues féminines sont tellement ennuyeuses : « Que dois-je faire ? Mon mascara fait des paquets ! » On s'en moque !) Mais quand je me retourne, Jamie est là. Deux rangées derrière moi.

Fin de la comédie.

Toute la salle me reluque comme si j'étais nue. Bien joué. Deux jours de présence et je suis déjà la traînée de la classe.

Je lui dédie le plus beau de mes demi-sourires.

— Comment vas-tu ? dit-il à voix basse.

Je lui murmure en retour :

— Bien. Et toi ?

Il affiche un sourire idiot et plein d'entrain.

— Tu veux sortir ce soir ?

Cette fois, sa voix a porté, et tout l'amphi retient son souffle en attendant ma réponse.

Aaaah ! C'est quoi cette question ? Sortir ? Comme si sortir ne signifiait pas s'envoyer en l'air. Si je réponds oui, je suis une traînée, si je réponds non, je suis une garce. On dirait un procès pour sorcellerie.

Voyons, voyons. Que faire, que faire ? Je survole le dernier rang du regard pour déterminer à quoi s'attend cet étalage de nuls. Et là mon regard accroche les yeux les plus bleus que j'aie jamais vus. J'éprouve la sensation d'être tombée la tête la première dans un seau de peinture d'un bleu profond. De magnifiques yeux opaques dans lesquels tout mon être se perd.

Je me reprends, et détaille l'homme au regard magique. Il porte une chemise à col bleu assortie à son regard hypnotique et se tient penché en avant, son coude sur le pupitre. Zut, sa cravate est ornée des S miniatures de Superman. Mais... ses cheveux sont sombres, presque noirs, et ses yeux vraiment extraordinaires. Il pourrait incarner Superman dans n'importe quel futur remake.

Je suis amoureuse.

D'accord, je sais que je l'ai déjà pensé auparavant, mais là, c'est vrai. Et cette fois, l'objet de mon amour me regarde en même temps que je le regarde. Je souris, puis me retourne face à l'estrade. C'est la meilleure façon de flirter, échanger un regard, sourire, puis regarder ailleurs. Va te faire voir, Wayne, j'ai trouvé quelqu'un d'autre !

— Euh... Kimmy ? dit Jamie.

Je me tords de nouveau le cou vers l'arrière.

— Oui ?

— Pour ce soir ?

Zut. Si je veux épouser Superman, je ne peux pas répondre oui. Mais si je dis non, l'étalage de nuls va me condamner à vie. Quel genre de fille couche avec un mec puis refuse de le revoir ? Si j'étais un mec, ce type de comportement m'attirerait à coup sûr des vivats, mais regardons les choses en face, je suis une femme qui lutte pour survivre dans un repaire de testostérones.

Je recours à un classique de l'échappatoire.

— On verra.

Le sourire idiot revient sur le visage de Jamie.

Je passe l'heure suivante le regard fixé droit devant moi. Je sens mes cheveux qui picotent ma nuque comme s'il faisait froid. En fait, il fait froid. Je commence à geler.

Peut-être à cause de Yeux Bleus.

Peut-être que lorsque la cloche sonnera, il me sourira. Nous parlerons de l'école, et alors il m'invitera à aller prendre un café. Je répondrai : « Pourquoi pas ? », et nous irons chercher des cafés que nous emporterons sous un arbre sur le campus. Il étalera sa veste sur le sol afin que je ne tache pas mon pantalon beige. Zut, il me semble qu'il n'a pas de veste. Sur quoi vais-je m'asseoir ? Sur ses genoux ? Impossible. Trop tôt — Je ne veux pas réitérer l'expérience désastreuse d'hier. Je pourrais m'asseoir sur un cahier. Enfin bon, nous nous sourirons timidement, mes cheveux voletteront dans le vent. Ensuite, nous suivrons tous les cours côte à côte et tomberons follement amoureux l'un de l'autre. (Alors je pourrai m'asseoir sur ses genoux, sa poitrine, n'importe où j'en aurai envie.) Nous passerons les deux années à venir à étudier dans la bibliothèque en pouffant de concert. Il m'expliquera les choses que je ne comprends pas. Comme l'arbitrage des prix.

Le bonheur absolu. Un jour, nous expliquerons au petit Yeux Bleus Junior comment nous nous sommes rencontrés le premier jour de l'orientation.

Une fois de plus, je me projette peut-être un chouïa trop loin dans l'avenir. Peut-être a-t-il aperçu mon gros derrière et me trouve-t-il répugnante. Ou bien il est déjà marié. Peut-être même a-t-il déjà un Yeux Bleus Junior. Je devrais pourtant savoir qu'il faut regarder la main gauche d'un homme avant ses yeux. Malheureusement, il est assis en diagonale, deux sièges plus loin que Jamie, et je n'ai aucune chance de pouvoir examiner son annuaire.

Il n'a pas l'air marié.

— Bon maintenant, reprend le leader, vous allez vous répartir en groupes de cinq. Souvenez-vous qu'il s'agit des personnes avec qui vous allez effectuer les travaux de groupe durant tout ce semestre. Les étudiants de LWBS sont libres de constituer leurs groupes parmi les élèves de leur bloc. Dans certaines écoles, les groupes sont imposés, mais à LWBS, nous considérons que vous êtes capables de prendre vos propres décisions. Je vous suggère de parler un peu entre vous afin de vous connaître mieux. Chaque groupe devrait se composer de personnes aux bagages différents, afin d'être capable d'étudier les problèmes sous des angles différents. Un groupe de cinq ingénieurs par exemple n'est pas idéal.

Panique. Je ressens ce que doit ressentir une grosse en cours de gym. Personne ne va me choisir. Que puis-je apporter à un groupe ? Euh... rien ? Imaginons : deux comptables, un ingénieur, une spécialiste des investissements... et un mannequin pour couches. Je me recroqueville sur mon siège et observe à travers mes yeux plissés mes camarades qui s'agitent. Je n'ose pas lever le regard au cas où quelqu'un me désignerait du doigt en faisant non de la tête. Non, non, pas elle. Pas de débile dans notre groupe.

Qu'advient-il de ceux que personne ne choisit ? Sommes-nous réunis dans un coin

pour former le groupe des ratés ? Peut-être vais-je être la seule laissée-pour-compte. Je devrais effectuer tous les devoirs toute seule. Je commencerai par me torturer pour comprendre le sujet, puis j'échouerais avant d'être renvoyée en Arizona à coups de pied dans le derrière.

— Pssst, Kimmy.

Au son de mon nom, je pirouette littéralement. Jamie. Cher Jamie.

— Tu veux travailler avec nous ?

Si je ne me trompe pas, « nous » englobe lui-même, Yeux Bleus (slurp), assis à côté de lui, et un type mince et blond décoloré qui bat le tempo de son stylo.

— D'accord, dis-je, bien trop vite pour paraître détachée.

Ouah ! Ils m'ont choisie. Ils veulent que *je* travaille avec *eux*. Peut-être après tout qu'être la traînée de la classe a ses avantages. Trois mecs et moi. Un mec qui me désire, un qui est canon, et l'autre qui a l'air intéressant dans le genre je-répète-avec-mon-groupe-dans-le-garage. Ça va être génial — jusqu'à ce qu'ils découvrent que je ne sers strictement à rien et qu'ils commencent à me détester. Et s'ils tenaient des réunions secrètes et votaient mon exclusion du groupe, comme dans le *Loft* ?

Mais en attendant, ça va être génial.

J'intercepte le regard de Yeux Bleus et lui décoche le plus beau de mes sourires aguicheurs. Il m'adresse un large sourire en retour.

Jamie saute de sa chaise et s'assied sur la table.

— Super. Au fait, elle s'appelle Kimmy, dit-il aux autres garçons.

— On s'en doutait, répond le blond musicien.

— Ce monsieur-je-sais-tout ici présent c'est Nick. A sa droite, la belle Lauren...

Lauren ? Personne n'a parlé d'une sublime Lauren. Mon regard se pose sur une éblouissante beauté noire qui me donne envie de pleurer. Elle est plus grande que Nick et, même assise, garde un maintien parfait et pointe des seins parfaits. Ses cheveux cascadenent le long de son dos en boucles d'un noir de jais.

Je l'avais remarquée en entrant. Comment faire autrement ? La salle entière l'avait suivie du regard quand elle s'était pavanée jusqu'au fond de l'amphi, paradant entre les rangées comme sur un podium de défilé.

Garce.

Je sais que ce n'est pas bien de détester une femme simplement parce qu'elle est plus belle que moi, mais je revendique le droit de demeurer politiquement incorrecte.

— Salut, dit-elle en posant sa joue sur sa main, le coude posé sur le pupitre.

— Salut, dis-je, d'un ton assez réticent pour qu'elle comprenne que je la tiens à l'œil.

— Et, continue Jamie, l'affreux jojo assis près d'elle, c'est Russ.

Russ. Je souris et soutiens de nouveau le regard de Yeux Bleus.

— Ravi de faire ta connaissance, dit-il en me tendant sa main droite.

Les doigts en sont doux et chauds. Et sa main gauche ?

Sans anneau.

L'année s'annonce mieux.

Dimanche, 7 septembre, 13 h 20

Russ omet un léger détail

J'ai besoin de me procurer de meilleures lectures. Mais je n'aime pas me diriger vers les toilettes un journal à la main. Le reste de l'humanité n'a pas à savoir que j'ai décidé d'aller aux WC.

J'entends une fille lancer :

— Salut Rena !

Je connais Rena. Elle est de Toronto. C'est une amie de la sœur aînée de Sharon. Elle est en seconde année mais sa chambre est au même étage que la mienne. Je suis censé l'appeler pour qu'on se voie, mais elle est vraiment ennuyeuse. Elle parle du nez et porte des cravates. Elle se prend pour Avril Lavigne. Pourquoi une femme qui ne joue pas dans un clip vidéo porte-t-elle une cravate ? Elle croit sûrement que c'est sexy. Ça ne l'est pas.

— Salut. Comment tu vas ? répond-elle d'une voix tellement nasillarde que s'il y avait des fenêtres, les vitres en trembleraient.

C'est pas vrai. Exactement ce qu'il me faut. Des filles qui parlent du nez pendant que je suis aux toilettes.

Ce truc de mixité n'est pas pour moi. Hier, j'ai regardé une nana de mon bloc s'épiler les sourcils. Superman a-t-il jamais regardé Lois Lane s'épiler ? Je ne crois pas. Ensuite, elle est entrée dans les toilettes un exemplaire de *People* à la main. C'est franchement dégoûtant. Je n'ai pas envie d'imaginer des nanas aux toilettes.

Au lycée, j'ai vécu l'expérience malheureuse de surprendre Linda Stalwart, une fille que je vénérerais de loin, en train de vomir. C'était moche. Non qu'elle se soucie que je l'aie vue — à l'époque, elle ne m'aurait pas accordé un regard. Ah. Elle devrait me voir maintenant. Enfin pas maintenant aux toilettes. Maintenant à LWBS. Musclé. Et plus surnommé « face de pizza ».

Mon petit cousin m'a appelé comme ça une fois. Pas pour être méchant, il n'avait que cinq ans. C'était le dîner de Noël, il a pointé son doigt vers mon visage et m'a déclaré que je ressemblais à une pizza aux olives. Ma tante a essayé de le faire taire, mais il a continué de rire et de me montrer du doigt en trépignant.

Quelle histoire. Ma tante était horriblement gênée. Elle a essayé de m'expliquer qu'il s'agissait d'un compliment, que la pizza aux olives était son plat préféré. Mais j'ai passé le reste de la soirée avec des bandes dessinées dans ma chambre, à triturer mes boutons. Répugnante habitude, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Chaque fois que je trouvais un bouton disponible, je le tripotais jusqu'à l'arracher. J'ai fini par me faire soigner et porter des gants, mais ma peau a mis un an à cicatriser.

Linda Stalwart. Je me demande ce qu'elle est devenue. Elle est probablement mariée,

grosse et apprend à vomir aux petits enfants.

Un jour, Sharon m'a ouvert la porte de chez elle, la lèvre supérieure ornée d'un truc blanc, vous savez, pour décolorer les poils superflus.

— J'aurais préféré ne pas voir ça, je lui ai dit, ma main sur les yeux.

— Alors ne viens pas sans y être invité.

Et elle m'a claqué la porte au nez.

Je me suis excusé un million de fois. Elle s'est alors déchaînée, me proposant d'arrêter de se décolorer si je préférais qu'elle garde une moustache foncée harmonieusement taillée.

Les bavardes finissent par partir. Pour m'occuper, j'étudie les graffiti sur le mur. Je pensais que l'époque où des ados attardés utilisaient les murs pour proclamer leurs pensées insipides était révolue. Mais non. Il est écrit au feutre vert :

*« Douce Kimmy,
Les bleuets sont bleus
Les roses sont roses
Si de moi tu veux
Au lit je serai ta chose
A toi pour toujours
Jamie »*

Quel nullard. On ne séduit pas une fille en écrivant des poésies débiles au dos de la porte des toilettes. Je ne sais pas s'il plaisante ou s'il est sérieux. Kimmy sait qu'il veut sortir avec elle. Tout le monde le sait. Jeudi soir, nous sommes sortis dîner à plusieurs. Il a sauté sur le siège voisin du sien et n'a pas arrêté de lui répéter combien elle était séduisante. Elle a ri, lui a souri, mais je doute qu'elle soit intéressée. En tout cas, elle n'est pas rentrée avec lui. Après dîner, elle nous a rejoints dans la chambre de Nick et nous a regardés fumer des joints.

Hier soir, une chasse au trésor était organisée dans Maplewood, afin que les groupes apprennent à se connaître. Nous devons répondre à des questions du genre : « Quelle est l'adresse de la mairie ? Combien d'étages a la bibliothèque ? Combien coûtent dix ailes de poulet grillé chez Moe ? » Six dollars, ça je le savais.

Jamie n'a pas arrêté d'asticoter Kimmy. Il l'a demandée quatre fois en mariage et lui a donné la sérénade avec des chansons de Air Supply. Il faut avouer qu'il nous a fait rire, mais est-ce que ça marche ?

Comment le saurais-je ? Sharon est la seule véritable petite amie que j'aie jamais eue, alors que Jamie a réussi à ramener deux des plus belles nanas de la classe dans notre groupe. D'après lui, Lauren est bi, et en ce moment, elle préfère les filles. Peut-on faire plus sexy ? Une lesbienne belle à croquer.

Je tire la chasse, me lave les mains et les laisse sécher le temps de sortir. Je crois que je vais faire une petite sieste dominicale. Non que j'aie fait quoi que ce soit qui justifie une

sieste. Je me suis réveillé à 8 heures, j'ai contemplé le plafond, pris un brunch avec Nick, acheté des médicaments au drugstore et téléphoné à Sharon.

Je pousse la porte au moment où Kimmy la tire pour l'ouvrir. Elle est incroyablement sexy dans son short moulant en Lycra noir, avec une brassière noire qui révèle son ventre plat, un sweat-shirt rouge noué autour des hanches, de petites socquettes blanches et des baskets d'un blanc éclatant. Je suppose qu'elle se rend à la salle de gym. Ses cheveux bruns sont tirés en queue-de-cheval haut sur son crâne, dévoilant des oreilles triangulaires qui ont l'air toutes douces. J'adore les oreilles des filles. Je peux passer des heures à caresser les cheveux de Sharon et à jouer avec ses oreilles.

— Hello, Russ.

Comme un idiot, je demande :

— Tu vas où ?

— A la gym, répond-elle en souriant.

— Ah oui ? Tu y es déjà allée ? Je voulais aller jeter un œil.

Je ne peux pas croire que je n'y sois pas encore allé. Si je ne fais pas attention, ma musculature va fondre.

— J'y suis allée de loin en loin cette semaine. La salle est très bien. Il y a la queue pour certains appareils, mais ça va...

Son sweat-shirt glisse le long de son corps, révélant un joli derrière, mais elle le renoue.

— ... Tu veux venir avec moi ?

Pourquoi pas ? Cela me paraît une façon constructive de passer son dimanche.

— D'accord. Ça t'ennuie de m'attendre deux minutes, le temps que j'aille chercher mes affaires de gym ?

Elle sourit et avale une gorgée de sa bouteille d'eau.

— Pas de problème. D'ailleurs, il faut que j'aille aux toilettes. Pourquoi ne pas nous retrouver dans la cour ?

— C'est parti, dis-je, tentant de faire abstraction du passage concernant les toilettes.

Je repars vers ma chambre en courant ; et m'empare du short et du T-shirt que je portais la veille pour jouer au basket. Je suis nul, mais ça m'amuse. J'ai commencé à jouer après mes premières années de fac, pour m'aider à me muscler.

Je me demande si Sharon se formaliserait que j'aille à la gym avec une fille ? Sûrement, n'est-ce pas ? Pourquoi aurais-je dû refuser ? « Je ne peux pas aller à la gym avec toi, j'ai une petite amie ? » Elle ne me draguait pas. D'ailleurs, elle doit connaître l'existence de Sharon. J'ai dû la mentionner en passant.

Je repère Kimmy au soleil dans la cour. Elle porte des lunettes de soleil. Il faut que j'en achète de nouvelles, j'ai oublié les miennes à Toronto.

— Allons-y, dit-elle.

Elle a enfilé son sweat-shirt. Dommage.

Il fait froid. J'aimerais avoir un sweat-shirt.

- Où se trouve la salle de gym ?
- Derrière les services étudiants. Pas loin.

Elle marche vite pour une fille. Nous avançons un moment côte à côte. Sa queue-de-cheval se balance de droite à gauche, comme une balle de tennis. Sharon est la plus lente des marcheuses que je connaisse. Si je ne fais pas attention, je la laisse cinquante mètres en arrière.

- Alors, que penses-tu de l'école jusqu'à maintenant ? demande-t-elle.
- Super. J'ai fait mes études à l'université de Toronto, alors je vivais chez moi.
- Tu faisais partie d'une association ?
- Non, c'est pas mon truc.

Je préfère ne pas préciser qu'à la fac, ma vie sociale était réduite. Je préférais ma calculette et les bandes dessinées aux bières pression. Bien sûr, tout a changé la dernière année quand j'ai rencontré Sharon.

- Je parie que tu étais dans une association d'étudiantes, hein ?
- Certainement pas. Je ne suis pas du genre à ânonner des formules cabalistiques.

Je ne peux m'empêcher de l'imaginer dans l'un des rôles d'étudiantes de *La Revanche des Nuls*.

- Tu aimes la Cité U ? demande-t-elle avant de prendre une nouvelle gorgée d'eau. Tu en veux ?

Je refuse d'un signe de tête.

- Ça va. Mais je ne suis pas habitué à partager un étage avec autant de monde.

Je ne suis pas habitué non plus à partager une bouteille d'eau. Sharon n'aime pas que je boive dans le verre de quelqu'un d'autre, au cas où la personne serait malade, et donc que je la rende malade.

- Je sais. J'ai l'impression d'avoir de nouveau dix-huit ans.

Elle désigne un large bâtiment de pierre.

- Nous y sommes.

Nous grimpons les marches jusqu'au dernier étage et présentons notre carte étudiant au gamin efflanqué de la réception. Tous les départements de l'université ont accès à la gym, pas seulement l'école de commerce, aussi est-elle bondée. Des femmes halètent sur des tapis roulants alignés le long des baies vitrées.

- Tu travailles avec les poids ? demande Kimmy.
- Oui.

En fait, je me suis relâché côté exercice physique. Une vague de panique me submerge à l'idée que mes muscles puissent avoir disparu.

Elle étire ses jambes devant elle.

— Tu veux courir avec moi ?

Bien que l'état de ma musculature m'inquiète et que je sois impatient de travailler avec les poids, l'idée de la regarder se trémousser à mes côtés est trop séduisante pour que je la repousse. J'étire mes jambes à mon tour.

— D'accord.

Nous trouvons deux appareils libres à l'angle, face aux baies vitrées. Elle règle sa vitesse sur sept. Je règle la mienne sur neuf.

Zut. C'est rapide.

Nous courons en silence. Le soleil tape à travers la vitre, et je commence à transpirer. C'est pas vrai. Je dois avoir perdu la forme. Le mur vitré me donne l'impression de descendre une falaise en courant. Je me demande si les étudiants miniatures tout en bas peuvent nous voir. Peut-être les vitres sont-elles teintées. Je vérifierai la prochaine fois que je passerai.

C'est intéressant d'observer ce qui se passe en bas. Des groupes s'arrêtent, rient. Un type fait le poirier contre un mur du bâtiment. Qu'est-ce qu'il fabrique ?

— C'est Jamie ?

Kimmy jette un œil par la fenêtre, agrippe les poignées de la machine et baisse la tête.

— Vite, cache-moi.

— Te cacher ? Pourquoi ?

— Je n'arrive pas à lui échapper. Qu'est-ce qu'il fait ?

Un groupe de trois filles l'entourent en riant. Il saute sur ses pieds et s'assied sur le sol. Deux des filles s'asseyent près de lui. On dirait que l'une d'entre elles est Rena.

— Un genre de gymnastique. Peut-être fait-il de l'exercice.

Kimmy a un petit sourire. Je suis certain que nous pensons tous les deux qu'il ne ressemble pas à un type qui fait de l'exercice.

— Est-ce que ça veut dire qu'il ne t'intéresse pas ?

Elle ouvre grand la bouche. La referme. L'ouvre de nouveau.

— Jamie ? Noon.

— Malgré ce qui s'est passé la semaine dernière ?

Elle rougit à ma question. A moins que ce ne soit à cause de l'effort.

Elle se mord la lèvre.

— Tu es au courant ?

— Euh... non ?

— Très drôle. En a-t-il parlé à tout le monde ?

— Tu n'as pas vu l'annonce dans le journal de LWBS ?

— Hilarant.

J'ai peur de l'avoir énervée, mais elle ajoute en riant :

— Quelle pipelette.

Maintenant, c'est pour Jamie que je me sens mal.

— Ne lui en veux pas, nous lui avons arraché ses aveux de force. Nous l'avons torturé, si tu veux le savoir, ligoté avant de le soumettre à la torture japonaise.

Elle hausse un sourcil.

— Vous m'en direz tant.

— Alors, il t'intéresse ou pas ?

Elle fait non de la tête et sa queue-de-cheval se balance de nouveau. Jeu, set et match.

— Cette nuit était une erreur. Il n'est pas du tout mon genre.

— Et c'est quoi ton genre ? je demande en la regardant gonfler les muscles de ses bras.

Elle ne plaisante pas avec l'exercice physique.

Elle se tourne vers moi.

— En fait, exactement ce que j'ai sous les yeux. Toi.

Je trébuche et manque m'étaler. Tout en récupérant mon équilibre, je réfléchis. Moi, hein ? Cette fille supersexy dont les seins frémissent s'intéresse à moi ?

C'est peut-être le bon moment de mentionner Sharon.

O.K., maintenant.

Maintenant.

Kimmy se penche pour attraper sa bouteille d'eau, ouvre le bouchon avec ses dents et aspire l'eau dans sa bouche.

Maintenant.

— Tu en veux ? demande-t-elle.

Je fais oui de la tête. Je sais, je sais. Je ne suis pas censé partager sa bouteille. Elle me tend sa bouteille et nos doigts humides se touchent. J'en avale une gorgée, conscient du renflement dans mon short de gym. Je prie pour que les vitres soient teintées. Je n'aimerais pas que cette scène soit rapportée à Sharon via sa sœur via Rena.

Sale histoire que ce partage de bouteille d'eau.

Premier semestre

Lundi, 8 septembre, 9 h 13

Jamie prend son temps

Génial d'être en retard pour mon premier cours. C'est en partie ma faute, en partie celle de ma mère. Elle m'a appelé à 8 h 30 ce matin pour se plaindre des récents événements de la vie amoureuse de ma sœur Amanda.

Ma mère : Apparemment, Amanda a un petit ami secret. Tu le savais, Jamie ? Je ne suis pas contente.

Moi : Je croyais que tu voulais qu'elle rencontre quelqu'un.

Ma mère : Oui, mais je m'inquiète qu'il ne soit pas juif.

Moi : Je croyais que tu t'inquiétais parce que tu avais peur qu'elle ne se marie jamais. Tu t'inquiètes vraiment beaucoup.

Ma mère : Ne fais pas le malin. Comment va l'école ? Vas-tu tout gâcher en n'allant pas en cours ?

Moi : Si tu raccrochais, je pourrais aller en cours.

Ma mère : Fais-moi un procès parce que je veux parler avec mon fils qui vit à l'autre bout du pays.

Moi : Je croyais que tu n'avais jamais été aussi fière de ta vie que le jour où j'ai été accepté ici.

Ma mère : Je suis fière, mais ça ne veut pas dire que je n'aurais pas été encore plus fière si tu avais été accepté dans une école de Floride.

Moi : O.K. Super d'avoir pu te parler, m'man. J'ai toujours adoré commencer la journée en écoutant énumérer mes erreurs.

Cette conversation m'a mis en retard. Le café et le muffin que je me suis arrêté prendre au passage m'ont encore retardé davantage. Non que ça ait une importance. Le cours d'organisation comportementale est une plaisanterie de toute façon, mais pas une plaisanterie drôle. Le Pr Matthews a la réputation de ne pas être commode.

Quand j'ouvre la porte, il a déjà commencé son cours. Je grimpe les marches de l'amphi et me glisse sur le siège voisin de celui de Kimmy, au cinquième rang. Elle porte une adorable tenue de rentrée des classes : une minijupe de velours côtelé marron, avec un pull moulant à col roulé blanc et des bottes de daim marron qui lui arrivent au genou. Etudiante sexy.

Le cours a lieu en amphi, aussi tout le monde fait-il face au professeur au milieu. Au professeur qui évoque Morgan Freeman en colère et me fusille du regard depuis son

bureau. Ce n'est peut-être pas le meilleur moment pour sortir mon muffin.

— Comme je le disais, la seconde chose qui m'agace prodigieusement, après les étudiants qui arrivent en retard — il me fixe tout en parlant —, ce sont les étudiants qui mangent en classe. Vous ne pouvez pas manger et vous concentrer en même temps. Si vraiment vous avez soif, café et eau sont acceptables, mais n'arrivez pas en classe à moitié endormi. Je ne suis pas un réveille-matin. Quand vous prenez place ici, j'exige que vous soyez dispos et prêts à travailler.

Pas de muffin ?

Il dissèque la salle du regard.

— Maintenant que vous savez ce qui m'agace prodigieusement, bienvenue au cours d'organisation comportementale. Je vais faire circuler le programme du cours et la liste des devoirs. Notez les lectures requises. Et requises ne signifie pas optionnelles. Cela signifie obligatoires. Mon assistant Ronald — dis bonjour, Ronald (Ronald dit bonjour) — notera votre participation. Chaque fois que vous levez la main, il marquera une croix devant votre nom. Le nombre de croix sera pris en compte pour votre note finale à la fin du semestre. Est-ce clair ?

Nous acquiesçons. Je suis presque sur le point de faire non de la tête pour voir ce qu'il ferait, mais je décide qu'il n'y va pas de mon intérêt. Il souffre manifestement d'un cas classique de Complexe du Petit Pénis. Surprenant, je croyais que cette maladie ne touchait que les mecs juifs, comme moi. Comme tout le monde se fiche d'organiser son comportement, il s'efforce apparemment de nous terrifier.

Mon estomac gronde de nouveau. Bruyamment. Il me faut ce muffin.

— Dans ce cours, je vais vous enseigner des théories...

Peut-être que si je glisse ma main dans le sac de papier, très lentement, et que je réduis le muffin en miettes, il ne remarquera rien. Mine de rien, je laisse tomber mon bras sur le sol et tente de l'insérer dans le sac.

Scratch ! Crac !

Petit Pénis me fixe. Je fais marche arrière.

— Vous travaillerez en groupes, martèle-t-il, à déterminer la meilleure forme de structure organisationnelle. Par exemple, je vous donnerai une étude de cas à propos de l'organisation de Procter & Gamble, avant de vous poser trois à cinq questions auxquelles vous devrez répondre en quelques paragraphes. Par exemple : « Quelle structure organisationnelle conviendrait le mieux à la situation actuelle de P&G et pourquoi ? » Est-ce clair ?

Approbation générale. Mon estomac proteste, une fois de plus. Kimmy l'entend et pouffe silencieusement.

— Très bien. Je vais d'abord faire l'appel, puis, comme il est précisé dans le programme, je commencerai par un cours sur la dynamique de groupe.

Zut. D'un même mouvement, je plonge ma main dans le sac, arrache la moitié du muffin et l'enfourne dans ma bouche.

Quand la cloche sonne, je déballe à la seconde ce qu'il reste du muffin et l'avale.

— Il faut croire que la rumeur était vraie. Ce cours est une plaisanterie.

Kimmy paraît au bord des larmes.

— Qu'est-ce que tu racontes ? dit-elle. Qui a dit que c'était une plaisanterie ?

— Les secondes années.

— Les filles de seconde année avec qui je t'ai vu flirter hier ?

Je lui adresse ce que j'espère être un sourire malicieux, tout en m'efforçant de garder la bouche fermée à cause du muffin.

— Chérie, tu me soupçonnes de te tromper ? Je suis surpris et choqué.

Je plaisante, bien sûr. Tout le week-end, j'ai essayé de me retrouver seul avec elle, mais elle trouve toujours des excuses. Je ne laisse pas tomber. Draguer Kimmy pourrait bien constituer ma seule distraction, cette année.

Elle me fait taire d'un geste de la main.

— Ce cours ne me paraît pas tant une plaisanterie que ça.

— Fais-moi confiance. Il l'est.

Elle paraît désarçonnée.

— Mais... mais je n'ai toujours pas compris en quoi consistait l'Organisation comportementale.

— C'est la psychologie du monde des affaires. Les différents types de personnalités. La meilleure façon de structurer son entreprise. Ce genre de choses. Tu travaillais pour une boîte de leasing, n'est-ce pas ?

Elle tripote son col roulé comme si elle étouffait.

— Comment le sais-tu ?

— Tu l'as dit mardi.

— Ah oui, c'est vrai.

— Combien y avait-il de vice-présidents ?

— Hum...

Elle secoue la tête.

—... aucun.

— O.K., alors qui était le patron ?

Elle rougit.

— Mon père.

Ah.

— Qui travaillait en dessous de ton père ?

— Il y avait un directeur financier, un directeur du recouvrement, un directeur de la comptabilité, un directeur administratif...

— Quelle était ta fonction ?

— Je travaillais au service du recouvrement.

Sexy.

— Vraiment ? Tu exigeais des gens qu'ils te paient ? Les menaçais-tu de représailles physiques ?

— Non, je me contentais de les appeler.

Je l'imagine en robe moulante de cuir noir, bottes à talons aiguilles noires, un revolver attaché à l'intérieur de sa cuisse. Je mets cette image de côté pour plus tard.

— Ton père travaille seulement sur l'Arizona ?

— Non, dans tout le pays.

— Alors prenons ton entreprise et restructurons-la. Tu as toujours cinq directeurs, mais répartis géographiquement, chacun supervisant une région. Côte Ouest, Côte Est, les Etats du centre, le Sud, et le Sud-Ouest. Cette structure conviendrait-elle davantage à l'entreprise ?

— Oh, dit-elle. Je comprends. Ainsi, nous allons apprendre des théories que nous pourrions appliquer pour répondre à cette question ?

— Exact.

— J'ai fait philo à la fac. Nous apprenions des théories qu'il la fallait ensuite appliquer. Je peux le faire.

Je me lève et m'étire.

— Heureux d'avoir pu te rendre service.

— Où as-tu appris tout ça ? Tu as fait des études commerciales ?

C'est ce que ma mère aurait voulu.

— Non. J'ai un diplôme de littérature. Mais j'ai beaucoup lu.

Nous avons une pause de dix minutes avant le cours suivant qui a lieu dans la même pièce. J'ai l'impression d'être revenu en dernière année de fac quand les profs venaient à nous au lieu que nous nous déplaçons de salle en salle.

— Je vais chercher un café, dit Kimmy, en se levant. Tu veux quelque chose ?

— Ça va, merci.

Le Pr Douglas arrive avant que Kimmy ne soit revenue. Avec ses lunettes foncées, sa large calvitie et sa frêle stature de un mètre soixante-cinq, il évoque davantage Woody Allen qu'un professeur. Il se perche sur son bureau, rajuste ses lunettes sur son nez et avale une gorgée de son café.

— Mmm, dit-il. Ils ont un nouveau parfum cette année, café au lait à la noisette. Je le recommande fortement à quiconque souffre comme moi d'une dépendance sévère à la caféine.

Son auditoire s'esclaffe.

— C'est votre premier cours de la journée ?

— Non, répond une grande blonde au premier rang. Avant vous, nous avons eu le Pr Matthews.

— Ne vous inquiétez pas, dit-il avec un petit sourire. Il aboie mais ne mord pas. Encore que je préfère ne pas l'approcher trop près.

Ah, un aspirant comédien.

— Il aboie très fort, ajoute une autre étudiante.

Le rire tonitruant du Pr Douglas emplît la salle.

— Oui. Et il n'efface jamais le tableau. Regardez ça. Un professeur devrait pourtant savoir qu'il doit effacer derrière lui.

Layla se précipite. .

— Je vais le faire.

O.K. Quelle fayotte !

— Inutile, dit-il. Je vais le faire.

Et en plus, le travail manuel ne le rebute pas. Que désirer de plus chez un professeur ?

Kimmy passe la porte, café à la main, Russ à ses côtés. Il lui dit quelque chose qui la fait rire.

Je sens un pincement à l'estomac. Je ne devrais pas être jaloux. Russ a une petite amie. Il ne drague pas la fille de mes rêves.

— Bonjour, dit Kimmy.

Elle projette sa poitrine en avant ou j'ai rêvé ?

Douglas bâille.

— J'imagine que pour vous, ce n'est plus le matin. Petits veinards, vous êtes ici depuis 9 heures, alors que moi, je me suis levé il y a une demi-heure. Mais pas de problème, je récupère tous mes réflexes dès que la caféine a fait effet.

Je ne sais pas si je vais pouvoir supporter tout un trimestre d'aussi médiocres plaisanteries.

— Alors. Allons-y. Je suis le professeur Douglas, et vous êtes en cours d'introduction à la comptabilité. Malheureusement, il ne s'agit pas d'un cours sur comment blanchir l'argent sale.

De nouveau des rires.

Domage. Ça ne me dérangerait pas de plancher sur cet examen-là.

Kimmy et Russ sont penchés au-dessus de leurs assiettes, à une table dans un coin de la cafétéria du bâtiment Katz. De larges baies vitrées s'élèvent juste derrière eux et je dois plisser les yeux pour les distinguer.

— J'ai pensé que c'était là que tu devais te cacher, dis-je à Kimmy.

— Je ne me cache pas, dit-elle en avalant une cuillerée de soupe, je mange.

— Je peux m'asseoir ? Quel est le plat du jour ?

Russ enfourne une fourchette de viande dans sa bouche.

— Ragoût de bœuf. Pas mauvais.

Il se saisit d'un sachet de vinaigre et le verse sur les frites de Kimmy. Plutôt inopportun. Je croyais que l'inopportun, c'était moi. Ha, ha.

— Je vais chercher mon repas, dis-je, tâchant de dissimuler mon inquiétude. Vous serez toujours là quand je reviendrai ?

— Bien sûr, répond Kimmy.

— Tu veux quelque chose ?

— Non merci, répondent-ils en chœur.

Quand mon tour arrive enfin, une femme d'environ quarante-cinq ans portant un tablier bleu et une résille dans les cheveux me demande :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Eh bien Stella, que me conseillez-vous ?

— Comment vous connaissez mon nom ?

— Je suis devin.

Elle m'observe, incrédule.

— Vraiment ?

— Non, pas vraiment. Vous avez une tête à vous appeler Stella, comme l'héroïne d'*Un tramway nommé désir*. Je me suis vu en Marlon Brando, vous hurlant de revenir vers moi. Et puis vous portez un badge à votre nom.

Elle baisse les yeux sur sa poitrine.

— Bon, qu'est-ce que vous voulez ?

— Quel est le plat du jour ?

Elle se penche vers moi.

— Les hamburgers datent d'hier et les boulettes de viande de samedi.

— Je crois que je vais prendre le fromage grillé.

Cari, le caissier, calcule combien je dois avant de me demander de passer ma carte étudiant dans la machine.

— Vous allez devoir en taper le numéro, dis-je. Je n'ai toujours pas reçu ma carte définitive.

Il me dévisage avec suspicion.

— Et pourquoi ?

— Les bureaucrates ont, une fois de plus, perdu ma photo.

Comment vais-je m'en sortir ? Quand les examens vont arriver, il me faudra une carte

étudiant. Mais si j'en demande une en personne, je vais me faire pincer. Et probablement me faire virer de l'école.

Cari acquiesce. Apparemment, il connaît les bureaucrates.

— C'est le bordel, hein ?

Je regagne la table avec mon plateau. Russ et Kimmy sont en pleine conversation, penchés l'un vers l'autre. Comment se sont-ils retrouvés à dîner ensemble, d'ailleurs ?

Russ dit quelque chose et Kimmy laisse fuser un rire. Il sourit et se rapproche. Si je ne connaissais pas l'existence de Sharon, je jurerais que Russ drague ma nana.

Je dépose mon plateau et demande :

— Qu'est-ce que vous avez pensé du cours de stats ?

— Sans intérêt, répond Russ. Enseigner un cours introductif ne passionne apparemment pas le Pr Gold.

— On le dirait, j'acquiesce. Elle a bâclé son cours. Nous a laissé hors jeu la plupart du temps.

— Hors jeu ? demande Kimmy.

— C'est un terme sportif. Tu t'intéresses au base-ball, Russ ?

— Pas vraiment. Je joue au basket.

Alors nous ne regarderons pas les matchs ensemble.

Kimmy avale une nouvelle cuillère de soupe. Je n'ai jamais vu quelqu'un manger si lentement.

— Personnellement, je préfère les professeurs masculins, dit-elle.

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais apprécié aucun de mes professeurs féminins. C'était toutes des peaux de vaches. Comme si elles essayaient de prouver quelque chose.

Russ tente d'extraire les miettes de viande coincées dans les recoins de son assiette.

— Comme les agents de douane féminins, dit-il. Elles cherchent toujours à me coincer quand je passe la frontière.

Je n'ai jamais entendu d'étudiante qui ne désirait pas se trouver face à une femme en amphi.

— Tu m'étonnes. J'aurais cru que tu aurais apprécié un professeur féminin. Elles avantagent toujours les étudiantes.

— Ce n'est pas vrai. Elles cherchent toujours à me faire échouer.

— Peut-être que celles que tu as connues étaient jalouses de ta beauté et de tes dons, dis-je avec un clin d'oeil.

Elle repousse son bol de soupe en riant.

— Peut-être.

Je lui envoie un baiser.

— Mais elle au moins ne nous a pas donné de devoir à rendre pour mercredi comme les autres profs.

— Oui, dit Russ, et je suppose que nous allons récolter autant de travail à faire demain, se lamente-t-il. Je ferais bien de m'y mettre tout de suite. Tiens, je vais m'acheter un sachet de chips.

C'est ça, Russ, pourquoi ne vas-tu pas travailler... quelque part... très loin ?

Une fois qu'il est parti faire la queue, je demande à Kimmy :

— Alors, que fais-tu ce soir ? Tu veux aller au cinéma ?

— Je... nous avons beaucoup de lectures à faire.

Pas franchement ce que j'avais envie d'entendre. J'espérais une réponse plus positive, peut-être un « Génial ! » ou aurais-je osé espérer un « Je serais enchantée d'être distraite par toi et Hollywood en même temps ».

— Allez, ce n'est que le premier jour de cours. Ça ne va faire qu'empirer, ma chérie. Amuse-toi tant que tu le peux.

— Tu as raison. Peut-être. Où se trouve le cinéma ?

— Seulement à dix minutes en voiture. Juste après l'Hôpital des Enfants, si tu vois où c'est.

— Tu as une voiture ici, à l'école ?

— Ouais.

Bon point. Qui refuserait de sortir avec un mec qui a une voiture ?

Russ est de retour et se glisse à côté de Kimmy. Il ouvre ses chips d'un coup sec. Puis un nuage de ketchup flotte au-dessus de la table.

— Chips ? propose-t-il.

— Non merci, répond Kimmy.

J'en prends quelques-unes.

Kimmy se tourne vers lui.

— Jamie nous propose d'aller au cinéma ce soir. Qu'en penses-tu ?

Nous ? Quels nous ? Qui a invité Russ ? Elle et moi égale soirée romantique. Russ, elle et moi égale bande de copains qui vont au cinéma.

Je tente d'intercepter le regard de Russ, afin de lui faire signe de répondre non. Ce signe subtil et typiquement masculin consisterait à secouer frénétiquement la tête.

— Super, dit-il.

Il me tue.

— Je croyais que tu voulais prendre de l'avance dans ton travail.

— Ce sera pire après, non ?

Enfoiré.

Kimmy et son rendez-vous à trois

— En retard ? dis-je à Russ quand je le croise dans la salle de bains.

Faites qu'il n'annule pas. Faites qu'il n'annule pas.

Je sors de la cabine de douche au moment où il y entre. Je serre ma serviette étroitement contre moi, mais pas trop étroitement. S'il veut l'arracher, je ne l'en empêcherai pas. Mais il pousserai sûrement un cri d'horreur à la vue de mon gros derrière.

Russ tient la serviette verte qui entoure sa taille de sa main gauche et une bouteille de shampooing et après-shampooing deux en un de sa main droite. On voit son ventre. Un, deux, trois, quatre... cinq... six. Eh oui, c'est une tablette de chocolat à six carrés.

— Juste un peu, répond-il. Mais ne t'inquiète pas, je ne te laisserai pas seule avec qui-tu-sais.

Il vient. Oh, mon Dieu. Il vient.

— Tu me protégeras ?

— J'en serai ravi.

Prends ça dans les dents, Wayne ! J'ai un rendez-vous !

Je souris encore quand je regagne mon taudis. Je souris et je goutte. L'un des multiples problèmes de cette salle de bains mixte, c'est que je ne peux pas draper une serviette autour de ma tête. Personne n'est sexy avec une serviette autour de la tête.

On ne peut pas non plus être sexy en peignoir. C'est pourquoi je n'en ai pas apporté. Pour moi, des serviettes uniquement. Des serviettes aux dimensions parfaites qui partent d'au-dessus de mes seins et arrivent à mi-cuisses. Dotées également de la parfaite épaisseur. Assez épaisses pour me tenir chaud, mais assez minces pour ne pas rembourrer de manière superflue les zones problématiques du milieu du corps.

Les mecs aiment les cheveux mouillés et la peau nue.

Je jette ma serviette sur le sol avant de réaliser que le léger store de ma fenêtre est encore ouvert. J'oublie toujours de le fermer. Ma fenêtre donne sur la cour. Quiconque en train de se taper une clope dans la cour de derrière peut donc se rincer l'œil.

Je commence par me parfumer à tous les endroits de mon corps où j'espère être embrassée. Et j'espère qu'on va m'embrasser ce soir. Pendant mon rendez-vous. Mon rendez-vous au cinéma. Mon premier rendez-vous à Sup de Co. Enfin presque un rendez-vous. Si on écarte le fait que nous serons trois. Deux mecs et moi. Ça pourrait être pire. Deux filles et un mec, par exemple. Ça m'est arrivé une fois à la fac. Moi, mon petit ami de l'époque et une autre étudiante. C'était une idée de mon petit copain. La fille ne me

tentait pas le moins du monde, mais c'était son anniversaire et je voulais passer pour la plus cool des nanas de l'univers. Il s'en était vanté auprès de tous ses copains et j'étais alors passée pour la plus perverse des nanas de l'univers.

Que vais-je mettre, que vais-je mettre ? J'enveloppe mes cheveux dans une serviette, choisis un string, le jean qui me va le mieux, un soutien-gorge pigeonnant et un haut décolleté. Mes vêtements ne sont pas très variés, mais me mettent en valeur. Pareil pour le maquillage. Je possède un rouge à lèvres rouge, un mascara noir et un blush doré. C'est tout ce dont j'ai besoin. J'aimerais utiliser de l'eye-liner, mais approcher mes pupilles m'effraie.

Peut-être que Jamie ne viendra pas. L'idéal serait que Russ ait eu une conversation avec lui, qu'il lui explique la situation et lui suggère de simuler un rhume parce que sa présence est indésirable. Je sais que nous sommes sortis ensemble la semaine dernière mais il est temps qu'il s'en remette.

Je suis presque sûre que Russ s'intéresse à moi. Hier, après avoir passé une heure à la gym, nous avons dîné ensemble. Et aujourd'hui, même si nous n'étions pas côte à côte en cours, le courant passait entre nous. Un courant persistant qui trahit combien nous sommes conscients l'un de l'autre. Je ne fabule pas — je l'ai surpris quatre fois en train de m'observer. Ensuite, nous avons déjeuné à la même table, nous sommes restés l'un à côté de l'autre en cours de stats, et avons fini l'après-midi à la gym. Puis il m'a demandé si je voulais aller dîner. Et maintenant, nous allons au cinéma. S'il voulait exprimer davantage d'intérêt, il agiterait une pancarte.

A 21 h 10, je dévale les escaliers aussi vite qu'il est possible avec des talons de cinq centimètres. Je déteste les talons. Dans l'entrée, j'aperçois Jamie qui me fait signe à travers la vitre. Il porte une casquette de base-ball. Bonne idée — pour dissimuler sa calvitie.

Non seulement il vient, mais il est en avance. Pas surprenant. Au lit aussi, il était en avance.

— Où est Russ ?

A-t-il changé d'avis ? Oh non, oh non, peut-être Jamie l'a-t-il supplié de rester chez lui. Oui, c'est ça, il l'a supplié. Ecoutez-moi, je m'imagine que les hommes font des prières pour obtenir ma présence. Pour qui je me prends ? Vénus ? Je me redresse et pointe la poitrine au cas où quelqu'un d'intéressant regarderait son écran de télé.

— Je ne sais pas, répond Jamie en consultant sa montre. Il vient toujours avec nous ?

Pourquoi dit-il ça comme s'il espérait qu'il ne vienne pas ? Ils se sont disputés ? Je suis sur le point de fondre en larmes quand je distingue Russ à travers la vitre, rhabillé (malheureusement) mais toujours aussi séduisant en jean et chemise. Il a mis un peu de gel dans ses cheveux. Il a mis du gel pour *moi*. Je lui plais. Il essaie de m'impressionner. Je manque avoir un orgasme sur place. Métaphoriquement parlant. En fait, je n'en ai jamais eu.

Mais nous en parlerons une autre fois.

Nos cuisses se touchent. C'est subtil, mais réel. Assis à ma droite, Russ penche légèrement vers moi. Je penche légèrement vers lui, et nous nous touchons. Et pas par accident. Personne ne se touche par accident. Sa cuisse presse délibérément la mienne. En guise de bonjour. Elles sont entrées en contact il y a environ quatre minutes, pendant la bande-annonce d'un film dans lequel Kate Hudson et Matt Damon jouent des contraires qui s'attirent.

Ma cuisse, sois gentille avec sa cuisse. La douce caresse de nos denims dégage une chaleur presque insupportable. J'ai envie d'arracher mes vêtements. Pour de bon !

Quelque chose sur ma gauche parle et tape sur mon épaule.

— Je vais chercher du pop-corn. Qui vient avec moi ? demande Jamie.

— Non merci, répondons-nous en chœur.

Il hausse les épaules et se faufile dans l'allée.

— Les bandes-annonces sont mon moment préféré, murmure Russ.

Toute mon oreille frissonne.

— Moi aussi.

Je mens. Pour moi, les bandes-annonces sont une perte de temps. J'ai hâte d'en venir à ce qui m'intéresse. Mais j'agréerais à n'importe quelle déclaration de Russ. Tu veux faire l'amour ici et maintenant ? D'accord. Tu veux lécher mes M&M's ? J'en rêve.

Sur l'écran, Keanu Reeves se livre à un genre de taekwondo high-tech.

— Super, tu ne trouves pas ? demande Russ.

Mais une nouvelle bande-annonce envahit l'écran.

— Ce film-là, je veux vraiment le voir, dit-il.

Je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Tu es un rêve de concepteur marketing. Tout te plaît.

— Je n'y peux rien, tous ces films ont l'air bons.

— C'est parce que tu n'en vois que les meilleurs moments. Tu n'as pas à supporter les dialogues insipides, le montage raté et l'intrigue archi-rebattue.

Ses yeux quittent l'écran et se posent sur moi. Il va me traiter de débile.

— C'est une façon intéressante de voir les choses.

Il est si proche. Je sens le parfum des M&M's dans son haleine.

Va-t-il m'embrasser ? Je le crois. Maintenant. D'une seconde à l'autre.

L'autre siège voisin du mien subit soudain un tremblement de terre.

— Sacré Russ, il te les faut toutes ! dit Jamie en fourrant une poignée de pop-corn dans sa bouche. Ne sois pas si gourmand, laisses-en pour les autres.

Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Russ se replie dans son siège comme une tortue effrayée dans sa carapace.

— Il n'est pas gourmand, dis-je.

Pourquoi Jamie croit-il que je lui appartiens ?

— Si. Il a déjà Sharon à qui murmurer à l'oreille au cinéma. Il ne peut pas t'avoir toi aussi.

Sharon ? D'où sort Sharon ? Existe-t-il une chance que Sharon soit sa sœur ? Cette bande-annonce est vraiment intéressante. Tellement intéressante que je ne peux en détacher mon regard. Il faut que je regarde droit devant moi. Encore et encore. Ne pas montrer que je suis bouleversée, surprise, ou quoi que ce soit.

Jamie rumine son pop-corn, postillonnant à la fois des résidus de maïs et des compléments d'information.

— Alors Russ, depuis combien de temps Sharon et toi sortez ensemble déjà ?

Le clou. Enfoncé loin dans le cœur. Russ a une petite amie. J'ai déjà choisi les noms de nos enfants et il a une petite amie. Peut-être n'est-ce pas sérieux entre eux ?

— ... depuis votre première année de fac, c'est ça ? demande Jamie, répondant à sa propre question.

Russ s'agite dans son siège. Sa cuisse ne touche plus la mienne mais s'est éloignée à un continent de distance. Ne pas pleurer. Ne pas pleurer. Ce serait pitoyable. Pas plus pitoyable qu'avoir cru qu'il s'intéressait à moi, mais pitoyable tout de même.

Pourvu que ce soit un film court. Ou alors un film triste.

Je vais regarder droit devant moi. Quel écran magnifique, tragique.

Le film commence. Je continue de regarder droit devant moi.

— Tu veux du pop-corn ? murmure Jamie.

— Oui, merci, dis-je d'une voix suave, juste assez fort pour que Russ m'entende.

Tu n'es pas libre ? Très bien. Alors regarde-moi flirter avec Jamie et voyons si ça te plaît.

Mes doigts effleurent ceux de Jamie par inadvertance, amenant un sourire sur son visage. Oh oh. Peut-être n'est-ce pas une bonne idée.

— Tu penses que ça a été tourné où ? m'interroge Jamie cinq minutes plus tard.

Un grain de pop-corn atterrit sur mon oreille.

Quelle importance ?

— New York.

— Ah oui ? Je pensais à Montréal. Ce n'est pas le stade olympique ?

Comment le saurais-je ?

— Peut-être.

— Je crois. J'aime Montréal. C'est une ville tellement européenne. Tu y es déjà allée ?

Non. Et je n'irai jamais. A partir de maintenant, je hais le Canada et les Canadiens. Surtout Russ. Jamie ferait mieux de se taire. S'il continue de parler, je ne vais pas parvenir à me concentrer sur Sharon. Sharon. Un nom de garce. Je parie qu'elle est

blonde.

Jamie continue de me regarder.

— Tu y es déjà allée ?

Allée où ? Ah oui, Montréal.

— Non.

Sûr que c'est une blonde. Au pied menu. Les hommes adorent les petits pieds. Je parie que les types de son lycée lui donnaient dix. La totale. Elle chausse probablement du trente-six.

Je hais Sup de Co.

Mardi, 9 septembre, 10 h 40

Layla fait bonne impression

J'adore Sup de Co.

Et je l'aimerais encore davantage, à une puissance exponentielle, si le Pr Martin cessait de me postillonner dessus. Mais la matière qu'il enseigne, « stratégie », le passionne, et c'est tout ce qui compte.

Il porte un béret de l'armée. Pour nous convaincre que le commerce, c'est la guerre, comme il nous l'est rappelé en lettres capitales sur le tableau noir et sur le programme du cours.

Comme d'habitude, je suis assise au premier rang. Cette fois, les postillons envoyés par le Pr Martin chaque fois qu'il prononce la lettre P me font regretter mon choix.

Kimmy semble apprécier le cours encore moins que moi. Elle paraît affreusement mal à l'aise au premier rang et penche perpétuellement la tête comme si elle cherchait à s'échapper. Elle arbore un air dégoûté, comme si la bonne avait oublié de changer la litière du chat, et ne prend même pas de notes. Il faut dire que les cours sont fichés à la bibliothèque. Sans doute ira-t-elle les récupérer plus tard.

La totalité des hommes alentour paraissent emballés par la métaphore guerrière. L'atmosphère ambiante commence à charrier un peu trop de testostérone à mon goût.

— Vous comprenez ? crache le Pr Martin en agitant les mains. Votre concurrent, c'est l'ennemi. Vous devez être prêts à lui disputer chaque dollar de chaque consommateur et chaque part de marché si vous voulez gagner la partie.

Pas de chance, je suis une pacifiste. Pourquoi les hommes voient-ils tout en termes de combats ?

Enfin ! La cloche sonne. Je me dirige vers la salle des ordinateurs afin de consulter mes e-mails. Le comité devait me contacter en début de semaine. Nous sommes mardi, dernier jour qu'on puisse baptiser « début de semaine ». Demain, nous serons en milieu de semaine. Je tape mon adresse e-mail et mon mot de passe. Mon mot de passe n'a jamais changé. C'est le numéro d'immatriculation d'un taxi, mémorisé lorsque j'avais cinq ans. J'étais persuadée que le chauffeur était l'homme aux cheveux gris qui avait assassiné sa femme qu'on nous avait montré dans l'épisode de la semaine de *Mystères Entiers*. J'avais voulu appeler l'émission, mais ma nurse m'en a empêchée.

Dans ma boîte aux lettres : cinq e-mails de mes meilleures amies, chez moi, à New York, un paquet de messages administratifs de LWBS, concernant les dates limites d'inscription, un rappel de la dixième réunion anniversaire de ma promotion de lycée (je fais partie du comité d'organisation), un article de *Woman Entrepreneurs* sur ma mère, envoyé par sa secrétaire.

Absent : Un message du comité « Passez le flambeau ».

Flûte. Je papote vingt minutes par e-mail avec les filles, puis vais me laver les mains afin d'éliminer les microbes ramassés sur l'ordinateur. J'ouvre la porte de la salle de bains à l'aide d'une serviette en papier. Il faut que je rachète des lingettes désinfectantes, je n'en ai déjà plus. A la cafète, j'achète un hamburger et un soda, puis me mets en quête d'un visage familier. Je cherche des membres de mon groupe de travail, mais je n'en aperçois aucun. Ils sont extrêmement compétents mais pas très sociables. Deux d'entre eux sont mariés et vivent à l'extérieur du campus. La troisième est la Japonaise aux cheveux orange qui passe la majeure partie de son temps à l'association des étudiants asiatiques.

J'aperçois Kevin, le dernier membre de mon groupe, assis seul dans un coin et qui se frotte les yeux. Il est toujours en train de se frotter les yeux. Je l'ai vu le faire immédiatement après avoir ouvert une porte infestée de microbes. Au Japon, on vous donne de petites serviettes chaudes pour vous laver les mains avant de manger. C'est ce qu'il faudrait à Kevin.

— Je peux déjeuner avec toi ?

Comme convive, ce n'est pas mon premier choix, mais laissons-lui une chance.

— Ghjkhjh, marmonne-t-il.

Comme il pousse son plateau pour me faire de la place, j'interprète ses borborygmes comme un oui. Ce n'est évidemment pas pour son aptitude à la conversation que je lui ai demandé de se joindre à notre groupe. Cet ancien comptable de chez Ernst & Young est un sorcier des chiffres. Tout en mordant dans mon hamburger, je m'enquiers :

— Tu as des problèmes avec tes yeux ?

— Ils me démangent.

Ses paupières sont bordées de pus. Il recommence à les gratter de ses doigts striés de ketchup. Il s'arrête, prend une frite et lèche le ketchup sur son doigt. Deux secondes après, il se frotte de nouveau les yeux.

— Hjkghfj, dit-il avant d'avaler une autre frite.

Il faut vraiment que je me fasse quelques copines ici.

Frôlant le mètre quatre-vingt-cinq, les cheveux blond cendré, le Pr Rothman est extrêmement séduisant. Il a dans les trente-cinq ans, idéal.

Qui aurait cru qu'un professeur pouvait avoir cet aspect ?

Pour la première fois, toutes les filles sont placées dans les deux premiers rangs.

Rothman lève son bras musclé et écrit au tableau :

$$\text{GDP} = \text{C} + \text{I} + (\text{X} - \text{M}) + \text{G}$$

Je copie cette nouvelle équation.

— Quelqu'un sait-il ce que signifient ces lettres ? demande-t-il.

Je lève la main.

— C signifie « biens de consommation ». I, « investissements ». Le...

Réfléchis ! Réfléchis ! Tu le sais !

— ... X - M signifie « exports moins imports » et le G représente les « dépenses du gouvernement ».

— Bien joué, dit-il en me souriant.

Ouah. C'est ce que je veux. Un homme beau et intelligent. Un homme que les chiffres n'effraient pas. Je regarde ailleurs et continue de prendre des notes. Il parle trop vite pour que je fasse une pause. J'ai déjà rempli onze pages et ma main commence à me faire mal. Je ne peux pas croire qu'il nous en apprenne autant dès le premier cours.

La cloche sonne. Je finis ma phrase et glisse mes notes dans la section mardi/jeudi de mon classeur, puis je les perfore et ajoute les feuilles qu'il nous a distribuées au début du cours. J'espère que j'ai tout.

Je lui fais signe de la main.

— Professeur Rothman ?

Un sourire éclaire son visage.

— Vous pouvez m'appeler Jon, dit-il avant de regarder la plaque restée sur mon bureau. Miss Roth.

— Layla, je réponds.

Il est tellement facile d'approche !

— Pourra-t-on trouver les cassettes vidéo de vos cours à la bibliothèque ?

— Oui, elles seront disponibles...

Il se frotte le menton.

— ... je voudrais ajouter que votre contribution au cours aujourd'hui était excellente.

Oui !

— Merci, monsieur. Je veux dire, Jon. J'ai toujours aimé travailler sur les variables inconnues.

— Je suis ravi de vous avoir dans ma classe cette année.

Il soutient mon regard. Bon. Il est temps de détourner les yeux.

Pourquoi ne détourne-t-il pas les yeux ? Je souris, baisse les paupières, ferme mon dossier, remonte la fermeture Eclair du sac à roulettes que j'ai acheté afin de ne pas me massacrer le dos et le traîne dans le couloir.

De quoi s'agit-il ? Pourquoi le professeur flirte-t-il avec moi ? C'est complètement déplacé.

« Communications intégrées » est le seul de mes cours qui n'ait pas lieu en salle 103. CI est en 207. J'ai hâte de changer de décor.

Je contourne la chaire, m'assieds au premier rang et crée une nouvelle section dans mon classeur. Derrière moi, la classe se remplit lentement. Une femme à la chevelure rousse et frisée, un large sourire aux lèvres, entre en frappant dans ses mains.

— Bonjour, tout le monde, dit-elle tandis que les gens s'activent bruyamment vers leurs sièges.

Elle place sa main en cornet près de son oreille.

— Pardon ? Je n'ai rien entendu.

Personne ne pipe mot.

— Vous êtes censés répondre « Bonjour ».

— Bonjour, marmonnons-nous.

— Timides, hein ? Il n'y a pas de place ici pour la timidité ! L'un des aspects vitaux de la prise de parole en public, c'est la confiance en soi. Montrez-moi votre confiance en vous !

— Bonjour ! répétons-nous.

Mon bonjour sonne particulièrement fort.

— Excellent ! Je sens que nous allons passer de merveilleux moments ensemble !

Elle me sourit et je lui rends son sourire.

— Je m'appelle Cindy Swiley...

Elle tape sur une touche de son ordinateur portable et « Pr Swiley » clignote en rouge sur l'écran.

— ... Mais vous pouvez m'appeler Cindy...

« Professeur » et « Swiley » s'effacent progressivement, laissant apparaître « Cindy ».

— ... durant les six semaines à venir, je vais vous enseigner la communication intégrée...

Nouvelle diapo.

— ... ce cours va vous apprendre à intervenir en public. A gérer les questions. A parler sans notes. Vous aurez deux présentations à effectuer, une à la moitié du semestre en cours, l'autre constituera votre examen final. Votre partiel de mi-semestre sera filmé, puis revu et critiqué par moi. Mais je suis certaine que vous serez tous géniaux !

J'ai hâte ! A 16 h 20, la cloche sonne. Je réunis mes affaires, puis retourne consulter mon e-mail.

« Chère Mlle Roth.

» Félicitations ! Le comité « Passez le flambeau » a retenu votre candidature. Rendez-vous salle 302, troisième étage du bâtiment Katz, vendredi à 9 heures pour un briefing d'information. »

Oui ! Je me taperais bien dans le dos, mais je n'ai toujours pas racheté de lingettes désinfectantes.

Kimmy se débat avec le savoir

Une journée perdue à faire la queue à la librairie. Et même pas une librairie agréable. Où sont les cappuccinos, les magazines, les scones ? Je ne sais même pas ce qu'est un scone. Quelqu'un sait-il ce qu'est un scone ? Est-ce un beignet ?

La librairie de LWBS consiste en une longue pièce sans fenêtres, bourrée de livres de cours, des documents requis par les profs, et de sweat-shirts d'un bleu roi nébuleux sur lesquels les lettres LWBS s'étalent en capitales rouges. Comme si j'allais en acheter un ! Peut-être en version mini-T-shirt, mais ma loyauté à l'école s'arrêtera là.

Sept personnes me précèdent. Pour ajouter l'insulte à la blessure, la file d'à côté avance plus vite, à une vitesse exponentielle. Voilà que je lance des mots comme « exponentiel ». Pour qui je me prends, une étudiante en MBA ?

Cet endroit grouille davantage qu'une salle de gym à 18 heures. Mais je n'ai pas le choix. Je dois lire des études de cas d'ici demain. Mon rythme cardiaque s'affole à la pensée de la liste sans fin des devoirs. Je vais me fracturer un doigt à porter cinquante kilos de bouquins. Un recueil par cours, plus un supplémentaire pour « stratégie ». Même « CI » exige un recueil, ce qui m'échappe. En quoi ces photocopies vont-elles m'entraîner à parler en public ? Je trimbale également jusqu'à la caisse la calculatrice à quatre-vingt-cinq dollars « indispensable à Sup de Co » et sept livres de cours. Sept ! Tous reliés. Tous dans les cent dollars. Chacun. Comme ils ne vendent pas de livres d'occasion, je ne peux même pas me rabattre sur les exemplaires de l'année passée. A-t-on déjà entendu parler d'une librairie qui ne vend pas d'exemplaires d'occasion ? Quel gâchis. Je ne pourrai même pas les revendre le semestre prochain.

Mon père paie mes frais de scolarité, c'est vrai, mais pour mes livres et le reste, je vis sur mes économies. Mon père n'est d'ailleurs pas emballé d'être mis à contribution. Il signe le chèque à regret, me demandant chaque fois si je suis certaine que c'est ce que je désire.

Je lui réponds oui, même si je n'en ai aucune idée.

Je laisse tomber les livres sur le sol afin de soulager la crampe dans mes doigts et parcours la pièce du regard, à la recherche de Russ. Où est-il ? J'aimerais bien qu'il soit en train d'acheter ses livres lui aussi. Mais je ne veux pas le rencontrer. Je suis un brin mortifiée de m'être jetée à sa tête toute la semaine alors qu'il a déjà une petite amie. Il doit me prendre pour une folle. Il était évident qu'un type canon comme lui était déjà pris.

J'ai évité son regard jusqu'à la fin du film. Dans la voiture, durant le trajet de retour, j'ai décidé qu'éviter le sujet trahirait mon bouleversement et n'améliorerait pas ma situation. Alors je me suis transformée en fan de Sharon. Hourra pour Sharon ! Peut-être que Sharon et moi pourrions devenir supercopines. Confectionner des cookies ensemble et

nous coiffer mutuellement ? De ma voix la plus féminine, haut perchée et d'un enthousiasme affecté, j'ai lancé depuis l'avant de la vieille Hyundai Excel de Jamie :

— Alors, quand allons-nous faire la connaissance de Sharon ?

— Je ne sais pas, a répondu Russ. Elle vit à Toronto.

Toronto ? Est-ce que ça compte s'ils ne vivent pas dans le même pays ?

Je l'ai évité toute la journée. Je suis entrée en cours de stratégie d'un pas ferme et me suis assise juste au premier rang. Grossière erreur. Le Pr Martin est un psychopathe. Il se croit encore au Viêt-Nam. Mais j'ai de nouveau tenté le premier rang en économie et en CI. J'ai à peine aperçu Russ, jusqu'à ce que nous nous croisions à la sortie et que Nick me demande si je voulais me joindre à eux pour un 4-20. Jouant la froideur, j'ai répondu non. Je n'ai d'ailleurs aucune idée de ce qu'est un 4-20.

Le voilà. Avec Nick. Près de la porte. Ma bouche s'assèche immédiatement, comme si un aspirateur en avait aspiré toute la salive. Nick chancelle et ils rigolent tous les deux. Ils observent les lieux, secouant la tête pour exprimer, je suppose, leur dépit devant le chaos ambiant.

Quand Russ m'aperçoit, je me fige sur place. Il me sourit en se tapant la tempe de l'index, ce que je traduis par : « Cette file d'attente est dingue. »

Je hoche la tête et articule en silence : « Je sais. »

Je lève deux doigts et désigne ma montre pour lui faire comprendre que j'attends depuis deux heures.

Il secoue de nouveau la tête, désigne ses yeux, puis mes livres sur le sol.

Traduction (enfin je crois) : « Puis-je consulter tes livres ce soir ? »

Ma bouche s'assèche de nouveau. Je suis heureuse que nous soyons éloignés l'un de l'autre parce que je ne crois pas que je pourrais parler normalement. Il veut passer la soirée avec moi. Lire. Avec moi.

Peut-être ne veut-il simplement pas faire la queue.

Ou peut-être (c'est possible) cherche-t-il une excuse pour être avec moi.

J'acquiesce.

Il dit à Nick quelque chose que je ne comprends pas, m'adresse un clin d'œil puis disparaît.

Un fossé immense se creuse soudain entre mes pieds monstrueux et la personne devant moi. Je soulève ma pile de livres de deux cent cinquante kilos et la lâche trente centimètres plus loin.

Pourquoi les meilleurs sont-ils toujours pris ? Russ est tellement mignon. Tellement parfait. Vraiment pas de chance.

La personne devant moi a été remplacée par le caissier. Je pousse mes livres du pied.

D'abord, Wayne me quitte pour une autre, et maintenant le mec qui m'intéresse est déjà pris.

L'étudiant malingre aux cheveux violets qui tient la caisse me fait signe. C'est mon tour. Je soulève mes livres en deux fois. Comment vais-je les transporter jusqu'au dortoir ? Si j'avais un petit ami, il me les porterait.

— Huit cent quarante-sept dollars et vingt-deux cents.

J'ai bien fait de ne pas acheter ce mini T-shirt.

Mardi, 16 septembre, 17 h 35

Russ s'en va-t'en-guerre

Dribble. Dribble. Je respire à fond, je vise et je...

... manque le panier. C'est pas vrai.

— Tu déconnes, Russ, dit Nick.

— Zut, dis-je.

— Tu vois ce filet là-haut ? dit-il en désignant le panier du doigt. Le ballon est censé passer au travers. Au travers.

— Merci du renseignement.

— Tu en as assez pour aujourd'hui ?

Je fais signe que oui. Je n'arrive pas à parler.

— Ce n'est plus de mon âge.

— Arrête. Tu manques d'entraînement, mec, c'est tout.

Je vide une bouteille d'eau et sors de la salle de gym à la suite de Nick. L'air vif de l'automne fait frissonner la sueur sur mes bras et mon visage.

— Tu veux aller prendre une bière ? demande Nick.

— Peux pas. J'ai prévu de travailler avec Kimmy.

Nick lève un sourcil.

— Alors, tu te l'es faite ?

Je me prends les pieds dans mes lacets.

— Pardon ?

— Vous passez beaucoup de temps ensemble, dit-il en riant. Je me demandais ce qu'il y avait là-dessous.

— Rien. Je ne suis pas libre.

— Si tu le dis, pouffe-t-il. Même heure demain ?

— Ça marche.

Je monte les escaliers en réfléchissant à sa question.

Kimmy et moi passons beaucoup de temps ensemble. Mais il ne se passe rien. Rien. Pourquoi ne devrais-je avoir que des amis masculins à Sup de Co ? Je suis censé me créer un réseau de relations. Nous passons du temps ensemble pour des motifs légitimes. Etudier. Lire. Faire de la gym. Aucune activité coupable.

Et elle connaît l'existence de Sharon. Merci Jamie. J'allais en parler, sincèrement, mais ce n'est pas facile à glisser avec naturel dans la conversation. Merci pour l'invitation au

cinéma. T'ai-je dit que ma petite amie Sharon aime beaucoup aller au cinéma ?

Une fois dans ma chambre, je me saisis d'une serviette, du shampoing et du savon, et me précipite dans la salle de bains. Tandis que l'eau chaude pétrit mon dos, je me répète pour la énième fois que je n'ai rien à me reprocher. Il n'y a rien de mal à me lier d'amitié avec une fille.

Je raconte n'importe quoi.

Elle veut sortir avec moi — ne l'a-t-elle pas clairement exprimé à la gym ? Alors non, ce n'est pas bien de passer autant de temps avec elle. Ce n'est pas bien de l'encourager alors que je ne veux pas sortir avec elle.

Je raconte vraiment n'importe quoi.

La nuit dernière, j'ai rêvé que nous faisons l'amour pendant le cours du Pr Martin. Nous étions sous le bureau, nos uniformes de combat dispersés sur le sol.

Je suis un con. Le roi des cons. (Mais c'était un rêve super.)

Dans mon rêve, elle portait, sous sa tenue de soldat kaki, les mêmes vêtements que mardi soir lorsque nous révisions ensemble : un débardeur noir laissant apparaître les bretelles d'un soutien-gorge rouge. Au lieu d'étudier, j'ai passé la soirée à imaginer à quoi ressemblait le reste du soutien-gorge. Un truc en dentelle transparente à mon avis. Peut-être avec un slip rouge assorti.

Quand je suis passé la voir ce mardi soir, pour emprunter ses livres, elle m'a proposé de travailler avec elle dans l'une des salles d'étude de la bibliothèque. Je me suis dit : « Pourquoi pas ? » Ce sera plus marrant. Et voilà. Deux êtres humains, un homme et une femme, dans une pièce fermée. La porte close. Pas de fenêtres. Et une grande table marron. Je me suis demandé si quelqu'un avait déjà fait l'amour sur cette table. Je nous ai imaginés en train de faire l'amour sur cette table.

Nous étions censés lire deux études de cas, une pour l'organisation comportementale, l'autre pour les stats. Je feuilletais les pages, mais j'avais le plus grand mal à me concentrer alors qu'elle sentait la vanille et le citron, comme une douceur échappée de la cuisine de ma mère.

Je prends mon temps pour me doucher, me délectant de ce souvenir. Je finis par éteindre le robinet, m'enrouler dans une serviette et regagner ma chambre où je décroche le téléphone. J'ai dit à Kimmy que je l'appellerais après le match de basket.

— Bonjour, c'est Kimmy, je ne peux pas répondre pour l'instant. Laissez un message et je vous rappellerai.

Sa voix est sexy, suave mais rugueuse comme du papier de verre. Je laisse un message puis enfile le jean qui gît par terre, celui qui a déjà une ceinture dans les passants, et monnaie et cartes de crédit dans la poche. J'ai rendez-vous avec Kimmy aux environs de 17 heures, et il est 17 heures pile.

Si je n'avais pas rencontré Sharon, si elle ne m'avait pas aimé, convaincu de consulter un dermatologue et envoyé à la gym à coups de pied dans les fesses, une fille comme Kimmy ne m'aurait jamais regardé.

Où est passé mon gel ?

Le téléphone sonne. Ce doit être elle. Au moins, elle n'a pas oublié.

— Je t'attendais, dis-je.

— Vraiment ? répond une voix familière.

La voix de Sharon.

— Oh, bonjour, dis-je, surpris.

Sharon. Sharon. Ta petite amie. Tu as oublié ? La fille qui ne t'a jamais laissé tomber.

Je suis le roi des connards.

— J'avais le pressentiment que tu allais appeler.

— Ah oui ? Tu dois être devin. Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose. Je reviens juste de faire une partie de basket.

— Et ce soir ?

J'essuie des résidus de gel sur mon jean.

— Je vais peut-être étudier.

— Bonne idée, répond-elle.

J'en doute.

— Tu me manques, ajoute-t-elle. Peut-être perçoit-elle mon œil baladeur.

— Tu me manques aussi, je marmonne.

Toc, toc. Seigneur !

— Sharon, il y a quelqu'un à la porte. Je peux te rappeler plus tard ?

— Qui est-ce ?

A cet instant, je prie pour que ce soit Nick. Mais non. Une voix filtre derrière la porte.

— Russ ? Tu es là ?

Kimmy.

— Une seconde, dis-je à la porte. Puis je m'adresse au téléphone :

— Je dois y aller.

— Où ?

— Etudier.

Kimmy frappe de nouveau.

— Russ ? Tu es là ?

C'est pas vrai. Une douleur aiguë transperce mon bras. Je fais peut-être une crise cardiaque. Je suis trop jeune pour faire un AVC. De plus, je n'ai rien fait qui vaille une crise cardiaque.

D'accord, j'ai flirté. Quelle histoire. On peut quand même flirter, non ?

— Avec qui vas-tu étudier ? demande Sharon.

Elle s'acharne.

— Des types, je réponds.

Maintenant je mens. Je ne me contente plus de flirter, je mens. Je mens et je flirte.

— D'accord. Appelle-moi ce soir.

— D'accord.

Je m'efforce de conserver la voix enjouée de celui qui a la conscience tranquille.

— Sois sage. Je t'aime. Tu me manques.

— Toi aussi.

Je laisse tomber le « Je t'aime » au cas où Kimmy entendrait. « Toi aussi » est plus neutre. Bonne chance ? Toi aussi. Bon appétit ? Toi aussi. Bonne baise ? Toi aussi.

Maintenant, je me sens vraiment le roi des cons. Après tout ce qu'elle a fait pour moi, je flirte avec une autre ? Elle ne mérite pas que je la traite ainsi. Plus de séances de travail en tête à tête avec Kimmy.

J'ouvre la porte. Kimmy apparaît en tenue de combat, un fusil glissé sur l'épaule. Je cligne des yeux et la vision s'évanouit.

Elle porte ce débardeur noir qui laisse transparaître les bretelles rouges.

C'est pas vrai.

— Si on allait plutôt prendre une bière ? dis-je.

— Encore mieux, sourit-elle.

— Je crois que Nick veut venir aussi.

Un nuage voile son visage.

— Je te suis.

La sonnerie de mon réveil ne fonctionne pas quand elle le devrait. J'ouvre les yeux d'un coup à 8 h 50. Et zut. Comment est-ce arrivé ? Je regarde s'il y a eu une coupure de courant. Non. Il semblerait que j'ai réglé la sonnerie sur 8 heures du soir au lieu de 8 heures du matin. Bon travail.

Je saute hors du lit. Pas le temps de me doucher. Besoin de vêtements. Je porte le caleçon enfilé hier soir après ma douche, je le garde. Sharon déteste que je ne change pas de caleçon le matin, mais puisque je me suis douché la veille ? Elle utilise trois slips par jour. Un le matin, un string le soir, et un slip propre pour dormir. Qui a le temps de faire tant de lessive ?

8 h 54. Je suis en retard en cours, incroyable. Je ne suis jamais en retard nulle part.

Je remonte la fermeture de mon jean de la veille et enfile mon T-shirt le plus proche. Je le portais hier ? Je crois que oui. Il a l'odeur d'un truc porté hier.

Prêt. Il faut me brosser les dents. Pas le temps pour le fil dentaire. Jamais le temps pour le fil dentaire. Je farfouille sur mon bureau à la recherche de mon dentifrice et de

ma brosse, cours à la salle de bains, me brosse les dents, vais aux toilettes, reviens balancer mes affaires dans ma chambre et pique un sprint jusqu'à la salle de cours. Quand j'arrive en courant, le Pr Matthews s'apprête à claquer la porte.

Kimmy me fait signe du dernier rang et je me faufile entre les pupitres pour m'asseoir à côté d'elle.

- Tu as failli être en retard, dit-elle.
- J'ai eu du mal à sortir du lit.
- Sans blague.

Elle me regarde, l'air étonné.

- Comment ça se fait ? Nous ne sommes pas rentrés si tard hier soir.

Je ne réponds pas. Nous avons quitté le bar aux environs de minuit et demi. Mais ensuite je suis resté traîner dans la chambre de Nick à fumer des joints et à regarder l'écran de sécurité jusqu'à 2 heures. Puis j'ai téléphoné à Sharon. Nous avons parlé jusqu'à 3 heures. Ensuite, je me suis tourné et retourné dans mon lit jusqu'à 4 h 30.

Je m'affale dans mon siège. J'aurais dû passer prendre un café.

Kimmy gribouille sur la feuille de papier posée sur mon bureau.

- Tu vas à la foire des associations à l'heure du déjeuner ?

Foire des associations, foire des associations.

- Il y aura des manèges ?
- Une grande roue au milieu de la cafétéria, répond-elle, pince-sans-rire.

La porte s'ouvre en grinçant. Jamie fait son entrée, café à la main. Il parcourt la salle du regard à la recherche d'un siège, et monte les escaliers en direction du dernier rang. Matthews l'observe, la fumée lui sortant presque des naseaux.

Kimmy me tapote le bras de son stylo.

- Alors, tu viens à la foire des associations ?

En quoi peut bien consister une foire des associations ?

- Absolument.

Une heure et quarante minutes plus tard, je me suis inscrit à l'association américaine de marketing, l'association de basket-ball en salle de LWBS, le club des Entreprises, la société des mini-brasseries, l'association de hockey sur glace et l'association des consultants. Je me dis que j'en fais peut-être un peu trop. Mais tout à l'air intéressant, non ?

La foire se tient dans le hall principal du bâtiment Katz. Il n'y a pas de grande roue, mais des bureaux alignés le long des murs tenus par des étudiants de seconde année qui haranguent les premières années pour les convaincre d'adhérer à leur association. Au moins quatre-vingts associations sont représentées. J'ai l'impression d'être dans un magasin d'électronique où télévisions, radios et lecteurs CD passent tous une chaîne différente à pleins tubes. Comment se fait-il qu'il existe autant d'associations ? Et

pourquoi je viens d'adhérer à toutes ?

Dans cette marée humaine, j'ai perdu Kimmy. Je repère Nick en tête de la file pour s'abonner aux soirées de la bière. Il me fait signe.

— Hé mec, tu n'as pas encore signé ?

Non, ce doit être le seul et unique bureau où je n'ai rien signé. Quelle est la différence avec l'association des mini-brasseries ? La bière, c'est de la bière, non ?

— Je devrais ?

L'étudiant de deuxième année balance une feuille et un stylo sous mon nez. J'écris mon nom.

— C'est cinquante dollars...

Il récupère sa feuille.

— ... et tu as droit aux soirées de la bière pendant un an. Pour les non-membres, c'est cinq dollars la soirée.

— Cinquante dollars américains pour de la bière ?

L'étudiant de deuxième année se redresse avec suffisance et se lance dans un discours :

— Les soirées de la bière ont lieu le jeudi soir à la cafétéria. Elles sont sponsorisées par les brasseurs et les bénéfices en sont distribués à diverses associations. Soit tu paies cinq dollars à l'entrée, soit cinquante pour toute l'année. Tu y gagnes environ quatre soirées gratuites. Fais-moi confiance, ça en vaut la peine.

Si un type que je vois pour la première fois me dit de lui faire confiance, pourquoi hésiterais-je ?

— Vas-y mec, dit Nick. La première soirée a lieu demain.

— D'accord. Je peux payer à ce moment-là ?

— Non, répond l'étudiant de seconde année. Mais il y a un distributeur dans le couloir.

Je n'ai même pas cinquante dollars sur mon compte.

— Je te les prête, dit Nick, sentant mon hésitation.

— Merci, mec.

Ça, c'est un ami. Un ami ferait n'importe quoi pour vous aider. Si je veux gagner la guerre qui fait rage en moi, je vais avoir besoin de toute l'aide possible et imaginable.

Jeudi, 18 septembre, 18 h 15

Jamie est lessivé

La plupart des mecs auraient saisi. Je ne suis pas la plupart des mecs.

— Je ne suis pas libre ce soir, dit Kimmy. Je vais à la soirée de la bière.

Elle se brosse les cheveux sur le pas de sa porte. Je me demande quelle sensation on éprouve à se broser les cheveux. Je n'ose même pas toucher les miens de peur qu'ils ne tombent.

— Mais il faut bien que tu manges. Tu ne devrais pas te rendre à une soirée de la bière l'estomac vide.

Elle sourit, mais secoue la tête.

— Je ne peux pas. J'ai des lectures à achever avant. Peut-être une autre fois ?

Ah. Une ouverture.

— Demain soir ?

Je sais que j'ai l'air désespéré, mais d'habitude, jouer les adorateurs transis me réussit. J'ai envoyé des roses deux semaines d'affilée à ma dernière petite amie en date, Shoshanna, avant qu'elle n'accepte de sortir avec moi. Sans parler des poèmes. Regardons les choses en face, ce ne sont pas mon corps de rêve et ma calvitie naissante qui séduisent les femmes. J'ai besoin de mises en scène éblouissantes, romantiques, et prometteuses d'éclats de rire à profusion.

Malheureusement, Kimmy ne mord pas à l'hameçon. Ce qui me pose problème. Parce que pour commencer, il n'y a pas beaucoup de nanas à LWBS, encore moins de juives et sexy. Je vais peut-être être obligé d'errer dans les dortoirs des étudiants de premier cycle, ce qui risque de déclencher la suspicion. On va me prendre pour un pervers.

Il me faut une distraction. Pour oublier que je ne sais pas ce que je fais ici. Quelle farce. Quelle imposture.

Pour l'instant, ma distraction, c'est Kimmy. Je me demande si c'est à cause de mes cheveux. Elle n'aime pas les calvities ? Peut-être devrais-je essayer de laisser pousser mes cheveux et les rabattre par-dessus. Ouais.

— Peut-être. Nous verrons, dit-elle. Je dois travailler sur ce devoir de stats pour lundi.

— Les stats ? En voilà une : tu as cent pour cent de raisons de dîner avec moi ce soir.

— Très drôle. Mais non. Pas ce soir de toute façon.

Un « peut-être » vaut mieux qu'un « non ». J'imagine que je vais me rendre à la soirée de la bière ce soir. Pourquoi ne pas regarder des débiles faire les idiots ?

Je décide de téléphoner à ma bubbe, ma grand-mère, avant de me préparer. J'ai des

remords de ne pas l'avoir appelée depuis que je suis arrivé ici.

Elle laisse tomber deux fois le téléphone avant de décrocher.

— Allô ?

— Bonjour, bubbe !

— Allô ?

— Bubbe, c'est moi, Jamie.

— Jamie ? Oh Jamie ! Je suis si contente que tu appelles.

La phrase ressemble davantage à : « Je suis si tentante que tu pêles », car elle a un fort accent yiddish. Nous ne parlons que quelques minutes. Nous n'avons jamais grand-chose à nous dire, mais comme d'habitude, elle respire la bonne humeur. Je suis toujours émerveillé que quelqu'un qui a traversé tant de choses n'ait pas oublié comment sourire. Elle a survécu à l'Holocauste. Elle a perdu toute sa famille, y compris son premier mari, durant la guerre, puis elle a perdu son second mari, le père de ma mère, d'un cancer. L'un de ses petits-enfants, la sœur que je n'ai jamais connue, de la mort subite du nourrisson. Et elle sourit. D'un sourire qui ne découvre pas beaucoup de vraies dents, mais un très beau sourire. Au contraire de ma mère qui n'est jamais contente.

— Quand vais-je te voir ? demande-t-elle.

Je lui explique que je ne peux pas venir pour Rosh Hashanah, le nouvel an juif, qui a lieu dans une semaine et demie, mais que je serai là pour Thanksgiving.

— Bien, bien. Concentre-toi sur tes études.

— Je t'aime, bubbe.

— Je t'aime. Tellement.

J'enfile mon peignoir nid-d'abeilles bleu marine, m'empare du panier contenant mes produits de toilette et me dirige nonchalamment jusqu'aux douches, me moquant de ne pas avoir l'air macho.

Je prends la seconde cabine car la première est occupée. Je me demande par qui. Peut-être Kimmy. Toute moite, chaude et savonneuse. Soudain, comme dans un film, on frappe contre la cloison. Ouah ! Peut-être *est-ce bien* Kimmy et elle lit dans mes pensées. Comme dans un film, nous étions destinés l'un à l'autre.

Moi : Oui, chérie ?

La Séduisante Etrangère : (*Non, ce n'est pas Kimmy, mais c'est tout de même une femme.*) Chérie ? Comment saviez-vous que j'étais une femme ?

— Moi : C'était un toc toc féminin.

— SE : Vous auriez de l'après-shampooing ? Mon tube est vide.

— Moi : A qui ai-je l'honneur ? (*Il me faut son nom !*)

— SE : C'est... Chérie.

— Moi : On joue les mystérieuses ?

— SE : Toujours.

- Moi : Mon après-shampooing, auquel il est parfois fait référence sous le terme de crème revitalisante, est pour cheveux extra-fins. Est-ce acceptable ?
- SE : Préférable, en fait.
- Moi : (*Un indice ?*) Vous avez les cheveux fins ?
- SE : Non. Mais je préfère les hommes aux cheveux fins. (*En réalité, elle ne prononce pas réellement les mots qui suivent « non ».*)
- Moi : (*Tout en envisageant de grimper sur mon panier pour espionner par-dessus la cloison...*) Dois-je venir dans votre cabine vous apporter le flacon ?
- SE : Pourquoi ne pas me le lancer par-dessus ?
- Moi : Et s'il se renverse ?
- SE : Bouchez-le correctement et il ne se renversera pas.
- Moi : (*Riant*) D'accord. Prête ? Un, deux, trois. (*Je ne le lance pas.*)
- SE : J'attends.
- Moi : C'était un test. Maintenant je vais réellement le lancer. Vous êtes prête ? Je dois savoir si vous êtes prête.
- SE : *Toujours.*
- Moi : Vous êtes sûre ? Il ne s'agit pas de plaisanter.
- SE : Je me gèle.
- Moi : Ne vous énervez pas. On y va. Un, deux, trois. (*J'envoie la bouteille par-dessus la cloison.*)

(*Klong. Rires.*)

- SE : Oups !
 - Moi : Vous l'avez laissé tomber, n'est-ce pas ?
 - SE : Il ne s'est pas renversé. Pas complètement. Il en reste. Enfin je crois.
 - Moi : (*Tout en rinçant mon shampooing.*) Je vais devoir la récupérer maintenant.
 - SE : Pourquoi ne vous êtes-vous pas servi avant de me la passer ?
 - Moi : Pourquoi ? Parce que ce n'était pas encore le moment de ma crème revitalisante.
 - SE : Vous n'avez pas besoin d'un second shampooing ?
 - Moi : Les hommes, les vrais, ne se shampooinent pas deux fois. (*Les hommes, les vrais, sont comme moi, ils ont peur d'user leur peu de cheveux.*)
 - SE : D'accord ? Prêt ? Un, deux, trois.
- (*Rien ne vient.*)
- Moi : Vous ne l'avez pas lancé.
 - SE : Test. Maintenant pour de bon. Un, deux, trois. (*La bouteille décrit un arc par-dessus le mur, je l'attrape au vol.*)

— SE : Impressionnant.
— Moi : Vous devriez me voir jongler.
— SE : (*Eteignant l'eau*) A un de ces jours, peut-être.

— Moi : Vous me quittez déjà ?

— SE : Il fait froid à attendre ici sans eau.

— Moi : (*Imaginant un corps nu et des mamelons éloquents*) Abandonnez-moi à mon sort, je m'en moque.

(*Laporte de la salle de bains se ferme. Soupir. J'ouvre la bouteille d'après-shampooing. Vide.*)

(*Fin de la scène.*)

Vendredi, 26 septembre, 15 h 30

Layla n'a pas de prix

Tom Price est bien trop confus pour être accepté à LWBS. Cela m'ennuie, mais que faire ? Avec un nom comme « Price », on se serait attendu à ce qu'il soit plus apte aux études commerciales.

Je relis sa lettre de présentation : « Je pense que l'Ecole de Commerce Stern est l'endroit parfait pour évoluer professionnellement... »

Nous sommes à Leiser Weiss, pas à Stern. Stern est l'école de commerce de l'université de New York. La candidature de Tom est axée sur les formidables avantages de Manhattan. L'université de New York a probablement reçu sa candidature à LWBS.

Score final ? Ses résultats au GMAT équivalent à neuf sur dix, son expérience professionnelle à sept, sa moyenne en premier cycle à huit. Je lui ai donné quatre sur cinq pour les références, trois pour sa dissertation, quant à l'impression générale, je lui donne zéro. On arrive à un total de trente et un sur quarante-cinq. Dossier rejeté. Candidature confuse, affaire classée.

J'éprouve une vague culpabilité, mais il faut bien que quelqu'un prenne les décisions difficiles.

La rubrique « impression générale » est ma préférée parce qu'elle recouvre tout ce qu'on veut. Nous pouvons décerner une bonne note si nous pensons que le ou la candidat(e) a quelque chose de particulier à apporter à l'école. Si elle joue dans des pièces de Broadway durant ses loisirs par exemple.

— Il est comment ? demande Dennis, l'étudiant assis à ma gauche.

Dennis est jeune — vingt-quatre ans —, et ressemble à un Bill Gates miniature, en plus beau malgré les impressionnantes lunettes rondes qui recouvrent la majeure partie de son visage. Il n'est pas si étonnant qu'il ait travaillé pour Microsoft et veuille retourner à Seattle une fois son MBA en poche.

Nous sommes six à occuper la salle de conférences et à faire circuler les dossiers de candidature de la pile de départ à la pile de la sélection ou à celle des refus. Dorothy nous a donné de brèves instructions : nous montrer justes, rester objectifs, considérer comme confidentiel tout ce que nous lisons. Chaque candidature doit être étudiée par deux d'entre nous. On fait la moyenne des deux notes obtenues, puis les candidatures sont classées suivant les notes.

— Pas terrible, je réponds. Je ne crois pas qu'il se retrouvera ici l'an prochain.

Au suivant. Emily Beckman. Dissertation... plutôt bonne. Quatre sur cinq. Expérience professionnelle. Bonne. Sept sur dix. Tests... pas fantastiques. Quatre sur dix. Pas horrible, mais moins bien que Tom Price. Références, quatre sur cinq. Notes en premier

cycle, huit sur dix. Mais comme c'est la première fille sur laquelle je tombe en neuf candidatures, je lui donne cinq sur cinq pour l'impression générale. LWBS essaie de faire passer son quota féminin de trente-deux à quarante pour cent. Je me montre donc extrêmement généreuse envers mes consœurs dans la rubrique commentaires généraux.

Emily atteint un total de trente-trois. J'écris un mot dans son dossier : Candidate solide. Recommande un entretien.

Deux heures plus tard, je commence à voir trouble, comme si j'avais renversé de l'eau sur les dossiers. J'en ai lu vingt-deux. Je suis vraiment choquée par l'incompétence généralisée de la plupart des candidats. Un type a mis son beau-père comme référence. Un autre se contredit de façon flagrante entre son CV et sa dissertation. D'autres auraient dû prendre le temps de se relire.

Leurs CV sont tellement insipides. « Suis allé à l'université, ai travaillé, veux aller en Ecole de Commerce, bla-bla-bla. » En- nu-yeux. Je préférerais des candidats à plus forte personnalité. Où sont les hommes d'affaires pianistes de concert/ baroudeurs/ réalisateurs de films documentaires durant leurs loisirs ?

Peut-être devrais-je proposer mes services en tant que conseillère de rédaction de candidatures. Voilà qui ferait de l'effet dans mon CV.

Il ne reste plus que Dennis et moi dans la pièce. Tous les autres sont partis en week-end.

- Tu as déjà terminé ? me demande-t-il.
- Presque, dis-je en souriant.
- Tu veux aller manger un morceau ensuite ? Avec moi ?

Je ne l'ai pas vu arriver. Je bats intérieurement ma coulpe et me détourne pour me replonger dans les dossiers.

- Malheureusement, je ne peux pas. Je crois que je vais aller chercher une pizza et me plonger dans les livres.
- Hum... O.K., répond-il en rougissant.

Ce serait agréable de dîner avec quelqu'un de nouveau. Il semble sympa et est plutôt mignon, mais je ne crois pas que sortir avec quelqu'un avec qui je collabore si étroitement soit une bonne idée. Et puis Dennis n'est pas mon type. Pour commencer, il est trop petit. Je préfère les hommes élancés et musclés. Je mesure un mètre soixante-quinze et j'aime regarder un homme dans les yeux. De plus, il veut vivre à Seattle, diamétralement opposé à Manhattan où j'ai l'intention de m'installer. Et je ne suis pas pressée au point de sortir avec le premier venu. Ma carrière passe en premier. *Je* passe en premier. Je n'ai pas le temps d'entamer une relation, puis de réaliser que j'ai commis une erreur.

Comme au lycée, lorsque j'étais tombée amoureuse de Darryl McDonald, le plus beau garçon de toutes les écoles de garçons du quartier. J'avais pris l'habitude d'errer dans Central Park chaque fois qu'il y jouait au football, puis de le suivre jusque chez lui. J'avais aussi pris l'habitude de l'appeler et de raccrocher aussitôt. Il a fini par m'inviter à sortir. Nous avons commencé à nous embrasser et nous caresser dans le parc, et c'est là que j'ai

découvert qu'il avait le QI d'une tortue.

Je fais signe à Dennis et réunis mes affaires. Peut-être devrais-je consulter un psy à propos de mes obsessions. Obsessions à propos de l'école, de ma carrière, de l'homme idéal. J'ai toujours désiré avoir un psy. Toutes mes amies à la fac avaient un psy, mais mes parents trouvaient que c'était une perte de temps et d'argent. « Travaille davantage », voilà leur conseil. En guise de psychologues, j'ai eu des nurses. Beaucoup, beaucoup de nurses. La plupart d'entre elles se fondent en un seul et unique visage. Une Brésilienne s'est occupée de moi un moment, mais quand j'ai commencé à parler avec l'accent brésilien, mes parents l'ont renvoyée. La suivante ? Je me souviens d'une longue, longue natte se balançant par-dessus l'épaule d'une femme de haute taille. Je m'asseyais sur un banc du parc tandis que quelqu'un m'expliquait l'astrologie chinoise. Son nom se prononçait bizarrement, comme celui d'un amphibien. Elle m'a dit que je suis née l'année du Dragon. Ou peut-être était-ce ma sœur qui était Dragon ? Moi, j'étais Cochon, je crois.

Je me revois sur l'herbe de Central Park, refusant d'enfiler mes baskets tandis qu'on me répétait que j'étais têtue. Ce n'est pas parce que je refuse qu'on me dicte ma conduite que je suis têtue. Un jour, je me tenais sur le pas de la porte et une de mes nurses s'efforçait de détacher mes bras enroulés autour des jambes de ma mère. Je la suppliais de ne pas partir pour le Japon alors que mon père se trouvait en Italie. Elle m'a embrassée sur le sommet de la tête, m'a répété de bien faire mes devoirs, et est partie. Tout simplement *partie*. J'ai regardé le taxi disparaître depuis la fenêtre du duplex. « Au moins, il me reste ma sœur », ai-je alors pensé. Et mes devoirs. Je voulais obtenir les meilleures notes partout afin que mes parents soient fiers. Avec le temps, la perfection était devenue un but en soi. J'avais commencé à haïr le rouge soulignant les fautes sur mes devoirs. Ainsi que les lits défaits. Ou sur le sol.

Tout devait être absolument parfait.

J'étais devenue une princesse en haut de sa tour.

Peut-être aurais-je dû exiger de consulter un psy, parce que je suis toujours la princesse, mais le prince que je cherche n'existe pas — quelqu'un d'intelligent, ambitieux, grand, envisageant de construire son château à Manhattan. Malheureusement, personne à Sup de Co ne correspond à cette description.

Aucun des étudiants en tout cas.

Le Pr Rothman semble avoir un penchant pour moi. Chaque fois qu'il pénètre dans la classe, il me dit ostensiblement bonjour.

Je trouve ça un peu bizarre. Il n'est pas marié (pas d'alliance), mais je trouve que les professeurs ne devraient pas flirter avec leurs étudiants. Nous sommes là pour apprendre.

Je ferme la porte derrière moi et me dirige vers la Cité U. Je n'ai pas menti à Dennis — j'ai réellement beaucoup de travail. Je m'arrête en chemin à la pharmacie pour acheter des lingettes désinfectantes. Qui sait ce qui traîne sur ces lettres de candidature ? J'achète aussi de l'après-shampooing. J'utilise un flacon par semaine. Absurde, je sais.

Je sème un peu de nourriture pour poisson dans le bocal de Martha, puis étudie jusqu'à 22 h 30, heure à laquelle j'appelle mes amies de New York pour leur souhaiter bonne nuit.

J'ai de la lessive à faire, mais l'idée de devoir utiliser l'une de ces affreuses machines du sous-sol me hérissé. J'ai cherché un autre endroit où donner mon linge à laver, comme chez moi (j'adore que mes sous-vêtements me reviennent pliés dans de petits cubes), mais j'ai rapidement compris que le Connecticut n'était pas New York.

Je me rends à la salle de bains me préparer pour la nuit. Le souvenir de mes soirées de l'époque du lycée m'a mise d'humeur amoureuse. Bon, d'accord, je suis *toujours* d'humeur amoureuse. Me caresser en pensant à Darryl est exactement ce qu'il me faut pour m'aider à trouver le sommeil, un sourire aux lèvres.

Je me brosse les dents quand Jamie et Russ débarquent. La tête de Russ est renversée en arrière.

— Quelqu'un a trop fréquenté M. Jack Daniels, ce soir, dit Jamie, soutenant Russ sous les épaules. Il a besoin d'aller aux toilettes. Ça te dirait de me donner un coup de main ?

Jamie est amusant dans son genre. Il était vraiment drôle la semaine dernière dans la douche, quand il ne savait pas qui j'étais. Mais là, il ne m'amuse pas. Je recrache mon dentifrice dans le lavabo au moment où Russ recrache ses consommations sur le sol, éclaboussant mes jambes. Je vais avoir besoin d'une douche.

Jamie le traîne vers les toilettes.

— Dans les toilettes, Russ, les toilettes ! Est-ce que je t'ai dit par terre ? Je n'ai pas dit par terre.

Je crois que je vais être malade. La forte odeur du contenu de son estomac m'écoeure. Je regagne ma chambre sur la pointe des pieds, m'empare de la corbeille contenant mes affaires de douche et me rends dans la salle de bains du second étage, vierge, je l'espère, de vomissures.

Parlez-moi de comportement déplacé. La gent masculine de Sup de Co semble toujours se croire au lycée. Mais à quoi bon ressasser ces comportements infantiles ? Darryl m'attend.

Mercredi, 1er octobre, 17 h 30

Kimmy en quarantaine

Je vais échouer.

Non, pour de bon. J'ai l'impression d'être une gamine de six ans en cours de biologie moléculaire. Un mois a passé depuis mon arrivée à l'école, et je n'ai toujours aucune idée de ce dont il s'agit.

Russ, Lauren, Nick, Jamie et moi avons pris place dans une salle d'étude de la bibliothèque pour travailler sur le devoir de groupe du cours de compta, à rendre mercredi.

Russ sort l'étude de cas.

— Tout le monde l'a lu ?

Je n'ouvre pas la bouche. Inutile que Russ me prenne pour une idiote. Ce qui est déjà fait, j'en suis certaine. Ce qui est également la raison pour laquelle il m'évite, évidemment.

— Non, répond Jamie. Ça a l'air costaud.

Russ feuillette le dossier.

— Ce n'est pas si terrible. Il s'agit principalement de tableaux. Ces trucs sont trompeurs. Certains font cinquante pages, mais comportent trente pages de graphiques, d'autres font trente pages mais ne comportent que cinq pages de graphiques.

— C'est comme les aliments à zéro pour cent, dis-je. Comme on en mange deux fois plus pour se sentir repu, on consomme autant de calories.

Tout le monde me fixe sans rien dire.

Durant les quarante minutes qui suivent, j'en reviens à mon plan initial qui consiste à ne pas ouvrir la bouche, pendant que le reste du groupe fait tout le boulot. Comme d'habitude, Jamie, qui lui non plus n'a pas lu le dossier — il n'a même pas encore acheté ses livres —, se révèle brillant.

— Je ne crois pas que vous perceviez la signification d'ensemble, dit-il avant de se lancer dans les explications.

Le reste du groupe hoche la tête. Comment fait-il pour acquérir une compréhension profonde du sujet en se contentant de le survoler ? C'est lui qui rédige les devoirs pendant nos discussions. Il est doué pour écrire. Je crois qu'il était journaliste.

On nous a déjà rendu deux devoirs, et chacun d'eux a obtenu un B+. Je n'y suis pour rien. Ma contribution se résume à nada.

Nous ne sommes que mercredi. Une nouvelle journée consacrée à des cours d'un ennui profond. Les week-ends sont plus marrants parce que le soir, tout le monde est déchiré,

mais nous passons quand même les journées dans cette pièce qui me rend claustrophobe.

De temps à autre, Jamie, Lauren et moi allons chercher un Coca à la machine, et Nick et Russ disparaissent dehors pour fumer. Je crois qu'ils fument autre chose que des cigarettes, mais je préfère ne pas poser de questions. Ce n'est pas mon problème. Je me sens tellement inutile que je ne me vois pas en train de juger qui que ce soit.

Je le répète. Je vais échouer. J'ai rendu un devoir de stats aujourd'hui et je suis cent pour cent certaine qu'il est complètement faux. Jamie avait proposé de m'aider, mais j'ai eu peur que, une fois en tête à tête, il ne cherche à profiter de la situation. Je ne pouvais pas demander à Russ, puisque je ne tiens pas à ce qu'il me croie encore plus idiot que ce qu'il ne le croit déjà. De plus, il m'ignore. Il ne s'assied même pas près de moi. Quand il est entré dans la salle d'étude aujourd'hui, il a regardé le siège vide à côté du mien, puis s'est assis à l'autre bout de la table, près de Lauren. Qu'est-ce que ça signifie ? Au début, il ne pouvait pas se passer de moi, et maintenant, j'ai la grippe aviaire ? Hé, c'est lui qui vient de Toronto, pas moi.

Lauren agite la main devant mes yeux.

— Hello ? Tu as une opinion sur la question numéro cinq ?

— Elle a l'air super.

Elle ouvre de grands yeux. *Va te faire foutre*, je pense sans le dire. Voilà une statistique dont je suis sûre : cette fille est une garce à cent pour cent.

Vendredi, 3 octobre, 15 h 10

Layla trouve son prince dans une meule de foin

Nouvelles candidatures = nouveaux nuls.

Je me sermonne. Sois sympa. Il n'y a pas de nuls. Seulement des candidats non adaptés à LWBS.

Nouvelles candidatures impossibles à accepter. Nouveaux regards mélancoliques de Dennis. Il n'arrête pas de me regarder et ça me met mal à l'aise.

Au suivant. Bradley Green.

Je survole son dossier. C.V. Diplôme de Harvard. Voilà qui fait chic. Ces trois dernières années, il a travaillé pour Lerner Investment. Les tests ? Seigneur. Il se classe dans le quatre-vingt-dix-neuvième pour cent. C'est super-calé. On ne peut pas obtenir plus puisque cela signifie qu'on a fait mieux que quatre-vingt-dix-neuf pour cent des autres. Encore que si on réussit un score parfait, on a vraiment fait mieux que tout le monde. Question à soulever ultérieurement.

— Ce type se situe dans le quatre-vingt-dix-neuvième pour cent, dis-je en agitant la feuille comme un trophée.

Dennis hausse les épaules.

— J'ai un quatre-vingt-dix-huit.

— Mais là, c'est quatre-vingt-dix-neuf !

Je feuillette son dossier et tombe sur une coupure du *New York Times*.

Bradley Green III, fils de Bradley Green II...

Il s'agit de ce Bradley Green ? Le Bradley Green qui est l'un des hommes d'affaires les plus riches de la côte Est ?

«... P.-D.G. du conglomérat PAX Technology, a passé l'été dans l'Oregon à construire des maisons pour les sans-abri... »

Mon regard saute à la photo. Un homme grand et bien bâti aux cheveux clairs, une fossette sur le menton, une autre sur la joue, est accroupi dans les gravats, l'air sérieux. Mon Dieu. Bradley Green III est canon. Je choisis l'une de ses dissertations intitulée : « A quoi j'attache de l'importance et pourquoi », et en lis le premier paragraphe :

« Pour mon quatorzième anniversaire, on m'a offert un bocal et deux superbes poissons rouges. Le bocal était placé contre le mur dans un angle de ma chambre, complètement à gauche en entrant. Le long de ce même mur se trouvait mon lit qui bénéficiait ainsi d'une vue imprenable sur un côté du bocal. Quand les gens pénétraient

dans la pièce et prenaient le temps d'admirer les poissons, ils observaient toujours le bocal de face, négligeant l'alternative sur le côté. J'ai toujours éprouvé la plus haute considération pour la perspective différente qu'offrait mon lit, révélatrice de la vie de mes amis aquatiques. La grande majorité des choix que j'ai effectués dans mon parcours a été motivée par le désir de considérer les choses à travers des perspectives multiples. J'ai ainsi étudié à l'université de Stanford sur la côte Ouest, travaillé comme bénévole un peu partout dans le pays, énormément voyagé et effectué ma première année chez Rosen Brothers dans leurs bureaux de Hong Kong. J'ai toujours essayé de faire fi de mes préjugés et de considérer le point de vue des autres. Je suis persuadé que des études à LWBS m'offriraient une perspective nouvelle et stimulante. »

Il a des poissons rouges !

Allons-y. Je suis amoureuse. Une fois de plus.

Bradley Green III est brillant, ambitieux et incroyablement beau. Il a beaucoup voyagé, a une vision personnelle des choses et un poisson rouge, et construit des logis pour les sans-abri. Si on se fie à son adresse, il vit et travaille maintenant à Manhattan. Et il pose sa candidature à LWBS.

S'il n'est pas fait pour moi, personne ne l'est. Si j'avais accès à ce logiciel que les types utilisent dans le film *Weird Science* pour créer la femme idéale, c'est l'homme que j'aurais créé.

Un homme idéal dont le numéro de téléphone s'étale sous mes yeux.

Non, je ne peux pas l'appeler. Utiliser les informations contenues dans le dossier d'un candidat à des fins personnelles est contraire à l'éthique. Je gonfle son score. Dix sur dix pour le GMAT ; neuf pour l'expérience professionnelle (il n'a que deux ans d'expérience au lieu de trois) ; notes à la fac — je jette un œil à son relevé — quatre virgule cinq ! Il est plus que parfait — je lui donne un dix tout rond (malheureusement je n'ai pas le droit de noter au-dessus du maximum) ; références — éblouissantes, quelle question ! — cinq sur cinq, dissertations cinq sur cinq ; et pour l'impression générale, un autre cinq. Nous arrivons à un total de quarante-quatre sur quarante-cinq. Accepté sans problème.

Bon. J'ai fait tout ce qu'il était en mon pouvoir sans déroger à l'éthique. S'il entre à LWBS, je me présenterai et m'en remettrai à la magie de l'amour.

Mais pourquoi laisser quoi que ce soit au hasard ?

Je change sa note concernant l'expérience professionnelle en un dix. Quand on est plus que parfait quelque part, il est légitime que l'excédent de la note soit transféré là où il y a un creux.

Il est 22 h 30 et je n'arrive pas à dormir. J'ai envie d'aller aux toilettes. Mais je n'ai pas envie de me lever, d'enfiler un pyjama, de trouver mes pantoufles et de remonter le couloir. Si je me lève, je n'arriverai pas à m'endormir. Je vais essayer de penser à quelque chose d'autre. Quelque chose d'amusant.

Je remets mon ordinateur en marche et clique sur le site du *New York Times*. Je lance une recherche sur Bradley Green et clique sur sa photo.

Il est tellement séduisant. Maintenant, cherchons un peu de musique sexy.

Il est 23 heures et j'ai toujours envie d'aller aux toilettes.

Je n'ai pas envie... Je n'ai pas envie... Je n'ai pas envie...

Je ne vais jamais réussir à dormir si je ne vais pas aux toilettes. Je pars à la recherche de mes pantoufles en soupirant.

Mercredi, 8 octobre, 14 h 45

Les cauchemars de Kimmy se réalisent

Le Pr Gold rend les devoirs. Elle s'approche de moi, m'examine de haut en bas (se demandant probablement avec qui j'ai couché pour être admise), et pose le mien à l'envers sur mon pupitre.

J'attends que tout le monde ait le sien avant de le retourner. Je veux retarder le moment fatidique le plus possible.

Peut-être n'est-ce pas aussi catastrophique que je le crains. Peut-être ai-je cartonné. Qui sait ? Je suis peut-être un génie méconnu des stats. Ce n'est pas parce que j'ai eu un D en compta aujourd'hui et un D à mon dernier résumé d'économie que je ne suis pas douée pour les stats.

- Super ! dit Layla.
- Quelle note as-tu ? lui demande Jamie.
- A.
- Comme d'habitude, je parie.
- Toujours, lui répond-elle avec un clin d'œil.

Bizarrement, au mot « toujours », Jamie reste bouche bée.

Layla lui sourit, ramasse son devoir, et se dirige vers la porte.

Je retourne le mien.

F.

Je le re-retourne.

J'ai eu F. Je n'ai jamais eu un F de toute ma vie.

C'est officiel, je vais échouer à Sup de Co.

- Quel imbécile, dit Jamie en se frappant le front.

Au moins, je ne suis pas la seule à m'être plantée.

- Tu as eu une mauvaise note ?
- Non, j'ai B+. Mais je viens juste de réaliser que la fille dans la douche, c'était Layla.

De quoi diable parle-t-il ? Je me détourne, fourre ce stupide devoir dans mon sac et me rends à la bibliothèque. Dix millième rendez-vous de mon groupe. Non que ma présence ait une quelconque importance, on n'entend pas le son de ma voix.

F. Fiasco. Foiré. Foutue. Quelle garce que cette Gold. Je savais que j'aurais des problèmes avec les professeurs féminins. Encore que je ne fasse pas vraiment mieux dans

aucun des autres cours. Je vais tout rater. Je me suis endettée à mort pour rien. Rien, rien, rien. C'est ce que je suis. Rien. Un gros zéro obèse.

Voilà une statistique dont je suis certaine.

Une nouvelle réunion de groupe où je n'ouvre pas la bouche. Quand je réalise que les autres ne pourraient pas se ficher davantage que je sois là ou non, je feins la fatigue et sors. Dîner ne me tente même pas. J'achète un paquet de chips au distributeur et me réfugie dans mon lit. J'allume ma lampe de lecture et ouvre un magazine.

A 20 heures, quelqu'un frappe à la porte.

— Kimmy ? Chérie ? Tu es là ?

C'est Jamie. Je ne réponds pas.

A 20 h 30, le téléphone sonne, mais je ne réponds toujours pas. Il sonne de nouveau à 20 h 40. Encore Jamie, j'en suis sûre. Comment en suis-je arrivée là ? Que fais-je à me cacher sur un lit qui grince dans une chambre minuscule ? Ah oui. Wayne. Je fuyais Wayne. Wayne me manque. Où est Wayne ? Peut-être devrais-je l'appeler.

Je sais que c'est une mauvaise idée mais je vais l'appeler quand même. Je décroche le téléphone et compose son numéro. J'ai le droit d'appeler un ex pour dire bonjour. Bien sûr que oui. Cela n'a rien de fou. Pitoyable peut-être, mais pas fou.

Une sonnerie. Deux. Peut-être devrais-je raccrocher.

— Allô, répond une voix de femme.

C'est Cheryl. Cheryl a répondu au téléphone.

Je devrais raccrocher. Mais s'il a un identificateur d'appel ? Je me traite de tous les noms pour ne pas avoir composé le soixante-sept plus étoile. Appeler et raccrocher chez quelqu'un qui a un identificateur d'appel est pire qu'appeler et dire bonjour.

— Est-ce que Wayne est là ?

Je n'aime pas le prénom « Wayne ». Je ne l'ai jamais aimé. Il m'évoque toujours le grand frère trop gros et odieux dans *The Wonder Years*.

— De la part de qui ?

Tu le sais très bien, garce ! Je devrais raccrocher. Lui raccrocher au nez en pleine figure. Je devrais.

— C'est Kimmy. Qui est-ce ?

Et pan dans les dents, espèce de vermine.

— Kimmy... Bonjour.

Elle articule lentement comme si j'étais une attardée mentale.

— C'est Cheryl.

— Cheryl ! Comment vas-tu ?

J'ai pris ma voix haut perchée qui sonne faux, celle avec laquelle je parle aux amis de ma grand-mère dont je n'arrive jamais à retenir les noms.

— Je vais bien, merci.

Elle semble déroutée — ma question était sympa, ma voix enthousiaste, mais elle sait très bien que je regrette qu'elle ne soit pas récemment passée sous un camion.

— Et toi ?

— Super. Je suis à Sup de Co maintenant, tu savais ? J'adore, vraiment, j'adore. C'est génial. Et toi ? Qu'est-ce que tu fais en ce moment ?

Elle travaille comme serveuse dans un restaurant mexicain, El Condo's. C'est pourquoi je lui pose la question. Je sais que sur le sujet, je la bats à plate couture. Tant qu'elle ne me balance pas un : « Je suis serveuse et mannequin chez Victoria's Secret durant mes loisirs. »

— Rien de neuf...

Ha ! Elle n'arrive même pas à répondre tant elle est embarrassée.

— ... Wayne n'est pas là pour le moment et je dois sortir. Dois-je lui dire de te rappeler ? Tout va bien ?

— Oh, tout va bien.

Comment ça, il n'est pas là ? Pourquoi répond-elle au téléphone ? Ils vivent ensemble ? *Ils vivent ensemble ?*

— J'appelais simplement pour dire bonjour. Prendre de vos nouvelles à tous les deux.

Il faut que je sache s'ils vivent ensemble. Comment savoir ? A qui pourrais-je demander ?

— Eh bien, je te souhaite pleins de choses.

De te faire écraser par un camion, au hasard. Un camion que je conduirais.

— A toi aussi.

Vlan. Je contemple le téléphone une bonne vingtaine de minutes. Elle doit être partie maintenant. Je compose le soixante-sept étoile qui empêche mon numéro de s'afficher et je rappelle.

Sa voix est sur le foutu répondeur de Wayne.

« Bonjour tout le monde ! Vous êtes chez Cheryl et Wayne. Nous sommes absents pour le moment, mais si vous laissez un message nous vous rappellerons dès que possible. Au revoir ! »

Us vivent ensemble. Comment peuvent-ils déjà vivre ensemble ? Et dans l'appartement que j'ai aidé à aménager ! J'ai choisi la peinture, acheté les draps, sélectionné le canapé — j'ai passé quatre heures sur internet avant de dénicher le canapé parfait. Est-ce qu'elle aime la couleur ? Ont-ils fait l'amour dessus ? Et la couette ? Je comprends soudain pourquoi les chiens font pipi pour marquer leur territoire. Moi aussi, j'ai fait l'amour dans cet appartement, tu sais. Est-ce qu'elle le sait ? Est-ce quelle sait où nous avons fait l'amour dans cet appartement ? Partout. Nous avons énormément fait l'amour dans cet appartement.

Je n'arrive pas à faire face. J'ai besoin de dormir. J'éteins ma lampe, jette le magazine par terre et me roule en boule dans mon lit. Que dents et visages sales aillent se faire voir. Si je m'endors maintenant, peut-être me sentirai-je mieux demain matin.

A-t-il acheté des draps neufs ? Je parie que non. Est-ce qu'elle m'imagine nue à sa place quand elle lave ces draps ?

Je parie qu'elle jouit chaque fois. Cris, spasmes... la totale. Je parie qu'elle lui a raconté que je simulais. Lui avouer que je pensais être frigide (après que nous avons descendu un pichet de margarita) fut ma seconde erreur. Je ne lui avais fait part de mon léger problème d'orgasme que parce qu'elle m'avait confié être occasionnellement boulimique. Je m'étais vite rendu compte que j'avais conclu un marché de dupes. Elle ne m'avait rien appris de nouveau. Je l'avais vue au moins deux fois vomir après s'être goinfrée de pizza.

Je lui avais aussi confié combien Wayne était adorable, ce qui avait constitué ma première erreur.

Ne vous vantez jamais de votre petit ami auprès d'une autre femme, elle voudra vous le piquer.

Que lui ai-je encore raconté ? Dieu merci, je ne lui ai rien dit au sujet de ma grossesse. Il faut que je dorme. Je n'y arrive pas.

J'éprouve la même sensation que le jour où j'ai pris de l'acide à la fac. Je voyais des araignées sur le mur et j'étais persuadée qu'on voulait m'étouffer. Je voyais le monde en arrêt sur image, comme une vidéo dans un magnétoscope en panne. J'avais essayé de dormir, mais mon cerveau refusait de s'éteindre.

Comme maintenant. Peut-être vais-je aller me laver la figure. Allons-y, ça m'occupera. Il est 22 heures. Je n'enfile même pas ma tenue « je suis sexy même pour me rendre à la salle de bains au milieu de la nuit ». A quoi bon ? Tout le monde s'en fiche. Je n'intéresse pas Russ. Il a la jolie Sharon chez lui. Wayne s'en fiche, il vit avec Cheryl. Et je suis nulle en stats.

Ma porte s'ouvre en grinçant. Le couloir est vide. Tout le monde fait la fête sans moi. Personne dans la salle de bains non plus. Simplement moi, seule. Comme d'habitude.

Les larmes piquent mes yeux tandis que je me tartine le visage de démaquillant. Je déteste pleurer. Je ne suis pas l'une de ces pleurnichardes sobres et sexy. Mes yeux louchent, se marbrent de rouge, et ma respiration s'apparente à un hoquet. Je rince mon visage en sanglotant et avale sans le faire exprès une gorgée d'eau savonneuse. Super. Pour le grand final, en glorieuse conclusion de ce jour inoubliable, je vais mourir étouffée.

A cet instant précis, la porte de la salle de bains s'ouvre et je suis sauvée.

Sortie entre filles chez Layla

— Ça va ? dis-je.

Debout devant le lavabo, Kimmy tousse et pleure toutes les larmes de son corps.

— Ça va.

Je lui tapote l'épaule.

— Non ça ne va pas. Pourquoi ne viens-tu pas dans ma chambre parler un peu ?

Au lieu de me regarder, elle contemple son reflet dans la glace.

— Parler de quoi ?

— De ce qui te tracasse.

Elle hésite un instant.

— D'accord, finit-elle par dire. Laisse-moi me rafraîchir un peu d'abord.

— Bonne idée. Quant à moi, j'en ai pour une seconde.

Je fais pipi en vitesse, puisque à l'origine c'est la raison de ma présence, et retrouve Kimmy qui m'attend à la porte.

— Je crois que tu as besoin d'une soirée entre filles.

Elle ouvre la bouche pour dire quelque chose, change d'avis, puis l'ouvre de nouveau.

— Où se trouve ta chambre ? demande-t-elle en me suivant dans le couloir.

— A droite à l'intersection.

Nous marchons en silence. Peut-être n'était-ce pas une bonne idée d'inviter Kimmy. Tout ce que je sais à son propos, c'est qu'elle a tourné dans une pub pour des couches. Elle semble terriblement seule. Mais elle paraît avoir autant que moi besoin d'une bonne copine. J'allume la lumière.

Elle examine ma chambre du regard.

— Ouah. Tu as pris un décorateur ?

— Non. Mais merci pour le compliment. Tu ne veux pas t'asseoir ?

Je lui désigne le fauteuil polochon violet dans le coin.

— Pose les journaux par terre.

J'ai oublié de recycler une semaine de rubrique « monde des affaires ».

— Tu veux du thé ?

— Du thé ? Non merci, répond-elle en s'asseyant.

— Allez. J'ai de la tisane, c'est ce qu'il te faut.

Elle hausse les épaules.

— D'accord.

Emotionnellement, cette fille est au bout du rouleau.

Je branche la bouilloire électrique sur ma table de nuit et tends à Kimmy une couverture et une boîte de biscuits au chocolat.

Elle secoue la tête.

— Je marche plutôt aux chips.

— Alors, ça m'en fera plus, dis-je en m'asseyant en tailleur sur le lit.

Je consomme beaucoup de chocolat. Surtout quand je ne fais pas l'amour. Il faut bien que je me procure ma dose d'endorphines quelque part.

— Alors, raconte-moi ta vie. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle ouvre la bouche et se met à pleurer.

— Ne pleure pas, ça ne peut pas être si grave.

Pour la première fois depuis mon arrivée à l'école, je me sens dans mon élément. Mes copines me manquent. Ma sœur me manque. Traîner entre filles me manque. Boire du thé, s'empiffrer de gâteaux et parler de tout et de rien me manque.

— Si, c'est grave. Je peux te le dire. J'ai eu D en compta, un autre D en économie et un F en stats.

Je frémis intérieurement.

— Tu parles d'une histoire. Il ne s'agit que d'un devoir. Enfin trois. Et le devoir de compta ne compte que pour dix pour cent.

Ce n'est probablement pas le moment de parler de mon A, du commentaire « excellent travail », ni de l'autocollant « félicitations » que m'a donné le Pr Gold.

— Crois-moi, Layla, je ne ferai pas mieux aux suivants. Je vais échouer.

— Echouer ! Pourquoi parles-tu ainsi ? Tu n'échoueras pas. Tu viens juste de commencer. Peut-être ne travailles-tu pas assez dur.

La bouilloire chante et je verse l'eau bouillante dans deux tasses contenant des sachets de camomille.

— Tu ne comprends pas. Que je travaille dur ou pas ne change rien. Je ne comprends rien. Rien à rien. Je suis idiote. Je ne suis pas à ma place ici.

Je lui tends une tasse. J'aime ces tasses du service en porcelaine Mahogany de Calvin Klein.

— Tu es ridicule. Ton groupe va t'aider.

— Non. Je ne peux pas leur demander. Il y a... euh... de petits problèmes entre nous. L'un des types est amoureux de moi et je ne veux pas l'encourager.

Des potins ! Je manque de potins.

— Ah oui ? Qui est-ce ?

— Tu connais Jamie Grossman ?

— Oh oui. Il est dans ton groupe ? Il est trop marrant. Nous nous sommes rencontrés dans les douches il y a quelques semaines.

Elle me regarde, incrédule, et j'éclate de rire.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Je n'avais plus d'après-shampooing, alors j'ai demandé à la personne d'à côté de m'en prêter.

Elle hoche la tête.

— C'est donc de ça qu'il parlait tout à l'heure. Il a dit qu'il venait de comprendre que c'était toi.

— Ah ! Je suis étonnée qu'il lui ait fallu si longtemps. J'ai reconnu sa voix tout de suite.

— Il n'arrête pas d'intervenir en cours. Et... ?

— Ça ne me dérange pas, dis-je.

— Evidemment, tu ne peux pas la boucler non plus.

Elle couvre sa bouche de ses mains.

— Je ne voulais pas dire ça à haute voix.

Je pouffe.

— Tu as raison. J'aime parler en cours. Aucune raison de ne pas récolter les points pour la participation en classe.

— Je n'interviens jamais en cours.

— Tu devrais.

— Je n'ai jamais rien à dire, dit-elle en haussant les épaules.

— De même que la moitié des étudiants de notre bloc, et pourtant, ils interviennent.

Elle sourit.

— Je ne voulais pas t'insulter tout à l'heure. Tu dis des choses intéressantes. Je suis jalouse.

— Et moi je suis jalouse des poésies qu'on t'adresse dans la salle de bains.

— Elles sont tellement embarrassantes ! s'exclame-t-elle en cachant son visage sous la couverture.

— Un peu embarrassantes, mais vraiment mignonnes. Tu peux sûrement les effacer.

— Je sais, mais dans le fond je les aime bien...

Elle rit.

— ... Jamie et moi sommes sortis ensemble pendant l'orientation.

Je me penche vers elle et demande :

— Vraiment ? Toi et Casanova ? Pas étonnant qu'il t'écrive de la poésie. Que s'est-il passé ? Il n'était pas à la hauteur ?

Elle enfouit de nouveau son visage sous la couverture.

Des papotages entre filles ! J'ai besoin de papoter entre filles.

— Allez, dis-moi !

— Tu promets de ne pas répéter ?

— Répéter ? Jamais.

La règle numéro un des papotages entre filles, c'est qu'on ne doit jamais rien répéter.

— Crache le morceau.

— Ce fut terrible. Terrible....

Elle écarte son pouce et son index d'environ deux centimètres et demi.

J'explose de rire.

— ... Il n'est même pas parvenu à...

Quelle horreur.

— Pas étonnant qu'il te suive partout. Il veut une autre chance.

— Je sais. Tu crois qu'un type s'en rend compte quand il n'est pas bon au lit ?

Enfin une conversation digne de ce nom. Je pêche un troisième cookie dans la boîte.

— Je ne sais pas. Est-ce qu'une femme s'en rend compte ?

— Je crois que si je n'étais pas bonne au lit, je le saurais. D'ailleurs, je ne le suis pas...

Elle sourit.

— ... j'ai un autre secret. Je suis complètement toquée de Russ.

Beurk. Le type sujet aux vomissements. Je tente de cacher ma répulsion.

— Ah oui ?

— N'est-ce pas qu'il est beau ?

Je ne peux pas m'empêcher de le revoir, le menton orné de vomissures.

— Et alors ? Où en êtes-vous ?

— Nulle part. Il a une petite amie au Canada. Je n'ai pas de petit ami et je suis en train d'échouer à Sup de Co.

— Je pourrais peut-être t'aider.

— A trouver un petit ami ?

Je manque lui lancer un coussin à la tête, mais je ne veux pas renverser de thé sur mes draps extra-fins de chez Ralph Lauren.

— Je parle d'obtenir de meilleures notes. Nous pourrions travailler sur tes devoirs ensemble.

— Vraiment ? Tu voudrais bien ?

Pourquoi ne voudrais-je pas ? C'est plus sympa d'avoir quelqu'un avec qui discuter.

— Bien sûr. Ce sera marrant.

Elle hoche la tête et observe la pièce autour d'elle.

— Merci. Je t'en suis reconnaissante. Si tu es sûre. Si tu changes d'avis, je comprendrai.

Si je change d'avis, elle va échouer.

— Certaine.

— Reste-il de l'eau chaude ? demande-t-elle.

Elle rampe jusqu'à la table de chevet et vide l'eau de la bouilloire dans sa tasse.

— Qui est-ce ?

Elle me tend le portrait de Brad imprimé sur internet.

— Euh... personne.

— Pas question, je t'ai tout dit de moi !

Elle a raison. L'amitié repose sur un don mutuel.

— C'est idiot...

— C'est le Pr Jon ? Quoi ?

— Non.

— Il passe les cours à te dévorer des yeux.

— Il n'est pas pour moi.

Elle secoue la tête avec incrédulité.

— T es folle ou quoi ? Il est séduisant, intelligent, sexy et semble libre comme l'air.

Moi, à ta place, je n'hésiterais pas. Alors, de qui s'agit-il ?

— J'étudie les candidatures pour LWBS. Aujourd'hui, je suis tombée sur celle du type que je voudrais épouser. Tu trouves ça étrange ?

— Un peu. C'est lui ?

Je n'en reviens pas de lui avoir avoué tout ça !

— Oui. Mais, s'il te plaît, n'en parle à personne, d'accord ?

— Tu vas l'appeler ?

— Non ! Je ne peux pas. Ce serait contraire à l'éthique.

Sa photo va alimenter mes fantasmes sexuels durant le reste de l'année. Et qui sait ? Peut-être viendra-t-il à LWBS l'année prochaine.

Il m'a déjà été utile. La nuit dernière, j'ai eu deux orgasmes coup sur coup. Ce n'étaient pas des orgasmes parfaits, mais vous savez ce qu'on dit : un mauvais rapport sexuel vaut mieux que pas de rapport sexuel du tout. C'est ma quête, atteindre l'orgasme parfait. J'imagine que quand je l'atteindrai, je le saurai.

Kimmy tapote la photo de Brad.

— L'année prochaine, ce type sera pris. S'il ne l'est pas déjà.

Pris ? Il pourrait être pris ? Je ne peux pas fantasmer sur un homme qui est pris.

Elle rit.

— Ne sois pas si bouleversée ! Peut-être ne le sera-t-il pas. Appelle-le, c'est tout.

— Il a coché la case « célibataire ». Il n'est pas marié. Fichues candidatures. Dommage qu'il n'y ait pas une case « Avez-vous une petite amie ? » ou « Vivez-vous avec quelqu'un ? ».

— Appelle-le.

— Je vais voir.

Pas question que je l'appelle.

Je pioche dans la deuxième rangée de biscuits. J'ai l'impression que je vais devoir faire le plein d'endorphines.

Mardi, 14 octobre, 10 h 25

Kimmy fait son devoir de citoyenne

Je m'assieds à côté de Layla en cours de stratégie, en partie parce que c'est le seul cours où elle ne s'assied pas au premier rang. Les postillons la dérangent.

— Comment te sens-tu ? demande-t-elle.

— Mieux, merci.

Je n'arrive pas à croire que je lui ai confié tant de choses personnelles la semaine dernière. Je dois être masochiste. Je me lamente sur mes mauvaises expériences avec mes semblables féminines, puis je fournis à une fille que je connais à peine les verges pour me battre. Il ne me reste plus qu'à me montrer sympa avec elle pour le restant de nos jours. Ou du moins jusqu'à ce que je me fasse virer de l'école.

Russ fait son entrée et s'assied dans le fond.

Martin fait irruption dans la salle, claque la porte et écrit : « Les affaires, c'est la guerre » ! au tableau comme il le fait chaque jour. Au moins, il ne porte pas le béret de l'armée qu'il arborait le premier jour.

Jamie ouvre la porte, fait signe à Martin et s'assied sur le siège vide près du mien.

— Salut beauté, dit-il avec un clin d'œil.

Layla tente de réprimer un sourire. Je n'aurais vraiment pas dû dévoiler l'info sur le petit pénis. Pourquoi suis-je atteinte d'une telle diarrhée verbale ?

Mais moi aussi je la tiens, si elle cafarde, je suis certaine que l'administration de LWBS sera intéressée d'apprendre que la photo d'un candidat orne sa table de nuit. Pour alimenter ses fantasmes sexuels ! Je n'arrive pas à croire qu'elle se soit montrée aussi directe à propos de... la masturbation. En fait, je n'avais jamais entendu une femme admettre qu'elle se masturbait. Les hommes en parlent tout le temps, mais les femmes ? Je parie que si j'avais traîné plus longtemps dans sa chambre, elle aurait sorti ses godemichés.

D'accord, j'avoue que je me suis déjà masturbée. Une fois. Enfin j'ai essayé. Mais je n'ai pas réussi à jouir, juste à me faire mal. J'ai vraiment un problème.

Peut-être que si je trouvais le bon mec...

Si Russ n'était pas déjà avec Sharon...

— Aujourd'hui je vais vous parler de l'importance des objectifs et de la stratégie quand on traite avec un concurrent...

Martin arrose le premier rang.

— ...prenez une entreprise désirant entrer sur le marché des détergents pour lessive. Sa stratégie va fonctionner comme un plan et l'aider, s'il est correctement exécuté, à atteindre ses objectifs. Le plan stratégique devrait s'appuyer sur la connaissance de son consommateur, l'étude de son concurrent, et les performances actuelles de l'entreprise.

Je ne comprends absolument pas de quoi il parle.

Peut-être que si j'appliquais son discours au désir de piquer le mec d'une autre... Hum. Ça pourrait marcher !

Objectif : Que Russ sorte avec moi.

Alors, voyons voir. Je dois connaître le consommateur, étudier la concurrence et considérer les performances actuelles de l'entreprise.

Consommateur : Russ. Que sais-je de Russ, à part qu'il est sexy et pas libre ? Je feuillette mon manuel de stratégie à la recherche des termes commerciaux appropriés.

1. *Fidélité à la marque.* Russ n'est pas très fidèle. Depuis le début des cours, il a adhéré à douze associations différentes et il n'arrive pas à choisir une spécialisation pour son diplôme. Il est toujours partant pour aller boire un verre, fumer un joint ou une cigarette. On dirait qu'il a du mal à décider quoi que ce soit.

2. *Facilement influençable.* Russ se laisse facilement influencer par son entourage. Il n'a pas trompé sa petite amie (pas encore), mais il donne l'impression d'avoir beaucoup de mal à résister à la tentation.

3 . *Susceptible de céder à l'impulsion d'achat.* Russ acquiert-il des produits par impulsion ? J'espère que oui, puisque je suis le produit potentiel.

Pas mal. Pas mal du tout. Mon cœur s'accélère. Je peux réussir.

Maintenant, analyse de la concurrence : l'objectif de Sharon est probablement d'épouser Russ. Ce que j'ignore, c'est à quelle distance elle se situe de cet objectif.

O.K., allons-y. Il faut trouver le point faible de Sharon et passer à l'attaque. Elle vit à l'étranger. Comment tourner ça à mon avantage et transformer « L'absence renforce l'amour » en « Loin des yeux, loin du cœur » ? Je dois effectuer des recherches.

Est-ce que c'est affreux ? Quel genre de fille cherche à piquer le petit ami d'une autre ?

Une fille comme Cheryl.

Une fille mauvaise.

Pas nécessairement. Il n'y a rien de personnel, c'est juste du business, comme on dit. La loi économique, l'offre et la demande. (Je me demande ce que Russ offre dans l'histoire ?) Si les affaires, c'est la guerre, alors l'amour aussi ! Et le capitalisme constituant le cœur du rêve américain, je dois effectuer mon devoir de citoyenne.

De plus, si Russ aime tant Sharon, peut-il m'expliquer pourquoi il a flirté avec moi ?

Revoyons quelques statistiques de départ.

1. Il n'est pas marié.
2. Il n'est pas fiancé (pas encore).
3. Il sort avec quelqu'un qui vit dans une autre ville. Dans un autre pays.
4. Un type ne succombe pas à la tentation s'il n'en a pas envie. (Si je gagne, je rends service à Sharon ; elle ne mérite pas de passer sa vie avec quelqu'un qui ne l'aime pas vraiment.)
5. Terminons par un détail loin d'être négligeable : je l'ai surpris plus d'une fois en train de regarder mes seins.

Je repère Nick dans la file du déjeuner.

— Salut.

— Hé, mec... !

Comment peut-on m'appeler « mec » avec ce décolleté ?

— ... Quoi de neuf ?

— Pas grand-chose. J'ai faim, c'est tout. Où est ton acolyte ?

— Au club marketing. Ou celui de l'immobilier. Qui sait, avec ce type ?

Pour une fois, je suis heureuse que Russ soit porté disparu. Je veux parler à Nick sans interférence.

Je me sers quelques légumes du bar à crudités.

— Ça t'ennuie si je m'assieds avec toi ?

Son assiette disparaît sous un globe de gratin de pâtes.

— J'allais regagner ma chambre, mais nous pouvons manger ici si tu veux.

— Pourquoi pas ? Nous avons bien besoin d'une pause.

J'essaie de paraître blasée, comme si mon seul objectif était de faire une pause. Tandis que nous bavardons, je tente de trouver une façon fine et détournée de m'informer sur Sharon.

— Comment vont tes études ?

— Pas mal. Mais j'ai du mal à me concentrer.

— Un effet secondaire de l'herbe...

Il sourit timidement.

— C'est tellement évident ?

— Le collyre pour les yeux t'a trahi.

— C'est Russ qui est parano à l'idée que les gens devinent...

Sans le faire exprès, il me donne enfin quelque chose à me mettre sous la dent.

— ... Il en devient idiot. Il a peur que je ne sais quelle fille de seconde année ne cafte à

sa petite amie ou un truc de ce genre.

Ma mission de renseignement s'avère plus facile que je ne pensais.

— Sharon a des espions ? je demande sur le ton de la plaisanterie.

— Je crois qu'elle a une amie à LWBS.

Oh ! Je prends une bouchée de salade et essaie de paraître pensive.

— Elle ne sait pas qu'il fume ?

— Nan. Elle n'est pas d'accord...

Il enfourne une pleine fourchette de pâtes au gratin.

— ... Ce n'est vraiment pas bon.

Je tente de ramener la conversation à Sharon.

— Elle est autoritaire ?

— Qui ?

Qui ? Je dois faire tout le travail ? Je me retiens de lever les yeux au ciel.

— Sharon.

— Je ne sais pas. Peut-être. Elle force Russ à l'appeler tous les soirs. Je crois que ça l'ennuie.

Ça l'ennuie ? Tant mieux !

— Pourquoi n'est-elle pas venue ici avec lui ? Ce n'est pas sérieux entre eux ?

Sérieux, ça, ce serait mauvais.

— C'est sérieux, mais elle est enseignante à Toronto. Elle ne veut pas renoncer à son ancienneté, et puis, ce n'est pas facile d'obtenir un visa de travail pour les USA. Les lois d'immigration sont vraiment restrictives. De toute façon, je crois qu'il prévoit de retourner au Canada.

Quoi ? Au Canada ? Mon prince charmant veut vivre au Canada ? Ils n'habitent pas dans des igloos là-bas ? Je plaisante. Je sais qu'ils n'habitent pas dans des igloos. Enfin pas de vrais igloos.

— Je n'arrive pas à croire que nous ayons encore deux cours aujourd'hui, dit-il, changeant brusquement de sujet. Les lundis et les mercredis sont beaucoup trop longs.

— Au moins, nous n'avons pas école les vendredis, dis-je avant de finir tranquillement ma salade, absorbée par mes pensées.

Il paraît qu'immigrer aux USA est facile quand on est marié à un citoyen américain.

Je passe le cours d'économie à mettre au point mon plan stratégique.

S'il projette de retourner au Canada, elle est plus près d'atteindre son objectif que je ne le pensais. Je passe mentalement en revue ses points faibles. Elle est dominatrice, autoritaire, prude (toutes les enseignantes le sont, non ?) et elle n'est pas là. A l'attaque !

Stratégie : démontrer qu'à l'inverse de Sharon, je ne suis pas dominatrice.

- Tactique : Fumer de l'herbe avec lui.
- Tactique : Ne jamais lui dire ce qu'il doit faire.

Stratégie : Démontrer que je ne suis pas prude.

- Tactique : Porter des vêtements provocants.
- Tactique : Emailler ma conversation d'allusions sexuelles.

Stratégie : Comme il n'est pas fidélisé à la marque, lui montrer que de meilleures marques sont disponibles.

- Tactique : Démontrer combien nous sommes compatibles. Jouer sur le prestige d'un couple diplômé de LWBS.
- Tactique : Démontrer que nos emplois du temps coïncident au contraire du sien et de celui de Sharon. (Dommage que Toronto soit sur le même fuseau horaire.)

Stratégie : Comme il est facilement influencé par son entourage, s'assurer que celui-ci me préfère à Sharon.

- Tactique : Fumer de l'herbe avec Nick.
- Tactique : Faire croire à Nick que Sharon est une garce.

Stratégie : Tirer parti de ses tendances à l'achat impulsif.

- Tactique : Augmenter mon exposition numéro 1 (c'est-à-dire opérer un harcèlement à la limite de l'inquiétant).
- Tactique : Augmenter mon exposition numéro 2 (c'est-à-dire porter moins de vêtements).
- Tactique : Augmenter mon exposition numéro 3 (c'est-à-dire combiner la 1 et la 2, surtout quand il est vulnérable).

Quand la cloche sonne après CI, Nick lance à Russ :

— C'est l'heure d'un 4-20.

Je me penche par-dessus leurs pupitres, dans ma tenue moulante à l'excès, très décolletée et très rouge.

— S'il vous plaît, pourriez-vous éclaircir cette histoire de 4-20?

Nick rit et Russ paraît embarrassé.

— Ça signifie qu'il est l'heure de fumer un joint, dit Nick.

— Je crois que ça vient du code employé par la police californienne pour désigner la drogue, dit Russ.

— Non mec, dit Nick. C'est un mythe. Dans les années 70, c'est un groupe qui se retrouvait tous les jours à 4 h 20, après les cours, qui a inventé 4-20 comme code pour la marijuana afin de pouvoir en parler devant les professeurs et les parents.

— Exactement comme vous deux. Et il est maintenant...

De mon bras droit, je désigne la montre à mon bras gauche, augmentant ainsi mon

décolleté tandis que mes seins se pressent l'un contre l'autre.

— ...4h20

Nick acquiesce.

— Malin, hein ?

— Je crois que je vais me joindre à vous.

C'est parti pour la stratégie.

Je n'ai pas fumé depuis la fac. Ce n'était pas le truc de Wayne, donc pas mon truc. Mais le devoir m'appelle.

— On a rendez-vous maintenant ? demande Lauren dont le visage surgit de façon on ne peut plus inopportune entre les garçons.

— Non, dis-je.

— Et le devoir d'Organisation comportementale ?

Pourquoi s'obstine-t-elle à se mettre en travers de mon plan d'action ?

— Nous avons rendez-vous à 17 heures, dis-je en entraînant les garçons.

De retour au zoo, Nick ouvre la fenêtre de sa chambre avant de boucher l'interstice entre la porte et le sol avec une serviette.

Je m'enfonce sur le lit de Nick, le dos contre le mur. Nick s'assied à califourchon sur sa chaise d'ordinateur.

Russ s'assied à côté de moi. Excellent.

Nick ouvre un tiroir et en sort un genre de boîte à bijoux de bois. Il en extrait sa barrette de haschisch, un verre à liqueur et une longue paire de ciseaux.

Russ ferme les yeux et appuie sa tête contre le mur.

— Fatigué ? dis-je.

Il cligne des yeux.

— Ouais. Je crois que je me suis inscrit à trop d'activités.

C'est le moment de compatir.

— Cette école me tue. Je comprends ce que tu ressens.

Mon épaule effleure légèrement la sienne.

Il ne fait pas mine de bouger.

Lundi, 27 octobre, 8 h 39

Jamie hiberne

La sonnerie du radio-réveil sonne de nouveau. 8 h 39. Il faut être idiot comme moi pour décider de faire une sieste de neuf minutes. Pourquoi pas dix ?

Le 27 octobre est une date qui flotte quelque part hors du temps. Elle me parvient à travers ma semi-inconscience. Il y a vingt-neuf ans aujourd'hui, ma sœur Dara mourait.

Je tape sur l'alarme. Encore et encore.

Merde. 8 h 57. Je ne vais jamais arriver à l'heure. Autant sécher carrément. De toute façon, je n'ai pas fait les lectures requises. Je n'ai même pas acheté les livres. Je vais faire ça. Dormir encore une heure, puis aller acheter mes livres avant d'aller en cours de compa. Je suis tellement fatigué...

Toc toc...

— Allez au diable.

— Jamie, tu as dormi pendant les deux premiers cours, espèce d'idiot.

C'est Nick.

Je m'enfonce plus profondément sous les draps.

— Fatigué.

— Comme nous tous. Ouvre.

Je lui ouvre en grommelant avant de réintégrer mon lit.

Il s'installe sur ma chaise d'ordinateur.

— On nous a rendu les devoirs de CO.

— Alors ? Encore un B+ ?

Nous avons déjà obtenu des tonnes de B+. Les professeurs semblent s'être concertés pour décréter que nous étions bons, mais pas parfaits.

— Nan, dit-il avec un sourire.

— Pas B+, tu es sûr ? B alors ?

— Nan.

Il sourit toujours.

— A- ?

— Nan. A, mec. Nous avons obtenu A ! A partir de maintenant, nous sommes l'équipe gagnante. Mazel-tov !

— A ? Comment est-ce possible ?

— Nous sommes brillants, que veux-tu que je te dise ? Qui l'aurait cru ? On fête ça ce

soir dans la chambre de Kimmy. C'est son anniversaire, donc, double raison de faire la fête.

La chambre de Kimmy ? Je vais finalement être de retour dans la chambre de Kimmy ! Elle est tellement sexy ces derniers temps. Chemisiers décolletés, soutiens-gorge pigeonnants, pantalons de cuir moulant — fantastique ! Elle s'est même mise à manger des sucettes pendant les cours. De grosses sucettes d'un rouge brillant, qu'elle lèche, suce et qui colorent ses lèvres d'un rouge sang.

— Félicite-toi, mec, dit Nick. Ce sont tes idées farfelues et ton style éblouissant qui nous ont valu cette note.

— Je suis le roi du monde !

Et ma reine m'attend.

Après déjeuner, je repasse dans ma chambre prendre la liste des livres à se procurer quand le téléphone sonne.

— Bonjour ! je claironne.

— Jamie ?

— Marnie ! Comment vas-tu ?

— Bien, merci, et toi ? Comment se passe l'école ?

— Jusqu'ici, bien. Comment va le magasin ?

— Les affaires marchent, comme d'habitude. Je voulais te prévenir que j'ai livré les marguerites ce matin.

— Elle a ouvert la porte ?

— Oui.

— De quoi avait-elle l'air ?

Silence.

— Elle était en peignoir.

Comme tous les ans. Je remercie Marnie avant de raccrocher.

Deux fois par an, le 27 octobre et le 20 avril, les jours anniversaires de la naissance et de la mort de Dara, ma mère s'enferme dans sa chambre et je lui envoie des fleurs. Quand j'étais gosse, je m'asseyais derrière la porte et je l'écoutais pleurer. L'année de mes six ans, j'ai appelé dix fleuristes, jusqu'à ce que je tombe sur Marnie qui a accepté de livrer pour treize dollars et vingt-cinq cents de marguerites, les fleurs préférées de ma mère.

Ma mère ne m'a jamais remercié, mais elle les garde sur sa table de nuit jusqu'à ce qu'elles se fanent. Elle ne parle jamais de Dara. Mon père non plus. Il n'existe qu'un seul album d'elle, que ma mère garde dans sa chambre, à l'écart des albums de famille débordant de photos de moi, d'Amanda, d'Erin et de la fille de quatre ans d'Erin, Jenny. Il n'existe pas beaucoup de photos de Dara de toute façon. Elle n'avait que six mois lorsqu'elle est morte.

Amanda n'avait que deux ans quand Dara a succombé à la mort subite du nourrisson et

ne se rappelle rien. Mais Erin qui avait cinq ans se souvient d'une profusion de hurlements et de pleurs, puis de la police et de la famille envahissant la maison.

Les fleurs sont ma façon de dire à ma mère combien je suis désolé, même si je sais que je n'y suis pour rien.

Si Dara n'était pas morte, mes parents ne m'auraient pas eu. Ma mère avait toujours voulu trois enfants.

Je m'habille et me rends à la librairie. Malheureusement, nulle trace des livres dont j'ai besoin. J'avise un vendeur qui compte les T-shirts LWBS et lui demande de l'aide.

— Nous ne les avons plus, me dit-il après avoir consulté son ordinateur.

— Et dans le fond ?

— Nous n'en avons plus aucun, désolé.

Il se remet à compter.

— Vous plaisantez ?

Il me regarde comme si j'étais débile.

— Nous sommes en rupture de stock depuis un mois. Désolé.

— Et comment suis-je censé effectuer les lectures obligatoires ?

— Dites à votre professeur que vous avez traîné à les acheter. Peut-être qu'il en commandera d'autres.

Ça va me valoir un A, c'est certain.

Russ fait tourner la bouteille

Du sang coule sur mon visage.

A vingt-six ans, je ne sais toujours pas me raser correctement. Devoir me raser en public n'arrange rien. Je ne sais pas non plus utiliser correctement le fil dentaire. Le dentiste de Toronto auquel j'ai rendu visite m'a prévenu que j'allais perdre mes dents si je ne m'y mettais pas. Son assistante m'a même montré comment opérer : enrrouler le fil autour du majeur afin de laisser les pouces et index libres de le manœuvrer. Tous les soirs. Allez ! Qui fait ça tous les soirs ? Je parie que Superman n'a pas besoin de fil dentaire. Il a probablement des super dents.

- On se fait beau pour ce soir ? dit Nick en me tapant dans le dos.
- La barbe me gênait, je mens.
- On se retrouve dans la chambre de Kimmy ?

La chambre de Kimmy. Je n'ai encore jamais pénétré dans la chambre de Kimmy. J'ai fait tout mon possible pour ne pas me retrouver dans l'antre de Kimmy. Ça ne peut mener à rien de bon. En fait, voilà le dilemme. Cela peut mener à quelque chose de très bon, et je ne parle pas d'éthique.

- A tout à l'heure.
- Tu y seras ? Pas de réunion du club de lancer de javelot ou quoi ?

Nick trouve drôle que je me sois inscrit à tous les clubs existant sur le campus.

- Il n'y a pas de club de lancer de javelot.
- Ah non ? J'espère que tu ne paies pas de frais d'adhésion à tous les clubs auxquels tu t'es inscrit.
- Pas de frais d'inscription. Seulement le prix du sang.

C'est vrai que j'ai peut-être eu les yeux plus gros que le ventre.

Hier, après les cours, j'ai joué un peu au basket, puis j'avais une réunion à l'association de marketing, puis à l'association de l'immobilier, puis avec le groupe pour travailler sur notre devoir de CO. Ensuite j'ai fumé un joint avec Kimmy et nous avons discuté pendant deux heures. Sharon m'étranglerait si elle savait que je fume autant. Des cigarettes aussi. Mais fumer semble tellement naturel ici. Après le joint, j'ai fini de préparer mon intervention pour le cours de communications intégrées avant d'appeler Sharon. Après, comme je n'arrivais pas à dormir, je suis descendu dans la pièce commune. Kimmy était là, elle m'a dit qu'elle n'arrivait pas à dormir non plus. Alors nous sommes allés fumer un autre joint.

- Personne ne t'en voudra de laisser tomber un club ou deux, dit Nick.

Je crois que si. Surtout que je me suis débrouillé pour être de tous les comités de direction, sauf celui du club de basket.

— Peut-être vais-je laisser tomber le basket.

Il porte sa main à la poitrine.

— Tu me fends le coeur, mec. Tout, mais pas le basket.

— Tu vois ce que je veux dire ? Je ne peux pas choisir. Je crois que je vais tous les garder. D'ailleurs, j'aime tout. Je ne veux rien rater.

Je presse un mouchoir contre mon menton qui saigne toujours.

*

* *

— Je rentrerai peut-être tard, ce soir, dis-je à Sharon. Je vais à une fête. Je te rappelle plus tard ?

— A quelle heure vas-tu rentrer ? Où se déroule la fête ? Tu n'as pas cours demain ?

C'est pas vrai. Ces derniers temps, Sharon enquête sur tous mes faits et gestes, et ça m'énerve. Elle m'en veut de ne pas rentrer à la maison pour le Thanksgiving canadien.

— Je ne sais pas, chez quelqu'un. Et oui, j'ai cours demain matin.

Je ne lui précise pas que le quelqu'un en question s'appelle Kimmy. Ni que j'ai passé le cours, hypnotisé, à contempler ladite Kimmy sucer sa sucette rouge, à la regarder porter la sucette à sa bouche, la ressortir... dedans... dehors... dedans... dehors... Quand je lui ai demandé ce que je devais apporter à la fête, elle a ronronné :

— Toi. Viens.

Elle a appuyé sur le mot « Viens ». Du moins, il m'a semblé. Vraiment ? J'ai l'impression qu'en ce moment, ce n'est pas mon cerveau qui se charge de penser. J'ai passé la journée à l'imaginer en soutien-gorge pigeonnant noir, string assorti, la ficelle d'un ballon rouge à la main.

— Ne sois pas grognon, dit Sharon. Je m'informais, c'est tout. Excuse-moi de m'intéresser à ta vie. Peut-être que si tu revenais à la maison une fois de temps en temps...

— Tu sais que je suis désolé de ne pas pouvoir rentrer. Je reviendrai pour le Thanksgiving américain.

— C'est ça. Si tu as le temps.

Pourquoi faut-il toujours qu'elle me culpabilise ? Elle ne comprend pas l'importance de mes études ?

— Je dois y aller.

— Bien. Salut.

Elle raccroche sans me dire « Je t'aime » ni « Sois sage ». Elle dit toujours « Sois sage ». Je me demande si ça veut dire que je peux ne pas l'être.

— Bonsoir, dit Kimmy en ouvrant la porte.

Elle ne porte pas de soutien-gorge pigeonnant assorti d'un string, mais une robe moulante rouge, courte et décolletée, et des sandales rouges à lanières et talons hauts. C'est pas vrai.

Jamie, Lauren et Nick sont déjà assis en tailleur sur le sol. Jusqu'à maintenant, Jamie est arrivé en retard à tous les cours, mais ce soir, il est à l'heure.

Un pique-nique s'étale sur la moquette. Fromages gourmets, crackers, cinq bouteilles de vin ouvertes et une de Coca. Près de son lit, les haut-parleurs du lecteur CD diffusent un disque des Barenaked Ladies.

— *Pour vous*, dit-elle en me tendant un verre de plastique blanc.

— Merci. Et joyeux anniversaire.

— Tu as vu comme elle est sexy ? dit Jamie avant de s'empiffrer d'un cracker croulant sous le brie.

— A tomber, je réponds.

Devant son regard meurtrier, je tente d'alléger l'atmosphère :

— Sommes-nous les seuls invités ?

Kimmy nous regarde. *Me* regarde. C'est pas vrai. Sharon. Sharon. Sharon.

— Oui, dit Kimmy. J'ai invité Layla mais elle a prétendu avoir une réunion de groupe. Peu importe. Nous aurons davantage de vin...

Elle lève son verre.

— ... Je voudrais porter un toast. A un groupe brillant et à ses brillants travaux.

Nous faisons tous tinter nos verres. (Ou plutôt nos verres en plastique produisent un bruit sourd.)

— Tchinn, tchin, dit Lauren.

Je me déplace. Le lit de Kimmy grince quand je m'assieds dessus.

Jamie enfourne un autre cracker dans sa bouche.

— Et à toi, douce Kimmy, pour avoir organisé ces festivités. Et pour me passer le Coca Light afin que je fasse de nouveau le plein.

— Light ? dis-je. Je ne savais pas que tu comptais les calories, dit Nick.

— C'est plus productif que de compter le nombre de fois où tu as louché dans le décolleté de Kimmy, rétorque Jamie.

Kimmy se penche sur Nick pour remplir le verre de Jamie. Ses seins débordent de sa robe. Quand elle se redresse, une goutte tombe sur son genou.

— Ne vous inquiétez pas, il y en aura pour tout le monde, dit-elle.

— Hé, Lauren, dit Nick, pourquoi tu ne lèches pas cette goutte ? Tu en meurs d'envie.

— Quel porc tu fais, lui répond-elle en lui décochant son coude dans le bras.

— Pourquoi pas ? demande Kimmy.

Elle s'assied par terre, croise ses jambes et sa robe remonte sur ses cuisses d'un blanc

crémeux.

— Je suis vexée. Je ne suis pas ton type ?

— Trop mince, répond Lauren.

— Tu sais à qui tu ressembles ? demande Jamie à Kimmy. A Sharon Stone dans *Basic Instinct*. La scène de l'interrogatoire. Tu t'en souviens ? Tu portes une culotte ? Non, ne me dis rien. Laisse-moi imaginer.

Elle croise les jambes, puis les décroise de nouveau.

— Tu ne le sauras jamais.

La curiosité me pique — tout comme la partie sud de mon anatomie. Je me demande à quoi ressemblent ses poils pubiens. Epilés avec soin ? Rasés. Je la sens adepte de l'épilation radicale.

J'avale mon verre d'un seul coup. Le vin qui coule dans ma poitrine me donne chaud. Je dois cesser d'imaginer les poils pubiens de Kimmy. Bruns. Brun foncé ou brun chocolat ? Stop. Je ne peux pas m'en empêcher. Si seulement j'étais doué de la vision à rayons X de Superman, je verrais à travers sa robe. A moins que ce ne soit une jupe ? Je ne me souviens jamais de la différence. Sharon ma expliqué, mais je ne m'en souviens jamais. Sharon. Sharon. Sharon. J'aimerais posséder un superpouvoir qui me permettrait de cesser de penser à... à... Sharon.

Une heure et sept verres de vin plus tard, je vois vraiment à travers la robe de Kimmy. Ma vue à rayons X est peut-être due à l'alcool, mais ça marche. Je détaille ses mamelons tandis qu'elle se penche pour faire tourner une bouteille. La bouteille tournoie deux fois avant de heurter un fromage.

— Vous avez déjà joué à la bouteille tournante ? demande- t-elle.

— Ça compte si je jouais tout seul ? demande Jamie.

— Epargne-nous les détails, lance Nick. Allez, jouons.

— Tu as dix ans ou quoi ? râle Lauren.

Jamie se frotte les mains.

— Je suis partant.

— Bien sûr que tu es partant, rétorque Lauren. Comme si tu allais laisser passer une chance de fourrer ta langue dans la bouche de Kimmy.

— Une nouvelle chance, précise Nick.

Kimmy se tourne vers moi en rougissant.

— Je joue si Russ joue.

Tous les regards se tournent vers moi. On dirait un remake de la foire des associations. Comment refuser ?

Faire tourner la bouteille n'est pas tromper. C'est un jeu. Comme le basket.

— J'en suis.

Kimmy attrape l'une des bouteilles et boit ce qu'il en reste.

— Poussez le fromage que nous puissions faire tourner cette petite chérie...

Nick et Jamie applaudissent.

— ... voilà les règles, dit-elle. La première fois qu'on tombe sur quelqu'un, c'est un baiser sur la joue. La seconde fois, un baiser sur les lèvres. La troisième fois, avec la langue. La quatrième...

— Une pipe, dit Nick.

Lauren lui envoie de nouveau un coup de coude.

— Pas de pipe, proteste-t-elle.

— Ne t'inquiète pas, dit Jamie, nous ne t'en voudrons pas si tu manques d'expérience.

— Ha, ha, rit-elle. La troisième fois, c'est avec la langue, la quatrième on a droit de se servir de ses mains, et la cinquième, c'est sept minutes dans le placard.

Le visage de Nick s'éclaire.

— Si tu tombes sur Kimmy, est-ce que nous pouvons tous entrer dans le placard et regarder ?

— Seulement si tu tombes sur Jamie et que nous pouvons regarder, réplique-t-elle en le menaçant d'une bouteille.

Nick se saisit de la bouteille et la fait tournoyer.

— Je commence. L'heureuse gagnante est...

Le goulot de la bouteille s'arrête sur moi. Lauren, Kimmy et Jamie applaudissent.

— Il n'en est pas question, dis-je.

— Tends les lèvres, Russ, dit Jamie.

— Je crois que je devrais recommencer, lance Nick qui a viré au rouge vif.

— Ne sois pas si homophobe, dit Lauren. Homme ou femme, quelle importance ? Tout être humain est un être sexuel.

— Je n'ai rien contre les hommes qui s'embrassent, simplement, je ne veux pas être celui qui embrasse.

— Ni celui qui se laisse embrasser, dis-je.

— Tu as déjà entendu parler de l'échelle du degré d'homosexualité ? demande Lauren. Impossible que vous vous trouviez tous les deux à l'extrémité cent pour cent hétéro.

Nick l'ignore.

— Je modifie les règles. Chaque fois qu'un mec tombe sur un autre mec, ils jouent au jeu de la vérité ou ils relèvent un défi à la place.

— C'est de l'arnaque, dit Lauren en étirant ses jambes devant elle.

— Votons, dit Nick. Qui est pour ?

Jamie, Nick et moi levons la main.

— Ce n'est pas juste, dit Kimmy. Nous sommes minoritaires.

— Nick mon pote, que choisis-tu ? dis-je. Vérité ou défi ?

Nick bombe le torse.

— Défi.

— Je te défie d'embrasser Russ, dit Lauren.

— Tu y tiens on dirait, dis-je. J'ai un défi. Je défie Nick de boire le reste de cette bouteille cul sec.

Nick soulève la bouteille et en avale le contenu tandis que nous scandons « et glou, et glou, et glou... ». Quand il a terminé, il la brandit en trophée avant de la passer à Lauren à son côté.

— A ton tour.

— Pourquoi va-t-on dans le sens contraire des aiguilles d'une montre ? demande Jamie.

Lauren fait tourner la bouteille.

— Parce que nous sommes dingues et libérés.

La bouteille roule sur une serviette en papier avant de me désigner.

Les bouteilles ont un faible pour moi ou quoi ? Lauren m'embrasse sur la joue.

Jamie s'empare de la bouteille. Elle s'arrête sur Kimmy.

Il lève les bras en l'air.

— Waouh ! Viens par là, ma petite. Penche-toi — tu n'as jamais précisé de quelle joue il s'agissait.

— Ne joue pas à ça avec moi où tu vas perdre ton tour.

Elle lève son visage vers lui et il l'embrasse avec un horrible bruit de suction.

A moi. Je fais tourner la bouteille. Elle atterrit sur Nick.

— Vérité ou défi ? demande Kimmy.

— Défi, dis-je.

J'ai l'impression qu'on ne suit aucune règle précise quant à savoir qui doit défier qui.

— Je te défie d'ôter l'un de tes vêtements, dit Kimmy.

Mon visage s'enflamme comme si je venais de me raser trop vite, mais on peut le mettre sur le compte de l'alcool. Je déboutonne ma chemise.

— Il commence à faire chaud ici de toute façon.

Jamie fredonne la musique d'un film porno.

Il y a trois ans, j'aurais été incapable de me comporter ainsi. J'aurais eu honte de mon torse creux et inventé une excuse pour quitter la pièce. Mais aujourd'hui... Je me sens bien. Fort. Bourré.

Quand j'enlève ma chemise, tout le monde fixe mes pectoraux.

— Arrête de bomber le torse, dit Jamie.

— A moi, dit Kimmy sans détourner le regard.

Elle fait tourner la bouteille qui s'arrête...

Moi ? Moi ? Est-ce que ça va être moi ? Faites que ce soit moi ?

... entre Nick et Lauren.

— C'est plus près de Nick, dit Kimmy.

Nick tapote sa joue et elle l'effleure d'une bise rapide. Je tombe sur Lauren et pique sa joue d'un baiser. Puis Lauren tombe sur Kimmy. Nick, Jamie et moi applaudissons.

— Ça ne me dérange pas, dit Lauren.

— Moi non plus, dit Kimmy.

Lauren l'embrasse sur la joue.

Au tour de Jamie. Il atterrit sur Kimmy. Il applaudit et lui demande de tendre les lèvres.

Quand leurs lèvres se touchent, un frisson de jalousie me parcourt. Pourquoi tombe-t-il toujours sur elle ?

A moi. Kimmy, Kimmy, Kimmy... La bouteille désigne Lauren.

Mes pouvoirs de superhéros ne marchent pas. Elle tapote sa joue et je l'embrasse. Elle sent le propre, le shampoing antipelliculaire.

A Kimmy. La bouteille tourne et tourne et tourne et s'arrête... sur moi. Enfin. Kimmy se penche. Ses lèvres se posent mi sur ma joue, mi sur ma bouche. Je sens son souffle sur mes lèvres. Elle a un parfum sexy, épicé. Tout mon corps se raidit.

Je finis mon verre de vin. Et m'en verse un autre.

Nick tombe sur Jamie.

— Jeu de la vérité, annonce Nick.

— Combien de fois t'es-tu tripoté aujourd'hui ? demande Lauren.

Il réfléchit à la question.

— Deux fois.

— Beurk, grogne-t-elle.

— C'est toi qui l'as demandé.

Elle acquiesce, intriguée.

— Où fais-tu ça ?

Il hausse les épaules.

— N'importe où, mec. Dans ma chambre. Dans la salle de bains. Dans les toilettes du bâtiment Katz, dans...

Lauren lève la main pour l'arrêter.

— Je n'avais droit qu'à une seule question. C'est ma faute. A moi.

Elle fait tourner la bouteille qui pointe de nouveau vers Kimmy.

Nick, Jamie et moi applaudissons. Les filles échangent un léger baiser sur les lèvres.

Jamie tombe sur Nick.

— Mec, tu choisis le défi, dit Nick. Descends quatre doses de vodka.

Jamie secoue la tête.

— Je ne bois pas.

— Alors tu n'auras pas le droit de regarder Lauren et Kimmy s'envoyer en l'air.

— Ne le force pas à boire, dit Kimmy. D'ailleurs je n'ai pas de vodka.

Nick extrait une flasque d'argent de son sac à dos et la tend à Jamie. Puis il sort quatre verres à liqueur et les aligne sur le sol.

Jamie pousse un long soupir de tragédie.

— J'obtempère. Mais si je tombe dans les pommes, ne dites pas que je ne vous aurai pas prévenus.

Il avale les quatre doses en faisant la grimace.

A mon tour. Je fais tourner la bouteille, concentrant mes pouvoirs mentaux pour qu'elle s'arrête de nouveau sur Kimmy. Elle s'arrête sur moi.

— Tu dois te faire une pipe à toi-même, mec, dit Nick.

— Pourquoi es-tu tellement obsédé par les pipes ? demande Lauren. Ah ! Je parie que c'est parce qu'on ne t'en a jamais fait une.

— Tu perds ton tour, tranche Jamie d'une voix pâteuse. A Kimmy.

Ce n'est pas juste. Mais Kimmy tombe sur moi et j'oublie à la seconde ma conception de la justice.

— Encore ? dit Jamie. C'est nul. Ce jeu est nul.

Apparemment, l'alcool le rend geignard.

Kimmy se penche sur moi et doucement, précautionneusement, m'embrasse. Ses lèvres sont douces et humides. J'ai envie de l'attirer contre moi. Elle se rassied en me souriant.

Le jeu continue, mais je ne pense qu'aux lèvres humides de Kimmy.

Nick et Jamie applaudissent parce que Lauren est de nouveau tombée sur Kimmy.

— La langue ! La langue ! La langue ! Scandons-nous en chœur.

— Les hommes sont vraiment des êtres matures, n'est-ce pas ? dit Lauren en se penchant sur Kimmy.

Kimmy rejette ses cheveux en arrière. Les filles écarquillent les yeux et pointent toutes les deux la langue, comme si elles se moquaient d'un professeur dans son dos, puis se rapprochent jusqu'à ce que leurs langues se touchent. Nick et moi gémissons de plaisir.

— C'était trop court, s'écrie Jamie. Et je n'ai pas vu la moindre salive.

Nick hoquette.

— Mec, on n'est pas censé voir de la salive. C'est sans doute pour ça que Kimmy n'a jamais recouché avec toi.

Jamie lui lance un regard noir et fait tourner la bouteille. Elle s'arrête sur moi.

— Choisis le défi, dit Nick en agitant sa flasque. Jamie a un large sourire.

— Jeu de la vérité.

Nick hoche la tête avec un air de dégoût.

— Comment ça se fait que tu sois une telle mauviette ?

— C'est ta question ? demande Jamie du ton de quelqu'un qui s'ennuie.

— Non, répond Nick tout en avalant lui-même une lampée de sa flasque. Si tu devais choisir entre coucher avec le Pr Gold ou avec le Pr Swiley, laquelle choisirais-tu ?

— Le Pr Swiley. Elle paraît énergique. Russ, à toi.

Je crois que je suis d'accord avec lui. Swiley est énergique. Je parie qu'au lit elle a du punch. Je crois que je suis bien bourré. Je fais tourner la bouteille, qui désigne Kimmy. Enfin. Je me penche sur elle et elle se penche sur moi. C'est pas vrai. Ses lèvres s'entrouvrent, j'entrouvre les miennes et nos bouches ne font plus qu'une. Sa langue glisse dans ma bouche et frétille contre la mienne.

— Prenez une chambre, lance quelqu'un dans le lointain. Je stoppe. Je sens Jamie qui m'observe. Kimmy se passe la main dans les cheveux. C'est pas vrai. Je me verse un autre verre de vin.

Kimmy fait tourner la bouteille. Chaque parcelle de mon corps veut qu'elle s'arrête sur moi. Lauren. Nick applaudit.

— Hu dada !

Kimmy s'assied sur les genoux de Lauren, et, très lentement, elle l'embrasse. Langue, salive, le grand jeu. Nous regardons, hypnotisés, tandis que les mains de Lauren atteignent la poitrine de Kimmy.

Puis Kimmy caresse Lauren.

Nom de Dieu.

— Je crois que je viens de jouir, dit Jamie.

Kimmy et Lauren éclatent de rire et se détachent l'une de l'autre.

Kimmy à mes côtés sur le lit. Mon cœur cogne dans ma poitrine. Si nous étions seuls, je lui sauterais dessus.

— Vous pourriez recommencer ? demande Nick, les yeux exorbités.

C'est son tour et il tombe sur Lauren. Ils s'embrassent. Puis c'est Lauren qui tombe sur Nick.

— C'est le moment de tourner le dos à notre équipe, dit-il.

Lauren ouvre de grands yeux et ils s'embrassent de nouveau. Quand Nick saute sur elle, écrabouillant un morceau de brie au passage, elle lui décoche un coup de genou dans l'entrejambe.

— Bourreau des boules, dit-il en haletant.

— Ça devient ennuyeux, dit Lauren en le repoussant. On ne pourrait pas jouer à autre chose ?

A autre chose ? Quel autre jeu a une chance de se terminer par la langue de Kimmy dans ma bouche ? Il me faut sa langue dans ma bouche. Il me faut le contact de son corps sous le mien.

— Si on jouait à « Je n'ai jamais... », propose Nick, toujours haletant. C'est le jeu où l'on boit à tout ce qu'on a déjà fait.

— Je m'ennuie, gémit Jamie. C'est nul.

— Alors va-t'en, dit Nick. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, mec ?

— Je te l'ai dit. Je n'aime pas boire.

Nick l'ignore.

— Et « Vérité ou défi » ?

— On y a déjà joué, dis-je. C'était l'alternative pour ceux qui refusaient une sexualité alternative, tu te souviens ?

— Je défie les filles, dit Nick, d'enlever leurs chemisiers et leurs soutiens-gorge.

— C'est ça, dit Lauren.

— Je ne porte pas de soutien-gorge, dit Kimmy.

C'est pas vrai.

Nick entreprend d'ôter sa chemise.

— J'enlève la mienne, et vous les vôtres. Russ est déjà sans — il n'a pas l'air de s'en plaindre, n'est-ce pas ?

Lauren hausse les épaules.

— Je n'ai pas peur d'ôter mon chemisier. Je vais te dire : si tu te promènes les fesses à l'air, je te suis les seins à l'air.

Nick saute debout, son pantalon déjà à demi déboutonné.

— On se déshabille dans la salle de bains, et on fait l'aller-retour en courant jusqu'à la salle de bains du deuxième étage.

— Je vais dormir, déclare Jamie en se levant.

— Arrête de pleurnicher, lui dit Nick. Tu as un appareil photo ? Prenons des photos.

Jamie soupire lourdement.

— D'accord.

— D'accord, dit Lauren.

Elle avale une lampée de la flasque de Nick et sort en courant, son chemisier par-dessus la tête. La porte claque derrière eux.

La musique a dû s'arrêter il y a un moment. La chambre respire le calme. Kimmy pose sa main sur ma jambe.

— Seuls tous les deux, dit-elle.

— Seuls tous les deux.

Son visage, aux lèvres brillantes et humides, est à peine à deux centimètres du mien. J'ai la bouche sèche. Elle écarte les cheveux de sa figure.

— Je crois que nous devrions reprendre où nous nous sommes arrêtés.

Je crois qu'elle a raison. Je passe ma main dans ses cheveux, elle me regarde dans les yeux, et lentement, je me penche sur elle pour l'embrasser. C'est pas vrai.

Vendredi, 31 octobre, 22 h 30

Layla ne se laisse pas croquer

La musique résonne à travers les bouches d'aération. Encore une phrase.

Non ! Je repousse mon fauteuil à roulettes loin du bureau et ferme mon ordinateur portable. Je ne vais pas travailler le jour de Halloween. Le devoir d'économie peut attendre demain. Je descends dans la pièce commune en me dandinant. Je porte mon costume depuis deux heures, la poitrine engoncée dans une large coquille verte, en collants verts et chaussures noires qui frappent le sol d'un bruit sourd.

Je dois cesser de penser au cours d'économie.

La fête bat son plein. Dans un coin, Kimmy, déguisée en geisha, remplit son verre. Pas question pour moi de boire ce soir. Je dois garder les idées claires pour tout à l'heure, quand je retournerai travailler.

— Layla, j'ai du nouveau, me dit Kimmy.

Elle me fait signe et je m'approche, aussi près que me le permet mon costume. Va-t-elle enfin avouer ce qui se passe entre elle et Russ ? Elle ne m'a rien dit, mais je perçois de l'électricité entre eux. Il se passe quelque chose. Je n'approuve pas, mais cela ne me concerne pas. Je suis un peu déçue qu'elle ne se soit pas confiée à moi. Peut-être sent-elle que je n'encouragerai pas l'infidélité de Russ. Ou peut-être m'en veut-elle parce que je ne suis pas venue à sa fête d'anniversaire. Ce n'était pas ma faute, j'avais du travail.

Elle détaille ma tenue.

— En quoi es-tu déguisée ?

— En M&M's.

Les M&M's ne sont pas mes chocolats préférés, je préfère les Snickers, mais les accessoires d'un costume de M&M's sont plus faciles à trouver. Je ne tenais pas à me scotcher des noix et du caramel sur tout le corps.

— Tu es très jolie, lui dis-je.

Personnellement, je ne porterais jamais un costume évoquant la soumission, mais bon. Elle est vraiment jolie avec sa courte robe japonaise rouge, son épais eye-liner noir et ses baguettes rouges dans les cheveux.

— Tu aurais dû peindre ton visage en blanc.

— J'aurais obtenu un effet plâtreux alors que je veux un effet sexy...

Elle baisse la voix pour ajouter :

— ... J'ai des nouvelles de Brad.

Brad ?

— Bradley Green ?

Mon Bradley Green ?

— Le seul, l'unique. Il ne vit pas en couple.

Oui !

— Comment le sais-tu ?

— J'ai trouvé son numéro sur internet et je l'ai appelé. La voix mâle sur le répondeur a répondu : « Je suis absent pour le moment. »

Je la regarde, attendant la suite.

— Quoi ? Quand ? Pourquoi ?

— Cet après-midi. J'attendais que tu le fasses toi-même, mais tu parles beaucoup sans agir. Alors, pour te remercier de m'aider à étudier, je l'ai appelé.

Essaie-t-elle de me piquer mon mec potentiel ? Non, une amie ne ferait pas ça. Encore que Kimmy, si.

— Merci. Et... ?

Kimmy rit.

— Pour une fille intelligente, tu as parfois l'esprit lent. Tu ne comprends pas ? « *Je suis absent* », et pas « *Nous* », comme dans le cas où il aurait une petite amie à la noix en puissance.

— Je ne peux pas croire que tu l'aies appelé, dis-je, mi-stupé- faite, mi-jalouse qu'elle ait entendu sa voix. A quoi ressemble sa voix ?

— Sexy. Sérieuse.

Oui ! Deux qualités que j'adore.

— Tu n'as pas laissé de message, n'est-ce pas ? je demande, soudain prise de panique.

Elle a appelé un candidat. Pour moi. On ne doit pas appeler un candidat. C'est totalement contraire à l'éthique.

— Ne sois pas idiote. J'ai juste écouté son message. Et j'ai bloqué mon numéro, aucune trace sur son identificateur d'appel. Vite, fais comme si nous étions très occupées à parler.

— Nous ne sommes pas très occupées à parler ?

— C'est Russ, souffle-t-elle.

Ah ! Je savais bien qu'il se passait quelque chose. Je jette un œil autour de la pièce.

— Où ?

— Arrête de regarder ! Continue de parler.

— D'accord. As-tu commencé le nouveau devoir d'économie ? J'ai travaillé dessus toute la semaine. Il représente une incroyable quantité de travail. Enfin, le cours de communications intégrées se termine cette semaine, nous pourrons ainsi nous concentrer sur les autres cours du mardi et du jeudi après-midi.

— Pas de l'école. Parle de quelque chose d'autre. Quelque chose d'autre ? De quoi d'autre pourrions-nous parler ?

— Alors, trouve un sujet de conversation toi-même.

— Pourquoi ne vient-il pas me parler ? soupire-t-elle.

J'observe avec concupiscence un bol empli de mes petites cousines (les M&M's), mais ma parano des bactéries m'empêche de succomber à la tentation. Tout le monde sait que les hommes ne se lavent jamais les mains après s'être rendus aux toilettes.

Un flash de lumière aveugle Kimmy.

— Qui ça, *il* ? demande Jamie en baissant son appareil photo.

Il est habillé tout en noir et porte un T-shirt *The Enquirer*.

— Alors monsieur le photographe, dis-je, comment allez-vous, ce soir ?

— Très bien. Tu es très sexy, Kimmy.

Il s'empare de sa main et y dépose un baiser. Elle lui fait une révérence.

Puis il soulève la mienne.

— Layla, tu es délicieuse.

Ses doigts sont chauds et moites. Je me sens toujours mal à l'aise près de Jamie. Je crois que c'est à cause de mon travail chez Rosen Brothers, parce que je suis en partie responsable de son licenciement. Je me demande comment il a formulé son renvoi dans son dossier de candidature à LWBS pour ne pas donner une impression négative.

— Merci, dis-je, tentant de faire taire mon sentiment de culpabilité.

Au lieu d'embrasser ma main, il la lèche.

— J'espérais que tu fondrais dans ma bouche.

Kimmy me donne un coup de coude.

— Il vient vers nous, murmure-t-elle avant de prendre une longue gorgée de son verre.

En effet, Russ se dirige vers nous en compagnie de Nick.

Sincèrement, je ne vois pas ce qui la rend gaga chez ce type. C'est vrai qu'il est beau, mais il semble mal à l'aise, comme si son slip était trop serré. Il est déguisé en Superman, avec une cape et un S géant cousu sur son T-shirt.

Kimmy change de maintien. Elle projette instantanément la poitrine en avant et rentre le ventre.

— Salut, Russ. Tu veux boire quelque chose ? Jamie ?

Elle prend son rôle de geisha au sérieux.

— Oui, merci, dit Russ en tendant son verre de plastique.

Jamie refuse d'un signe de tête.

— Je ne bois que quand je suis déprimé, or je suis d'excellente humeur. Hé, les filles, quel effet ça fait d'être les plus belles filles de la soirée ?

Kimmy pouffe.

— Nous sommes les seules présentes. On dirait que nous sommes les seules filles de LWBS.

— Davantage de femmes devraient être admises l'année prochaine, dis-je. Enfin, s'il ne tenait qu'à moi...

— Que veux-tu dire par là ? me demande Jamie.

— Je fais partie du comité d'admission.

— Et tu admets des femmes uniquement parce que ce sont des femmes ? demande-t-il en élevant la voix. Tu trouves ça juste ? Les hommes n'ont pas les mêmes droits ?

— Quand tout le monde sera à égalité sur le terrain de jeu, les hommes auront les mêmes droits. Légèrement avantager les femmes est plus que justifié étant donné la discrimination dont elles ont souffert.

— Tu ne veux pas que les élèves de ta classe soient simplement les meilleurs ? Et non des gens qui se trouvent là pour remplir un quota ?

— Une classe de MBA a plus de valeur quand elle est diversifiée. Exactement comme nos groupes de travail sont plus forts quand ils ne sont pas composés de cinq ingénieurs, notre classe est plus forte si elle n'est pas composée de cent hommes blancs.

Jamie croise les bras et plisse ses sourcils qui n'en forment qu'un.

— Je crois qu'on ne devrait juger les gens que sur ce qu'ils apportent.

— Moi aussi. Et je crois que les femmes apportent quelque chose de différent.

Je prends une profonde inspiration et tente de me calmer. Quel crétin.

Il lève les sourcils.

— Je ne suis pas un crétin parce que je pense différemment.

Je ris.

— Comment as-tu deviné ma pensée ?

— Un photographe sait tout, dit-il en louchant sur le bol de M&M's. Parlons d'autre chose...

Il se gratte la tête.

— ... Sais-tu pourquoi notre dortoir est appelé le zoo ?

Je me détends. Fin de la dispute.

— Non.

— C'est le magnat de l'immobilier Richard M. Zuan qui a construit gratuitement notre résidence, en guise de donation. Or, ses amis l'appelaient ainsi. Zoo. Intéressant au niveau statistique, non ?

Un crétin qui en sait long.

— Très intéressant. Quand j'obtiendrai mon diplôme, je donnerai de l'argent pour un fabuleux bar à salade à la cafétéria. Ça m'énerve qu'il n'y ait pas de bar à salade. Cette idée m'obsède. Je pensais lancer une pétition.

— Hilarant.

Il plonge sa main dans le bol de M&M's.

— Quelles sont tes autres obsessions ? Les devoirs ?

Il mastique bruyamment et un morceau de coquille verte se colle sur ses lèvres.

— Je suis légèrement obsédée par le devoir d'économie.

Le devoir sur lequel je devrais être en train de travailler en ce moment, au lieu de fixer une coquille verte. Il ne la sent pas, la coquille. Lèche tes lèvres, bon sang !

— Tu l'as déjà commencé ?

Commencé ? Il plaisante ou quoi ?

— J'ai déjà rédigé trois brouillons. Je vais partir dans quelques minutes pour m'y remettre.

— C'est vendredi soir. Et c'est Halloween. Ce devoir n'est pas à rendre avant Thanksgiving.

— Tu ne comprends pas ? C'est de ça que je te parle quand je parle d'obsession. Je n'arrête pas d'y penser. Je veux qu'il soit parfait.

Il hoche la tête et la coquille verte oscille à l'unisson.

— Il faut te relaxer, chérie. Tu as besoin d'un verre. Mais plus je pense à ce devoir, plus je déprime, soupire-t-il.

Je ris de nouveau.

— Alors si tu es déjà déprimé, pourquoi ne pas m'accompagner ?

Lundi, 3 novembre, 9 h 10

Jamie, enfin à l'heure

— Votre assiduité sera notée, dit le Pr Matthews. Le cours d'organisation comportementale n'est pas optionnel.

Il l'est pour certains, me dis-je en regardant autour de moi.

Seulement dix d'entre nous sont présents aujourd'hui. Dix sur soixante-deux. Oy.

Je ne sais pas ce qui m'épate le plus, que seulement dix personnes décident de venir en cours, ou que je sois l'une d'entre elles.

Il est plus que probable que les absents soient en train de soigner leurs gueules de bois après la fiesta de Halloween qui s'est étirée jusqu'à la nuit dernière. L'association des étudiants avait acheté trop de bière, alors il a été décidé de prolonger la fête tout le week-end. La nuit dernière, le vacarme dans la salle commune a duré jusqu'à 3 heures.

— Quelqu'un peut-il me définir la théorie de l'expectative ? demande Matthews.

Layla lève la main. Elle a vraiment une jolie main. Aux doigts longs et fins arborant une french manucure. Etonnant que je ne les ai pas remarqués auparavant, étant donné qu'elle lève toujours la main pour répondre aux questions de Matthews. Et à celles de Douglas, de Gold, de Martin et de Rothman.

Chaque fois quelle ouvre la bouche, Nick et Russ lèvent les yeux au ciel.

Les professeurs l'adorent. Surtout Rothman. Il passe son temps à la regarder. J'ai l'impression qu'ils sortent ensemble. Je ne serais pas surpris qu'une étudiante top-niveau accroche avec le jeune prof dans le coup.

— Oui Layla ? dit Matthews.

— La force de la motivation est égale à l'expectative multipliée par la détermination multipliée par la capacité à créer des liens.

J'interviens :

— Moi qui croyais qu'il s'agissait d'espérance de vie.

Matthews me lance un regard noir.

Je ne sais pas comment j'ai pu ne pas reconnaître la voix de Layla l'autre jour dans la douche. Elle est si peu commune. Rauque et sexy. Si elle n'était pas étudiante à Sup de Co, elle pourrait se faire embaucher par le téléphone rose.

Etrange, comme Kimmy et Layla sont devenues proches. Toutes les deux forment vraiment un couple mal assorti. Je donnerais cher pour être une petite souris et écouter une de leurs conversations. Ce serait comme écouter deux filles d'une émission de télé-réalité.

Aujourd'hui, Kimmy brille par son absence, comme le reste du groupe.

Comptabilité succède à organisation comportementale, et aucun des autres ne se montre. Mon groupe a déclaré le 3 novembre jour férié. La cloche sonne enfin. Layla s'étire avant de ranger sa perforatrice, sa règle, son surligneur rose, son surligneur jaune et son stylo violet dans sa trousse de peluche rose. Au début du premier cours, je l'ai observée qui en extrayait ces mêmes articles en ordre exactement inverse. Stylo, surligneur jaune, surligneur rose, règle, perforatrice. Sa méticulosité m'intrigue. Je la trouve sexy.

Elle range soigneusement sa trousse dans son sac, puis fait de même avec le classeur, le livre et le dossier de comptabilité, et pour finir son lecteur de mini-cassettes. Le sac de Layla ne ressemble pas à n'importe quel sac. Avec ses roulettes et sa poignée, il tient davantage d'un bagage à main. Elle le traîne derrière elle où qu'elle aille, et je me demande pourquoi j'ai envie de tout apprendre de ce qui la concerne.

Nous nous croisons à la porte. Elle me fait un petit signe dénué d'enthousiasme, comme si elle venait d'être élue Miss Bienvenue mais n'avait plus assez d'énergie. Je cherche quelque chose de drôle à dire mais je ne trouve que « Bonjour ». Ce n'est pas drôle. Même avec l'accent espagnol, que je prends pour une raison impossible à expliquer. Je n'ai rien d'espagnol. Je n'ai pas l'air espagnol. Je ne me suis même jamais rendu en Espagne. Ni au Mexique. Mon seul lien avec l'Espagne, c'est le jour où je me suis presque étouffé en avalant un burrito de travers.

— Tu as passé un bon week-end ? dis-je, laissant très vite tomber mon accent.

— Oui. Et toi ?

Je me racle le cerveau à la recherche d'une blague ayant trait à son sac à roulettes mais la fonction « humour » est visiblement en grève dans mon esprit. Eurêka ! Peut-être pourrais-je faire preuve de galanterie et lui proposer de traîner son sac ? J'ouvre la bouche et la referme aussitôt. Qu'est-ce qui cloche chez moi ?

— A tout à l'heure en stats, dit-elle, m'adressant son petit signe de la main avant de disparaître au fond du couloir.

— Au revoir.

Et j'ai l'illumination. J'aurais dû dire :

— A quelle heure est ton vol ?

Peut-être puis-je le garder pour plus tard ?

Avant de me rendre à la cafétéria, je passe prendre les photos que j'ai données à développer samedi au drugstore du campus. Je m'assieds pour les regarder. D'abord, une dizaine de prises de vue de la fête de Halloween qui ne rendent pas si bien que ça. Trop sombres. Puis quelques photos de la soirée de la bière de la semaine dernière. Un peu plus claires. Ensuite, la poitrine de Kimmy. Couverte d'un T-shirt fuchsia, bien sûr. Je l'ai prise la semaine dernière pour animer un peu notre réunion de groupe.

Les dix photos suivantes montrent les fesses malingres de Nick et les seins ballottants de Lauren lors de leur course dénudée, post-jeu de la bouteille.

C'est le genre de nuit dont on se souvient. Bien que je ne m'en souviennne pas beaucoup. Les quatre verres de vodka ont atteint mon cerveau directement et m'ont mis d'une humeur de chien. Tout ce dont j'ai été capable de me souvenir, le lendemain matin, c'est que boire ne me réussissait pas.

Je revois en flash-back l'accident de vélo dont j'ai été victime en troisième. Une voiture qui tournait à gauche ne m'a pas vu. J'ai été éjecté de l'autre côté de la rue. J'ai passé deux semaines à l'hôpital avec fractures de la mâchoire, de la jambe et du bras. Les médicaments me rendaient triste, ou fou. Les journées n'étaient pas les plus terribles, car je pouvais regarder des films. Mais les nuits se révélaient insupportables. Je fixais le plafond imaginant que je me trouvais dans un cercueil. Je pensais beaucoup à la mort. A ce qu'on devait ressentir quand on mourait. Au moment précis qui précédait la mort. J'avais sombré dans l'inconscience dès que la voiture m'avait heurté. Et si j'étais mort ? Qu'y a-t-il de pire, savoir ou ne pas savoir que la fin approche ? Quelle différence ? Quand c'est fini, c'est fini.

Dara a-t-elle su ? Un nourrisson peut-il savoir ?

Pourquoi Dieu permet-il la mort d'un bébé de six mois ?

Je n'aurais jamais dû travailler à l'hôpital après la fac. C'est ma mère qui m'avait obtenu ce poste — après la mort de Dara, elle est devenue infirmière. Elle travaille toujours à l'hôpital et s'y plaît beaucoup. Elle prétend que ce métier la rend plus forte, qu'elle a moins la sensation de subir les choses. Mais sur moi, travailler à l'hôpital a produit l'effet inverse. Et m'a rappelé à ces moments atroces. Quand je me suis fait virer, j'ai compris que je ne voulais plus jamais me trouver dans un hôpital.

Les gargouillements de mon estomac m'arrachent à mon déprimant retour dans le passé pour me propulser dans la queue de la cafétéria.

Je gratifie la serveuse d'un sourire et de ma meilleure imitation de Brando.

— Stella !

— Hé, petit. Aujourd'hui, prends la pizza.

— D'accord.

Cari tape mon menu.

— Jamie, mon pote. Comment ça va ?

— Splendide. Et toi ?

— Faut pas se plaindre.

Il tape le numéro de ma carte temporaire sur son clavier.

— Tu vas en avoir une définitive un jour ?

— Ces damnés bureaucrates !

Heureusement, Cari est le seul à remarquer ma carte étudiant peu orthodoxe. Il faut vraiment que je remédie à la situation avant qu'elle ne constitue un problème.

Sauf que je n'ai pas la moindre idée de comment y remédier.

Nick, Kimmy et Lauren sont assis près de la fenêtre.

— Bonjour, beauté, dis-je à Kimmy en me glissant à côté d'elle. Et bonjour, ou plutôt bon après-midi à vous tous. Comment allez-vous ?

Lauren agite son Snapple dans les airs.

— J'ai glissé dans du vomi. Quelqu'un a encore vomi sur le sol de ma salle de bains la nuit dernière. Ça fait trois nuits d'affilée. Comment veux-tu que je me sente ?

Je couvre sa main tremblante de la mienne et la dirige sur la table. Personne n'a envie d'une douche de jus de fruit.

— Jalouse de ne pas vivre au même étage que nous ?

— Je préfère encore tremper tous les soirs dans les vomissures que discuter avec vous trois en me brossant les dents.

— Je parie que tu as une haleine d'hyène le matin, ricane Nick.

Je montre les photos à Kimmy. Les épreuves post-jeu de la bouteille la font hurler de rire.

— C'est délirant, piaille-t-elle. Vous avez vraiment couru tout nus ?

Lauren s'empare des photos.

— Tu es amnésique, Kimmy ? Tu ne t'en souviens pas ?

Kimmy rougit.

— J'ai oublié.

— Espèce de pervers, s'exclame Lauren devant le gros plan de la poitrine de Kimmy. Je parie que tu comptes l'agrandir et l'afficher à ton plafond.

Je lui masse l'épaule.

— J'ai déjà affiché les photos de toi nue, ma chère. Kimmy, si tu acceptes un rendez-vous avec moi, je te donne les négatifs avec les clichés.

Tout le monde éclate de rire.

J'insiste en plaisantant :

— Ce sera un rendez-vous de rêve. Je louerai une limousine, t'offrirai des fraises et du champagne. Un dîner raffiné à la *Dolce Vita*. Tu ne regarderas plus jamais un autre homme de ta vie.

Avec Kimmy, c'est devenu un rituel : je la drague ouvertement — elle aime qu'on lui prête attention — et tout le monde rit. C'est notre mise en pratique personnelle de la théorie des attentes. Elle s'attend à ce que je la drague et moi, j'accepte ses refus. Je n'y attache pas d'importance. D'accord, si je la trouvais nue dans mon lit, je ne la virerais pas, mais ces derniers temps, ce n'est pas à elle que je pense. Ce n'est pas son sourire qui m'a tenu éveillé la nuit dernière, ni qui m'a réveillé tôt ce matin. Ni ses yeux qui m'ont donné envie d'arriver plus tôt en classe.

Elle me lance un regard signifiant : « Ne rêve pas ! » et examine le reste des photos.

— Pourquoi personne ne m'a dit que j'avais l'air si vulgaire à Halloween ?

C'est à moi.

— Voyons, baby. Tu étais belle à tomber par terre ce soir-là.

A travers la vitre, j'aperçois Layla qui traîne son sac à roulettes. Elle me surprend en train de l'observer et m'adresse son petit signe, cette fois, avec l'intensité d'un essuie-glace à vitesse maximum.

Je crois que je suis amoureux.

Jeudi, 6 novembre, 20 h 40

Russ s'en donne à cœur joie

J'espère que Kimmy n'est pas là. Je tends mon coupon de la soirée de la bière à l'étudiant qui garde la porte, et étudie le bar de fortune. Quarante étudiants grouillent autour, verre de plastique à la main. Il y a quelque chose d'étrange à boire de la bière sous les lampes halogènes inhospitalières de la cafétéria de l'école.

Je me sers un verre et me trace un chemin en direction d'un Nick déjà sonné.

— Russ, hé mec ! Pourquoi as-tu mis si longtemps ? Il ne te reste que vingt minutes pour te soûler.

Je cherche Kimmy du regard, et suis à la fois soulagé et déçu de son absence. Depuis la soirée délirante passée à jouer à la bouteille tournante, j'ai fait de mon mieux pour l'éviter. La voir me rappelle que je suis un imbécile. L'ignorer me rappelle que je suis un imbécile.

Que devrais-je faire ? Tout avouer à Sharon ? Lui dire que j'ai rencontré quelqu'un d'autre ? Lui dire que je suis sorti avec quelqu'un d'autre mais que ça ne veut rien dire ? Dans un cas comme dans l'autre, elle ne m'adressera plus jamais la parole. Peut-être devrais-je parler à Kimmy. Lui dire que c'était une erreur, que cela ne se reproduira pas.

Pourquoi ne puis-je m'enlever le goût de sa bouche de l'esprit ?

Au moins, je n'ai pas couché avec elle. Nous n'avons même pas ôté nos vêtements. Nous nous sommes contentés de nous embrasser. On peut au moins me reconnaître ça, non ? Un bouton me pique le menton et je commence à le tripoter nerveusement.

Nick vide son verre et me dit :

— Kimmy te cherchait à l'instant, mais elle est partie.

Si même un type bourré s'en rend compte, le fait que je pense à elle doit crever les yeux.

Dimanche, 9 novembre, 21 h 30

Les petits secrets de Kimmy

— Donc les biens égalent les assujettissements plus les avoirs des actionnaires...

Je me demande ce que Russ peut bien être en train de faire. Pense-t-il à moi ? Je parie qu'il pense à moi.

— ... et les avoirs des actionnaires représentent la différence entre les biens d'une entreprise et les assujettissements de l'entreprise, exact ?

Personne n'embrasse mieux que lui. Pas trop fougueusement, pas trop doucement, un baiser chaud, mais sans donner l'impression de disputer un match de hockey. Ses lèvres sont rondes, charnues et douces.

Layla me tape sur la tête avec les documents du cours.

— Kimmy, tu ne m'écoutes pas. A quoi rêves-tu ?

Oups.

— A rien.

— menteuse. Dis-moi !

Je ne peux rien dire, je ne peux rien dire, je ne peux rien dire.

— Je ne peux pas.

Comment n'a-t-elle pas deviné ?

C'est dimanche soir et nous sommes à plat ventre sur le plancher de la chambre de Layla, entourées de tasses de thé, de livres de classe et de calculettes.

— Ton secret semble prometteur.

Je ne peux pas le dire, ne peux pas le dire, ne peux pas... et puis zut. Je me tais depuis mon anniversaire, il y a presque deux semaines, un record du monde pour le moins. Je me redresse et m'assieds.

— D'accord. Je ne voulais rien dire, mais j'explose.

— Que s'est-il passé ?

— Russ.

Même son nom a une merveilleuse consonance sexy.

— Il s'est passé quelque chose avec Russ ? C'est un genre de tremblement de terre ?

Je lui jette un regard entendu.

— ... Il a trompé sa petite amie avec toi ?

Beurk. Faut-il vraiment qu'elle le formule ainsi ? Pourquoi ne dit-elle pas : « Avez-vous enfin exprimé vos sentiments de manière charnelle ? » Je hausse les épaules, soudain

mal à l'aise.

— Presque.

— Presque ? Comment trompe-t-on presque quelqu'un ?

J'aimerais qu'elle cesse d'employer le mot « tromper ». Il me donne l'impression d'être la dernière des garces.

— Nous n'avons pas couché ensemble. Nous nous sommes contentés de batifoler. Nous nous sommes embrassés, adonnés à des caresses qui vont au-delà de l'amitié, mais nous n'avons pas fait l'amour.

Elle lève sa tasse et avale une gorgée, le petit doigt en l'air. Elle évite mon regard ou quoi ?

— Et qu'est-ce que ça signifie ?

Excellente question.

— Je ne sais pas, Layla.

Elle prend une nouvelle gorgée, lentement, le petit doigt toujours en l'air.

— Et sa petite amie ?

— Sais pas.

— Tu crois qu'il lui a dit ?

Je hoquette.

— Je ne crois pas. Les hommes n'avouent que quand ils partent.

Ma mère ne s'était pas rendu compte que mon père la trompait jusqu'à ce qu'elle entende le message de mon père sur le répondeur, l'informant qu'il avait déménagé ses affaires chez sa maîtresse. Russ paraît moins muflé. Je ne le crois pas du genre à quitter quelqu'un de cette façon. Peut-être a-t-il décidé de la quitter mais ne veut-il pas le faire par téléphone ? Peut-être est-il tombé amoureux de moi après que nous sommes sortis ensemble, et il ne veut pas que cela se reproduise tant qu'il n'aura pas rompu avec elle.

— Tu crois qu'il va rompre avec elle ?

Elle pose son thé en équilibre sur son livre de compta et me regarde dans les yeux.

— Kimmy, je ne trouve pas que tu te sois bien comportée.

Je n'aurais rien dû lui dire. Maintenant, elle me prend pour une sale garce.

— Je ne suis pas d'humeur à ce qu'on me fasse la morale, merci.

Elle soupire.

— Que crois-tu obtenir dans cette histoire ?

Que veut-elle dire ? A quoi pense-t-elle ? A un contrat détaillé ?

— Je veux qu'il rompe avec elle et qu'il sorte avec moi.

— Mais s'il l'a trompée, elle, tu n'as pas peur qu'il te trompe, toi ? demande-t-elle en haussant la voix.

Tous les hommes sont infidèles, alors quelle importance ?

— Peut-être. Mais je saurai le tenir à l'œil.

— C'est ta stratégie à long terme ? Lui acheter une laisse ?

Avec des brillants ?

— Non. Peut-être. Mais ce n'est pas entièrement sa faute s'il a succombé à la tentation. Je l'y ai un peu poussé.

Elle secoue la tête.

— Il y aura toujours des filles comme toi autour de lui. Qui le tenteront. Pour être tranquille, il faudrait que tu l'assignes à résidence surveillée.

Je ne vais pas lui montrer mon plan : « Comment m'approprier Russ », mais il faut qu'elle comprenne ce qu'il a dû affronter.

— Je me suis arrangée pour le soûler, avant d'organiser une partie de bouteille tournante. S'il te plaît, ne le répète pas. Ni ça, ni ce qui s'est passé entre Russ et moi.

En réalité, je veux que Layla le répète. Si tout le monde est au courant, il devra rompre avec Sharon. Je fais rouler un surligneur entre mes doigts.

— Qui jouait à faire tourner la bouteille ?

— Mon groupe de travail.

— Ton groupe s'amuse plus que le mien, soupire-t-elle.

Je n'en doute pas. Pour son groupe, s'amuser consiste à regarder des redifs de *Star Trek*. (Je ne devrais pas me moquer. Russ possède une trousse à l'effigie de M. Spock.)

— Enfin, Russ et moi nous sommes embrassés pendant le jeu. Puis quand tout le monde est parti, nous avons recommencé. Et recommencé encore. Pendant au moins une heure. Puis il est parti.

Elle soupire, plus fort cette fois.

— Et depuis il ne s'est rien passé ?

— Non, et nous n'en avons même pas parlé. Il se comporte de façon vraiment étrange. Quelquefois, on dirait qu'il m'évite, mais d'autres fois, il flirte. Comme à cette soirée de Halloween. Nous avons bu tous les deux, et il se tenait un peu trop près de moi. J'étais certaine que nous allions rentrer ensemble, mais il est parti avec Nick. Que dois-je faire, d'après toi ?

Layla avale le reste de son thé.

— L'honnêteté est en général la meilleure tactique. Parle-lui. Il te doit une explication. Et il en doit absolument une à Sharon...

Elle repose sa tasse.

— ... et maintenant, remettons-nous au travail.

Le travail, bof.

— Parler de Russ est bien plus marrant.

— Les balances comptables aussi, c'est marrant...

Parfois, elle m'inquiète.

— ... nous devrions parler du devoir d'économie, que, je parie, tu n'as pas encore commencé, continue-t-elle. Il compte pour soixante pour cent dans notre note finale.

Layla est vraiment un don du ciel.

A 22 h 30, j'ai (contre toute attente) acquis une compréhension minimale de la marche à suivre pour le devoir. Je ramasse mes affaires et la laisse à la retranscription des cours d'aujourd'hui qu'elle a enregistrés. Oui, elle est timbrée. Je me suis usé les yeux à force de lire, et j'ai un besoin absolu d'une boisson ne contenant ni eau chaude ni camomille. Je compte la monnaie dans ma poche et descends au sous-sol acheter une bouteille de jus de pomme à l'unique distributeur du bâtiment.

Et regardez-moi qui est là. Russ, planté devant la machine, le regard fixe. Un plaisir pour des yeux fatigués.

Il se retourne, surpris.

— J'avais oublié que cette machine ne prenait pas les pièces canadiennes, dit-il, brandissant une pièce dorée que je suppose être canadienne.

— En effet.

— Tu n'aurais pas un dollar en trop ? demande-t-il en riant. Je ne sais pas pourquoi je me crois au Canada.

— J'en ai un, dis-je en lui tendant un dollar.

Je lui tapote le bras.

— Tu vois quelque chose de bon ?

— J'avais une fringale de Pringles, mais il n'y a que des bretzels.

— J'ai des chips au sel et au vinaigre dans ma chambre.

Il ne répond pas. Je fais machine arrière.

— Tu n'aimes pas les bretzels ?

Il me décoche un sourire en coin.

— J'aime les bretzels au chocolat.

— Ça m'a l'air dégoûtant.

J'essaie de toutes mes forces d'ignorer l'énorme non-dit qui plane entre nous : à savoir que nous sommes sortis ensemble alors qu'il a une petite amie.

Une barre chocolatée jaillit du distributeur et il se penche pour la ramasser.

— Je ne devrais pas manger ce genre de chose, dit-il tandis que je me régale de la vue de son postérieur aux courbes parfaites.

— Pourquoi ? je demande, la tête ailleurs.

— Mauvais pour le physique.

— Ton physique est parfait.

Oups. Je ne voulais pas dire ça. Je prends une bouteille de jus de fruit.

— Où veux-tu t'asseoir ?

N'est-ce pas futé ? Ma question l'oblige à s'asseoir avec moi.

— Ici.

Nous glissons à terre. J'aimerais qu'il y ait des chaises. Accroupi, personne ne peut mettre en avant sa silhouette. Il déballe sa barre, la casse en deux et avale sa part d'une seule bouchée. Je grignote les bords de la mienne et demande :

— Comment ça va ?

— Je suis très occupé. Et toi ?

— Tu vois.

Tu vois bien que je préférerais être nue dans ma chambre avec toi.

Il tripote le papier froissé.

— Je voulais te parler, au sujet de l'autre nuit...

Pourquoi s'absorbe-t-il dans la contemplation de ses mains ?

J'ai un mauvais pressentiment. Il va me dire que cela ne signifie rien pour lui. Il faut que je redresse la situation.

— Quelle nuit ?

Il rougit. Comme c'est mignon.

— Tu sais bien, dit-il en me regardant en biais. Faites tourner la bouteille ?

— Faire tourner quelle bouteille ?

Je me glisse plus près de lui et colle mon épaule contre la sienne.

— Comme ça ?

Je rebouche ma mini-bouteille de jus de fruit et la fais tourner. Elle heurte mon genou et s'arrête.

— ... D'abord, c'est un baiser sur la joue...

Je dépose un baiser sur sa joue, très vite, puis fais de nouveau tournoyer mon jus de fruit. Il s'arrête contre sa cuisse.

— ... ensuite un baiser sur les lèvres.

Avant qu'il n'ait réalisé ce que je suis en train de faire, je me penche et l'embrasse. Il ne m'en empêche pas.

— C'est — je l'embrasse de nouveau — ce dont je voulais — encore des baisers — parler.

Ses lèvres sont juteuses. Douces comme du chocolat au lait.

— J'ai une petite amie, reprend-il, avant de m'embrasser à son tour.

Il a un goût délicieux.

— Et ?

— A laquelle je tiens.

— Et ?

J'effleure les poils bruns de son bras.

Il m'embrasse toujours.

Je pose la main sur sa poitrine et enfonce mes ongles dans le coton de sa chemise.

— Je crois qu'on devrait arrêter là, dit-il.

— Tu as envie d'arrêter ?

— Non.

Sa main saisit ma nuque et m'attire plus près de lui, contre lui, sous lui. Mon dos s'aplatit contre le sol rude et froid du sous-sol. Quelque chose colle dans mes cheveux. J'espère qu'il ne s'agit que d'un peu de lessive qui a coulé depuis la buanderie le long du couloir. Je voudrais l'inviter dans ma chambre, mais j'ai peur de rompre le charme.

J'entends le bruit de quelqu'un qui descend les escaliers en sautant les marches, de la monnaie tintant dans sa poche.

Plus le choix.

— Allons en haut, dis-je.

Il m'aide à me relever et je le traîne comme s'il était un chiot. (J'aurais bien l'utilité de cette laisse incrustée de brillants.) Nous croisons une personne d'un autre bloc et lui faisons signe. Trois étages plus tard, nous nous retrouvons seuls dans le couloir. Il tire sa clé de sa poche et je me colle contre son dos, lui arrachant un gémissement. Il ouvre la porte sans allumer la lumière, puis la referme derrière lui et me plaque contre la paroi. Ses mains parcourent mes bras, mes jambes, mes seins, mon ventre, comme si elles tentaient d'effacer mes vêtements.

Mon corps est en feu. Je tire Russ par les cheveux et l'embrasse.

Il fait passer mon chemisier au-dessus de ma tête et le jette sur le sol, défait mon soutien-gorge et mord mon cou. Ma main se glisse entre nos deux corps pour déboutonner sa chemise qui rejoint la mienne sur le sol. Enfin, nous y sommes. Ma main part à la recherche de sa ceinture, mais il l'arrête. Fin du raid.

— Non, dit-il tout en continuant de me lécher le cou.

Quoi non ? Depuis quand un mec dit-il non ?

Sa bouche descend sur mes seins. Voilà qui est mieux. Maintenant, au moins, on avance. La dernière fois que nous sommes sortis ensemble, ma poitrine a subi zéro attaque. J'interprète son initiative comme un signal pour repartir à l'assaut de sa ceinture. Mais de nouveau, il m'arrête. Deuxième raid. Je ne me suis jamais trouvée de ce côté de la mêlée. Au lycée, c'était moi qui devais bloquer les mains. Le type essayait de faufiler sa main sous ma chemise et je l'interceptais d'un mouvement de *Karaté Kid*. Il ré-essayait deux minutes plus tard, et je l'interceptais de nouveau.

Statistique intéressante : depuis mon arrivée à Sup de Co, j'ai tenté, en deux occasions distinctes, d'avoir des relations sexuelles avec deux hommes différents, et j'ai échoué par deux fois. Est-ce normal ?

Je passe à la deuxième étape, l'étape face arrière — je pince doucement ses fesses à travers son jean. Va-t-il m'arrêter ? Nan. Il ne m'arrête pas. Il pince les miennes. Waouh ! Nous avons réussi à passer aux parties inférieures de nos corps. Je le pousse sur son lit.

Il met en marche son lecteur CD. La chanson *Hero* de *Spiderman* retentit.

Je repars à l'assaut de sa ceinture.

Il ne m'arrête pas. Au lycée, moi aussi je cédaï à la troisième tentative.

Trois rounds et Sharon est au tapis.

Russ bat de l'aile

Qu'est-ce que je suis en train de faire, qu'est-ce que je suis en train de faire ? Ne pas penser, ne pas penser. Elle m'enlève mon caleçon maintenant, en me caressant. Il faut que ça s'arrête. Je dois dire stop. Stop. Stooooop. Ses seins flottent au-dessus de moi comme des nuages magiques, toxiques.

Je ne sais pas comment j'ai laissé les choses aller aussi loin, sincèrement. J'en suis resté au moment où je m'occupais de mes propres affaires et de ma fringale de Pringles. Kimmy s'est mise à m'embrasser, je lui ai (mentalement) dit d'arrêter. Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est m'être retrouvé allongé sur le dos tandis que Kimmy débouclait ma ceinture.

C'est pas vrai.

Peut-être possède-t-elle les mêmes superpouvoirs que le Superman des glaces et m'a-t-elle (zing !) gelé pour me transporter jusqu'à mon lit ?

Oooh. Ah. Elle frotte son nez sur mon ventre. Plus bas. Oui, plus bas ! Je ne crois pas avoir jamais été autant excité. C'est mal. Tellement mal. Je dois arrêter. Je dois dire stop. Je ne devrais pas me trouver dans cette situation. Je ne peux pas.

Elle me prend maintenant pour une sucette, c'est un vrai supplice... Sa bouche est un instrument de torture et... Ooooh.

C'est encore pire. Il faut que je l'arrête. C'est si bon. Il faut dire stop. Stop. C'est ça. A la place, je dis : « Je vais jouir. »

La bonne nouvelle : elle n'arrête pas. Encore mieux : elle va jusqu'au bout. Sharon ne va jamais jusqu'au bout.

Au moins, nous n'avons pas vraiment fait l'amour.

C'est une frontière que je ne franchirai pas.

Est-ce que ça compte ?

Kimmy pose sa tête sur mon ventre et je m'assoupis.

Dring. Téléphone. Merde. *Dring.* Kimmy remue.

— Tu réponds ?

Dring. Qu'on me laisse en paix. Bien sûr que non je ne vais pas répondre. C'est Sharon. Comment parler à Sharon alors que je viens juste de... C'est pas vrai !

Dring.

— Non.

Merci mon Dieu pour l'existence des boîtes vocales. Je ne peux pas imaginer entendre

la voix de Sharon résonner à travers la pièce. Ce serait si mal. Pas plus mal que ce qui vient de se passer, mais vraiment mal.

Kimmy remonte jusqu'à mon oreiller et m'embrasse la clavicule.

Je tâte ses oreilles. Ses lobes n'ont rien de spécial, mais il y a une petite pointe en forme de pyramide en haut du cartilage avec laquelle il pourrait être amusant de jouer. J'y passe mon pouce.

— Ma mère se mettait en colère après moi quand je faisais ça. Elle me disait que si je continuais de jouer avec, ça grossirait.

— Et ça a grossi ?

— Non.

Je continue de jouer avec, jusqu'à ce que mon pouce me fasse mal. Compte-t-elle partir bientôt ? Ce n'est pas que je veuille la ficher dehors. Je ne suis pas ce genre de mec, mais... — bon, il faut que je rappelle Sharon. Pas à la seconde. Mais dans l'heure qui suit ou à peu près. Et puis, en dehors de ça, mon lit est prévu pour une personne. Deux personnes ne peuvent pas y dormir confortablement, c'est évident.

Je me tourne et me retourne dans l'espoir qu'elle comprenne qu'elle ne sera pas à l'aise, mais ça ne marche pas.

Dring.

Zut. J'ai l'impression de sentir ma colonne vertébrale se gondoler et se hérissier, et ma peau se couvrir de sueur. Je crains que les murs de ma chambre ne se compriment comme dans la scène du compacteur d'ordures de *Star Wars*.

Dring.

Qu'espère Kimmy ? Veut-elle que je rompe avec Sharon ? Que je sorte avec elle ? Je ne veux pas rompre avec Sharon. J'aime Sharon, sa façon d'être autoritaire, et de me faire en même temps des petits bisous dans le téléphone. J'aime la façon dont elle joue avec mes cheveux, enroule une mèche du bout de ses doigts quand nous regardons la télé, ma tête sur ses genoux. J'aime quand elle s'empiffre de tablettes de chocolat au beurre de cacahuète. Elle enlève le bord avec ses dents, ôte la couche de chocolat du dessus, puis lèche le chocolat du fond, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le cercle de beurre de cacahuète qu'elle laisse tomber dans sa bouche. Alors, elle ferme les yeux et laisse échapper d'adorables petits « Mmmm ».

Si je romps avec elle, elle ne le fera plus jamais. Pire, elle le fera, mais pas avec moi.

J'ai mal au ventre. Mon dos me fait mal et je n'arrive pas à respirer. Je ne peux pas rompre avec Sharon. Pas question. Il faut que je dise à Kimmy que cela ne se reproduira jamais. Ce n'est peut-être pas le meilleur moment. Peut-être, un autre jour, quand je porterai au moins un caleçon. Et si je prétendais avoir besoin d'aller aux toilettes, elle s'en irait peut-être. Et je rappellerais Sharon. Je lui tapote le front.

— Episode salle de bains.

J'ai failli dire « entracte salle de bains », mais j'ai réalisé à temps qu'elle pourrait en

déduire que je m'attends à ce qu'elle revienne.

Elle s'étire, les bras en l'air, comme Catwoman.

— Pour moi aussi. D'ailleurs, je devrais retourner dans ma chambre.

— Ah oui ?

Je ne te le fais pas dire.

— D'accord.

Je me rhabille et jette un œil dans le couloir pour m'assurer que la voie est libre. Tomber sur Rena ne serait pas l'idéal. Voie dégagée.

— A tout de suite, dit-elle en se dirigeant vers sa chambre. Quand je la retrouve en train de se brosser les dents devant le lavabo, je l'embrasse sur la joue.

— Bonne nuit, dis-je en sortant à la hâte.

— Attends...

Mais je suis déjà sorti et fais semblant de ne pas avoir entendu.

Message de Sharon.

« Bonjour chéri, c'est moi. Je voulais juste te dire bonjour. Savoir comment tu allais. Tu me manques. »

Elle envoie une série de petits bisous dans le téléphone et je me sens le dernier des salauds.

Deuxième message.

« Chéri, où es-tu ? Je voudrais aller me coucher. »

Je m'allonge et compose son numéro.

— Bonsoir.

Quelques cheveux de Kimmy traînent sur mon oreiller.

— Bonsoir, chéri. Où étais-tu ?

— A la salle de bains.

Je n'ai pas à mentir. Pas encore.

— J'ai hâte de te voir, murmure-t-elle.

Je prends ma voix douce, celle qui ressemble presque à celle d'un bébé, celle que je ne prendrais jamais, au grand jamais, devant un autre mec.

— J'ai hâte aussi.

— Plus que deux semaines avant le Thanksgiving américain. Tu as tes billets d'avion, n'est-ce pas ?

Un parfum musqué de sueur féminine est imprégné dans mes draps.

— J'ai mes billets d'avion.

— Je suis si heureuse que tu rentres à la maison. Tu veux faire quelque chose de spécial ? J'ai un paquet de nouvelles recettes que je pourrais te préparer pour dîner.

Bien sûr. Une gâterie de Kimmy en guise de dessert, d'accord ?

Comment ne se rend-elle compte de rien ? Tout ce que je sais, c'est que je ne peux pas lui dire. Je n'en ai d'ailleurs pas l'intention. On ne peut pas avouer à quelqu'un qu'on l'a trompé seulement dix minutes après que c'est arrivé. Quelle excuse trouver ? Désolé, j'étais bourré, mais maintenant je ne le suis plus ? Je n'avais pas réalisé combien tu es formidable mais maintenant si ?

Et si nous nous marions ? Est-ce que je viens de tromper ma future femme ?

— Ça a l'air super, dis-je.

— Tu as réfléchi pour Noël ? Je pensais à une croisière.

Noël ? C'est dans deux mois. Et si je décide que je veux rester avec Kimmy ? Non que je planifie de rester avec Kimmy. Je ne sais pas ce que je planifie. A part changer les draps. Parler à Sharon en respirant le parfum de Kimmy, c'est comme regarder Hulk virer à l'orange au lieu du vert quand il se met en colère. Ça ne colle pas.

— Heu... je n'y ai pas encore réfléchi.

— Décide-toi vite, sinon nous n'obtiendrons jamais de réservations. Qu'as-tu fait ce soir ?

— Hein ?

— Qu'as-tu fait ?

Il vaudrait mieux ne pas me le demander.

— Pas grand-chose...

N'est-ce pas la vérité ? C'est Kimmy qui a fait tout le boulot.

— ... Et toi ?

— J'ai eu une mauvaise journée. Tu te souviens que je devais donner une interrogation à mes élèves de quatrième ?

— Mmm.

Si elle le dit. Elle a toujours un test quelconque à faire passer à ses élèves.

— J'ai piqué deux garçons dans le fond en train de tricher.

Je me tends de tout mon corps.

— Ah oui ?

— Ils avaient noté les réponses sur leurs chaussures. Comment ont-ils pu croire que je ne remarquerais rien ? Ils me prennent pour une idiote ?

Mon lit est encore chaud. Peut-être n'est-elle pas si perspicace.

— Incroyable.

— J'ai attendu la fin de la classe pour les convoquer. Ils ont tenté de nier, comme si je ne pouvais pas voir les preuves sur leurs chaussures. Je les ai escortés jusqu'au bureau de Sheila. Elle les a mis à pied pour deux jours. Ils pleuraient comme des gosses de deux ans.

Curieux qu'elle ait attendu aujourd'hui pour me parler tricherie, tromperie. Si elle me demandait à l'instant même si j'ai la conscience tranquille, j'avouerais tout. A l'instant

même.

— Russ ?

Merde.

— Oui ?

— Je t'aime.

— Moi aussi.

Elle bâille.

— Je suis fatiguée. Il est temps de me coucher.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit. Sois sage.

Trop tard.

J'ai besoin de dormir pour arrêter de penser. Malheureusement, depuis que je suis arrivé ici, je n'ai pas eu une seule nuit de sommeil complète. Ces derniers temps, j'ai réussi à dormir davantage durant la journée que la nuit. Peut-être suis-je une chauve-souris. L'homme chauve-souris. Batman. C'est la lumière du couloir qui me tient éveillé. Elle reste allumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre et le rai de lumière qui filtre par ma porte ressemble à une éclipse. Peut-être devrais-je mettre du scotch pour empêcher la lumière de passer, hein ? Transformer ma chambre en repaire de chauve-souris.

Peut-être Nick est-il éveillé. Je crois que je vais commencer à l'appeler Robin.

Mardi, 11 novembre, 16 h 05

Layla fait son cirque

- C'est parfait ?
- Vraiment ? dis-je.

La conseillère professionnelle me regarde par-dessus son bureau et pointe vers moi un ongle rongé. J'ai envie de lui recommander ma manucure, mais elle pourrait le prendre comme une insulte.

- Cela vous ennuerait que j'en garde une copie afin de le montrer en exemple ?

Je ronronne de plaisir. LWBS nous offre une critique de nos CV, mais apparemment il n'y a rien à critiquer chez moi. Ma lettre de présentation et mon CV sont parfaits, détaillant des travaux notés A + et de beaux 4.0 de moyenne tout ronds. Le maximum.

- Pas du tout. Je suis flattée.

— Parfait, dit-elle en cherchant parmi ses dossiers celui étiqueté « Exemples ». Je vais commencer à démarcher les jobs d'été à votre manière...

Elle me fait un clin d'œil.

— ... Qui sait ? Peut-être un bon job d'été vous mènera-t-il à un poste permanent. Les diplômés sont encore à une année de distance, mais ne serait-ce pas super d'avoir votre vie toute tracée d'avance ?

Formulé ainsi, je n'en suis pas certaine.

- Merci, dis-je en me levant et en lissant ma jupe.
- Non, dit-elle en me lançant un regard entendu. Merci à vous.

Je descends les escaliers du bâtiment Katz, le sourire aux lèvres, et débouche dehors, sous un beau soleil. L'automne est déjà là, avec ses arbres nus et sa brise fraîche. J'ai hâte de rentrer à la maison pour Thanksgiving et d'échanger ma garde-robe actuelle pour celle d'hiver. J'ai commandé quelques articles chez Bendel, y compris un divin manteau en agneau arrivant sous le genou aperçu dans *Vogue*. Le shopping à New York me manque. L'agitation perpétuelle, les gens importants courant à toute vitesse d'un endroit à l'autre me manquent aussi.

En traversant le campus jusqu'à la bibliothèque, je suis bouleversée à l'idée de ce qui ne me manque pas — les arbres décharnés, le béton, les couleurs froides. Ici, les feuilles rouges, jaunes et orange forment un véritable kaléidoscope. J'évolue dans un Picasso. Et au milieu, Jamie lit, appuyé contre un arbre.

Chaque fois que je le vois, je me sens coupable d'avoir recommandé la fusion de l'hôpital. Quelle horreur d'être responsable de sa perte d'emploi. Je devrais le lui dire. Non, je ne peux pas.

Je m'accroupis à ses côtés et jette un œil à sa lecture. C'est le scénario de *Casablanca*.

— Tu travailles dur ?

Il sourit en me voyant.

— *Layla*, chantonne-t-il. Je parie que tu en as ras-le-bol d'entendre cette chanson d'Eric Clapton ?

— Pas quand c'est toi qui la fredonne, dis-je en souriant.

En fait, il chante plutôt bien.

— Laisse-moi deviner, tu sors de la bibliothèque ?

— J'ai passé une heure passionnante à faire des recherches pour le cours d'économie. Puis j'ai eu une réunion de groupe.

Il fourre son texte dans sa poche arrière.

— J'ai pris une décision. Plus de lecture pour aucun de nous deux. Je vais t'apprendre à jongler.

Jongler ? Ça ne servira à rien sur mon C.V.

— Comment ça se fait que tu saches jongler ?

— Mes parents faisaient partie d'un cirque.

Est-il sérieux ?

— Allez !

— D'accord, c'est une blague. Les Juifs ne sont pas admis dans les cirques.

Je ne sais comment réagir. Il plaisante encore, n'est-ce pas ?

— Je parie que tu mens aussi à propos du jonglage. Je ne t'ai jamais vu lancer plus d'une chose en l'air à la fois.

Ses doigts entourent mon poignet.

— Il est temps de t'apprendre. Viens.

Je me laisse entraîner en riant. Curieusement, je me rappelle avoir lu dans le journal quelque chose à propos du jonglage, de la façon dont il développe les facultés intellectuelles. Dans ce cas, j' imagine que cela peut servir.

— Où m'emmènes-tu ?

Il me traîne jusqu'à la cafétéria.

— Nous allons jongler avec des M&M's ? je demande.

— Stella ! dit-il d'une voix retentissante une fois à la caisse.

— Hé, Jamie !

Elle connaît son nom ? Il connaît le sien ? Qui se présente aux employés de la cafétéria ?

Il pose ses coudes sur le comptoir.

— Stella, ma douce, as-tu des oranges aujourd'hui ?

— Je crois bien.

Elle fouille dans un panier de fruits.

— Combien t'en faut-il ?

Il lève deux doigts.

— Je crois que trois seraient un bon début.

Il est vraiment déconcertant.

Stella sélectionne les meilleures oranges en riant.

— Tu fais du jus ?

— J'apprends à jongler à Layla. Layla, tu connais Stella ?

— Bonjour, dis-je, soudain timide.

— Bonjour, répond-elle. C'est vous qui avez toujours le nez dans vos bouquins.

— Combien je te dois ? demande Jamie.

Elle cligne de l'œil.

— Ne t'inquiète pas de ça. C'est ta récompense pour tirer cette fille trop sérieuse de ses livres.

Je le suis dehors, dans la cour. Il se tient si proche de moi que nos jambes se touchent.

— Nous allons commencer avec une seule orange, dit-il en laissant tomber les deux autres. Je vais te la lancer, et tu vas l'attraper. Puis tu vas me la relancer. Tu as compris ?

— Ça semble assez simple. Je dois te prévenir que je vais probablement exceller à ce jeu. Je vise très bien. Tu te souviens de la fois où Disneyland a fermé ?

— Pas vraiment, dit-il en faisant passer l'orange d'une main à l'autre. Pourquoi ?

— J'avais raflé tous leurs animaux en peluche.

Il rit et lance l'orange haut, haut, très haut dans les airs. Elle s'écrase un peu lorsque je la rattrape. Elle est plus lourde qu'elle n'en a l'air, et froide. Je la renvoie et elle s'élève bien plus haut que sa tête. Plusieurs dizaines de centimètres plus haut.

— Oups.

— Attraper, c'est facile. Concentre-toi sur le lancer. Décris un bel arc gracieux.

Un bel arc gracieux. Je peux le faire. Il lance de nouveau l'orange et je la rattrape, puis la lui renvoie en un bel arc gracieux. Il l'attrape. Oui ! Nous nous la renvoyons jusqu'à ce qu'il décide qu'il est temps de passer à la leçon suivante.

— Nous allons ajouter une orange. Continue exactement comme avant.

Il lance la première et je l'attrape. Oui ! Puis je me concentre sur le lancer. Malheureusement, c'est à ce moment que la seconde orange vole dans les airs jusqu'à moi. Bing. Je la manque de plusieurs kilomètres.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Suis-je une handicapée du jonglage ? Pourquoi ne puis-je réussir ça ? La nervosité fait palpiter mon cœur.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?

— Rien, rit Jamie. Tu apprends.

Et alors. Ça ne veut pas dire que je ne devrais pas être capable de maîtriser la chose.

— Peut-être que t'observer m'aiderait. Montre-moi comment tu fais.

Il réunit les trois oranges et se met à jongler. Ouah ! Ce n'est qu'une question d'aérodynamique. Je peux le faire. Si je peux empêcher une entreprise de faire faillite, je peux sûrement empêcher une orange de s'écraser sur le sol.

Nous essayons de nouveau. Je me demande si Bradley Green sait jongler. Il est évident qu'il est doué d'un cerveau aux capacités hors du commun.

— Layla, chante Jamie. Tu ne te concentres pas assez. A quoi penses-tu ?

Je rougis.

— Pardon.

— Pardon ? Tu pensais pardon ?

Nous essayons de nouveau. Ma main sent les agrumes. Devrais-je parler de Brad à Jamie ? Pourquoi pas ? Peut-être ai-je besoin d'un avis masculin.

— Non, je pensais à un mec. Un mec qui ne connaît pas mon existence.

— J'ai du mal à le croire.

C'est pourtant tellement vrai.

— Non vraiment. Je ne l'ai jamais rencontré.

Il lève un sourcil.

— Hein ?

Je sais que je ne devrais pas en parler, mais ce n'est pas comme si Jamie allait le répéter à tout le monde. Et puis je n'ai rien fait de mal. Ce n'est pas moi qui l'ai appelé.

— D'accord. Mais tu ne répètes rien. Je fais partie du comité des admissions. Et je suis un petit peu tombée amoureuse de l'un des candidats à LWBS.

Il fait rouler l'une des oranges entre ses mains.

— Tu es tombée amoureuse d'un dossier de candidature ?

Pourquoi ne puis-je pas la fermer ?

— Oui. Bradley Green. Tu trouves ça débile ?

— Tant que ce n'est pas un golfeur. Green le golfeur, ça, ce serait débile.

Il est trop.

— Ce n'est pas un golfeur.

— Tu crois qu'on peut aimer quelqu'un qu'on ne connaît que sur le papier ?

Il parle de Brad comme d'un poster que j'aurais scotché au mur.

— Je sais que ça semble idiot, mais quand j'ai lu sa candidature, j'ai senti une connexion. Comme si j'étais destinée à la lire. Il est parfait pour moi. C'est mon prince.

Dans ma tête, cela sonnait comme un délire de collégienne, et à voix haute, c'est encore

pire. Mais ça ne veut pas dire que je n'ai pas le droit d'imaginer nos superbes noces royales.

— Heureusement que tu n'as pas lu ma candidature. Elle était à mourir de rire. Tu m'aurais poursuivi moi aussi. Continuons, tu l'as presque rattrapée.

Il me repasse l'orange.

Quarante minutes plus tard, nous jonglons toujours et je m'améliore. Changer de main, lancer, recevoir, changer de main, lancer, recevoir. Je m'amuse comme une folle, même si ma main empeste l'orange. Je crois que les agrumes ont un effet étrange sur moi. Mes facultés mentales doivent se développer. Oui ! Peut-être devrais-je faire ça tous les jours.

— Prête à essayer toute seule ? demande-t-il.

Je fais oui de la tête, très sérieuse. Il me fait écarter les pieds de la largeur de mes épaules, glisse deux oranges dans ma main droite et une dans ma main gauche. Je respire un grand coup et les lance.

Elles me retombent toutes sur la tête.

— Zut ! je crie en tombant sur le sol.

J'aperçois Kimmy et Russ qui approchent et leur fais signe. Que trafiquent ces deux-là ? Kimmy ne m'a rien raconté de ce qui s'est passé entre eux depuis la soirée où ils ont fait tourner la bouteille. A cause, je suppose, de mes commentaires réprobateurs en ce qui concerne leur orgie de baisers. Mais je parie qu'ils ont récidivé.

— Qu'est-ce que vous faites ? demande Kimmy en passant sa main sur son oreille.

— J'apprends à jongler.

Oh-oh. Je me demande ce que ressent Jamie à voir Russ et Kimmy ensemble. Kimmy plaît à Jamie, mais je ne crois pas qu'il ait la moindre idée de ce qui se passe entre Russ et elle. Pourquoi diable est-elle tellement obnubilée par Russ alors que Jamie est tellement adorable ?

Jamie fixe l'orange qu'il fait rouler dans sa main.

— Jamie, dit Russ, nous pensions bosser sur notre devoir d'OC. Mais on ne veut pas t'interrompre. Tu sembles très occupé on dirait ?

— Ah ah, rit Jamie. Comme si vous pouviez répondre aux questions sans mon aide.

Je consulte ma montre.

— Zut ! Il est déjà 17 h 05 ! Je suis censée retrouver mon groupe.

— Tu es en retard pour une réunion de groupe ? dit Kimmy, feignant un choc. Mon Dieu, oh, mon Dieu, vous deviez vraiment bien vous amuser ensemble.

— Tu veux t'amuser, Kimmy ? J'ai ce qu'il te faut, dit Jamie en haussant les sourcils d'un air suggestif.

Nous allons devoir travailler sa présentation. Il est évident qu'il n'accorde pas assez d'attention au cours de communication intégrée.

— Hé, voilà Dorothy ! dis-je en faisant signe à la directrice du comité « Passez le

flambeau » qui traverse le terrain. Hou hou, Dorothy ! Laisse-moi te présenter.

— Tu sais quoi, Layla ? dit Jamie en attrapant son sac. Je dois y aller.

Et il s'en va. Comme ça. Que s'est-il passé ? Nous allons devoir travailler son départ autant que sa présentation.

Mardi, 18 novembre

Kimmy connaît la chanson

Je deviens cynique avec l'âge. Il est 23 h 30, Russ et moi sommes étendus sur son lit, enlacés, comme si nous venions de faire l'amour et baignions maintenant dans la béatitude.

Erreur. Nous ne faisons toujours pas l'amour. Nous nous embrassons, nous étreignons et nous livrons à des caresses sexuelles, mais c'est tout.

Ces rendez-vous éclairent d'un jour nouveau le mot « préliminaires », mais je commence à légèrement me lasser. D'accord, d'accord, il me rend la pareille, mais comme je ne peux pas jouir, je n'en tire pas beaucoup de plaisir. Ce que j'aime dans l'acte sexuel, c'est le sentiment d'éternité qu'on en retire. Quand on fait l'amour, rien d'autre ne compte, que l'être avec qui vous fusionnez, un être chéri, chez qui vous aimez tout : son odeur, sa peau, son corps...

Mon moment préféré, c'est maintenant, quand j'écoute les battements de son cœur ralentir, le nez enfoui dans sa poitrine. Il porte un T-shirt mais pas de pantalon, et moi je suis complètement nue. Parfois, il joue avec mon oreille. Il adore l'endroit de mon oreille que moi aussi je m'amuse souvent à tripoter. J'y vois un signe du destin.

Le zoo est calme. Quelques bruits nous parviennent du dehors, une voiture qui démarre dans le lointain, deux amis qui s'esclaffent. D'une seconde à l'autre, le téléphone va sonner, bruyamment, furieusement, et va détruire notre harmonie, tel un verre de vin qui glisse de la main sur le carrelage de la cuisine. D'une seconde à l'autre. Son réveil marque 23 h 29 et elle appelle toujours à 23 h 30.

Si j'avais le moindre amour-propre, je m'éclipserais. Je l'embrasserais sur le front, lui dirais à bientôt, ou quelque chose d'aussi vague, et m'arrangerais pour être partie depuis longtemps quand le téléphone sonne.

Je ne bouge pas. La vérité, c'est que j'ai besoin d'entendre sonner le téléphone. Si un téléphone sonne sans que je l'aie entendu, a-t-il vraiment sonné ? Entendre la sonnerie, suivie du dé clic du répondeur, est ma seule possibilité de surveiller leur relation. J'attends le jour où le téléphone arrêtera de sonner.

Dring.

Ce n'est pas pour aujourd'hui.

Dring. Dring. La boîte vocale se met en marche.

Le dos de Russ se crispe. Il respire profondément, comme pour se forcer à se détendre. A 23 h 40 je l'embrasse sur le front.

— A demain, dis-je avant d'attraper mon slip en boule et mes chaussettes, qui se retrouvent toujours coincés entre le coin du lit et le radiateur.

Je m'habille rapidement, mais calmement.

— Bonne nuit, dit-il.

J'appuie mon oreille contre la porte pour écouter ce qui se passe dehors. Au cas où quelqu'un serait tapi dans le couloir, j'ai un livre à la main en guise d'alibi. Aucun bruit. J'entrouvre un chouia la porte. Personne. Je lui fais signe au revoir et ferme la porte derrière moi. Puis j'attends. Quelques minutes plus tard, je l'entends qui bouge dans la chambre. Il écoute le message avant de composer le numéro de Sharon.

— Salut, dit-il. Ça va... Non... Rien de neuf... et toi ?

J'entends quelqu'un qui descend les escaliers et quitte les lieux avant d'être prise en flagrant délit. Au lieu d'écouter aux portes et de retrouver secrètement Russ, je ferais mieux de rédiger mon CV et ma lettre de présentation. Je crois que je veux être consultante. C'est prestigieux. Beaucoup de voyages, un haut salaire, un appart à New York... Je passerais mes journées à jongler avec les objectifs, tactiques et stratégies. Je postulerais dans toutes les boîtes de consultants en stratégie, y compris Bain, McKinsey, Accenture, BCG et O'Donnel.

Retour dans le placard qui me sert de chambre. J'ouvre mon ordinateur portable et tape sur la touche entrée. Je ne l'éteins jamais complètement, ce qui, je le sais, va finir par le bousiller, mais bon. Le job que je désire par-dessus tout, c'est celui de petite amie. Mais avant que je puisse postuler cet emploi, il faut que Russ vire la personne qui occupe le poste pour l'instant. J'espère qu'il va la licencier à Thanksgiving.

Je ne me sens vraiment pas capable de rédiger une lettre de présentation maintenant. Voilà ce que je devrais plutôt écrire :

A l'attention du Directeur des Ressources Humaines de

l'entreprise Duchmoll

100 Immeuble, n° 666

New York, NY69 696

Kimmy Slafer

Le zoo

Kslafer@raslebol.com

« Cher Monsieur Duchmoll,

» L'un des objectifs constants de mon existence a été d'acquérir des compétences dans des secteurs qui, en aucune façon, sous aucune forme, ne m'aideront à obtenir un emploi, tels le yoga et le sexe. Je suis persuadée que, grâce à mon réseau de compétences, je pourrais occuper avec succès un emploi saisonnier dans votre environnement professionnel dont l'ennui mortel est à peine imaginable. Après être sortie diplômée de l'université, j'ai travaillé avec mon père, à un poste que je haïssais, et où je passais la majorité de la journée au téléphone avec mon petit ami. Puis ce crétin m'a trompée et je suis entrée à l'Ecole supérieure de commerce pour trouver un nouveau petit ami.

» Je possède de grandes qualités relationnelles (deux types de mon groupe de travail

veulent sortir avec moi) qui, j'en suis sûre, serviraient vos objectifs. Mon expérience prouve mon aptitude à concevoir et mettre à exécution des stratégies de séduction, élaborées en profondeur, qui vont droit au but. J'espère que le type avec qui je suis en ce moment va plaquer sa petite amie à Thanksgiving. Pourquoi ne le ferait-il pas ? Il n'est pas, de façon évidente, très intéressé par elle, puisqu'il sort avec moi. Mais il ne couche pas avec moi, notez bien, car c'est là qu'il a arbitrairement tracé une limite. Je suppose qu'il n'a pas voulu rompre avec elle au téléphone (il est sensible et attentionné) et qu'il effectuera cette tâche en personne durant le week-end de Thanksgiving. Je suis certaine que vous serez d'accord sur le fait que c'est la meilleure conduite à tenir.

» Si vous pensez comme moi que mes compétences apporteraient énormément à votre entreprise, j'aimerais discuter de mon expérience et mes objectifs à un moment de votre choix. Vous trouverez ci-joint mon C.V.

» Dans l'attente de votre réponse,

» Veuillez agréer, monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Kimmy Slafer. »

« P. S. Si vous pratiquez des tests de détection d'utilisation de stupéfiants sur les candidats, ne vous donnez pas la peine de me répondre. C'est une longue histoire, mais le mec avec qui je sors fume beaucoup d'herbe, et pour lui prouver que je suis plus marrante que la fille coincée avec qui, en fait, il ne peut pas s'éclater quand il est chez lui, j'ai dû tirer moi-même sur quelques joints. J'aimerais pouvoir vous dire que bien que je fume, je n'avale pas la fumée (vous avez déjà entendu ça quelque part ?), mais cela ferait de moi une menteuse, en plus d'une voleuse d'homme, et j'ai malgré tout quelque morale. Qui l'aurait cru ? »

Jeudi, 20 novembre, 19 heures

Jamie est un imposteur

Je tape à la porte de Layla au rythme des premières mesures de *Au son de la musique*. Les collines... sont pleines de... viiiiie. Au son... de la mu... — longue pause — siiiiiique...

— Une minute ! crie-t-elle avant d'ouvrir la porte vêtue d'un pantalon de toile et d'un polo.

L'idée qu'elle est en tenue de travail m'amuse. Tout le monde travaille en jogging ou chemise de flanelle. A moins que ce soit seulement moi. Pourquoi ne pas se mettre à son aise ?

— C'est jeudi soir. Le jour où l'on observe le corps étudiant boire et se couvrir de ridicule, lui dis-je.

Elle secoue la tête en riant.

— Es-tu fou, Jamie ? Ce n'est pas le moment de se rendre à la soirée de la bière. Tu réalises combien de devoirs nous avons à rendre la semaine prochaine ? Recherches d'emplois, partiel d'économie, devoir de groupe d'OC et études de cas de stratégie, je ne parle même pas du devoir d'économie...

— Tu travailles encore sur ton devoir d'économie ? Tu y es depuis des lustres !

— Il compte pour soixante pour cent de la note finale ! Tu as finis tes demandes d'emploi ?

— Nan, je ne postule nulle part par l'intermédiaire de l'école.

Elle lève les bras au ciel.

— Quoi ? Et pourquoi ?

— Parce que je ne veux être ni consultant, ni banquier, ni travailler pour un laboratoire pharmaceutique, et que seules ces boîtes recrutent par l'entremise de LWBS.

— Et pourquoi tu ne veux pas travailler dans ces entreprises ?

— Parce qu'ils volent ton âme. Tu as vu Harry Potter ? Tu te souviens des voleurs d'âmes ? Je ne veux pas que ça m'arrive.

— Ce n'est pas à ce point. Que voudrais-tu faire ?

— Que voudrais-je faire, que voudrais-je faire... ?

Je m'adosse à la porte.

— ... Je n'en ai aucune idée.

Dormir ? Regarder des films ?

— Tu veux venir écouter une oratrice exceptionnelle à l'auditorium ?

- Qui ?
- Megan Milton, P.-D.G. de E-World.
- Je n'ai jamais rien acheté sur internet.
- Non ! Viens avec moi et tu verras qu'il n'y a plus aucun danger.
- Qui d'autre intervient ?

— La femme qui dirige The Body Shop, ainsi que plusieurs femmes dirigeant des entreprises à but non lucratif. Allez !

Ce n'est pas comme regarder un film, mais passer du temps avec Layla ne me déplaît pas. Le mois dernier, je ne pouvais m'empêcher de penser à Kimmy. Maintenant, j'ai Layla tout le temps dans la tête. Depuis notre conversation du jour de Halloween, j'ai l'image de ses longs cheveux blonds gravée dans l'esprit. Je dois être barjo. Un jour, je demande Kimmy en mariage sur le mur de la salle de bains, et le jour suivant, je fantasme sur les longs cheveux blonds d'une autre femme (en train de caresser mon corps nu).

Moi qui trouvais Kimmy trop bien pour moi. Layla ne vit même pas dans le même hémisphère que moi. Au moins, avec Kimmy, être juif me donnait un avantage. Une fille juive veut en général épouser un type juif, non ? Mais bien que Layla n'attache pas d'importance à la classe sociale, elle a en vue quelqu'un d'autre. Un genre de prince charmant bien sous tous rapports. Si je la draguais, je situerais mes chances de réussite aux environs de zéro.

Ce qui est une bonne chose, j'imagine, parce que si je l'invitais à la maison pour le dîner de Hanukkah, ma mère et bubbe auraient toutes les deux une attaque.

Alors je vais me contenter de ce qu'on me donne, une bonne vieille amitié.

— Je crois que je vais venir avec toi. Je ne sais pas si Megan soutient la comparaison avec nos condisciples gavés de bière, mais tant pis.

— Donne-moi dix minutes pour me changer et je te retrouve en bas.

Se changer ? Son pantalon de toile et son polo ne sont pas assez bien ? Je baisse les yeux sur mon pantalon de jogging et mon sweat-shirt en fourrure polaire et décide que m'arranger un peu ne me ferait pas de mal.

Je retourne dans ma chambre, enfile un pantalon noir et une chemise et la retrouve en bas. Elle a une allure folle dans son tailleur-pantalon rayé. Elle tient à la main un classeur de cuir et un stylo plume. Je suppose qu'elle envisage de prendre des notes. Une folle nuit torride s'annonce. Qu'est-ce qu'on ne fait pas par « amitié » !

Elle pose son bras sur mon épaule.

— Jamie, j'ai quelque chose d'important à te dire.

C'est vrai ? Je lui plais ?

— J'ai travaillé chez Rosen Brothers et c'est nous qui avons conseillé à l'hôpital qui t'employait de réduire ses effectifs. Depuis que j'ai découvert que tu y avais travaillé, je me sens atrocement coupable.

Zut. Pas ce que j'espérais.

— Ne t'en fais pas. Pour dire la vérité, je ne me plaisais pas là-bas. Le milieu hospitalier ne me convient pas. J'ai tendance à me laisser aspirer par l'atmosphère ambiante et être déprimé la plupart du temps. En fait, ce licenciement s'est révélé bénéfique pour moi.

— Ouah, dit-elle. Tu m'ôtes un poids énorme.

— Ne t'en fais pas pour ça.

— Si jamais je peux faire quoi que ce soit pour t'aider à retrouver du travail, dis-le-moi.

Je tiens la porte de verre ouverte.

— En fait Layla, il y a un service que tu pourrais me rendre.

— Tout ce que tu voudras, dit-elle en serrant son manteau autour d'elle.

Je prends une profonde respiration.

— Tu vas trouver ça très étrange. Mais pour une raison que j'ignore, LWBS croit que je suis une femme.

Elle s'arrête et éclate de rire.

— Je te demande pardon ?

Je continue de mentir.

— Je ne sais pas pourquoi. Un genre de bogue a dû se produire dans le système. A cause de mon prénom, j'imagine. J'ai appelé et envoyé des e-mails afin qu'on corrige l'erreur, mais personne ne m'a jamais répondu. Toi, tu as accès à l'ordinateur central, puisque tu fais partie du comité des admissions. Je me demandais si tu pouvais arranger les choses ?

— C'est hilarant. Tu es sur la liste de l'association féminine et tout ça ?

— Oui. J'ai même reçu un mail au sujet de la conférence de ce soir.

J'ai reçu trois e-mails de l'association des femmes d'affaires. Et croyez-moi, j'aimerais y adhérer. Vous parlez d'un endroit parfait où draguer.

Elle réfléchit quelques minutes.

— Tout ce que j'ai à faire, c'est changer le F en M ?

— Ouais.

J'essaie de paraître détaché, comme s'il ne s'agissait de rien d'important.

— D'accord...

Elle me détaille ostensiblement du regard.

— En fait, tu es un homme, n'est-ce pas ?

— Je suis un homme, un vrai, chérie.

Et je ne demanderais pas mieux que de le lui prouver.

Certains des discours sont intéressants. En ce moment même, une femme nommée Danielle Grant explique en quoi consiste son travail de présidente d'une association féminine à but non lucratif située à Danbury, à environ dix minutes d'ici.

— Notre organisation propose des programmes d'art, de sports, de gestion et d'information professionnelle à l'intention des jeunes femmes âgées de sept à dix-sept ans, avec pour objectif de développer leur confiance en elles, et leur enseigner qu'elles peuvent avoir un impact positif sur le monde...

Layla griffonne avec ardeur.

— La plupart d'entre vous ici ce soir, continue Mme Grant, ont probablement remarqué que seulement trente pour cent des étudiants de LWBS sont des femmes. Afin d'augmenter de façon significative le nombre de femmes créatrices d'entreprises et dirigeantes, nous devons augmenter la proportion de femmes frappant aux portes d'institutions clés comme celles-ci. L'un des moyens d'y parvenir, c'est de motiver les jeunes filles dès leur plus jeune âge à se préparer à cette carrière. Les carrières dans le secteur à but non lucratif ne conviennent pas à tout le monde. Il faut croire passionnément en la cause qu'on défend. C'est le bénéfice intangible qui compense le moindre salaire. Et croyez-moi, le salaire est bien, bien moindre que ce que vous gagneriez dans une banque ou dans une entreprise de consultants. Mais ma cause — armer les jeunes filles d'outils qui feront une différence dans leurs vies — est ce qui nourrit ma passion.

Le reste du discours me passe au-dessus de la tête. En réalité, je ne cesse de penser à ma candidature mensongère. Aux raisons qui m'ont poussé à fausser ma candidature et de ce fait à être accepté.

J'effectuais des recherches pour un article. Je venais de voir le film *Soulman*, dans lequel C. Thomas Howell se fait passer pour noir afin de décrocher une bourse pour Harvard. Les articles à propos de la discrimination positive fleurissaient et je me suis dit qu'il y avait là quelque chose d'intéressant. En étudiant différents programmes, j'ai découvert que les écoles supérieures de commerce préparant au MBA appelaient à la diversité, mais prétendaient n'avantager en rien les candidatures féminines. Je n'y ai pas cru — selon moi, les femmes devaient être admises plus facilement. J'ai alors décidé de me présenter dans dix écoles différentes. Cinq en tant qu'homme, et cinq en tant que femme. J'ai envoyé exactement les mêmes dossiers. Mon sexe constituait l'unique différence.

Sur les dix écoles, aucune de celles où j'ai postulé en tant que Jamie homme ne m'ont accepté, alors que sur les cinq auxquelles je me suis présenté en tant que Jamie femme, deux m'ont rejeté, l'une m'a accepté, et les deux autres m'ont convoqué pour un entretien. Gagné ! ai-je pensé. Ma thèse était correcte et j'allais écrire un article pour le démontrer.

Mais il y avait cette acceptation à LWBS. Signée par Dorothy, la fille avec qui Layla travaille maintenant. Posée sur mon bureau, accompagnée d'une brochure promettant carrière prestigieuse, richesse et postes de haut niveau. Je me suis dit — pourquoi pas ?

Pourquoi ne pas y aller ? Pourquoi les filles devraient-elles être avantagées ? Et puisque LWBS prétend ne pas faire de discrimination sexuelle, cela ne devrait avoir aucune importance, n'est-ce pas ?

J'observe Layla qui écoute attentivement l'oratrice. Elle ne serait pas d'accord avec moi.

Peut-être même me dénoncerait-elle.

Peut-être n'aurais-je pas dû lui demander de changer mon sexe. Mais je n'avais pas le choix. Sans carte étudiant, je ne peux pas me présenter aux examens. Et elle est la seule personne que je connaisse qui puisse modifier le F en M, afin que ma carte d'étudiant puisse enfin être imprimée sans me trahir.

Et puis, pour commencer, c'est elle qui m'a fait virer. Mais je ne lui en veux pas. Je détestais travailler dans un hôpital.

Aucune raison de m'angoisser. Si jamais je me fais pincer, LWBS ne devrait pas se formaliser de mon mensonge puisque le genre n'est pas censé être pris en considération, C'est ça.

Au lieu de m'angoisser, je tente de prêter attention à la conférence.

La conférence terminée, Layla se précipite remercier Mme Grant de son discours inspiré. Je m'approche d'elles au moment où Layla brandit son chéquier.

— Je voudrais faire un don, dit-elle en remplissant un chèque à toute vitesse.

— Je ne m'attendais vraiment pas à collecter des dons ce soir, répond Danielle.

Elle baisse le regard sur le chèque de Layla et reste abasourdie.

— Waouh. Merci. L'association des groupes féminins vous remercie sincèrement de votre générosité. Avez-vous déjà envisagé une carrière dans le milieu associatif ?

— Moi ? dit Layla. Non.

— Que faites-vous ?

— Je m'occupe des fusions et achats.

— C'était ma spécialité, dit Danielle Grant en souriant. Voici ma carte. Si un jour vous voulez faire du bénévolat, ou peut-être poser votre candidature pour un job d'été, appelez-moi.

Nous prenons congé et quittons l'auditorium. Layla est si cool que ça ?

— C'était sympa de ta part de faire un don, dis-je.

— Oui ? Je pensais que je me sentirais mieux, mais maintenant, c'est le contraire, et pour une raison que j'ignore. J'aimerais bien travailler quelque part où je sens que je fais une différence. Et pas juste... tu sais.

— Pas juste pour gagner beaucoup d'argent ? Pourquoi ne postules-tu pas un job d'été chez eux alors ?

Elle rit.

— Ma spécialité, c'est la banque. J'ai travaillé dans des banques ces trois dernières années et je me spécialise en finance. Mes parents sont dans la banque. Je vais travailler dans la banque. Peut-être ai-je simplement besoin d'un hobby, comme le bridge ou la danse folklorique. Quelque chose qui puisse me passionner.

J'ai envie de lui dire quelle peut se passionner pour moi, mais je me tais.

Mercredi, 26 novembre, 16 h 50

Layla conclut l'affaire

Imprime ! Imprime ! Allez, allez, vas-y !

J'ai exactement dix minutes pour imprimer mon devoir d'économie et foncer jusqu'au bâtiment Katz. Il est 16 h 50. Rothman veut nos devoirs pour 17 heures, et il nous a prévenus d'être à l'heure parce qu'il s'en va pour Thanksgiving. Pourquoi a-t-il fallu que je me montre si pinailleuse ? Je travaille dessus depuis des mois. Et si j'arrive trop tard ? Si je n'y arrive pas ? Les salles de cours sont restées vides toute la semaine parce que tous les autres travaillaient comme des fous pour finir à temps. Moi, je suis allée en cours et maintenant je vais échouer ? Où est la justice là-dedans ?

Imprime ! Imprime ! La page trois jaillit. Encore cinq !

Je ne comprends pas pourquoi Rothman ne nous laisse pas envoyer nos devoirs par e-mail. Pourquoi faut-il qu'il me complique la vie ?

Imprime ! Imprime ! Plus que deux pages !

Je fourre mes pieds dans mes chaussures (ce n'est pas une façon de traiter des mocassins Prada) et boutonne mon manteau. Puis je vérifie deux fois le numéro de son bureau. 624. Pas de problème. Vérification horaire : 16 h 54.

Oui ! La page finale est imprimée. Je l'insère dans l'agrafeuse et part au galop.

Je croise Kimmy dans le couloir.

— Hé, Layla. Où vas-tu ?

— Rendre le devoir d'économie.

— Comment as-tu trouvé le partiel de stats ? demande-t-elle très vite.

— Je l'ai raté, c'est certain, dis-je en attaquant les marches deux par deux avant de sprinter vers le bâtiment Katz.

Le partiel de stats était impossible. Mon devoir s'agite dans mes mains. Je pousse la porte du bâtiment, me glisse in extremis dans l'ascenseur dont les portes se ferment et enfonce le bouton du sixième étage. Deux étudiants se trouvent déjà à l'intérieur, et ils semblent avoir appuyé sur les boutons des deuxième et quatrième étages.

Heure actuelle : 4 h 59. Zut !

L'ascenseur s'arrête au second étage et une femme en parka sort. O.K., allons-y, en route pour le quatrième. L'ascenseur tressaute et s'arrête au troisième. Non ! Un homme en costume entre et appuie sur... cinq. Oh non, arrêtez. C'est dingue. Le destin conspire contre moi ?

Le temps d'atteindre le sixième étage, il est 17 h 07 et je suis en retard, je suis en retard, je suis en retard. Je galope dans son bureau et — et s'il était déjà parti, si je l'avais raté, si

ma carrière entière était fichue à cause de ce devoir sans intérêt — je m'arrête. Sa porte est ouverte. Les lumières sont allumées. J'entends deux rires masculins à l'intérieur.

Mon cœur bat encore de ma course folle. Je passe la tête par la porte.

Jamie est adossé au mur.

— Bonjour, Layla. Nous nous demandions si tu avais oublié.

— Bonjour, Jamie. Bonjour, Jon. Désolée d'être en retard, monsieur.

Je dépose le devoir sur son bureau.

— Bonjour, Layla. Merci de me l'avoir apporté. Tu vois, Jamie, Layla a tout de même réussi à venir en cours cette semaine, même avec un devoir à rendre. Je suppose que tu étais malade hier, mais que depuis tu as été miraculeusement guéri ?

Jamie sourit et me tape sur l'épaule.

— Tu as mis le doigt dessus, Jon.

Le professeur rit et plonge son regard dans le mien.

— Layla, que fais-tu ce week-end ?

— Je rentre chez moi, dis-je en détournant le regard.

Il recommence ! Il flirte avec moi !

— Bon Thanksgiving à tous les deux !

— Merci monsieur, vous aussi, dis-je en sortant.

Jamie lui fait un signe d'au revoir et me suit dans l'ascenseur.

— Ce type est fou de toi.

Je rougis.

— Tu crois ?

Jamie hausse un sourcil. Mais comme ils ne font qu'un, ils virent tous deux vers sa calvitie.

— Grand, blond, beau, ce n'est pas ton type ?

— Je ne mélange pas l'amour et les affaires.

Il hoche la tête.

— Tu penses toujours à l'homme de tes rêves ?

— Oui, dis-je en soupirant.

— As-tu déjà pensé à sortir avec quelqu'un qui existe dans la réalité et pas seulement en photo ? demande-t-il en me regardant du coin de l'œil.

Assez.

— Je te l'ai dit. Je ne sortirai pas avec le Pr Rothman. Je ne me sentirais pas à l'aise...

Je décide de changer de sujet.

— ... Vendredi, je t'ai fait changer de sexe.

— C'est vrai ?

Il paraît soulagé.

— Merci. Je t'en suis très reconnaissant. Je peux t'inviter à dîner ce soir ? Je ne rentre pas chez moi avant demain matin...

Il semble hésiter.

— ... Je voudrais te remercier en bonne et due forme.

Wouah.

— Tu es trop gentil. Ce n'était vraiment pas grand-chose. Merci, mais je prends le train de 19 heures pour retourner à New York. J'ai décidé de ne pas prendre ma voiture, comme ça je vais pouvoir entamer les lectures de la semaine prochaine. Et je n'ai pas encore fait mes bagages.

La porte s'ouvre et je plante un rapide baiser sur sa joue.

— Je te souhaite bon voyage et excellent week-end !

Sur ce, je retourne droit au zoo.

Russ : le retour

Je suis sur le point de sonner à la porte, mais je suspends mon geste. Peut-être n'aurais-je pas dû venir. Elle va tout de suite deviner. Mon visage est comme un tableau noir où ma liaison illicite serait inscrite à la craie jaune fluo. Si seulement je pouvais jouer les Superman et voler à l'envers autour de la Terre pour remonter le temps. Comme lorsque Lois Lane meurt dans un tremblement de terre et qu'il la ramène à la vie.

En vérité, je ne suis même pas certain de vouloir effacer mon expérience avec Kimmy. J'aime l'idée qu'une fille sexy comme Kimmy me désire.

Je devrais tout avouer à Sharon.

Il gèle dehors. Fichu hiver canadien. J'appuie sur la sonnette une fois, deux fois, doucement, comme si je ne voulais pas qu'elle l'entende.

Elle devait m'attendre parce que la porte s'ouvre tout de suite. Ces courts cheveux châtain, doux et soyeux, ce grand sourire, ces lobes d'oreilles parfaits. Sharon.

— Tu es là ! piaille-t-elle en jetant ses bras autour de mon cou pour m'embrasser à pleine bouche.

La culpabilité et la tristesse me submergent, comme si j'avais coincé mon doigt dans la prise d'une machine à douleur. Je l'aime et je l'ai toujours aimée. Qu'ai-je fait ?

— Je suis là, dis-je, tentant de garder une voix égale.

A-t-elle deviné ?

Elle m'embrasse longuement et presse son corps contre le mien. Apparemment, non, elle n'a pas deviné. Et je ne peux pas lui dire. Elle me tuerait. Je ne peux lui dire que si je suis d'accord pour la perdre, et je ne suis pas d'accord. Sa langue est tendre et douce comme un coussin. Je la plaque contre la porte et explore son corps sous son chemisier. Ma main se sent chez elle, comme Clark Kent de retour à Smallville.

Elle m'entraîne à l'intérieur et ferme la porte derrière elle.

Ma décision est prise. Ma liaison avec Kimmy est terminée.

Dimanche, 30 novembre, 22 h 07

Kimmy prend son mal en patience

Pourquoi n'a-t-il pas appelé ?

Je l'ai embrassé pour lui dire au revoir mercredi après-midi. Je croyais qu'il appellerait dès le lendemain. En fait, je caressais l'espoir qu'il appellerait le soir de son arrivée. Ou même depuis l'aéroport, en attendant son avion. Ça aurait été merveilleux. Mais je n'en demandais pas tant. Non. Tout ce que je souhaitais, c'était qu'il me passe un coup de fil à un moment donné du week-end. Est-ce trop demander ? Que le mec avec qui je sors depuis un mois m'appelle pour me souhaiter un joyeux Thanksgiving ?

Je suis allongée sur mon lit, en slip et débardeur, en sueur, à contempler le plafond. Mon avion a atterri deux heures plus tôt. Il est tard et je pensais que Russ serait déjà là, mais il n'est pas encore arrivé. Le chauffage central marche à fond, et on cuit ici. La chaleur ne me dérange pas, chez moi, j'y suis habituée. C'était super en Arizona. Un bon petit vingt-cinq degrés. Ici, il fait dix degrés à tout casser. Mon corps est complètement perturbé. Dans le zoo, il fait dans les trente. J'ai vu un type se balader dans le couloir en short et débardeur. Je me demande s'il va garder cette tenue tout l'hiver. Les mêmes bizarreries se produisent en Arizona. Dehors, je porte des sandales et une minijupe parce qu'il fait quarante, mais je dois enfiler des caleçons longs et une parka pour aller au centre commercial à cause de l'air conditionné.

Jusqu'ici, le froid du Connecticut ne s'est pas révélé si terrible. Les rafales de vent me rafraîchissent et me font me sentir vivante.

Comme faire l'amour. Ce qui n'a pas l'air de vouloir se produire ce soir. J'ai laissé mon téléphone portable branché durant tout le week-end, il pouvait donc me joindre. Tandis que ma mère gémissait sur son job lamentable, ou que mon père me harcelait pour déterminer si je perdais mon temps et mon argent à Sup de Co, il pouvait m'appeler.

Ou quand je suis tombée sur Wayne et Cheryl au Rythm Room et ai dû dessiner un sourire idiot et figé sur mon visage.

C'est le téléphone portable qui se trouvait dans mon sac qui m'a gardé saine d'esprit, me rappelant que, oui, il y avait bien quelque chose de positif dans ma vie. Une bonne raison de me lever le matin : la possibilité que mon téléphone sonne.

Nous sommes dimanche soir et il n'a toujours pas appelé.

Qu'est-ce que ça signifie ? Qu'il n'a pas pensé à moi ? Qu'il a passé tout le week-end avec Sharon ? Qu'il ne veut plus me voir ?

Je me sens malade, fiévreuse et nauséuse. J'ouvre la fenêtre et laisse l'air pénétrer dans ma chambre afin de ne pas m'évanouir. Ou de ne pas pleurer. Il ne veut plus de moi. Il préfère Sharon.

Que faire ? Je vais établir un nouveau plan.

Je décroche le téléphone et l'appelle, mais il ne répond pas. Et s'il avait décidé qu'il ne pouvait pas vivre sans elle ? Qu'il allait s'inscrire à l'école de commerce de Toronto ?

La fenêtre ouverte ne semble pas influencer la température de la chambre. Qu'est-ce qui va de travers chez moi ? Pourquoi mon cœur bat-il si fort ? Je ne comprends pas pourquoi je le désire tant. C'est vrai, il est séduisant, intelligent et sérieux, mais d'autres mecs ici le sont aussi. Pourquoi est-ce celui qui n'est pas libre que je veux à tout prix ? Est-ce par défi ? Est-ce que parce que s'il me rejette, je ne vaudrais plus rien ? Ou à cause de la façon qu'il a de jouer avec le lobe de mon oreille ?

Je rappelle sa chambre.

— Allô ?

Il est là ! Pourquoi n'est-il pas venu s'il est rentré ?

— Hello, c'est moi. Tu veux passer ?

— Je... euh...

Il tergiverse. Pourquoi il tergiverse ?

— Juste pour quelques minutes, d'accord ? A tout de suite.

Je raccroche avant qu'il n'ait le temps de refuser.

J'ouvre une bouteille de vin et en verse deux verres, allume deux bougies, éteins les lumières et me déshabille.

Tout est question de stratégie.

Lundi, 1er décembre, 7 h 02

Layla bûche

Je pousse la lourde porte de chêne de la bibliothèque, légèrement étonnée d'être la seule à me trouver là dès l'ouverture. Pourquoi davantage d'étudiants ne profitent-ils pas des horaires étendus ? A partir d'aujourd'hui, le premier lundi après Thanksgiving, jusqu'à ce que LWBS ferme ses portes pour les vacances de Noël, le 19 décembre, la bibliothèque sera ouverte de 7 heures à minuit, sept jours sur sept.

Le grincement de mon sac à roulettes sur le plancher ciré résonne dans le hall vide. Je prends l'ascenseur jusqu'au quatrième étage et me dirige vers mon box préféré, près de la fenêtre. Je commence par parcourir la rubrique économique du journal en sirotant mon café, puis je sors ma trousse, mes livres d'économie ainsi que les documents et le classeur du cours. J'ai déjà effectué toutes les lectures pour aujourd'hui, alors je vais entamer les études de cas de demain. C'est tôt le matin que je préfère pour travailler. L'atmosphère respire le calme et la sérénité. La période la plus frustrante se situe à 15 h 30. Trop de réunions de groupe. Mes camarades oublient souvent qu'ils se trouvent dans une bibliothèque et que d'autres s'efforcent d'étudier.

Je suis plongée dans l'économie depuis une vingtaine de minutes lorsqu'une large main me tape sur l'épaule.

— Un mini-muffin ? propose la voix qui accompagne la main.

Je me retourne pour me trouver face à Jamie me tendant un sac de papier.

— La boulangerie en bas de la rue fait les meilleurs mini-muffins du monde. Tu les as déjà goûtés ? Il faut que tu les testes.

Il l'aura voulu. Je jette un œil sur les muffins et en choisis deux aux myrtilles et un aux pépites de chocolat.

— Que fais-tu ici, Jamie ? Tu sais quelle heure il est ?

Il regarde sa montre.

— 7 heures. Oh non, s'exclame-t-il. 7 heures du matin ? J'ai cru que j'avais dormi toute la journée, j'ai acheté les muffins pour mon dîner.

— Tu es trop drôle.

— Toujours.

Il me fait un clin d'œil et s'approprie une chaise.

— Que lis-tu ?

— Eco.

— Ah oui ? Je déteste l'économie. Je vais lire OC. Tu n'aurais pas les documents à me prêter ?

Je sors le dossier de mon sac.

— Qu'aurais-tu fait si je n'avais pas été là ?

— Quelques exemplaires sont disponibles au cinquième étage.

Il fait défiler les pages en éventail avec son pouce puis désigne mon sac :

— Ton avion décolle à quelle heure ?

— Ha ha.

— Non, sérieusement. Pourquoi as-tu un sac à roulettes ?

— J'aime avoir tous mes livres sous la main, mais n'ai aucune envie de me casser le dos...

Les gens devraient prendre soin de leur dos. On n'en a qu'un seul.

— ... Comment s'est passé ton week-end ?

— Chaud. Il faisait trente-cinq degrés à Miami.

On ne dirait pas qu'il revient de Miami. Il est plus pâle que moi.

— Tu as passé un bon moment ?

— Oh oui. Mes parents vivent dans un complexe pour retraités maintenant, alors on a fait une fête d'enfer... joué un peu aux dominos, fait un petit loto. Commandé le plat du jour en promotion à dîner. Une vraie folie. Et toi ?

— J'ai passé un bon week-end. Ma sœur et moi avons un appartement dans l'Upper East Side. J'ai vu mes parents au dîner de Thanksgiving, et quelques amis samedi soir.

— Je parie que tu as eu droit à une véritable orgie de Thanksgiving, avec dinde et tout ?

Pas vraiment.

— Ma mère ne cuisine pas beaucoup et la bonne était dans sa famille, alors nous sommes simplement allés chez Nobu. Rien d'extraordinaire.

— Je sais cuisiner la dinde, se vante Jamie.

— Ah oui ? Peut-être que je t'inviterai pour le repas de Noël. Tu es déjà allé à un repas de Noël ?

Il secoue la tête.

— Pas vraiment.

— Vous faites un repas pour Hanukkah ? Hanukkah célèbre quoi exactement ?

Il se rejette en arrière et se balance sur sa chaise.

— C'est une longue histoire : comment une petite fiole d'huile a brûlé durant huit longs jours.

— Vous vous faites des cadeaux ?

— Non. Mes parents sont radins. Nous sommes censés recevoir huit cadeaux, un pour chaque jour du miracle. Mais ma mère avait l'habitude de s'en servir comme prétexte pour renouveler mes chaussettes. J'en recevais huit paires neuves.

— C'est affreux !

Son balancement me rend un peu nerveuse. Il va tomber à la renverse d'une seconde à l'autre.

— Je sais. Mais ma bubbe, ma grand-mère, m'offrait toujours de beaux cadeaux. Une fois, elle m'a acheté une de ces petites voitures qu'on peut conduire dans la maison, tu vois ce que je veux dire ? Je parie que tu en avais une. Qu'est-ce que je raconte ? Je parie que pour Noël tu avais une vraie voiture.

Il doit penser que j'ai été gâtée à en être pourrie.

— Seulement deux fois...

Il reste bouche bée.

— ... Je plaisante. Une fois seulement.

Il lève son sourcil. Peut-être devrais-je lui proposer de l'épiler. Non, ce serait vraiment mal élevé.

— Quel genre de voiture ? demande-t-il.

Voilà qui ne va pas arranger mon image d'enfant gâtée.

— Une BMW décapotable.

— Tu as une BMW décapotable ? Layla, pourquoi ne l'as-tu pas amenée ici ?

— Elle est ici.

Sa chaise glisse en arrière mais il se rattrape au bureau, évitant ainsi de tomber et de s'ouvrir le crâne.

— Quoi ? Pourquoi ne l'ai-je jamais vue ?

— Je n'aime pas conduire.

— Pourquoi as-tu une voiture alors ?

— Je ne sais pas. Mes parents voulaient que j'en ai une.

— Pour quoi faire ? Tu n'habites pas Manhattan ?

— Si, mais j'ai besoin de me déplacer. Tu sais. Pour aller dans les Hamptons.

Je devrais simplement me taire.

— Tu crois que ça ennuerait tes parents de payer les frais de mon prochain semestre ? rit Jamie.

Vraisemblablement, ils s'en ficheraient. Ou ne le remarqueraient même pas.

— Je leur demanderai.

— Tu veux m'épouser ? J'aurais franchement l'usage d'une riche épouse.

L'épouser ? Je ne peux même pas imaginer sérieusement sortir avec Jamie. Il est trop... dépourvu d'ambition. J'ai toujours préféré le type sérieux au clown.

— Peut-être.

— Je ne suis pas Bradley Green, c'est ça ?

Soupir. Bradley Green. La perfection.

— Bradley n'a même pas connaissance de mon existence. Je vais devoir attendre qu'il vienne à l'école ici, s'il est accepté et s'il choisit LWBS. Selon Kimmy, il ne vit pas en couple. Elle a appelé son répondeur.

Nous éclatons de rire, et je me dis que c'est le moment idéal pour discuter de sa relation potentielle avec Kimmy.

— Il y a du nouveau entre toi et Kimmy ? Elle est déjà rentrée ?

Durant le week-end, j'ai analysé la situation de Kimmy. Je suis arrivée à la conclusion qu'elle a tout intérêt à choisir Jamie. Pour commencer, Russ n'est pas disponible. De plus, il ne me paraît pas un si bon plan que ça. Je le trouve niais et il est défoncé la moitié du temps. Kimmy a besoin d'un homme doué d'une forte personnalité. Comme Jamie.

— Je suis passé la voir hier, mais elle avait l'air préoccupée et ne m'a pas demandé d'entrer...

Il secoue la tête d'un air déçu.

— ... Je crois qu'il est temps que je renonce à elle.

— Moi je crois que tu devrais t'accrocher. Pour l'instant, pourrais-tu s'il te plaît cesser de te balancer sur cette chaise, tu me rends nerveuse...

Il sourit et laisse retomber la chaise sur ses quatre pieds à grand fracas.

— ... Je préfère !

Je ne comprends pas pourquoi Kimmy repousse Jamie. Elle a couché une fois avec lui, donc elle doit être un tout petit peu attirée par lui. Russ ne quittera pas Sharon. Kimmy doit accepter cette idée et passer à autre chose.

— Je me demande s'il y a quelque chose entre elle et Russ, dit Jamie comme s'il lisait mes pensées.

Je replonge dans mes notes et hausse les épaules. Suis-je horrible de l'encourager à lui courir après, alors que je sais que Russ et elle sont sortis ensemble après la soirée de la bouteille tournante ? Mais ils n'ont pas encore « consommé », alors peut-être reste-il de l'espoir.

— Peut-être a-t-il plaqué sa petite amie à Thanksgiving. C'est peut-être lundi noir pour Russ.

— Lundi noir ?

— Le lundi après Thanksgiving, quand tout le monde retourne à la fac après avoir rompu pendant le week-end.

J'en doute.

— Nous devrions nous remettre au travail, dis-je en feuilletant mon cahier...

Nous avons tant à faire pour demain !

— ... Travaillons une demi-heure avant de marcher un peu pour nous étirer.

— A moins que tu ne m'emmènes faire un tour dans ta BMW. Certains d'entre nous

n'ont que des Hyundai Excel au parking, tu sais.

Matthews passe la matinée à discuter les interactions de groupes : gestion des conflits, négociations, expression des critiques et partage de l'information.

Je me demande quel type d'informations Russ et Kimmy ne partagent pas avec leur groupe. Tous deux sont absents. Kimmy ne devrait pas sécher les cours alors qu'elle tente désespérément d'améliorer ses notes. Où est-elle ? On ne rate pas de cours magistraux à l'approche des examens.

Tous deux font une apparition nonchalante en cours de comptabilité. Ils arrivent séparément et avec discrétion. Russ s'assied dans le fond, près de Nick et de Jamie, et Kimmy à côté de moi. Les joues rouges, les cheveux tirés en queue-de-cheval sur le sommet du crâne, elle ressemble à quelqu'un qui tente désespérément de cacher sa joie.

— Bonjour, gazouille-t-elle.

Le scénario en cours ne semble pas aller dans le sens de mon plan consistant à caser Jamie et Kimmy ensemble. Peut-être avais-je tort — peut-être Russ a-t-il rompu avec Sharon.

— Bonjour. Comment s'est passé ton week-end ?

— Atroce, dit-elle avec un grand sourire. Mais tout va mieux maintenant.

J'ai un mauvais pressentiment quant à sa conception de « mieux ».

— Pourquoi ? C'est lundi noir ? Russ a plaqué Sharon ?

Son visage s'assombrit.

— Je ne crois pas.

Alors pourquoi est-elle si radieuse ?

— Alors quoi ?

Elle lève un sourcil épilé à la perfection d'un air suggestif.

— Enfin... tu vois...

Oh non ! Ils ont consommé !

— Tu as couché avec lui ?

Elle me fait taire d'un signe de la main.

— Mais, et sa petite amie ?

— Je te l'ai dit, dit-elle en écarquillant les yeux, je ne sais rien de plus à ce sujet.

Comment a-t-elle pu coucher avec lui sans savoir ? Ça ne la rend pas folle ? Ça me rend folle.

— Tu lui as demandé au moins ?

— Pourrions-nous ne pas parler de ça ici ? chuchote-elle.

Oh pardon ! Excusez-moi !

Kimmy, souris de bibliothèque

A minuit moins cinq, je referme mon manuel de stats d'un coup sec avant de me lever. Nous ne sommes plus que quelques-uns dans la bibliothèque. Moi, Layla et Jamie, pour ne pas les nommer. Je viens de passer une demi-heure à lire, après que Layla et Jamie m'ont fait travailler une demi-heure. (Il s'avère que Layla a obtenu la meilleure note de tout le bloc au partiel de stats. Oui, celui qu'elle prétendait avoir raté.) Nous ne nous sommes permis que de courtes interruptions — une pour nous dégourdir les jambes, et une autre pour une chaîne de massage. C'est un truc que Layla pratiquait avec ses copines à la fac. On s'assied en file indienne et chacun masse la personne devant lui pendant trois minutes. Puis la personne en tête de file passe à la queue. J'ai commencé au milieu. Je massais Layla pendant que Jamie me massait. Puis je suis passée en tête et Layla a massé Jamie. Il sait s'y prendre. Dommage que je ne lui ai pas demandé un massage complet la nuit où nous sommes sortis ensemble.

— Il faut que tu sortes d'ici, décrète Jamie.

Je suis épuisée. Après les cours, j'ai assisté à une simulation d'entretien. Jared, le président du bloc, a organisé des sessions de trois heures, une fois par semaine jusqu'à Noël, afin de nous préparer aux entretiens d'embauche. Comme si nous n'avions que ça à faire. Pourtant, à ma grande surprise, je me tire plutôt bien des questions d'estimation, quand on vous demande, par exemple, combien de bus roulent aux Etats-Unis. Ce qui est intéressant, ce n'est pas la réponse, que vous ne pouvez pas connaître, mais comment vous abordez le problème. Qui l'aurait cru ? Si seulement je terminais mes lettres de présentation et mes CV, peut-être aurais-je une chance de démontrer mes récents talents.

Mais pour l'instant, j'ai autre chose en tête. Le meilleur moment de la nuit — mes tête-à-tête avec Russ. La plupart des gens viennent à la bibliothèque pour cartonner aux examens. Moi je viens pour tenir Russ à l'écart de mon lit jusqu'après l'appel de Sharon. C'est la première de mes nouvelles stratégies et ça marche. Nous avons l'habitude de nous ébattre aux environs de 22 heures, jusqu'à ce que je m'expulse de moi-même avant le sacro-saint appel de 23 h 30. Maintenant que j'étudie à la bibliothèque jusqu'à minuit, aucune menace ne plane plus sur nos rencontres nocturnes.

La deuxième de mes nouvelles stratégies a consisté à transformer mon lit en un temple du sexe, fleurant le propre, et distillant un envoûtant parfum féminin. J'ai acheté des draps de satin rouge et des taies d'oreiller assorties à ma couette. Impossible pour lui d'envisager une seule seconde de quitter les lieux.

Il peut rester toute la nuit et c'est ce qu'il fait.

Il va finir par devoir rompre avec Sharon. Cette situation ne peut durer plus longtemps. Il va la plaquer, bientôt. C'est certain.

Quand je rentre au zoo, je commence tout de suite mes préparatifs. Je prends une douche, m'asperge de parfum et enfile l'un de mes nouveaux déshabillés de soie (acheté dans le même élan irrépensible que les draps de satin).

Il est minuit et demi, tout est prêt. Je suis étendue sur mon lit soyeux, j'attends.

Musique douce ? O.K.

Boîte de préservatifs discrètement glissée sous le lit ? O.K. Je ne tiens pas tant que ça aux préservatifs, puisque je prends la pilule, mais je sais qu'ils sont nécessaires. En fait, c'est lui qui insiste. Il doit craindre que je refile un truc innommable à sa petite amie chérie.

Hum. Ma pilule. C'était le vingt et unième jour hier. Pas marrant. Dans trois jours, je vais avoir mes règles. Flûte. Russ et moi n'avons plus que deux semaines ensemble avant les vacances, je ne peux pas me retrouver hors circuit pendant l'une d'entre elles. Je saute du lit et cherche ma plaquette du mois prochain dans le tiroir. Lorsque j'ai commencé à prendre la pilule, j'ai pris deux mois d'affilée sur les conseils du médecin. Je pourrais recommencer et éviter d'avoir mes règles d'ici les vacances de Noël. Ce ne peut être totalement contre-indiqué, n'est-ce pas, puisque le médecin m'avait dit de le faire ? Quand on oublie deux pilules d'affilée, on vous recommande d'entamer illico une nouvelle plaquette, alors il n'y a pas de raison. C'est juste pour cette fois de toute façon. J'extrais l'une des pilules blanches de sa capsule d'aluminium et l'avale avant de changer d'avis.

Le coup à la porte me fait sursauter, comme si je me livrais à un acte illégal.

J'ouvre et Russ se glisse dans ma chambre.

Illégal, illicite, quelle différence ? Ses lèvres sont chaudes et je crois que je suis amoureuse.

Le réveil sonne à 6 h 10. Madonna chante à la radio. Je me demande ce qu'elle penserait de ma liaison. La Madonna de *Like A Virgin* aurait approuvé. La Madonna *English Rose* peut-être moins.

Russ ramasse son caleçon et sa chemise.

— A plus tard, dit-il.

« Je t'aime », je pense sans le lui dire. La porte se referme doucement derrière lui.

Je tente de me rendormir mais sans succès.

C'est à cette seule condition que Russ reste toute la nuit. Le réveil hurlant à 6 heures du matin afin qu'il puisse s'éclipser furtivement sans que personne ne le voie. Franchement, quelles sont les chances que Rena le surprenne dans le couloir à une heure aussi matinale ? Il doit craindre des espions, qui renseigneraient Rena, qui feraient leur rapport à Sharon. Il ne veut même pas que qui que ce soit du groupe le sache. D'accord. Nick parle trop, Jamie aurait les nerfs à cause de ses sentiments pour moi, et qui sait ce qui arriverait avec Lauren. Alors pour l'instant c'est un secret, sauf pour Layla. Quand il rompra avec Sharon, nous sortirons du placard. Placard, chambre de Cité U — c'est pratiquement la même chose. Il finira par le faire, n'est-ce pas ? Il n'est pas mauvais

garçon. Il essaie simplement de savoir ce qu'il veut. Il comprendra bientôt que c'est moi et pas Sharon.

Je suis certaine que Russ se rendort sans problème. Depuis deux semaines, il est arrivé en retard en cours presque tous les matins. Chaque fois qu'il tente de se glisser incognito en cours d'OC, Matthews lui envoie des regards meurtriers. Russ ne prend pas les cours au sérieux et je m'en inquiète.

Ce n'est pas comme moi. Puisque à 6 h 10 je suis réveillée, autant étudier. J'enfile mes tongs et m'empare de mes affaires de toilette.

Quand j'arrive à la bibliothèque à 7 h 30, Layla s'y trouve déjà, à sa place habituelle.

— Bonjour, dit-elle avec un petit signe.

— Hello.

Je ne suis pas très causante le matin. Du moins pas avant que le café insipide pris en passant sur le campus fasse effet. J'ai presque terminé de réviser l'économie, ce qui est complètement dingue puisque l'examen n'a pas lieu avant lundi prochain. OC est mardi, compta mercredi, stats jeudi et stratégie vendredi. J'ai aussi presque terminé les lectures pour OC et stats. Demain est le dernier jour de cours et je pourrais ensuite étudier à plein temps.

J'aime la bibliothèque à cette heure. A mon poste, près de la fenêtre du quatrième étage, j'observe le soleil qui trace son chemin dans le ciel et illumine le campus. Peu d'étudiants dans le secteur, mais toutes les cinq minutes, on voit quelqu'un courir d'un bâtiment à un autre. J'aperçois Jamie, un sachet de mini-muffins sous le bras, qui s'apprête à nous rejoindre. Il arrive ici tous les matins à 7 h 45, nous suit en cours, puis rentre au zoo avec nous à minuit. Marrant, je ne l'aurais pas soupçonné d'être un rat de bibliothèque.

Mais encore une fois, je ne me serais pas soupçonnée d'être une souris de bibliothèque non plus.

Vendredi, 12 décembre, 3 h 14

Jamie joue les sauveurs

Je fais ce rêve qui se passe durant un examen — vous savez, celui où vous remplissez votre feuille à toute vitesse avant de vous rendre compte que vous êtes nu comme un ver — quand retentit la sonnerie marquant la fin de l'examen.

Ce n'est pas une sonnerie d'examen mais une alarme incendie et je bondis hors du lit. Oy. 3 h 14 du matin. Probablement une fausse alerte, mais si c'en était une vraie ? A l'hôpital, j'ai vu des enfants victimes d'incendies domestiques et ce n'était pas joli. J'attrape mon pantalon de jogging, un sweat-shirt, une veste et mes baskets, ma carte de crédit et ma nouvelle carte étudiant avec photo (je l'ai enfin reçue ce matin, je ne vais pas prendre le risque de la voir réduite en cendres), prends mes clés et sors dans le couloir. Rien dans ma chambre n'est de grande valeur, à part la télé et ma collection de DVD. Et le mini-frigo loué pour cent dollars. (Qui ne désire pas boissons fraîches et glaces disponibles vingt-quatre heures sur vingt-quatre ?) J'essaie de me rappeler les consignes en cas d'incendie. Il me semble que le kit de bienvenue préconisait de faire la queue à la sortie la plus proche.

Le couloir est vide. Soit je suis atteint de schizophrénie, et entendre le son fort et prolongé d'alarmes incendie fait partie de mon nouvel état, soit je suis doué de réflexes plus rapides que la moyenne.

Un léger bourdonnement dans les chambres commence à être perceptible.

— Arrêtez ce bruit ! crie quelqu'un.

Je patrouille dans le couloir pour vérifier si quelqu'un d'autre que moi a jugé nécessaire d'évacuer sa chambre.

— Que se passe-t-il ? demande un Nick en caleçon, torse nu, squelettique et désorienté.

— Je ne sais pas trop.

Je sprinte un étage plus bas me renseigner au sujet de cette sonnerie déplaisante qui continue de retentir, à la fois surpris et impressionné par ma propre énergie nocturne.

Les occupants du second étage évacuent le bâtiment. J'aperçois Lauren, son manteau ouvert sur un pyjama de flanelle rouge. Peut-être l'oxyde de carbone a-t-il envahi tout le troisième étage et, pour une raison inconnue, je suis le seul encore conscient ?

En héros que je suis, je me précipite vérifier que Layla et Kimmy vont bien.

Je remonte les escaliers, avec une énergie qui va diminuant. Je m'apprête à frapper à la porte de Layla quand elle s'ouvre à la volée. Layla est déjà habillée, en pantalon de toile, col roulé vert et long manteau de laine. D'une main elle tient un bocal au-dessus de sa tête, de l'autre, son ordinateur portable.

Elle est trop mignonne.

— C'est une alarme incendie, dis-je en lui prenant le bocal des mains, pas une sirène d'inondation.

— Merci. J'ai oublié de sauvegarder mes documents hier soir. Si mon ordinateur fond, je suis une femme morte. Sommes-nous censés descendre ?

— Je crois que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Je vais juste voir comment va Kimmy.

— Jamie le héros.

Elle mime un bruit de baiser et disparaît dans les escaliers.

C'est drôle, elle n'a même pas remarqué que je me suis lancé à son secours en premier. Elle a totalement intégré l'idée que je suis amoureux de Kimmy. J'aimerais pouvoir dire à Layla que c'est elle que je ne peux m'enlever de la tête, mais il est clair que je ne l'intéresse pas. Si je lui ouvrais mon cœur, je finirais risée de la classe, comme avec Kimmy.

Je frappe à la porte de Kimmy.

— Chérie ? Tu entends la sirène qui hurle ? C'est généralement le signal d'un incendie. Il est préférable de quitter le bâtiment afin de ne pas brûler.

J'entends quelqu'un jurer à l'intérieur. Un homme. Il y a un homme qui jure chez Kimmy. Ce doit être Russ, me dis-je (non qu'il faille sortir de Polytechnique pour être capable de cette déduction.) Je laisse passer trois personnes en pyjamas dans le couloir avant de crier :

— Vous pouvez sortir. Piste claire.

Pas un bruit.

— Russ, je sais que tu es là.

La porte s'ouvre lentement. Russ est assis sur le bureau, en jean et en sweat-shirt, extrêmement pâle. Peut-être à cause du monoxyde de carbone. Ou peut-être pas.

— Alors, on étudie tard ? je demande.

Il m'ignore et jette un œil dans le couloir.

— Il faut vraiment que nous sortions ? demande-t-il.

Je porte ma main à l'oreille.

— La sonnerie semble l'indiquer.

— Ce n'est pas une fausse alerte ?

— Je suppose que si, dis-je. Je ne sens pas de fumée, mais je quitte le bâtiment juste au cas où. Faites comme bon vous semble.

Comme vous le faites déjà. Je tourne les talons et les quitte, submergé par la déception. Ils pourraient réagir mieux que ça.

Bien sûr, il neige. A travers les flocons, je retrouve Layla qui serre son ordinateur portable contre son cœur. Nick et Lauren nous rejoignent, puis, quelques minutes plus tard, Russ s'approche de nous, Kimmy suivant discrètement de quelques pas. Pas de

camions de pompiers, pas de sirènes hurlantes, pas de halos de lumières baignant le campus de rouge. Soit c'est une fausse alerte, soit les pompiers du coin manquent d'entraînement.

Russ regarde autour de lui, probablement à la recherche de Rena, la fille qui connaît sa petite amie. Il l'aperçoit et ils se font signe.

Layla claque des dents. Je passe mon bras autour de sa taille pour la réchauffer, avant de réaliser qu'elle va peut-être mal interpréter mon geste, ou devrais-je dire *bien* l'interpréter. Alors, je passe mon autre bras autour de Kimmy et les réunis toutes les deux en une vaste étreinte, tandis que l'ordinateur portable de Layla s'enfonce dans mon estomac.

- Vous savez, dis-je. Une orgie nous réchaufferait.
- Tu penses parfois à autre chose ? me gronde Layla.
- Si on faisait une chaîne de massage ? je demande.

C'était super. Etre caressé par Layla tout en caressant Kimmy.

J'ai cru que j'étais mort et me trouvais au paradis. Répéter l'opération ne me dérangerait pas.

L'alarme incendie s'arrête.

Nous retenons notre souffle quelques secondes, puis respirons tous en même temps.

En passant la porte, Russ donne une tape sur les fesses de Kimmy. J'aimerais pouvoir faire de même à Layla, mais je crains qu'elle ne me tape dessus à coups d'ordinateur portable.

Lundi, 15 décembre, 13 heures

Russ ignore sa conscience

Un œil ouvert. Un œil fermé. Je ne crois pas pouvoir étudier et dormir en même temps. Dommage que ce cours n'existe pas en cassette. Je pourrais le laisser subrepticement imprégner mon esprit.

Un somme de dix minutes. Je l'ai bien mérité. J'ai rédigé le devoir d'économie à l'heure inhumaine de 9 heures ce matin. Je mérite une petite pause.

Je tape sur l'épaule de Kimmy, assise dans le box voisin du mien à la bibliothèque.

— Réveille-moi dans dix minutes, lui dis-je.

Elle consulte sa montre.

— D'accord. Dix minutes.

Mmm. Sharon. Mmm. Kimmy. Dans mon rêve, elles me gratifient toutes les deux d'un fabuleux massage.

— Réveille-toi, dit Kimmy en me tapant sur l'épaule.

— Encore dix minutes.

— Russ, je t'ai laissé dormir une heure.

Une heure ? J'ouvre les yeux et me redresse.

— Je crois que j'ai besoin d'un café.

— Tu as déjà pris trois cafés aujourd'hui.

Merci maman.

Les heures suivantes, je tente de suivre mon plan de travail, aidé par un nombre incalculable de tasses de café.

A 19 heures, Kimmy gémit :

— Mon dos me tue !

Jamie surgit et entreprend de lui masser les épaules. Il doit faire ça pour m'embêter. Il sait que je ne peux pas la toucher en public. Depuis que Jamie nous a vus ensemble, Kimmy et moi, il me regarde de haut. J'aimerais lui envoyer mon poing dans la figure, mais je ne peux pas prendre le risque qu'il répande la nouvelle dans toute la fac. Pourquoi la touche-t-il, d'ailleurs ? Il n'imagine quand même pas avoir encore une chance avec elle ?

Ses doigts continuent de pétrir les épaules de Kimmy. Peut-être croit-il qu'il a encore une chance. Peut-être Kimmy couche-t-elle aussi avec lui.

Nan.

— Pause dîner, dis-je.

J'ai assez de problèmes, le plus évident étant ma double vie amoureuse, sans épiloguer sur les loisirs de Kimmy.

Nous allons manger un morceau à la cafétéria avant de revenir à la bibliothèque. A 23 heures, Nick m'adresse des gestes significatifs. Je sais que fumer un joint la veille d'un examen n'est pas une brillante idée, mais après tout ce café, je ne crois pas pouvoir dormir si je ne me relaxe pas un peu. Et ne trouve pas d'autre moyen d'anesthésier les brûlures acides qui déchirent mon estomac et me rappellent chaque jour quel salaud je fais.

Je suis Nick dans sa chambre et nous en fumons un petit. Puis je rentre dans la mienne pour appeler Sharon.

Elle a décidé que ce soir était le bon moment pour me demander :

— As-tu déjà pensé à te marier ?

Je suis étendu sur mon lit, encore habillé. Parle-t-elle de se marier avec elle, ou de se marier en général ? Je ne veux pas parler beaucoup, elle comprendrait que je suis défoncé. Elle me tuerait si elle savait que je fume pendant les examens.

— Et toi ? je demande.

Souvent, la meilleure façon d'éviter une question est d'en poser une autre. J'aurais dû essayer aujourd'hui à l'examen. « Selon la banque de dépôt fédérale, quelles sont les trois différentes composantes de l'approvisionnement monétaire général ? » J'aurais pu m'en sortir par : « Que pensez-vous que ces trois composantes soient, hein ? » C'est ça.

Sharon rit.

— Je t'ai posé la question en premier.

On dirait que ça ne marche pas sur elle non plus.

— Je me marierai quand je serai établi.

— Quand tu seras établi, ou quand *nous* serons établis ?

Encore une bonne question, et encore une à laquelle je ne réponds pas. Je ne peux pas vraiment dire : « En ce moment, je sors avec quelqu'un d'autre, et je n'arrive pas à savoir qui je préfère. » Peut-être devrais-je utiliser une métaphore, du genre : « Je suis au restaurant, le menu offre deux plats mais les deux sont mes préférés. Lequel choisir ? Le poulet au parmesan ou les *fettucine* Alfredo ? » Exactement ce dont toute femme rêve : être comparée à de la nourriture. Traitée comme un objet et présentée sur une assiette. Passez-moi le sel, s'il vous plaît !

— Quand nous serons établis, dis-je.

Je suis une poule mouillée. Poulet au parmesan, s'il vous plaît !

Une autre chose que je n'ai pas précisée à Sharon, c'est que j'ai posé ma candidature pour des jobs d'été à New York. Elle croit que je vais revenir dans mon ancienne boîte de consultants. La boîte elle aussi semble le croire. Mais tous les étudiants demandent des jobs par l'intermédiaire de l'école, et je me suis dit que je devais faire pareil. Maintenant,

mes choix se réduisent à la vie à Toronto avec Sharon, ou la vie à New York avec Kimmy.

Une fois échangés les « Je t'aime, moi aussi », les « bonsoir », et les « sois sage », je me rends dans la chambre de Kimmy.

Elle ouvre la porte en se cachant derrière afin que personne ne voie qu'elle est nue. D'ailleurs, il n'y a personne. Je me demande combien de temps elle reste étendue ainsi, nue, à m'attendre. Peut-être enlève-t-elle ses vêtements quand elle m'entend frapper à la porte ?

Je lance mes vêtements sur le sol et elle me prend dans sa bouche avant même que j'ai atteint le lit. Je la pousse sur le lit et m'allonge sur elle. Nous nous frottons l'un contre l'autre un moment et je la sens devenir humide sous moi. Elle essaie de me faire glisser à l'intérieur d'elle, mais j'étends la main pour attraper un préservatif. Elle m'attire plus près d'elle.

Je sais qu'elle veut faire l'amour sans préservatif. Elle n'arrête pas de me répéter qu'elle prend la pilule. Mais je ne peux pas. Même si je sais que ce serait un million de fois meilleur. Tromper ma petite amie sans préservatif me ferait atteindre un nouveau degré dans le dégoût de moi-même.

Je sais vraiment où situer la limite, hein ? Le seul problème, c'est que la limite recule, millimètre par millimètre.

J'enfile le préservatif avant de me glisser en elle. Elle enroule ses jambes autour de mon dos. J'essaie de la faire jouir avec mes doigts, comme Sharon aime, mais elle m'arrête.

— Baise-moi, dit-elle,

Je m'exécute, puis jette le préservatif dans la poubelle à côté de son lit.

— Tu as mis le réveil ?

— 8 heures ? demande-t-elle avec un demi-sourire. Tu ne veux pas dormir ici avant l'examen ?

— Ne me rends pas les choses plus difficiles. 6 h 10 comme d'habitude.

Pourquoi 6 h 10 ? Je ne sais pas. Peut-être parce que je ne m'attends pas à trouver quelqu'un dans le couloir à 6 h 10. 6 h 30 peut-être, mais 6 h 10 ? Peu probable.

Elle se penche par-dessus moi et ses seins effleurent délicieusement ma bouche.

— C'est fait. 6 h 10.

Elle me tourne le dos.

— Bonsoir.

Je l'enlace pour éteindre sa colère. Elle se love contre moi et je l'embrasse dans le cou pour lui dire bonne nuit.

Quand le réveil sonne, je m'habille à la va-vite puis ouvre doucement la porte. Comme prévu, le couloir est tranquille et vide. Les lumières sont allumées — comme toujours. Comme il fait encore nuit dehors, les fenêtres qui surplombent les escaliers font miroir. Au lieu de voir dehors, je vois mon propre reflet.

Je me détourne immédiatement. Car ce que j'ai vu ne me plaît pas.

Jeudi, 18 décembre, 10 h 58

Layla a encore tout raté

— Plus que deux minutes, dit Flynn, le surveillant-prof-assistant.

Je vais échouer. Echec total. Comment vais-je décrocher un job cet été si j'échoue ? Il est humainement impossible à un simple mortel de répondre à ces questions. Cette dernière question appelle encore tant de réponses. Mon cœur se précipite, ma main court sur le papier. Il faut que je mette tout ça par écrit. Pourquoi n'a-t-on pas le droit de rédiger sur ordinateur, pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Le papier et le stylo sont tellement archaïques. Comment suis-je censée penser ? Effacer ? Passer le dictionnaire ? J'aurais dû aller me coucher plus tôt. J'ai besoin d'au moins sept heures de sommeil pour que mon cerveau fonctionne correctement un jour d'examen. Le semestre suivant, je me coucherai de bonne heure la veille de tous les examens. A 20 heures.

Nous ne sommes plus que quatre dans la pièce. Tous les autres ont apparemment fini. Comment est-ce possible ? je n'ai même pas encore vérifié l'orthographe.

11 a — Avec un coefficient de corrélation multiple au carré de 78.6 et une erreur standard de 4.347, ces chiffres représentent une meilleure corrélation que les modèles à variable unique 1 et 2.

— Plus que trente secondes.

11 b — Tant qu'il n'y a pas de corrélation significative entre X_1 et X_2 , une régression multiple linéaire significative devrait offrir un rang plus élevé et donc un meilleur modèle de projection.

— C'est terminé. Posez vos crayons.

Plus qu'une question !

12 — Oui. Avec une valeur de rang aussi élevée, la taille du magasin est un bon indicateur de bénéfices.

Terminé ! Flynn ramasse mon devoir de ses fines mains poilues.

— Comment l'as-tu trouvé ?

— Impossible.

— Layla, je suis certain que tu t'en es bien sortie.

Tous les professeurs et les profs-assistants connaissent mon nom. Je pose beaucoup de questions.

Je me dirige vers la porte, dégoûtée de moi-même. Kimmy m'attend dehors, souriante.

— Pas mal, hein ?

— Je me suis plantée, c'est certain.

— Comment ?

Elle secoue la tête, incrédule.

— Tu es folle. C'est exactement tout ce que nous avons révisé. Tu connais ces trucs sur le bout des doigts. Tu me les as appris.

— Il y avait trop de choses à écrire et pas assez de temps.

Kimmy désigne la cafétéria, mais j'ai besoin de m'évader de la fac.

— Allons manger des sushis, je suggère. C'est ma tournée.

Je sais que Kimmy n'aime pas dépenser de l'argent alors quelle a déjà payé ses repas à l'école. Je suis fatiguée de la nourriture de la cafétéria.

Elle hésite.

— Je veux aller à la bibliothèque. Ce soir, pour dîner ?

— D'accord.

— Je suis sûre que tu n'as pas échoué, dit-elle tandis que nous pénétrons dans la cafétéria. Jusqu'à maintenant, tu as prétendu avoir raté tous les examens, ainsi que les devoirs trimestriels, et en fait, tu as été brillante. C'est un peu agaçant.

Elle a probablement raison. Je crois toujours que j'ai échoué, mais je réussis toujours. Pourtant, je ne mens pas quand je dis que j'ai trouvé l'examen difficile. Ils le sont tous.

— Nous verrons. Tu l'as trouvé comment ?

Je prends du fromage grillé et des frites. Kimmy se limite aux frites.

— Pas facile, mais beaucoup mieux que le devoir.

Elle m'observe noyer mon assiette de ketchup.

— Tu veux un sandwich avec ton ketchup ?

— Ha ha.

Nous gagnons nos places habituelles. Jamie et Russ ne sont pas là. Ils ont quitté la salle d'examen il y a une demi-heure et ont probablement déjà mangé. Ils doivent être maintenant soit en train de réviser, soit en train de dormir.

— J'ai pris l'habitude de verser du vinaigre sur mes frites, dit-elle en secouant le flacon de verre au-dessus de son assiette.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— Russ le fait, et maintenant, je suis accro.

Je laisse tomber une frite écarlate dans ma bouche. Miam.

— Mangeons en vitesse et retournons étudier.

La bibliothèque va me manquer quand les examens seront terminés. Suis-je bizarre ? J'en aime la quiétude, l'odeur, la sensation qu'on y éprouve d'avoir un but à atteindre. Je me demande si l'hôtel où nous allons descendre à Saint-Barth est équipé d'une bibliothèque. Non, ce serait bizarre. Sincèrement, les examens vont me manquer. Le stress. Le sang coulant directement de mon cerveau à mes doigts. Je crois toujours avoir

échoué, mais je sais que je vais réussir.

— Plus qu'un, dit Kimmy.

Sa voix trahit presque la mélancolie. La fin du semestre annonce le retour de Russ à Toronto. Vers Sharon.

— Plus qu'un, je répète.

Nous mangeons nos frites lentement, comme si nous espérions prolonger la journée.

Vendredi, 19 décembre, 10 h 42

Examen de Russ

Ma tête me fait mal, mes mains me font mal, quelle importance, j'ai terminé. Aucune idée de la façon dont je m'en suis tiré. Probablement pas aussi bien que je l'aurais pu, mais je m'en moque.

Je lève la main jusqu'à ce qu'un surveillant ramasse ma copie.

— Bonnes vacances, me dit-il.

Oh, pas de souci pour ça. J'ai besoin de faire un break. D'avec les études, les clubs, les QCM, ma vie. La frustration des examens. Après un semestre entier, on choisit vingt questions à vous poser. Vingt questions au hasard. Donnent-elles vraiment une idée de mes connaissances ?

Ce dont j'ai réellement besoin, c'est de faire un break avec Sharon et Kimmy et comprendre ce que je veux, qui je veux. Je regrette de ne pas être parti avec Nick en Australie pour le mois. Ça, c'est un break. Il part pour Sydney demain. Là-bas, c'est l'été. Je l'imagine assis sur la plage à jouer avec les kangourous. Ni kangourous ni plages pour moi. Toronto a déjà essuyé trois tempêtes de neige. Je vais pelleter de la neige, pas griller au soleil.

Je ramasse mes stylos et ma carte étudiant, et quitte la pièce. Kimmy écrit toujours. Elle est super-bien habillée aujourd'hui, avec de hautes bottes noires, une minijupe et un col roulé moulant turquoise. Elle est sexy. Quoi de neuf à part ça ?

Je prends un sandwich à la cafète et retourne au zoo faire mes bagages. Mon vol décolle à 21 heures. Le mois qui vient, des décisions s'imposent. Vais-je travailler à Toronto ou à New York ? Peut-être devrais-je laisser mon job choisir ma petite amie. Si je reprends mon job de Toronto, je reste avec Sharon, si on m'offre quelque chose à New York, je reste avec Kimmy. A la courte paille. Peut-être le hasard est-il la meilleure stratégie, finalement.

Mardi, 30 décembre, 14 heures

Kimmy se fait avoir

— Ça te fait plaisir, Kimberly ? demande mon père.

« Ça », c'est un forfait dans un salon de beauté de Scottsdale. Soins du visage, manucure, pédicure, massage.

— J'adore, papa. Merci.

Évalué à environ trois cents dollars, il pourra être échangé et utilisé pour l'achat de livres le trimestre prochain. Mon athée de père refuse de l'appeler un cadeau de Noël, mais c'en est un. C'est toujours agréable de recevoir des cadeaux même si mes parents ignorent ce dont j'ai envie. Ma mère, qui est juive, n'a jamais été douée pour les cadeaux non plus, et c'est pire depuis leur divorce, quand j'avais onze ans. Elle m'achetait des trucs dont je ne voulais pas, du genre « décorez votre propre T-shirt avec de fausses pierres précieuses ou des barrettes ornées de strass ». Quand il s'agit de cadeaux, mes parents ignorent tout de moi.

— Tu as l'air fatiguée, chérie, dit mon père.

Nous déjeunons à la terrasse d'un nouveau restaurant mexicain à la mode de Phoenix. J'ai bu un peu trop de margarita, et je me sens indestructible.

— Je n'ai pas bien dormi.

Mon père passe sa main soignée dans ses cheveux teints en noir de jais.

— Peut-être que la vie à LWBS ne te convient pas.

Je hausse les épaules.

— Tu devrais réfléchir à tes objectifs.

Il hoche la tête tout en parlant et son menton parfaitement dessiné oscille de haut en bas. J'aimerais lui ressembler davantage et moins à ma mère. Je n'ai pas de menton, juste un cou.

— C'est ce que je fais. J'ai obtenu deux entretiens avec des boîtes de consultants.

Les entretiens pour les étudiants de première année ont lieu la première semaine au retour des vacances. Les étudiants de seconde année bénéficient d'une semaine de vacances supplémentaire. Cette deuxième semaine de repos me serait utile, mais trois semaines et demie, c'est déjà trois semaines et demie de trop que Russ passe à jouer les don Juan avec sa précieuse Sharon.

Pour impressionner mon père, je dis : « Qui sait ? Peut-être vais-je décrocher un job fantastique. Certains d'entre eux paient deux mille dollars par semaine. »

Il coupe sa tortilla en petites parts bien nettes et en porte une à sa bouche.

— Alors tu cherches un emploi ? C'est bien...

Il mâche lentement avant d'avaler.

— ... mais je voulais parler de tes objectifs à long terme.

Que Russ plaque sa petite amie ?

— Quels objectifs à long terme ?

— Mariage. Famille.

Il ne me met pas la pression. Non ?

— Je suis certaine que ça peut attendre que j'aie trouvé un emploi.

— Je crois que tu ne comprends pas de quoi je parle...

Il avale une nouvelle part.

— ... Je ne peux pas payer tes frais de scolarité ce semestre.

Je manque m'étouffer avec mes haricots rouges.

— Quoi ?

— Trop de clients n'ont pas tenu leur contrat ces derniers mois, je vais devoir investir mon propre capital dans l'affaire.

— Mais, mais papa...

Oh, mon Dieu. Qu'est-ce que je vais faire ?

— Je suis désolée, Kimmy, mais j'ai un budget serré et je ne crois pas que payer ton école de commerce soit mon meilleur investissement.

— Comment peux-tu dire ça... ?

Mes mains tremblent.

— ... Quel meilleur investissement que m'armer d'un MBA ?

— Tu ne seras pas assez longtemps sur le marché du travail pour compenser une telle dépense. Si tu retournes à LWBS...

— J'y retourne, dis-je, soudain déterminée. Je vais contracter un emprunt.

Russ a contracté un emprunt, de même que Lauren.

— Tu veux t'endetter de quarante-cinq mille dollars ?

— Je les rembourserai après mon diplôme. Je décrocherai un job qui paie bien. Je t'ai dit que j'avais deux entretiens de prévus — un avec O'Donnell et l'autre avec BCG.

Tous les autres m'ont rejetée, mais peu importe.

— Chérie, tu as vingt-six ans, c'est ça... ?

J'acquiesce en refoulant mes larmes.

— ... Même si tu décroches un job fabuleux après ton diplôme, tu ne le garderas que quelques années. Quand tu approcheras de la trentaine, tu voudras te caser.

Me caser ?

— Tu ne parles pas sérieusement. Au cas où tu l'ignorerais, les familles avec deux

salaires sont maintenant la norme.

Il se renfrogne, et pas à cause d'un piment.

— Et les gosses ?

Je ne sors même pas officiellement avec le type avec lequel je couche et mon père me parle de gosses ? Je me sens prise de spasmes.

— Les garderies sont là pour ça.

— Tu vas te débarrasser de tes gosses dans des garderies ? Tu veux que tes enfants soient élevés par des étrangers ?

On s'est débarrassé de moi dans une garderie quand ma mère s'est remise à travailler après que mon père l'a quittée. Nous étions vingt-cinq enfants dont une femme s'occupait toute seule. J'ai passé les deux premières semaines à pleurer dans un coin, et le reste du temps à regarder la petite dame polonaise traîner les enfants par l'oreille. Mais que viennent faire là mes enfants éventuels ?

— Je ne sais pas. Peut-être pourrais-je trouver un job à temps partiel ?

— C'est exactement ce que je veux dire, dit-il en ponctuant ses paroles d'un doigt en l'air. Pourquoi dépenser tant pour tes études alors que tu ne te consacreras pas corps et âme à ta carrière ? Tu n'as aucune raison de désirer un MBA. Tu ne veux pas devenir une businesswoman, mais une épouse et une mère. Et je ne voudrais pas crever ta bulle, mais les dirigeants d'entreprise ne se battent pas pour embaucher des femmes en âge de procréer. Tu te souviens de Melissa ? Quand je l'ai embauchée, elle n'a pas pipé mot de son désir d'enfant. Aujourd'hui, elle est enceinte de six mois et je dois la faire remplacer pendant son congé de maternité. Elle promet de revenir, bien entendu, mais elle n'a pas à me donner de réponse ferme avant la fin de son congé. Pour une entreprise, c'est terrible.

— Je crois...

Je crois que tu es un con. Je le pense, mais ne le dis pas.

— ... Je reviens tout de suite.

Je pose ma serviette sur la table et file aux toilettes, aussi vite que mon corps de femme non enceinte me le permet. Bien que, comme je n'ai pas eu mes règles depuis des semaines, je suis peut-être enceinte, qui sait ? Pas de problème, si c'est le cas, je vais « m'en occuper », une fois n'est pas coutume.

Je ferme la porte, m'assieds sur les toilettes et laisse couler sur mes joues les larmes qui anéantissent mon mascara.

M'en occuper ? Cette idée me terrifie. Elle me ramène deux ans auparavant, avec Wayne. Une fois, je n'ai pas eu mes règles. Bien sûr, j'étais surprise. Mais excitée aussi. Wayne détestait les préservatifs, alors il se retirait. Je savais que j'étais censée être affolée, mais en fait, j'ai foncé acheter un test de grossesse et me suis enfermée dans la salle de bains pour le faire. Rose. Rose, rose, rose. Wayne et moi sortions ensemble depuis un an. Il allait être fou de joie, non ? Angoissé bien sûr, c'est normal, mais secrètement heureux. Il devait bien savoir que cela risquait d'arriver (la méthode du retrait n'a pas été surnommée « roulette russe » pour rien). Peut-être était-ce prémédité.

Je l'ai appelé à son travail et lui ai demandé de rentrer le plus rapidement possible. Nous nous sommes assis dans sa voiture, dans l'allée, moteur éteint ; je ne voulais pas que ma mère nous surprenne. Je me prenais pour Molly Ringwald, dans ce film où elle et son petit copain du lycée sont terrifiés, mais quittent l'école et s'en sortent.

Après m'avoir écoutée, il a fixé le pare-brise sans rien dire. Il a mis les essuie-glaces en marche et les regardait aller et venir, aller et venir.

— Tu as besoin d'argent pour t'en occuper ? a-t-il demandé.

T'en occuper.

J'ai instantanément senti le bébé mourir, se ratatiner comme un ballon crevé.

— C'est ce que tu veux ? ai-je demandé, la gorge serrée.

— Quel autre choix avons-nous ?

Je ne les ai pas énumérés, j'ai acquiescé.

Au milieu de la nuit, je me suis glissée dans le lit de ma mère en pleurant. Je n'avais pas fait ça depuis le départ de mon père. Je lui ai tout raconté, et aussi que je voulais garder le bébé. Elle s'est alors mise à sangloter elle aussi, en me disant que je ne pouvais pas le garder, que j'allais gâcher ma vie, que je devais m'en occuper, m'en occuper, m'en occuper. Deux semaines plus tard, c'est ce que j'ai fait. Assise près de moi dans la salle d'attente, ma mère lisait un livre posé sur la table et moi, je fixais les posters au mur expliquant comment faire l'amour sans risque. Une autre fille, une grande blonde dans les seize ans, attendait elle aussi avec sa mère. Nous n'avons pas échangé un regard.

La semaine suivante, je me suis fait porter pâle. C'est facile quand votre père est le patron. Je lui ai dit que j'avais une bronchite. J'avais fumé une cigarette avant de l'appeler afin d'avoir la voix éraillée. Je me suis dit que puisque je n'étais plus enceinte, je pouvais aussi bien me mettre à fumer. La semaine suivante, j'ai commencé à prendre la pilule. Wayne a trouvé que c'était le plus beau des cadeaux — dorénavant, il pouvait jouir en moi.

Je ne crois pas être enceinte, je suis sous contraceptif continu depuis plusieurs semaines. Mon truc a marché — je n'ai pas eu mes règles durant les examens. Seul problème : si je prends ma pilule normalement, mes règles débiteront juste avant mon retour à LWBS. Je ne vois qu'une solution pour éviter ce désastre. Peut-être que je vais parvenir à la ménopause à trente ans à force d'enchaîner les plaquettes. Comme ça, je n'aurai pas d'enfants. Est-ce que mon père m'encouragerait alors à faire carrière ?

Et si je ne me mariais jamais ? Si je décidais de rester une éternelle maîtresse ? Vu les circonstances, c'est assez probable. Ne t'inquiète pas, papa, je crois que je vais passer ma vie à coucher avec des types qui ne s'engageront pas. En particulier des types mariés. Tu as des amis à me présenter ?

J'évacue la margarita. Que vais-je faire ? Arrêter mes études ? Emprunter ? Peut-être mon père a-t-il raison. Peut-être ma carrière n'est-elle pas importante pour moi. Elle ne l'a jamais été. J'ai postulé à LWBS uniquement à cause de Wayne. Et si je gaspillais mon argent ? Peut-être devrais-je balancer mes livres et partir pour l'Alaska. Il paraît que la proportion homme-femme y est comparable à celle de LWBS. Me connaissant, il est à

parier que je foncerai droit sur le mec qui vit déjà en couple. Le mec qui n'appelle plus dès qu'il a quitté le pays. J'arrache un bout du papier de toilette rugueux et me sèche les yeux. Pourquoi suis-je tombée amoureuse d'un type qui en aime une autre ?

Je suis amoureuse de lui. J'aime que la seule musique qu'il écoute soit celle de la bande originale des films de superhéros et qu'il la fredonne quand il croit que je n'écoute pas. La façon dont il joue avec mes oreilles. Son sourire. Son odeur.

J'aimerais qu'il ne fasse pas si froid à Toronto. Il va avoir besoin de chaleur humaine.

Je respire un grand coup et me décide à quitter mon repère. Je me lave les mains et observe mes yeux rouges dans la glace. Peut-être que je perds mon temps à Sup de Co. Si j'abandonnais ? Ma mère va me tuer. Elle soutient mes études à cent pour cent. Moralement, pas financièrement. Elle ne veut pas que je finisse comme elle, gentille mère au foyer qui découvre que son mari a une liaison. Et pas une coucherie d'une nuit, non. Mon père a quitté ma mère pour sa maîtresse. Elle avait obtenu une pension alimentaire, mais comme elle ne supportait pas l'idée de recevoir de l'argent de lui, elle s'est trouvé un job de secrétaire, qu'elle détestait.

Elle s'en voulait, disait qu'elle s'était laissé traiter comme une moins-que-rien pendant qu'elle était aux petits soins pour mon père - un vrai coq en pâte. Chaque dimanche, elle cueillait des oranges sur l'arbre dans le jardin et lui pressait un jus de fruit frais. Chaque verre lui prenait vingt minutes, et parfois il en redemandait. Elle était trop fatiguée pour en préparer un pour elle et, malgré mes supplications, ne m'en a jamais fait. Parfois, si mon père n'avait pas terminé son verre, j'avais le droit de boire ce qui restait, en savourant chaque goutte sur ma langue.

Peut-être que je lui ressemble davantage qu'elle ne le croit.

Et que LWBS n'est pas pour moi.

Ma note finale de stats a été affichée avant mon départ. Soixante-dix-huit. La moyenne de la classe est de soixante-dix-neuf. Pas terrible. Pas atroce. Nos devoirs de groupe ont probablement augmenté ma note. J'ai dû bien me débrouiller à l'examen, ce qui est toujours agréable. Mais me classer dans la moyenne alors que j'ai travaillé comme une dingue me déprime un peu.

Que faire si j'abandonne ? Revenir ici ? Je ne sais pas si je supporterai de revivre à Phoenix. Hier soir, je suis retournée dans le bar minable où je traînais quand j'avais vingt et un ans. J'y ai rencontré les mêmes personnes qu'alors, y compris Wayne et Cheryl.

Quand Cheryl est partie commander une Heineken, Wayne m'a pincé les fesses.

— Tu es superbe, m'a-t-il dit.

J'ai minci. Conséquence des examens.

— Merci, ai-je répondu, me demandant si tous les hommes étaient infidèles.

Il m'a été infidèle. Maintenant il voulait tromper à Cheryl. Russ est infidèle à Sharon. Mon père était infidèle à ma mère. Est-ce leur faute ? Ou la nôtre qui laissons les choses se produire ?

Qu'ai-je fait ? Et que devrais-je faire maintenant ?

Jeudi, 1er janvier, 2 h 10

Russ est sonné

Ce n'est pas encore l'heure de partir ? J'ai bu trop de champagne et me sens maintenant tout fringant. Je tapote le genou de Sharon.

— Shar, tu es prête ?

2 h 10, définitivement l'heure de quitter la soirée du réveillon chez sa sœur. Des chips et de l'alcool, il ne reste que des miettes et des bouteilles. La plupart des trente invités ont quitté les lieux. Rena, malheureusement, est encore là. Chaque fois que je ne me méfie pas, elle me coince pour me harceler au sujet de l'école.

A 23 heures, elle voulait savoir si j'avais reçu mes notes d'examens. Je lui ai répondu que je n'avais pas regardé. A 23 h 30, elle a voulu savoir si j'avais décroché des entretiens.

— Oui. BCG, Accenture, Stewart & Co et O'Donnel.

— Super ! s'est-elle exclamée en redressant sa cravate ridicule.

Je ne porte pas de cravate, alors pourquoi elle ?

— De qui attends-tu des réponses ?

— Bain et McKinsey.

— Je verrai si je peux t'obtenir un entretien chez McKinsey. Je peux peut-être te pistonner, tu sais.

Les élèves de seconde année ont passé leurs entretiens en octobre, et Rena s'est vantée toute la soirée d'avoir été acceptée chez McKinsey.

Sharon m'embrasse sur la joue et s'extirpe du divan.

— Allons chercher nos manteaux.

Elle a un bouton sur le menton. Depuis des années que nous sortons ensemble, je ne l'ai jamais vue avec un bouton. Ce soir, avant que nous ne sortions, elle l'a combattu vingt minutes à coups de glaçons et d'anti-cernes, mais il brille toujours d'un rouge virulent. Ce bouton m'apaise, me rappelle que Sharon n'est pas parfaite. Si elle découvre ma liaison avec Kimmy et décide de ne plus jamais me parler, je me rappellerai ce bouton. Depuis que je suis revenu, je me délecte de tous ses défauts. Son impatience envers sa mère, son côté autoritaire — elle m'empêche de fumer des joints, insiste pour manipuler la télécommande...

Autant de choses qui ne me manqueront pas quand elle rompra avec moi.

Inversement, chaque fois qu'elle fait quelque chose de gentil, comme confectionner mes biscuits au chocolat préférés, ou embrasser mon doigt quand je me suis coupé avec le couteau à beurre, ou encore quand elle porte ce pull en V en mohair qui me donne envie de poser ma tête contre son ventre et rester ainsi pendant des heures, le pull qu'elle porte

en ce moment, un poignard transperce mon cœur. Et pas un couteau à beurre. Une machette.

Nous fouillons dans la pile de manteaux jetés au hasard sur le lit de sa sœur et son beau-frère à la recherche des nôtres. Je ne trouve plus l'écharpe qui était enfoncée dans la manche de ma veste.

Biiip. Un message m'attend sur mon portable resté dans la poche de ma veste.

Sharon me regarde avec curiosité.

— Qui a appelé ?

Biiip. J'aurais dû éteindre le signal des messages.

— Je regarderai plus tard.

Biiip.

— Non chéri, regarde maintenant. C'est peut-être une urgence. On ne sait jamais, le jour de l'an.

Son front se plisse. Je la connais assez pour savoir qu'elle est en train d'imaginer ses parents coincés dans une voiture couchée sur le toit, avec comme unique espoir de survie le numéro de mon téléphone portable. Je tape mon code.

Nouveau message. Date 1er janvier 12 h 03.

« Salut, c'est moi... »

Kimmy ! C'est pas vrai. Je presse le combiné tout contre mon oreille dans l'espoir d'étouffer sa voix.

« Bonne année ! Je suis dans un bar, en train de boire ! »

Elle a l'air saoule.

« Tu me manques. Il faut que je te parle de quelque chose d'important... »

J'efface immédiatement le message et éteins le téléphone.

Sharon me dévisage d'un drôle d'air, comme si je m'étais transformé en Hulk sous ses yeux et qu'elle hésitait à me dire que je verdissais à vue d'œil.

— Qui était-ce ?

Je fourre l'objet du délit dans ma poche.

— Quelqu'un de l'école.

Elle me fixe toujours.

— Une fille ?

A-t-elle entendu le message ?

— Une fille de mon groupe.

— Arrête de te gratter, dit-elle en écartant ma main de mon visage.

J'ai passé la soirée à fixer son bouton, sans réaliser que je tripotais l'un des miens.

— Tu ne m'as jamais dit qu'il y avait une fille dans ton groupe.

Ses doigts boutonnent son manteau, mais ses grands yeux bruns m'observent toujours.

— Je ne te l'ai jamais dit ?

— Jamais. Comment s'appelle-t-elle ?

Je me concentre sur la recherche de mon écharpe, qui devrait se trouver quelque part sur le lit.

— Kimmy. Il y a deux filles dans mon groupe.

J'ai décidé que la meilleure façon de m'en sortir était de me comporter comme s'il était tout à fait normal qu'elle m'appelle pratiquement à minuit pile le jour de l'an.

— Et l'autre, c'est qui ?

— Super, mon écharpe...

Je l'enroule deux fois autour de mon cou.

— ... Lauren.

— Elle t'a appelé elle aussi ?

— Non.

— Tu ne trouves pas bizarre que cette fille, Kimmy, t'appelle ?

Je hausse les épaules. Elle veut probablement écouter le message. C'est pourquoi je me suis empressé de l'effacer. Au cas où.

— Non. Elle a probablement appelé tout le groupe.

Bonne trouvaille.

— Elle est jolie ?

Flûte. Elle se doute de quelque chose.

— Pas mal.

Sharon croise ses bras sur sa poitrine.

— Peut-être vais-je venir te rendre visite ce trimestre.

Oh, c'est pas vrai !

Lundi, 12 janvier, 13 heures

Jamie sauve le monde

Au lieu de me faire dorer au soleil de Miami, je suis de retour au zoo. Etalé en travers de mon lit, mes pieds bottés dans le vide, je mets Layla à l'épreuve avant son entretien chez Silverman Investments. Elle arpente la chambre de long en large. Clic-clac (elle est sur le plancher), silence (elle est sur la moquette), clic-clac (près du bureau, à l'autre bout de la pièce) ; elle pivote, fait tomber ma pile de bouquins du semestre dernier et jure entre ses dents. (Je ne sais pas quoi faire de ces livres. La librairie de la fac ne les reprend pas et il n'existe aucune boutique de livres d'occasion dans le coin. Espèrent-ils vraiment que nous allions acheter des livres neufs au prix maximum tous les ans alors que les anciens sont disponibles ?)

Layla est bronzée, superbe. Avec sa jupe anthracite qui lui arrive au genou, assortie à sa veste ajustée, elle ressemble à un professeur sévère au bord du strip-tease.

La déesse sexy : Pose-moi une autre question.

Moi : Si vous étiez une fleur, laquelle seriez-vous ?

DS : C'est idiot.

Moi : Mauvaise réponse. Si tu traites ton interlocuteur d'idiot, tu n'obtiendras pas le job.

DS : Bon, alors je serais un tournesol. Parce que partout où je vais, je me tourne vers le succès.

Moi : Beaucoup mieux ! (*Elle peut se tourner vers moi quand elle veut.*)

DS : (*Renfrognée*) Je déteste les entretiens.

Moi : Tu vas être super.

DS : Merci. Zut. Il est 13 h 10. Je dois y aller.

Moi : Ton entretien n'est pas avant 14 heures, dans le bâtiment Katz. Tu ne vas pas rester assise là quarante minutes.

DS : Tu me stresses inutilement. Il faut que j'y aille. Zut. Mes chaussures. Je ne peux pas mettre ces chaussures pour aller dehors. Il neige. Mes collants vont être mouillés. Je vais mettre mes bottes et porter mes chaussures à la main. Mais que vais-je faire de mes bottes ? Je ne veux pas arriver avec mon sac à roulettes. Que faire ? (*Son regard fou s'apparente à celui d'une hystérique.*)

Charmant Gentleman : Milady, je serais honoré de vous escorter jusqu'au bâtiment Katz, puis de rapporter vos bottes ici.

Layla hoquette avant de se jeter impétueusement dans mes bras.

— Merci ! dit-elle avec effusion. Tu es un don du ciel ! Nous pouvons y aller dès maintenant ?

Nous faisons un crochet par sa chambre, prendre son manteau et ses bottes, puis je l'accompagne à son rendez-vous. Elle s'assied sur un banc du hall d'entrée. Quand elle se penche pour ôter ses bottes, je lui tape gentiment sur les mains.

— Permettez, Milady. Je ne voudrais pas que vous vous présentiez à votre entretien les mains souillées.

Je descends lentement la fermeture Eclair de chacune de ses bottes, savourant l'instant présent.

— Wouah, je t'aime, dit-elle en m'envoyant un baiser et courant vers l'ascenseur. Souhaite-moi bonne chance !

M'aimer ? Si seulement c'était vrai.

— Bonne chance !

Elle va décrocher le job. J'ai vu son relevé de notes près de son lit ce matin. Elle a 4.0 de moyenne. Qui a 4.0 à Sup de Co ? Je n'ai que 3.3. J'aimerais être dans son groupe. Je pourrais à la fois travailler avec elle et la regarder travailler.

Quand je sors, la neige atterrit directement sur ma calvitie. J'ai oublié mon chapeau. Mais pourquoi ne suis-je pas à Miami ?

C'est la semaine des entretiens, mais je n'en ai aucun de prévu. Je ne supporte pas l'idée de travailler pour une banque ou une boîte de consultants. Ils n'ont pas d'âme. J'ai besoin d'être passionné par ce que je fais. Je pourrais me remettre à écrire. Mais je préférerais une carrière impliquant plus de contacts avec mes semblables et moins avec mon ordinateur.

Alors pourquoi suis-je ici ? En dépit du soleil, je m'ennuyais à Miami. Et puis, je savais que Layla serait là.

Je suis mordu.

— Excusez-moi, gazouille une toute jeune étudiante blonde, munie de parka et chapeau, et qui agite une clochette. Auriez-vous quelques pièces pour l'hôpital des enfants ? Nous collectons des dons pour le nouveau service des enfants cancéreux.

Je déprime instantanément. Je gémiss sur mon avenir comme s'il n'y avait que moi sur terre. Il existe des enfants qui n'ont peut-être même pas d'avenir. Je fouille dans mes poches. Je n'ai que cinq dollars.

— Voilà, dis-je en déposant le billet dans le plateau.

Je me demande comment le service pédiatrique de l'hôpital de Miami se débrouille sans moi.

Tandis que ma calvitie continue de geler, j'ai la révélation. Je décide de la faire partager à Kimmy. De retour au zoo, je frappe à sa porte.

— Un moment.

Elle ouvre la porte et réintègre aussitôt son refuge sous les couvertures. Apparemment,

elle y est seule.

— Kimmy, ma douce, bon retour ! Ton amoureux transi n'est pas là ?

— Non. Il revient aujourd'hui, je crois. Son premier entretien n'est pas avant demain.

— Quand es-tu rentrée ?

Elle s'assied dans son lit.

— La semaine dernière.

Je m'appuie contre le bureau.

— Si tôt ?

— Il fallait que je demande un prêt, marmonne-t-elle. Je préfère ne pas en parler.

Je n'en parle pas.

— Quand tes entretiens ont-ils lieu ?

— Je n'en ai que deux. Un jeudi, l'autre vendredi. Merci de m'avoir réveillée, Jamie. Je devrais commencer à démarcher les entreprises.

— Je te laisse alors. Juste une question : qu'as-tu fait de tes bouquins du semestre dernier ?

— Rien. Ils sont empilés là.

Elle désigne un coin de sa chambre.

— Pourquoi ?

— Tu me les donnerais ? J'envisage de les revendre aux étudiants de première année l'année prochaine et de verser les bénéfices au service des enfants cancéreux de l'hôpital.

— Absolument, dit-elle. Je t'aiderai même à les collecter. C'est une super-idée. Pourquoi ne pas imprimer des prospectus et les distribuer dans le zoo ?

Une idée m'effleure. Kimmy vient de m'expliquer qu'elle a dû contracter un emprunt, et pourtant, elle abandonne sans sourciller les bénéfices de la vente de ses livres. Elle a vraiment un cœur finalement.

Je regagne ma chambre, parcouru d'un sentiment familier d'excitation à l'idée de rédiger un prospectus. Je ne supporterais plus de travailler à plein temps dans un hôpital — y vivre, en rêver, y respirer, ne me convenait pas —, mais y être chargé d'une mission temporaire me donne la pêche. L'idéal serait d'avoir une carrière créative qui me laisserait le temps d'effectuer du travail bénévole. Demain je commencerai à collecter les livres. Heureusement que ma garde-robe est réduite car je vais convertir mon placard en librairie.

Quarante minutes plus tard, toujours bottes en main, je me décide à passer reprendre Layla. Pourquoi pas ? Je ne veux pas qu'elle gâche ses adorables chaussures.

Une demi-heure plus tard, elle vient à ma rencontre dans le hall du bâtiment Katz.

— Tu es revenu me chercher ? Je t'adore !

Si elle me le répète aussi souvent, je vais finir par le croire.

Jeudi, 15 janvier, 10 h 10

Kimmy en prépa

J'attends le début de mon entretien avec O'Donnell dans la pièce 316 du bâtiment Katz. Cinq aspirants pleins d'espoir, moi comprise, patientent à une rangée de différence dans cette salle minuscule. Assise au dernier rang, je ne me sens pas du tout à l'aise dans mon tailleur. Pourquoi un tailleur ? Vraiment ? Et pourquoi bleu ? Et pourquoi une jupe ? Sur les cinq candidats, trois sont des hommes. Qu'ils doivent porter des cravates me semble encore plus délirant. Pourquoi une ficelle autour du cou est-elle considérée comme élégante ? Sur un homme mais pas sur une femme ? Peut-être devrais-je postuler chez Ralph Lauren plutôt que dans une boîte de consultants. C'est ça. Comme si à part la chaîne de sous-vêtements délirants Frederick's of Hollywood, une marque voudrait de moi.

Personne ici n'a envie de porter un tailleur ou un costume. Plutôt des joggings, ou au moins, des jeans, mais nan, il faut un tailleur. Je préférerais être nue, dans mon lit avec Russ.

J'ai acheté cette atrocité bleu marine spécialement pour aujourd'hui. Devrai-je en acheter un autre si je passe le premier tour ? Mon manteau ne convient franchement pas. Tout ce que je possède d'autre, c'est une courte doudoune rouge cerise de chez Gap. Les trois garçons sont tous vêtus des manteaux de laine appropriés, gris et insipides. Pourquoi n'ai-je pas acheté un manteau insipide approprié ? Mon manteau nettement inapproprié est roulé en boule derrière moi. Je devrais le suspendre. Ainsi, quand je me lèverai, le type qui fait passer l'entretien ne verra rien de ce fouillis et ne me cataloguera pas comme inadaptée à O'Donnell.

Je le suspends au dos de la porte, puis retourne m'asseoir.

Je vais assurer. C'est sûr. De toute façon, mes œufs ne sont pas tous dans ce panier. Demain, je passe un entretien avec une autre boîte. Et puis je me suis entraînée sur des cas fictifs toute la semaine. Toutes les vacances. Je peux le faire.

Je ne sais pas trop quoi faire de mes cheveux. Je les ai ramassés en une queue-de-cheval haute, ce qui, je crois, me donne l'air sérieux. J'espère que ça ne va pas me donner mal à la tête. Pour l'instant, je suis trop heureuse pour avoir la migraine. Russ est rentré hier soir. Je ne savais pas trop à quoi m'attendre, après un mois de Sharon...

Personne ne m'empêchera d'obtenir ce que je veux. Ni mon père, ni Sharon. Ni mes règles, puisque je continue ma plaquette de pilules.

Dès que Russ m'a vue, il a claqué la porte de ma chambre, m'a plaquée contre le mur et m'a embrassée à pleine bouche. Wouah. Peut-être est-ce fini entre eux. Peut-être a-t-il rompu avec elle. Nous n'en avons pas encore parlé. Je ne voulais pas aborder le sujet alors que nous avons tant de choses en tête. (Je ne veux pas qu'il me prenne pour une enquiquineuse.) Il a un entretien avec Stewart & Co ce matin, BCG cet après-midi, et O'Donnell demain. Moi, je n'ai que O'Donnell ce matin et BCG demain après-midi.

La porte s'ouvre :

— Mademoiselle Slafer ? C'est à vous.

Ce n'est rien. Ou alors c'est tout.

Russ mène une vie de chien

Je serre vigoureusement la main de mon interlocuteur avant de m'asseoir. Nous portons tous deux des costumes bleu marine de chez Brooks Brothers, des chemises blanches et des cravates bleues. Il paraît avoir la quarantaine et ses cheveux s'éclaircissent sur le sommet du crâne. Il me tend un bloc de papier jaune et un stylo noir, puis ouvre le classeur de cuir noir posé devant lui.

— Nous allons simuler un cas.

Quand il parle, son menton disparaît.

Sans blague. Je relaxe mes épaules et tente de sourire. J'invoque la totalité de ma force mentale surhumaine.

— Je suis prêt.

— Combien de chiens y a-t-il aux Etats-Unis ?

Il me regarde droit dans les yeux pour voir si je bronche.

C'est pas vrai. Qu'est-ce qu'on a à foutre du nombre de chiens aux Etats-Unis ? J'essaie de me souvenir de tout ce que j'ai appris. Ils ne s'attendent pas à ce que vous donniez la bonne réponse. Ils veulent juste voir comment vous analysez le problème et arrivez à une conclusion. D'abord, clarifier. En quête de clarification, je demande :

— Nous parlons seulement de chiens de compagnie ou également de chiens qui ont une fonction ?

Il continue de me fixer.

— Tous les chiens.

Tous les chiens. Voyons. Peut-être n'attend-il pas un chiffre comme 2 000 577. Il veut sûrement une liste de races, comme beagle ou boxer. Qu'est-ce que je connais aux chiens ? Attendez. Montrons-nous créatif et listons-les par fonction.

— Voyons voir. Nous avons les chiens de compagnie, les chiens policiers, les chiens du spectacle et les chiens de course.

— Vous êtes certain que c'est tout, dit-il en pointant vers moi un doigt accusateur.

Suis-je certain que c'est tout ? Je dois avoir l'air sûr de moi. Mais si je suis incapable d'effectuer un choix dans ma vie réelle, comment vais-je réussir à le faire ici ?

— Non. N'oublions pas les chiens de fusil.

Il sourit.

En sortant, je me rends droit dans la chambre de Kimmy. Elle est étendue en slip et soutien-gorge. J'ôte mes vêtements et les dispose soigneusement sur sa chaise (peut-être

cela lui donnera-t-il l'idée de les repasser ?).

Quatre heures pour me relaxer avant mon prochain entretien.

Relax. C'est un bel euphémisme.

Je respire son odeur chaude de vanille.

— Comment vas-tu ?

Elle enfonce son genou entre mes jambes.

— Ça va. Je suis contente d'en avoir fini pour aujourd'hui.

— C'est embêtant les études de cas, hein ?

— Ne ris pas, dit-elle, mais je trouve ça plus intéressant que je ne l'aurais cru.

J'emmêle ses cheveux.

— Tu t'es amusée ? Tu as trouvé les questions rigolotes ?

— Assez, pouffe-t-elle.

Connaissant son point faible, je la chatouille sous les bras.

— Arrête, piaille-t-elle.

Elle a passé ses mains sous mes bras et nous roulons ensemble en riant.

J'ai passé vingt et un ans tout seul et maintenant je sors avec deux filles en même temps. Je me tétanise. Zut.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demande Kimmy.

Zut, zut, zut.

— J'ai oublié les chiens d'aveugle.

Second semestre

Jeudi, 22 janvier, 14 h 40

Le panier de Kimmy rétrécit

« Nous avons le regret de vous informer que nous ne vous confierons pas un poste pour l'été. »

Merde. Par e-mail en plus. Je m'attendais à ce que BCG bouleverse mon cœur par téléphone.

Mes espoirs se portent maintenant sur O'Donnel. Tous mes œufs sont dans un seul panier de consultants. J'ai l'impression que l'entretien s'est bien passé, mais qu'est-ce que j'en sais ?

Pas grand-chose, apparemment, si on en croit BCG. J'envoie un mail à Russ.

« Tu as des nouvelles de BCG ? Pour moi c'est râpé. »

Il est lui aussi en salle ordinateur, mais j'aime voir son nom apparaître dans ma boîte aux lettres.

Ding !

« Oui. J'ai reçu une réponse : merci, mais non. »

Ding ! Un e-mail de Layla :

« Hello ! Quoi de neuf ? Je suis à la bibliothèque, où es-tu ?

» Devine quoi ? Je suis convoquée au deuxième tour des entretiens du Manhattan Group ! Pas mon premier choix, mais l'entretien se passe à New York et le Manhattan Group partage un immeuble de bureaux avec Lerner Investment Bank — où travaille Bradley Green ! Peut-être vais-je le rencontrer... Je dois filer, c'est l'heure du cours avenir et placements ! Bises.

Layla. »

Layla a passé la première sélection et a des entretiens programmés toute la semaine prochaine à Manhattan. Et toutes les boîtes l'invitent dans un hôtel chic ou un autre.

Soupir.

Bon, si je ne passe pas d'entretiens, je n'aurais pas à manquer les cours et me retrouver encore plus larguée.

En parlant d'être larguée, Dieu merci, je n'ai pas à suivre les cours de « avenir et placements ». C'est l'option choisie par Layla. Ce semestre, notre bloc a finance le lundi et le mercredi à 9 heures, marketing à 10 h 30, puis EIA, économie internationale des affaires, à 13 h 30. Aujourd'hui et mardi, nous avons gestion à 10 h 30, puis, après un long déjeuner, Russ et moi suivons notre option de stratégie des affaires avec Martin. Nous nous sommes tous deux spécialisés en stratégie. Pourquoi pas ? Le semestre dernier, c'est dans le cours de Martin que j'ai obtenu ma meilleure note, A -.

Davantage de cours signifie davantage de livres. Des gouttes de sueur perlent à mon

front. Des livres. Que je vais devoir acheter avec un argent que je n'ai pas. Pourquoi fait-il si chaud ici ? La fac ne sait pas réguler la température de ses locaux ? Les ordinateurs vont fondre.

Je jette un coup d'œil à Russ pour voir s'il me regarde, mais il tape sur son clavier, les yeux rivés à l'écran. Il écrit probablement à Sharon. Une lettre d'amour.

Nous n'en parlons pas, mais je sais qu'ils sont toujours ensemble. Qu'est-ce qui cloche chez lui ?

Mais pourquoi romprait-il ? Il a le beurre et l'argent du beurre. Ce sont les paroles de Jamie à son sujet. Maintenant qu'il est au courant, il aime me conseiller. Hier, il faisait plus chaud que d'habitude, et nous nous sommes installés sur un banc dans la cour, celui où nous nous sommes embrassés la première fois. Je fumais des cigarettes tandis qu'il parlait. Il m'a dit que je méritais mieux, mais je ne sais pas s'il est sincère ou jaloux. En tout cas, d'après lui, si je n'exige pas plus, je n'obtiendrai pas plus.

Je sais qu'il a raison. Je me comporte comme une imbécile. Je devrais sommer Russ de choisir.

Mais si ce n'est pas moi qu'il choisit ? Je devrais le plaquer. Lui dire d'aller se faire voir. Il ne rompra jamais avec Sharon. Pourquoi le ferait-il ?

Il rompra. Il va rompre avec elle. Il finira par choisir entre nous deux. Il ne peut pas nous épouser toutes les deux.

N'est-ce pas ?

Non.

D'après l'horloge en bas de l'écran, je n'ai plus que onze minutes avant le cours de stratégie des affaires. Je tape sur l'ordinateur de Russ et désigne l'heure.

Nous quittons le donjon guerrier de Martin quand le téléphone portable de Russ bipe.

Est-ce Sharon ? Il me tend les pouces. Une façon puérile de m'informer qu'ils ont rompu ?

— Second entretien chez O'Donnel ! Tu as ton portable sur toi ?

Je l'ai laissé dans ma chambre.

— Non.

— Tu veux vérifier tes messages avec le mien ?

Et si c'est non ? Alors il ne me restera plus rien. C'est comme lancer un ultimatum à Russ. La réponse s'impose, en noir ou en blanc. A cet instant précis, je préfère le flou d'une palette de gris.

— Pas encore. Tu veux en fumer une ?

*

* *

« Nouveau message. »

Les battements de mon cœur secouent ma poitrine. Je m'assieds sur un coin de mon lit

et frappe le sol de mes talons. J'ai besoin de ce job. Sinon, comment vais-je payer mes dettes énormes et qui augmentent à vue d'œil ?

— Bonjour Kimmy, c'est Claire Moss de chez O'Donnel. Nous aimerions vous inviter à Manhattan pour un second entretien...

Oh. Mon Dieu ! Elle continue de parler, mais ma main tremble tandis que je note le numéro. Le bruit qui court dit qu'ils font des offres aux trois quarts de ceux qui passe la première étape. Oh, mon Dieu !

Je la rappelle immédiatement.

— Hello, Kimmy, merci de rappeler. Voulez-vous venir à nos bureaux de Manhattan pour la seconde étape ?

Non merci. Je préfère rester sans emploi.

— Ce serait formidable.

— Bien. Les seconds entretiens auront lieu jeudi prochain, et seront suivis d'un dîner avec tous les candidats.

Incroyable. Je ne suis jamais allée à New York. Russ sera là lui aussi, et peu importe si on nous voit ensemble. Nous dormirons dans le même lit, dans le même hôtel, toute la nuit, sans mettre le réveil à 6 h 10. Je hais cet horaire. J'espère ne jamais devoir lire de nouveau 6 h 10 sur mon réveil.

Il me faut un nouveau tailleur. Et une tenue pour le dîner. Après avoir raccroché, je vérifie le solde de mon compte sur internet.

Solde : 400 dollars.

Dépenses sur ma carte de crédit : 1 000 dollars. (Idiots de livres du second semestre.)

Emprunts... inutile de me torturer à cette idée. Aujourd'hui, je me concentre sur le positif. New York. Hôtel. O'Donnel. Russ et moi.

Mercredi, 28 janvier, 16 heures

Drôle de Layla

J'ai pris Bradley Green en filature.

Il ne me manque que la caméra avec téléobjectif, l'imperméable, la cigarette qui pend à mes lèvres et les lunettes noires. Je parie qu'il n'a aucune idée qu'il est filé par une femme en tailleur Chanel.

Le meilleur dans tout ça, c'est que je nage en pleine légalité. Mon entretien s'est déroulé à 13 heures et je me suis contentée de prendre mes quartiers à la cafétéria du bâtiment. La femme derrière le comptoir m'a servi un thé à la vanille pas terrible. Moi et mon *New York Times* avons établi nos quartiers contre le mur de verre qui fait face aux ascenseurs. Et ce n'est pas la simple possibilité d'entrevoir mon prince charmant potentiel qui me met dans cet état, c'est l'action. J'adore prendre les choses en main, c'est très excitant.

Comment se fait-il qu'il ne descende pas boire une tasse de café ? Ce serait alors très naturel que je me cogne à lui et que nous fassions enfin connaissance. Tout le monde a besoin d'une pause de 16 heures. Peut-être est-il absent aujourd'hui. Et si je passais la journée à attendre pour rien ? Je devrais l'appeler. Pourquoi pas ? Je pourrais appeler et raccrocher. Je sors mon téléphone portable. Non. Rester assise ici, à m'occuper de mes propres affaires (rencontrer l'homme de ma vie, ce sont mes affaires) est une chose, le harceler au téléphone relève d'un manquement total à l'éthique.

Et puis zut. Je composerai 67 étoile pour bloquer l'appel. Et Kimmy qui croit qu'elle n'a rien à m'apprendre. J'appelle sa boîte, dont j'ai cherché le numéro avant de partir pour New York, et demande qu'on me mette en relation avec lui.

« Me mette en relation avec lui ». J'aime ces mots.

Ça sonne. Je raccroche ? Je ne peux pas lui parler. J'aurais l'air d'une idiote.

« Allô, vous avez joint Bradley Green, nous sommes le 28 janvier. Je suis soit occupé au téléphone, soit à l'extérieur de mon bureau... »

Fantastique. Il travaille aujourd'hui. Je raccroche.

A 18 h 30, je le vois, en chair et en os.

C'est lui. Je n'ai vu qu'une unique photographie de lui, que j'ai d'ailleurs agrandie sur mon écran, mais tout me souffle que c'est lui. Mon prince. Je vais le rencontrer !

Plus d'un mètre quatre-vingt, pantalon noir et chemise gris argent, les cheveux châtain clair... Il parle à une femme qui porte un court tailleur jaune, et tient sa veste pliée sur son bras. Il s'en va ? Si tôt ? C'est un fainéant ou les affaires marchent mal ? Et qui est cette femme ? Et pourquoi porte-t-elle du jaune ? Nul. Cette couleur ne lui va pas du tout.

Je déteste dire des vacheries. Ce n'est pas beau de dire des vacheries. Il est temps que je rencontre mon prince !

Mais je reste dans mon fauteuil, paralysée.

Je ne peux pas. Tout simplement pas. Aucun prétexte ne me vient à l'esprit.

La porte bat derrière lui et il s'envole vers sa soirée.

Je fais semblant de me plonger dans le journal.

Jeudi, 29 janvier, 19 h 10

Russ et le monstre aux yeux verts

Le taxi bondit en avant, en arrière, puis de nouveau en avant. C'est pas vrai. Je retiens Kimmy en posant ma main sur son genou.

- Russ, je crois que je vais être malade, dit-elle.
- Nous sommes presque arrivés.
- Quand même. Je suis nerveuse.
- Pourquoi ? Tu as dit que l'entretien s'était bien déroulé.
- Je crois, oui. Mais... Si je n'obtiens pas ce job, je vais probablement me retrouver à Phoenix...

Elle croise et décroise ses jambes.

- ... Je ne peux pas m'endetter davantage si c'est pour me retrouver au chômage.
- Ridicule. Tu peux chercher un job toute seule autrement que par l'école. Des millions d'opportunités existent, et pas seulement à New York.

Elle m'embrasse sur la joue.

- Et toi ? Ce dîner ne t'angoisse pas ?
- Qui ça, moi ? Nan.

Je m'angoisserai bien plus si je décroche le job et que je dois ensuite décider si je l'accepte ou non. Ce qui ne veut pas dire que je n'ai pas envie qu'on me le propose.

Non, je ne vais pas percer le bouton qui a surgi sur ma tempe gauche. Je ne vais même pas le toucher. Je n'ai peut-être aucune volonté en ce qui concerne Kimmy, mais j'en ai quand il s'agit de mes boutons.

Moi, nerveux ? C'est pas vrai.

Les pneus du taxi crissent quand il stoppe à l'angle de la 5e et de la 47e. Je tends un billet de cinq dollars par-dessus la paroi de plastique et saute dans la rue.

- Prête ? je demande en lui tenant la porte ouverte.

Le sol de l'entrée est vert. Les murs de bois sombre, le plafond bleu pâle... Ont-ils tenté d'évoquer l'idée d'un terrain de golf ?

Kimmy se mord la lèvre.

- Aussi prête que possible.

Je gratte mon bouton.

- Bonjour, dis-je au maître d'hôtel. Nous sommes invités à la réception O'Donnel.

Il hoche la tête.

— Salon privé sur la gauche.

Je suis Kimmy à travers le hall. Elle est sexy dans un pantalon noir moulant et un haut rouge que j'ai hâte de lui enlever plus tard. Chacune de nos chambres possède un grand lit. Il faudra les tester tous les deux. Au moment de pénétrer dans la pièce qui grouille de cadres et de candidats, elle m'adresse un sourire nerveux. Je lui presse l'épaule et lui dédie le plus beau de mes sourires contraints. Cette année, j'ai appris à feindre avec une virtuosité que je ne me connaissais pas.

— Désirez-vous un verre de vin ? nous demande un barman hésitant.

Mon sourire contraint a besoin d'aide.

— Oui, merci.

Je tends un verre à Kimmy, nous trinquons, et plongeons.

Kimmy semble plus à l'aise que moi dans les grands fonds. Elle parle avec le même type, un cadre supérieur nommé Johnny Dollan, depuis plus d'une demi-heure. Elle ne sait donc pas qu'elle est censée se mêler à tout le monde ? Ils se tiennent très près l'un de l'autre. Il rit à tout ce qu'elle dit. Ha, ha, ha. Elle n'est pas si drôle que ça.

J'ai erré d'un groupe à l'autre, me suis assuré de converser avec tout le monde. Tout allait très bien, jusqu'à ce que je me fasse coincer par une équipe pitoyable de trois autres candidats à la réussite et un cadre.

Un gars, petit et trapu avec d'épaisses lunettes, discourt sur l'effondrement d'internet. On n'en parle pas depuis cinq ans ?

— Je crois qu'il y a encore une place sur le marché pour des boîtes de technologie avec de bonnes idées, dit-il.

— L'innovation américaine n'est pas morte avec l'effondrement d'internet, renchérit une autre raseuse anxieuse de partager son opinion.

Kimmy rejette les cheveux en arrière. Elle flirte ? Flirter pour décrocher un emploi est une grossière erreur. Peut-être flirte-t-elle pour me rendre jaloux. J'ai une petite amie. Kimmy a le droit de faire ce qu'elle veut. Si elle veut flirter et coucher pour tracer sa voie dans la boîte, très bien.

Je prends congé de l'équipe de nuls. J'ai besoin de picoler davantage.

Elle est assise à côté de lui. Je ne peux pas croire qu'elle se soit assise à côté de lui pour le dîner. Elle ne comprend pas que tout le monde sait de quoi il retourne ? C'est-à-dire qu'il veut se la faire cette nuit ? C'est embarrassant.

Elle avale une gorgée de vin, lentement. Ses lèvres s'attardent sur le rebord de son verre. Elle l'allume ou quoi ?

J'avale mon eau. Il faut que je me reprenne. Si je continue, le job va m'échapper. Le type à côté de moi parle du nouveau film de *Spiderman*. Ça, c'est pour moi. Dix minutes plus tard, l'ami de Kimmy s'éclipse aux toilettes et elle tente d'intercepter mon regard.

Oui, c'est ça. Maintenant elle s'intéresse à moi ? Je l'ignore. Voyons ce qu'elle va faire maintenant.

— Je vous ai entendu dire que vous étiez de Cali ? demande-t-elle au type en face d'elle.

Cali ? Qu'est-ce qu'un Cali ?

— C'est exact, dit-il.

— J'adore la Californie. Lorsque j'étais en fac, j'ai travaillé un été à San Diego.

Ah oui ? Maintenant elle flirte avec lui ? J'essaie de ne plus penser à elle et de me concentrer sur ma propre conversation.

Les gens commencent à partir, mais Kimmy est de nouveau en grande conversation avec le nommé Johnny. J'attrape mon manteau et hèle un taxi.

Arrivé à l'hôtel, j'appelle Sharon.

— Oh ! Je suis si contente que tu appelles. Tu avais dit que tu ne pensais pas pouvoir. Sa voix est douce. J'aime sa voix. Je voudrais qu'elle soit ici avec moi.

— Tu me manques.

— C'est vrai ? Tu es adorable. Comment ça s'est passé ?

Elle me manque tellement que j'arrive à peine à respirer.

L'ensorcellement Kimmy est brisé, mort, finito, maintenant que j'ai vu qui elle est vraiment.

— Je veux que tu viennes me voir.

— A New York ?

Je me jette sur le lit, mes chaussures encore aux pieds.

— Non, à l'école.

— Chéri, tu sais que c'est difficile pour moi de m'absenter les week-ends... à cause des cours particuliers et...

— Arrête avec les cours particuliers. Fais-toi porter pâle un week-end. S'il te plaît ?

Kimmy est probablement rentrée avec le nommé Johnny. Enfin, j'ai pris ma décision. Je n'obtiendrai pas le job de toute façon. Je vais rentrer à Toronto et rester avec Sharon. Plus de mensonge, plus besoin de jouer au yo-yo entre les deux. Peut-être même vais-je me marier avec elle et avoir deux virgule deux enfants canadiens. A moins que deux virgule deux enfants américains n'égalent quatre enfants américains, comme pour les dollars ?

— Quand ? demande Sharon.

— Bientôt. Ce week-end.

— Je ne peux pas venir ce week-end ! Il faut que je trouve un billet d'avion.

— Alors, en février.

Elle pouffe.

— Peut-être viendrai-je pour la Saint-Valentin. C'est un week-end.

J'avais oublié la Saint-Valentin.

— Parfait. La Saint-Valentin. C'est entendu. Et tu te fais porter malade le lundi aussi. C'est un jour férié ici. Le jour du Président.

Peut-être la demanderai-je en mariage ce jour-là. Pas de chocolats pour la Saint-Valentin. Je lui offrirai quelques carats.

— Alors, raconte-moi. C'était comment ce soir ?

Quelques instants plus tard, on frappe à ma porte. Je ne réponds pas. Quoi, Kimmy si tôt de retour ? A-t-elle fait une pipe éclair au nommé Johnny dans les toilettes du restaurant ? Elle frappe de nouveau. Je l'ignore de nouveau. Je parle avec Sharon une vingtaine de minutes avant de lui souhaiter bonne nuit. Dès que j'ai raccroché, le téléphone sonne. Je sais que c'est Kimmy.

— Oui.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Elle a l'air en colère.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comment ça, qu'est-ce que je veux dire, crie-t-elle. Tu as disparu d'un coup. Je t'ai cherché partout.

— J'ai pris un taxi.

— Pourquoi ne m'as-tu pas attendue ?

— Tu avais l'air très occupée avec ton Johnny.

Silence.

— Tu plaisantes ?

Plaisanter ? Je ne crois pas.

— Va te faire voir, dit-elle avant de raccrocher.

Quoi ? C'est elle qui est en colère ? Je fixe le plafond. Elle n'a pas le droit. C'est elle qui a passé la nuit à flirter.

Je touche mon bouton. Je devrais le percer. Juste cette fois. Je ne vais pas recommencer à percer tous mes boutons. Juste celui-là, en vitesse, avant de changer d'avis.

Je saute du lit, me place face au miroir de la commode et le perce. Ah.

Voyons. Y a-t-il quoi que ce soit d'autre qui ait besoin d'être percé ?

Stop. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je m'appuie sur la commode et inspire profondément. Je ne vais pas me passer les nerfs sur mon visage. Pas question. Je me suis comporté comme un con avec Kimmy, je le sais, et je vais aller m'excuser.

J'attrape les clés de ma chambre et me dirige vers celle de Kimmy.

— C'est moi, dis-je en frappant à la porte.

— Va-t'en, crie-t-elle.

Oh oh. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi ? Pourquoi suis-je si méchant ? Je ne

suis pas un superhéros, je suis le superméchant.

— Laisse-moi entrer, s'il te plaît. Je suis désolé. Je me suis comporté comme un idiot. S'il te plaît ?

Silence. Quelques minutes plus tard, elle me laisse entrer, sans me regarder. Ses yeux sont rouges, comme si elle avait pleuré.

— Je suis désolé. Je suis le roi des cons.

Elle se tient près de la fenêtre et regarde dehors.

— Je ne comprends pas. C'est ce que tu penses de moi ? Que je suis une traînée qui rentre avec n'importe qui ? Tu n'as donc aucun respect pour moi ?

— Eh bien, je...

Ma voix me trahit. Je me suis comporté comme le dernier des imbéciles. Comment ai-je pu lui faire ça ? C'est plutôt moi qu'on pourrait accuser d'un tel comportement. C'est moi, la traînée.

— Je te demande pardon. Je ne voulais pas t'insulter. Tu as raison.

Je l'enlace et je sens combien elle est tendue.

— J'ai raison, dit-elle en me regardant dans les yeux. Ne me fais jamais plus me sentir ainsi.

Mon cœur est si lourd. Je l'embrasse, c'est tout ce que je peux faire. Non, ce n'est pas tout.

Je l'entraîne vers le lit.

Vendredi, 6 février, 15 heures

Layla rédige un plan marketing

— Tu peux me passer une autre candidature ? je demande à Dennis.

Il farfouille dans les papiers.

— Bien sûr, Layla. Alors, tu as déjà des nouvelles des entreprises dans lesquelles tu as postulé ?

— Oui.

J'enfourne le reste du morceau de réglisse dans ma bouche.

— J'ai reçu quelques offres.

— Vraiment ? De Manhattan ou de Silverman ?

— Des deux.

Plus quelques autres, mais je ne veux pas me vanter.

Il me tend les pouces.

— C'est fantastique. Laquelle vas-tu accepter ?

— Silverman.

Nous nous installons et parcourons de nouvelles candidatures. Au bout d'un moment, je prends l'air le plus naturel possible pour demander :

— Dorothy, quand les lettres d'acceptation pour les candidats partent-elles ?

Elle lève le nez de ses papiers.

— Je pense qu'elles ont déjà dû être envoyées.

— Je suis curieuse de savoir si certains des candidats dont nous avons étudié les dossiers ont été acceptés.

— Tu peux vérifier, si tu veux.

— Je peux ?

Je ne voulais pas demander, mais puisqu'elle le propose... Il faut que je sache s'il vient l'année prochaine.

— Je suis juste curieuse.

Je finis de lire la candidature sur mon bureau. Je ne veux pas paraître trop impatiente.

Vingt minutes plus tard, je m'étire et me dirige lentement vers l'ordinateur principal. J'ajoute un bâillement pour ne pas montrer à quel point je suis excitée de découvrir où en est mon prince.

Je suis encore furieuse après moi d'être restée tétanisée à Manhattan. J'aurais dû me forcer à intervenir. Quel peut bien être mon problème ? Cela n'arrivera plus.

Je me penche sur l'écran. Inutile que tout le monde voie ce qu'il affiche. Peut-être devrais-je commencer par m'intéresser à un autre candidat. Qu'est-il advenu de Tom Price ? Le type qui clamait qu'il mourait d'envie d'aller à Stern ?

Je tape « Tom Price ». Il a été... rejeté. Il a dû se sentir atrocement mal quand il a reçu la lettre. La mince enveloppe dans la boîte aux lettres... Pauvre garçon. Comment ai-je pu participer à l'écroulement de son rêve ? Je tape « Bradley Green ». Une lettre lui a été envoyée l'informant que... il est accepté ! Accepté ! Oui ! L'année prochaine, il pourrait être ici avec moi ! Au zoo ! Ce serait merveilleux. Voyons voir — si je me souviens bien, il a postulé dans quatre autres écoles : Columbia, Harvard, Wharton et Stern. Disons qu'il soit accepté à trois d'entre elles. Cela veut dire qu'il y a vingt-cinq pour cent de chances qu'il ne vienne pas ici l'année prochaine. Oui, car LWBS est moins bien classée que les quatre autres. Si mes parents n'étaient pas tous les deux d'anciens élèves, il n'est pas certain que je serais venue ici.

Disons qu'il y a dix pour cent de chances qu'il s'inscrive ici. Je ne peux pas laisser mon avenir à la merci de ces dix pour cent.

Plus tard dans l'après-midi, je gémissais à l'oreille de Kimmy :

— Je ne le reverrai peut-être plus jamais !

Je suis étendue sur mon lit tandis qu'elle est étalée sur ma carpe. Nous révisons l'interro marketing de lundi.

Bing !

— Aïe ! Qu'est-ce que c'était ?

Il y a une marque rouge sur ma jambe, juste là où Kimmy vient de me frapper.

Elle écarquille les yeux.

— Comment quelqu'un à l'esprit aussi acéré en cours peut être si nouille quand il s'agit de mec ? Appelle-le, c'est tout.

— Je ne peux pas l'appeler. Sous quel prétexte ? Je ne suis pas censée craquer pour un candidat.

Kimmy se plonge dans ses pensées.

— Il te faut un plan.

— Et je ne suis pas nouille avec les mecs. Simplement, je n'aime pas jouer tous ces jeux hypocrites.

— Tu n'aimes pas jouer du tout. Es-tu sûre même de vouloir un mec ? Tu ne veux pas flirter avec le Pr Jon, tu ne veux pas sortir avec ce type qui est dans le comité des admissions avec toi, ce type adorable. Comment s'appelle-t-il ?

— Dennis.

— C'est ça. Et tu ne veux même pas tenter de rencontrer Bradley. Quel est ton problème ?

Je sens mes joues s'empourprer.

— Je n'ai pas de problème. J'aime les hommes. Mais je n'aime pas perdre mon temps avec des types qui ne me conviennent pas.

— Mais si tu ne joues pas le jeu, tu ne sauras jamais qui en vaut la peine ou non.

— D'accord, d'accord, je vais jouer le jeu. Attaquons-nous à Bradley.

Elle s'assied, les jambes croisées.

— C'est le moment d'appliquer le cours de marketing.

— Je suis heureuse que tu comprennes enfin l'utilité du cours, dis-je.

— Il était temps, hein ?

Kimmy se frotte les mains comme si elle voulait en faire jaillir des étincelles.

— Voyons les cinq P : Produit, Positionnement sur le marché, Prix, Promotion et Packaging.

— Parfait.

— Bon. Tu es le produit. Selon notre livre de cours, dit-elle en feuilletant les pages, nous devons déterminer où tu te situes dans ton cycle vital : introduction, début de croissance, fin de croissance, maturité, déclin. Disons que tu te situes dans la phase « fin de croissance ».

— Attends... Le produit, c'est moi, ou ma relation avec Bradley ?

— C'est toi. Et nous allons le convaincre de t'acquérir. Nous allons te placer sur un graphique perceptuel...

Elle trace une croix sur son papier.

— ... Traçons l'axe X, sexy par rapport à jolie, et l'axe Y, studieuse face à marrante. Je te placerais quelque part sur la courbe sérieuse/jolie.

— Hé, dis-je. Je suis marrante comme fille.

— Plus sérieuse que marrante.

— Et toi, où te situes-tu ? Sur la courbe sexy/marrante ?

Elle étudie son dessin.

— Ouais. Super. Si nous étions toutes les deux fabriquées par la même entreprise, nous lui éviterions tout danger de cannibalisation.

— Parce que personne ne voudrait de la fille jolie et intelligente !

Elle me décoche un nouveau coup dans la jambe.

— Es-tu folle ? Qui ne voudrait pas d'une petite amie jolie et intelligente ?

— C'est la dispute la plus absurde que j'aie jamais eue. Et pourquoi ne serais-je pas à la fois jolie et sexy ? Quel est le P suivant ?

— Prix.

— Parfait, dis-je. Je suis gratuite.

— C'est ça. Et les dîners dans des endroits chic ? Les bijoux ? Les roses ?

Ce n'est plus moi qui disjoncte.

— Ensuite ?

— Promotion. Le plus important dans une campagne publicitaire, c'est d'attirer l'attention du consommateur-cible, communiquer les informations clés et les graver dans les esprits...

Elle m'examine du regard.

— ... Comment allons-nous te vendre ?

Complètement folle.

— J'ai toujours eu envie de me voir sur le panneau publicitaire géant de Times Square.

Elle me fusille du regard.

— Tu ne peux pas être sérieuse une seconde ? Notre message clé, c'est que tu es intelligente, jolie et disponible. Notre consommateur-cible, c'est évidemment Bradley Green. Le positionnement...

— Je peux être dessus et lui dessous ?

Kimmy écarquille les yeux.

— Avec toi, il s'agit toujours de sexe, hein ? Nous devrions te positionner comme supérieure à la moyenne des filles. Le meilleur numéro du lot. Et maintenant, Placement. Hmm. C'est le plus dur. Où va-t-il te voir ?

— Il ne me verra que s'il vient à LWBS l'année prochaine. C'est le problème. Tu vois ? Ça ne marche pas.

— Tu ne peux le voir nulle part dans Manhattan ? Tu ne sais pas où il travaille ?

— Si. Mais je vais refuser le poste de Manhattan. Nous ne travaillerons pas dans le même immeuble. Je pourrais toujours traîner autour de chez lui... Son adresse est dans son dossier.

Elle secoue la tête.

— Ce n'est pas un bon plan. Tu dépendrais de ses allées et venues, or c'est toi qui dois mener le jeu. Et la loi interdit de harceler les concierges. S'il était convoqué à un entretien à LWBS ? Tu pourrais être celle qui l'interroge ?

— LWBS ne fait passer des entretiens qu'aux candidats sur liste d'attente. Et il a déjà été accepté. A moins que...

Idée ! Idée ! Idée !

— Quoi ?

— Eh bien, l'année dernière, je suis venue visiter LWBS, tu sais, on te montre la fac. Tu n'es pas venue ?

Tout le monde n'est pas venu ?

— Non. Je n'avais pas les moyens de traverser le pays sans raison.

Sans raison ? Et son avenir !

— Enfin, peut-être a-t-il prévu de venir.

— Ce serait parfait, renchérit-elle. Tu serais son guide. Il tomberait amoureux. L'idéal.

— Tout ce qu'il me reste à faire, c'est de m'enrôler comme guide et découvrir la date de sa venue.

— Brillant.

Il est 16 heures. Peut-être devrais-je aller vérifier dès maintenant qu'il s'est inscrit. Inutile d'y penser tout le week-end s'il ne vient même pas.

— Où sont mes bottes ? Je vais voir si ça peut marcher.

— A la minute ? rit Kimmy.

Les voilà. Je remonte les fermetures Eclair et enroule mon écharpe autour de mon cou. Cette fois, je ne flancherai pas.

— Je reviens dans une seconde.

J'enfile ma veste et retourne au bâtiment Katz. Dorothy se trouve toujours dans son bureau.

— Hé, dis-je. Comment procède-t-on pour guider une visite de la fac ?

— Tu traverses la fac en indiquant aux gens où aller.

Qui aurait cru qu'elle avait le sens de l'humour ?

— Ha ha, je voulais dire : à qui dois-je m'adresser pour proposer mes services ?

— Tu te mets sur la liste. Les ordinateurs sont encore allumés. Utilise ton mot de passe et inscris-toi pour les groupes qui t'intéressent.

J'ai l'impression de recevoir les clés du royaume. Je tape mon mot de passe et étudie la composition des groupes déjà prévus. Bradley Green ne se trouve nulle part. Comment vais-je être son guide s'il ne fait pas la visite ?

Je suis défaite !

Dimanche, 8 février, 12 h 37

Cœur à cœur pour Kimmy

— Que veux-tu faire samedi ?

Nous sommes étendus sur mon lit. Nous venons de faire l'amour et regardons maintenant *Daredevil*. Russ a récemment réalisé que son ordinateur portable fonctionnait aussi comme lecteur DVD. Je ne cesse de m'assoupir. Ben Affleck devrait suffire à me tenir éveillée, mais comme l'ordinateur est posé sur les genoux de Russ, chaque fois qu'il bouge, un reflet sur l'écran me cache le film. J'ai remarqué la collection complète des DVD de *Sex and the City* dans la chambre de Layla. Peut-être que Russ les regarderait avec moi ? Je n'en ai vu aucun épisode. Maintenant que la série s'est arrêtée, on va probablement cesser d'en parler, mais cela ne m'empêche pas de rattraper mon retard.

Je m'ennuie.

— Russ ?

— Hmm ?

Ses yeux ne quittent pas l'écran.

— Samedi soir, c'est la Saint-Valentin.

J'ai à peine refermé la bouche que je me sens idiote. Fête-t-on la Saint-Valentin avec sa maîtresse ? Peut-être est-ce un faux pas.

Ses oreilles virent au rouge vif. C'est tellement mignon. Il a quelque chose de prévu ? Peut-être va-t-il me surprendre avec un dîner romantique. Ou en rompant avec Sharon.

— En fait..., commence-t-il.

Silence.

— Oui ?

— Eh bien...

Nouveau silence.

— Sharon vient ce week-end.

Quoi ? La panique me saisit.

— Ici ? A l'école ?

Il se tortille. L'ordinateur glisse de ses jambes et me cogne le genou.

— Oui, elle veut venir me voir.

Voir quoi ?

— Tu ne peux pas aller la voir, toi ?

Il hausse les épaules.

— Je reviens juste du Canada. Elle veut voir où je vis.

— Tu vas lui faire une visite guidée ?

J'agite les bras autour de la pièce. On dirait la fille de la météo qui annonce une énorme tempête.

— Tu vas lui montrer où tu passes tes nuits ?

Peut-être devrais-je suggérer qu'elle suive l'une des visites guidées de Layla. On apporterait une légère modification : la visite aurait lieu loin, très loin d'ici.

Il met le film sur pause.

— Tu sais que je ne peux rien lui dire.

Ça suffit. Je n'en peux plus. J'arrache la couette qui recouvre mes jambes, m'assieds et lui tourne le dos. C'est la goutte d'eau. C'est une chose de sortir avec nous deux en même temps, mais l'amener ici ? Comment ose-t-il ?

— Pourquoi tu ne peux pas ? Pourquoi couches-tu avec moi si tu es amoureux d'elle ? Pour qui te prends-tu ? Je ne compte donc pas du tout ?

Ça y est, je l'ai dit. Je sais que je ne suis pas censée le dire, pas censée le penser. Eh bien, je m'en fiche.

Au lieu de le regarder, je fixe la porte. Il ne répond pas. Je réalise alors qu'il ne rompra jamais avec Sharon. Il est avec moi pour le sexe, c'est tout. Pendant qu'il n'est pas chez lui. Je ne signifie rien pour lui. Je l'aide juste à passer le temps.

Je le hais. Je me sens brusquement humiliée. Pourquoi ? Je n'ai pas besoin de ça. Je n'ai pas besoin de lui. Deux longues minutes plus tard, il n'a toujours pas répondu. Il dort ou quoi ? Je me retourne. Son visage est noyé de larmes. Quoi ? Il... pleure ?

— Je suis désolé, dit-il, les yeux humides. Je sais que je me conduis comme un salaud. Envers toutes les deux. Mais en toute sincérité, j'éprouve quelque chose pour chacune d'entre vous. Je n'aurais jamais cru qu'un jour, je serais...

Il s'interrompt et s'essuie les yeux du revers de la main.

Je ne peux pas croire qu'il pleure. Je lui tends un mouchoir.

— ... Je sais que ce n'est pas une excuse. Mais quand j'étais plus jeune, je n'aurais jamais osé imaginer de toute ma vie qu'une fille aussi belle et aussi intelligente que toi me regarderait. J'étais malingre et fluet. Tu sais, le type qu'on choisit toujours en dernier dans son équipe au cours de gym.

Il rit et s'essuie de nouveau les yeux. Je presse son genou.

— J'ai passé toute mon enfance enfoui sous des bandes dessinées. A côtoyer des superhéros et des méchants au lieu de personnes réelles. Puis, pendant ma dernière année de premier cycle à la fac, j'ai rencontré Sharon.

Je retiens mon souffle. Il ne m'a jamais parlé d'elle directement.

— Et ?

— Nous suivions un cours ensemble. Littérature pop. C'était obligatoire pour son diplôme de professeur et moi, je m'étais inscrit parce qu'on m'avait dit que la bibliographie comportait des bandes dessinées. Le premier jour, elle s'est assise à côté de moi...

Il hausse les épaules.

— ... Elle m'a invité à sortir.

J'essaie de l'imaginer, timide, maigre, ne sachant quoi faire de ses mains. Je n'y parviens pas.

— Je ne sais pas ce qu'elle a vu en moi. Elle me trouvait drôle. J'ai commencé à aller à la gym avec elle, à faire du snowboard...

Du snowboard ? Je ne connais vraiment pas grand-chose de lui...

— ... Et, pour la première fois, je suis sorti de ma coquille. Je ne courais plus me cacher chez moi pour me plonger dans les BD. J'ai commencé à parler aux gens, à jouer au base-ball, à avoir une vie sociale. Je rêvais d'étudier dans une école de commerce aux Etats-Unis, mais ce n'est qu'après avoir rencontré Sharon que j'ai commencé à y croire. Et je suis arrivé ici, et je t'ai rencontrée. Je ne pouvais m'empêcher de penser à toi tout le temps, je ne peux toujours pas, mais je ne peux pas non plus envoyer balader tout ce que j'ai partagé avec Sharon. J'ai une dette envers elle.

Je ne sais pas quoi lui répondre. Je ne peux pas lui dire quoi faire ou qui choisir. Au lieu d'être en colère, je me sens soulagée qu'il se soit ouvert à moi. Je me rallonge et l'attire contre moi.

— Je veux rester avec toi, dit-il, son souffle léger sur ma joue.

— Mais tu veux aussi être avec elle.

Il me regarde dans les yeux et hoche la tête.

— Je ne veux renoncer à aucune de vous deux.

Je souris à demi.

— Ce n'est pas un peu égoïste ?

— Si.

Ses doigts dessinent des boucles sur mes bras nus.

— Tu veux que je m'en aille ?

Jamais.

— Non.

Je l'embrasse tendrement sur les lèvres.

— Elle vient vraiment pour le week-end entier ?

Il me rend mon baiser.

— Oui. Je suis désolé. Je ne peux pas lui dire de ne pas venir maintenant.

Si, tu peux, je pense sans le dire.

— Bon, ce n'est pas si grave...

Je lui chatouille le ventre.

— ... Tu la borderas avant de te faufiler ici ?

— Oui, c'est ça.

Il appuie sa tête contre l'oreiller.

— Tu as mis le réveil ?

Soupir.

— Oui Russ, j'ai mis le réveil.

Quel ennui ! Dire que j'effectue une visite guidée de la fac alors que je pourrais être en train de dormir. Je traîne derrière huit étudiants potentiels, un dimanche matin à 9 heures, dans le bâtiment Katz.

Pour me distraire, j'essaie de deviner la raison de leur présence ici. Deux nuls en costume bleu marine et au visage rasé de près ne cessent de me demander comment être admis. Paumés.

Puis, il y a celui qui a déjà été admis. Il a dans les quarante ans et est accompagné de sa femme. Impossible d'ignorer qu'il est déjà admis parce qu'elle n'arrête pas de le répéter.

— Si nous décidons de venir ici plutôt qu'à Harvard... blablabla... blablabla.

Puis il y a celui qui passe un entretien aujourd'hui. Il n'arrête pas de consulter sa montre comme s'il avait peur d'être en retard.

Il y a également une femme, elle aussi sur la liste d'attente, escortée de son petit ami à l'air timide. Hmm. Ça aurait pu être Russ et Sharon.

Je suis là pour soutenir moralement Layla. Plutôt que de m'in- venter un personnage, j'ai choisi de ne pas ouvrir la bouche.

Je me demande si Sharon est venue visiter le campus avec Russ. Je n'arrive pas à croire que je vais enfin la rencontrer. Je vais enfin pouvoir évaluer mon adversaire. Est-elle somptueuse ? Mince ? Brillante ? Que sortira-t-il de notre comparaison quand nous ne nous trouverons plus dans deux pays différents mais au même étage ? Nous allons partager la même salle de bains. Je me sens incapable de me brosser les dents à côté d'elle.

— Chéri, que penses-tu de la bibliothèque ? interroge l'épouse assommante. Pas aussi belle que celle de Harvard, tu ne trouves pas ?

Nous terminons par la cafétéria, où Layla souhaite bonne chance à tout le monde avant de foncer sur moi.

— Qu'en as-tu pensé ?

C'était sa première visite guidée, une visite d'entraînement avant la venue de Brad. Quand elle était rentrée avec la nouvelle que Brad ne s'était inscrit à aucune visite, j'avais décidé de l'appeler et de l'encourager un peu.

Il avait décroché à la première sonnerie.

— Allô, pourrais-je parler à Bradley Green, s'il vous plaît ?

— Lui-même.

— Bonjour Bradley, ici Grenadine, des services étudiants de LWBS.

Layla avait manqué s'évanouir.

— Grenadine ? avait-elle murmuré. Tu es un parfum de sirop ?

Je l'avais repoussée.

— Bonjour, Grenadine. Que puis-je pour vous ?

Sa voix était sexy. S'il n'y avait pas eu Russ... et Layla, bien sûr.

— Je veux vous féliciter personnellement d'avoir été accepté à LWBS. Nous sommes ravis de la possibilité de vous avoir ici l'année prochaine et aimerions programmer une visite de l'école pour vous, dès que possible.

— Hmm. J'aimerais bien visiter l'école. Les visites ont lieu tous les jours ?

— Je crois qu'il y en a tous les jours, avais-je répété d'une voix forte en interrogeant Layla du regard.

Elle avait acquiescé. J'avais alors murmuré :

— Quelle heure ?

Elle avait levé trois doigts.

— Tous les jours à 15 heures.

— 15 heures, ça me va. J'ai un rendez-vous à Greenwich mercredi matin, je pourrais me trouver sur le campus de LWBS à 15 heures.

Je le croyais pas. J'avais fait un signe de victoire à Layla.

— Fantastique. Je vous inscris. Vous trouverez un itinéraire d'accès sur notre site internet. Le rendez-vous est à 14 h 50 dans le bâtiment Katz. Votre guide sera la superbe blonde avec un dossier à la main.

J'avais raccroché et Layla avait enfoui son visage dans ses mains.

Puis elle avait commencé à s'agiter dans tous les sens.

— Comment puis-je me préparer à être un guide d'ici mercredi ? Je ne connais qu'une fraction de l'histoire de l'école, presque rien de l'architecture...

— Arrête de paniquer et commençons à planifier le P final. Packaging.

Elle avait alors entrepris de sauter sur son lit en hurlant qu'elle allait faire la connaissance de son futur mari. Elle s'était tétanisée avant de piquer un sprint en direction de la bibliothèque, emprunter des livres sur l'histoire et l'architecture de LWBS, puis de courir chez Dorothy s'inscrire comme guide de la visite de mercredi. Dorothy avait accepté, à la condition que Layla se charge également de la visite matinale du week-end (personne n'aime se porter volontaire le week-end). Mais ce n'était pas grave puisque cela lui donnait une chance de s'exercer. Et c'est ainsi que je me retrouve à la cafétéria si tôt

un dimanche matin, à la féliciter d'un travail bien fait. Je lui tapote le bras.

— Tu es le meilleur guide que j'ai jamais vu. Oscarisable. Si j'étais Brad, je voudrais coucher avec toi.

Elle me fait taire.

— Tu veux dire : *tomber amoureux de moi*.

— Coucher avec toi, être amoureux de toi, quelle différence ?

— Tu plaisantes, n'est-ce pas. Plus ou moins.

Mercredi, 11 février, 6 h 12

L'alarme sonne pour Jamie

Dring.

Je bondis assis dans mon lit. Qui ça peut bien être ? Il est 6 heures du matin. Oy.

— Jamie ?

La voix est rauque, éraillée. Il me faut quelques secondes pour la situer.

— Maman ?

— Chéri. Bubbe...

Je suis maintenant complètement réveillé.

— Quoi bubbe ?

— Elle a eu une attaque. Il y a quelques heures.

Le sang bat à mes tempes. Merde.

— Est-ce qu'elle... ?

— Non. Elle est à l'hôpital. A Miami. Aux soins intensifs.

— Je prends le prochain avion.

— Et tes cours ?

— Ne t'inquiète pas pour mes cours. Tu tiens le coup ?

Elle se met à pleurer.

— Non.

— Où est papa ?

— Il parle avec l'une des infirmières.

— Elle est mignonne ?

Faible plaisanterie. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Pourquoi je me sens obligé de la faire rire, même dans un moment pareil ?

— Quoi, mon chéri ?

Elle n'a pas entendu, Dieu merci.

Je prends ma valise et commence à la remplir.

— Maman, ne t'inquiète pas. Tout ira bien.

En même temps que je prononce ces mots, je sais que je mens, mais je devais les prononcer quand même.

Layla assure

— Layla, comment fais-tu pour ne pas te mettre le doigt dans l'œil ? me demande Kimmy.

Elle est assise en tailleur sur mon lit et m'observe tandis que j'applique mon maquillage. J'ai tiré ma chaise ordinateur de façon à me trouver face au miroir de ma commode.

— Et pour ne pas ciller ? Mes yeux ont une tendance naturelle à cligner quand un objet pointu se dirige vers eux.

Je finis de souligner la moitié de ma paupière inférieure d'un eye-liner anthracite et passe à mon mascara cils extralongs.

— La perfection vient avec l'entraînement.

C'est fait. Je refais rouler ma chaise jusqu'au bureau et pivote.

— De quoi ai-je l'air ?

— La chemise rouge te va un million de fois mieux.

J'avais mis sous mon tailleur pantalon noir une chemise blanche à large col mais Kimmy m'a persuadée de me changer.

— Le petit canon se double d'une intello, approuve-t-elle. Miranda et Charlotte pour le même prix.

— Hé, tu as regardé mes DVD de *Sex and the City*.

— J'en suis à la moitié de la première saison. Pas mal. Un peu trop spécifiquement féminin, mais pas mal. J'ai même réussi à convaincre Russ d'en regarder quelques épisodes avec moi.

— Il apprend des trucs ?

Moi, j'en ai appris beaucoup. Comme ces faux mamelons qu'utilise Samantha. J'en ai porté un jour pour sortir, ils ont un effet sexy.

— Pas vraiment.

La tristesse dans sa voix m'inquiète.

— Tu vas bien ? Jouer les seconds rôles commence à te peser ?

— Je vais bien, proteste-t-elle.

Elle n'en a pas l'air.

— Tu sais, tu ne m'as jamais dit si Russ était bon au lit.

— A quoi mesure-t-on si un type est bon au lit ?

Oh oh.

— Par le nombre d'orgasmes qu'il te donne par nuit. Alors, combien ?

Elle examine les fourches de ses cheveux.

— Pas beaucoup.

Alors qu'est-ce qu'elle trouve exactement à ce salaud qui trompe sa nana ?

— Combien de fois ?

— Zéro.

Je n'ai pas dû bien entendre.

— Tu as dit deux ou trois ?

— Non. Aucune. Jamais.

— Kimmy, ma chérie, c'est horrible. Il ne s'engage pas et en plus, il ne te comble pas ?

Pourrais-tu s'il te plaît le plaquer et sortir avec Jamie ?

Elle écarquille les yeux.

— Jamie ne m'attire pas.

— Bon. Alors il faut que tu montres à Russ ce que tu aimes. Tu sais, ce qui déclenche chez toi le point G.

Son visage se teinte d'un beau rouge foncé.

— Euh... et si rien ne marche ?

Quoi ?

— Rien ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Elle joue de nouveau avec ses cheveux.

— Ça veut dire que je n'ai jamais eu d'orgasme.

— Merde alors !

Elle hausse les épaules et je réalise ma rudesse. Mais je ne savais pas qu'il existait une femme n'ayant jamais connu l'orgasme. J'ai toujours cru qu'il s'agissait d'un mythe. Comme une femme qui n'aurait jamais goûté de chocolat. Je sais qu'il existe des femmes qui n'ont jamais d'orgasme en faisant l'amour, mais ça ?

— Tu en as toute seule, n'est-ce pas ?

Elle rougit.

— A moi, ça ne me fait rien.

Je le crois pas.

— Manifestement, tu ne t'y es pas bien prise. Tu as déjà essayé un vibromasseur ?

— Non. Et toi ?

Et moi ? Ai-je goûté au chocolat ?

— Bien sûr.

Je désigne mon tiroir consacré au sexe.

- J'en ai quelques-uns ici. Tu veux essayer ?
- Euh, je ne sais pas. Tu ne trouves pas ça... honteux ?
- Honteux ? Non.

Je désigne les DVD de *Sex and the City*.

- Regarde l'épisode numéro neuf, dis-je. Tu changeras d'avis.

Si Charlotte peut s'épanouir sexuellement, Kimmy aussi. Je me sens investie d'une mission : encourager le développement personnel de Kimmy. Mais pour le moment, je dois jouer les guides touristiques.

- Je t'enverrai quelques sites internet de gadgets, ainsi tu verras toutes les options qui existent.

- Pourquoi pas ? dit-elle avant d'éclater de rire. Cela pourrait aider mon groupe à travailler sur son projet marketing. Nous avons choisi les préservatifs féminins.

Ils doivent bien rigoler. J'aimerais être dans leur groupe.

- Tu as de la chance. Mon groupe de travail, toujours d'un ennui mortel, étudie un nouveau soda. Tu pourrais m'avoir des échantillons ?

Je jette un œil à ma montre.

- ... En route vers mon destin ! Ferme bien la porte quand tu t'en vas, d'accord ?

Je file à la salle de bains, en prenant soin de ne pas ciller pour ne pas faire couler mon mascara.

Jamie sort d'une cabine de douche en peignoir et tongs.

- Je croyais que tu avais déjà décroché un job, dit-il.
- Jamie, tu as devant toi le nouveau guide des visites du campus.

Je suis sur le point de lui parler de Brad quand je remarque ses yeux rouges.

- Ça va ? Tu t'es mis du shampoing dans les yeux ?
- Ma grand-mère a eu une attaque la nuit dernière.

Quelle horreur. Je lui tapote l'épaule.

- Je suis désolée. Comment va-t-elle ?
- Pas terrible. Je prends l'avion pour Miami à 17 heures. C'est le premier vol sur lequel j'ai trouvé une place.

- C'est vrai ? Et les cours ?

Il hausse les épaules.

- Ce ne sont que des cours. J'aviserai.
- J'espère qu'elle va aller mieux.
- Moi aussi...

Ses yeux se remplissent de larmes.

- ... Il faut que je me prépare. Bonne chance pour ta visite guidée.

— Merci.

Il quitte la salle de bains et je regarde la porte battre derrière lui. J'espère qu'il ne va pas être absent trop longtemps.

On ne peut pas manquer l'école plusieurs semaines sans se retrouver à la traîne. Va-t-il rester là-bas jusqu'à ce qu'elle aille mieux ? Et si elle restait des mois dans le coma ? Va-t-il laisser tomber LWBS ? Je panique rien qu'à cette idée. Mais pas le temps de m'inquiéter de ça maintenant — il est déjà moins le quart. C'est l'heure de ma visite guidée. Je finis de me préparer et me mets en route vers le point de rendez-vous. Sept personnes se trouvent déjà là à attendre. Deux types tout seuls, une fille toute seule, un père et sa fille, et un couple. Pas de Bradley.

— Bonjour, dis-je au groupe, incomplet de mon point de vue. Je suis Layla, votre guide pour la visite.

Et s'il ne venait pas ?

— J'aime le prénom Layla, dit le père.

Il peut encore arriver. Nous avons encore — je consulte nerveusement ma montre — deux minutes.

Le père commence à chanter la chanson d'Eric Clapton, ce qui me fait penser à Jamie. J'espère qu'il va tenir le coup.

On dirait que Bradley ne va pas venir. J'ai gâché cinq jours de ma vie à étudier l'architecture de LWBS. Cinq jours que j'aurais pu passer ailleurs. A la bibliothèque, par exemple. J'appelle les noms notés sur mon bloc. Lentement.

Encore une minute.

— Sandy Johnson ?

— Présent, répond le père.

Oh. J'avais supposé que Sandy était la fille. C'est sympa. Un papa qui retourne à l'école.

C'est alors qu'il donne une petite tape sur les fesses de la fille. Oups. Je suppose qu'elle n'est pas sa fille. Quoi alors ? Une seconde femme ? Une crise de la quarantaine ? Nouvelle épouse et changement de carrière ? J'espère qu'ils n'envisagent pas d'habiter au zoo.

Je continue d'appeler les noms sur ma liste. La grande aiguille de ma montre déclare officiellement qu'il est maintenant 15 h 01. Il est en retard. Il ne viendra pas. Tout le monde est là sauf lui.

— Il manque quelqu'un..., dis-je.

Je baisse les yeux sur ma liste comme si je ne savais pas de qui il s'agissait.

— ... Bradley Green ? dis-je en regardant autour de moi.

Il a probablement choisi Harvard et nous a envoyés promener. Le cœur lourd, je me résigne :

— ... Eh bien, je crois que c'est tout. Voulez-vous s'il vous plaît me suivre dans...

Et il apparaît.

Il pousse la porte tournante, les cheveux semés de neige. Aussi beau, aussi parfait que dans mon souvenir. Et il me sourit. Mon corps se pétrifie. Je me force à parler.

— Monsieur Green ? Vous avez failli nous rater.

Il ôte son manteau et le jette sur son bras.

— Merci de m'avoir attendu.

Soudain, il se tient tout près de moi. A moins de trente centimètres. J'admire en gros plan sa fossette dans le menton et celles de ses joues. Sa peau semble douce, comme s'il n'était rasé que de quelques minutes.

— Tout le plaisir est pour moi.

Je me perds dans ses yeux vert glacé, superbement encadrés d'épais cils brun foncé. Il sourit de nouveau. Ses yeux glissent dans mon décolleté généreux avant de remonter. La chemise rouge constituait le bon choix.

— Maintenant, si vous voulez bien tous me suivre, nous allons commencer la visite.

Et je l'espère, notre histoire d'amour.

Je mène le groupe jusqu'à l'auditorium. Bradley se faufile à mes côtés.

— Grenadine avait raison. Vous êtes superbe.

Je souris en battant des cils. Les choses se révèlent plus faciles que je ne le pensais.

— Vous avez cinq minutes pour prendre un café ? me demande-t-il après la visite.

J'essaie de garder un ton nonchalant.

— Pourquoi pas.

Ça a marché. Je n'arrive pas à croire que ce plan de fou ait marché.

Il commande un café crème et moi un cappuccino.

Je m'assieds à une table, en surveillant ma posture.

— Alors Bradley, d'où êtes-vous ?

Comme si je ne connaissais pas déjà son adresse exacte sur la 76e.

— Manhattan, dit-il en souriant.

Non !

— Ah oui ? Moi aussi. Quand je ne suis pas ici, évidemment.

— Où habitez-vous ?

— L'Upper East Side. Et vous ?

— Pareil. A l'angle de la 76e et de Park. Et vous ?

— A l'angle de la 83e et de Park, dis-je.

— Nous sommes voisins. A quelle fac êtes-vous allée ?

— Columbia. Et vous ?

— Yale.

Voyez comme nous sommes faits l'un pour l'autre ?

— Ce café est étonnamment bon.

Je me penche pour boire une gorgée du mien. Tant pis pour ma posture. Autant qu'il en ait plein les yeux.

— Dans quelles autres écoles vous êtes-vous présenté, Bradley ?

J'ai décidé de lui demander tout ce que je sais déjà de lui, afin de ne pas me trahir en mentionnant un détail comme allant de soi.

— Columbia, Harvard, Wharton et Stern. J'ai été accepté partout sauf à Harvard où je suis sur la liste d'attente.

— Laquelle a votre préférence ?

— Harvard...

Il se penche vers moi par-dessus la table.

— ... Suis-je autorisé à le dire ici ?

Je cligne de l'œil.

— La plupart des gens ici seraient allés à Harvard s'ils y avaient été acceptés. Moi, je ne me suis même pas présentée.

Il paraît surpris.

— Non ? Pourquoi ?

Je lui explique que mes parents sont tous deux diplômés de LWBS, et nous discutons de nos familles, de nos objectifs de carrière, jusqu'à ce que notre troisième tasse de café soit vide et que le ciel à travers la fenêtre ait viré au bleu nuit. Nous jetons nos tasses en carton et nous dirigeons lentement vers la porte.

— Je suis vraiment ravi d'avoir fait ta connaissance, Layla.

— Moi de même.

C'est tout ? Ça ne peut pas être tout.

— J'espère que je te reverrai ici l'année prochaine.

— C'est possible, répond-il. Au moins, maintenant, j'ai une motivation. En plus du café. Tu es à New York ce week-end ?

— Je... oui.

Je viens de décider que oui.

— Tu crois que tu aurais un moment pour qu'on se voie ?

J'essaie de ne pas montrer que j'attends cette question depuis un an.

— Pourquoi pas. Tu pensais à quel jour ?

— Dîner, vendredi soir ?

— Dîner, c'est possible.

Il sourit et sort son Palm Pilot de la poche de son manteau.

— Super. Tu me transmets ton numéro ?

J'extirpe mon Palm et lui donne mon numéro. Il dépose un baiser léger sur ma joue.

— A vendredi.

Oui !

Vendredi, 13 février, 17 h 37

Kimmy se muscle

Normalement, je suis soit le cours de step, soit le cours de Pilates. Aujourd'hui, je suis les deux.

— Soulève cette jambe, me dit Ragot, le professeur de Pilates.

Je lève.

— Qui veut avoir de la force dans les jambes ? crie-t-il à la classe.

Moi ! Moi ! Au cas où j'aie à botter les fesses de Sharon.

Quel culot d'envahir mon territoire. Elle ne connaît pas mon existence et alors ? Faux. Elle doit connaître mon existence, mais ne sait pas que je couche avec son petit ami. Elle a dû le questionner sur son groupe de travail. Il a sûrement parlé de moi. Comment m'imagine-t-elle dans sa tête ? Je me demande s'il m'a décrite.

— Tiens la posture, chérie, tiens la posture.

Le professeur est l'homosexuel le plus stéréotypé que j'aie jamais vu. Il porte des collants roses et un débardeur moulant violet, et se fait appeler Ragot. Oui, Ragot. C'est ce qui est écrit sur les horaires de cours.

Peut-être Russ a-t-il raconté à Sharon que je suis lesbienne ? Que Lauren et moi sortons ensemble. Ou alors il lui a dit que j'étais moche. Ou stupide.

Quand Ragot nous souhaite enfin de passer un super week-end et, surtout, de faire beaucoup d'amour, je me rends dans les douches du gymnase. J'ai rempli mon sac à dos de tous mes produits de toilette, sèche-cheveux, vêtements de rechange et maquillage. Normalement, je n'apporte pas tout ce fourbi à la gym, mais je ne sais pas à quelle heure elle arrive aujourd'hui. Il n'est pas question qu'elle débarque ici toute pomponnée et croise mon chemin au moment où je ressemble à un épouvantail. Pas question. Il est évident que Russ va nous comparer, comme le font tous les mecs.

Après la douche, je sèche mes cheveux en les lissant. Puis je m'applique de mon mieux à me maquiller. Je fais l'impasse sur l'eye-liner qui m'effraie malgré les leçons de Layla. Chère Layla. Elle a essayé de me convaincre de l'accompagner à New York.

— Pas question, lui ai-je dit. Je veux étudier la concurrence.

Etendue sur son lit, je la regardais faire ses bagages en buvant mon thé.

Elle a plié une chemise verte en un carré parfait et l'a placée avec soin dans sa valise.

— Tu es morbide, a-t-elle insisté. Tu vas rester ici toute seule, misérable. Pourquoi tiens-tu à te mettre dans cette situation ?

— Je ne prendrai pas la fuite. De plus, tu as un rendez-vous.

— J'annulerai.

Je lui envoie un coussin à la figure.

— Annuler ? Alors que nous avons mené la meilleure des campagnes de publicité ? Tu as pris du crack ou quoi ?

Je n'arrive toujours pas à croire que nous ayons réussi. J'ai trouvé la meilleure stratégie ! Je dois être un génie de la stratégie. Martin semble le penser lui aussi — il m'a donné un A lors de mon dernier devoir. Oui, un A ! J'ai failli lui demander s'il ne se trompait pas.

Ma stratégie ce week-end consiste à me montrer supersexy. Je finis de me sécher les cheveux et admire le résultat dans la glace. Aligne-toi, Sharon. Mon nouveau rouge à lèvres apporte la touche finale. Il est carmin et s'appelle « Irrésistible ». Ce tube m'a coûté vingt-six dollars, plus que je n'ai jamais dépensé pour du maquillage, alors il ferait mieux de tenir ses promesses. Je porte le jean qui me va on ne peut mieux, un pull moulant un peu décolleté, juste ce qu'il faut. Je dois avouer que je mérite dix sur dix.

Je serre ma veste rouge molletonnée autour de moi et me mets en route vers les dortoirs. Non que j'aie quelque chose à faire. Layla m'a laissé la clé de sa chambre. Peut-être vais-je visiter son tiroir magique ? Cela dit, comme ma vie sexuelle est en pause, j'ai arrêté de prendre la pilule un peu plus tôt dans la semaine pour provoquer mes règles, mais elles n'arrivent pas. Ce qui m'étonne, c'est que Russ n'ait pas remarqué que je ne les avais pas eues depuis des mois. Je suis probablement stérile.

Peut-être Russ espère-t-il en secret que je sois enceinte ?

Mes chaussures de sport sont usées et je manque glisser sur la glace. Il faut que j'en achète de nouvelles. Comme si j'avais assez d'argent pour ça.

Presque arrivée. Je suis sur le point d'ouvrir la porte quand un taxi stoppe devant le zoo.

Une femme occupe la banquette arrière. Mon cœur s'arrête. Sharon.

19 h 30

Russ sur la corde raide

Ce n'est pas vrai. Elle est en retard. Pourquoi est-elle en retard ? Meilleure question, pourquoi vient-elle ? Ma télé est réglée sur la deuxième chaîne, la chaîne de la porte d'entrée. Je guette son arrivée. Je ne peux pas croire que je ne lui ai pas dit d'annuler. J'aurais dû insister, prendre un billet d'avion et rentrer à la maison pour le week-end au lieu de mettre Kimmy dans cette situation.

Nick déboule dans l'entrée. Il cherche ses clés dans ses poches, les fait tomber, les ramasse et pénètre à l'intérieur. Ce salaud a encore son bronzage australien. Peut-être est-ce un faux bronzage.

Lundi, j'ai cru que j'allais m'en sortir. Sharon m'a appelé parce qu'elle avait la grippe. Je lui ai conseillé de rester à la maison se soigner. Je lui ai même dit que je viendrais la voir. Pas question, a-t-elle répondu, ça va aller mieux.

En effet.

Je fouille dans mes tiroirs pour trouver quelque chose de comestible. J'ai déjà fini un paquet de chips et un litre de Pepsi chaud planqués sous mon lit.

J'avais espéré que Kimmy partirait pour le week-end. Nous croiser dans la salle de bains se révélerait moyennement agréable. Encore que nous rencontrer dans ma chambre pourrait être marrant, à nous rouler tous les trois dans mon lit squelettique.

Ouais, c'est ça.

Peut-être devrais-je rompre avec Sharon. Peut-être devrais-je rompre avec Kimmy.

Peut-être devrais-je prendre une damnée décision.

Je fais les cent pas dans ma chambre. Elle n'est pas assez longue pour faire les cent pas correctement. J'aimerais faire les cent pas dans le couloir, mais Sharon va sonner depuis le rez-de-chaussée pour pouvoir entrer. Je suis coincé dans cette chambre depuis une heure. Il faut que j'aille aux toilettes.

Kimmy est dans l'entrée. Ses cheveux brillent, elle est sur le point d'ouvrir la porte quand quelqu'un entre en traînant une valise.

Sharon.

Merde.

Kimmy se retourne et la fixe. Est-ce qu'elle a compris ? Les lèvres de Sharon remuent. Elle demande quelque chose à Kimmy. Kimmy hoche la tête et répond quelque chose. Je crois que je vais me mettre à hurler. Que se disent-elles ? C'est la fête des amoureux, pas ma fête !

Kimmy ouvre la porte et Sharon la suit à l'intérieur.

Qu'est-ce que je fais ? Panique !

Je n'ouvrirai pas cette porte. Et si Kimmy avait craché le morceau ? Et si elles se tenaient là toutes les deux, prêtes à me passer au gril ?

— Une minute, dis-je avant d'ouvrir.

C'est Sharon. Seulement Sharon. Personne d'autre en vue. Elle sourit, les cheveux humides de flocons de neige fondus, belle. Je l'enveloppe dans mes bras et l'attire contre moi. Elle sent la maison. En fait, elle sent l'avion. A mi-effusion, je tourne sur moi-même afin de vérifier que toute la pièce est présentable. Le lit est fait. Les tiroirs sont fermés. Pas de caleçons par terre. Pas de préservatifs. Dieu merci, non. Je ferme la porte d'un coup de pied. Nous nous embrassons, nous embrassons encore, c'est elle, ici, avec sa délicieuse saveur, elle n'a plus de chemisier, je n'ai plus de chemise, nous n'avons plus de pantalons.

Maintenant, c'est le désordre par terre.

Et nous sommes sur le lit. Je me glisse en elle et nous faisons l'amour, vite, cela fait un mois. Enfin, pour elle.

— Maintenant ? je lui demande.

— Plus tard. Ne t'inquiète pas. Vas-y, maintenant, c'est O.K. Je me suis dit que nous devrions nous débarrasser de la première fois, ça fait si longtemps pour toi.

Probablement pas le meilleur moment pour lui dire que j'ai fait l'amour moins de vingt-quatre heures auparavant avec la fille qu'elle vient juste de rencontrer en bas. Et que c'était super. Kimmy me chevauchait, mais le dos tourné. Il m'a fallu environ cinq secondes pour jouir. Il faut que j'arrête de penser à l'amour avec Kimmy. Stop. Peux pas. Je jouis et serre Sharon contre moi.

— Eh bien, dis-je en caressant les lobes de ses oreilles. Ravi de te revoir.

Elle gigote pour s'installer confortablement à mon côté.

— Il n'y a pas beaucoup de place dans ce lit, n'est-ce pas ?

— Oh, ça va.

Je manque ajouter qu'on s'y habitue, mais je me retiens à temps.

— Je ne peux pas croire que j'ai failli ne pas venir à cause de la grippe. C'était ignoble. Je vomissais partout.

Le genre de détail que je préfère ignorer.

— Mais tu es ici. Tu es bien arrivée.

— Oui.

— Arrivée direct dans ma chambre. Euh... Comment as-tu trouvé ma chambre, d'ailleurs ?

Elle passe sa main dans mes cheveux.

— Une fille dans le foyer m'a proposé de me montrer le chemin. Une fille qui te connaissait, d'ailleurs. Quand je lui ai dit qui je te cherchais, elle a répondu que je devais

être Sharon. Tu dois beaucoup parler de moi, hein ?

— Euh ? Oui.

Ma fête n'est pas pour aujourd'hui.

Layla est dans sa bulle

— Ma chérie, tu es superbe, dit ma petite sœur Ronnie en me tapotant les cheveux.

Je suis assise devant ma coiffeuse, dans ma vaste chambre de Manhattan, à me maquiller les yeux.

— Merci.

Dans la glace, elle apparaît comme une version miniature de moi-même. De quelques années plus jeune, elle est dotée de traits plus fins, d'yeux plus petits, de cheveux plus courts. Elle est sortie diplômée de Brown en mai dernier et étudie maintenant à l'école des professeurs. J'ai essayé de l'en dissuader. Avec toutes les possibilités qui s'offrent à elle, pourquoi se contenter d'être professeur ? Mais elle m'a ignorée. Elle pose son verre de champagne sur ma table de nuit.

— Il vaudrait mieux mettre un sous-verre, dis-je.

L'appartement n'est pas dans l'état où je l'avais laissé. Plusieurs égratignures sur la table basse ont attiré mon attention.

— Nous passons la soirée chez Mack. Ainsi tu pourras être seule avec Bradley.

Mack est son petit copain aux cheveux longs pas assez bien pour elle.

— As-tu parlé à maman ? Est-elle à New York ?

Ronnie écarquille les yeux.

— Qui sait ? Je n'ai pas entendu parler d'elle depuis des mois.

— Ne sois pas impolie, dis-je en décrochant le téléphone. Appelons-la maintenant.

Sa boîte vocale nous répond. Je laisse un message.

— Je suis franchement surprise, murmure Ronnie avant de s'éloigner.

— Elle nous rappellera plus tard, je lui crie.

— C'est ça.

A 7 h 55, le portier appelle.

— Bradley est là.

— Merci. Faites-le monter.

Quand on sonne à la porte, je suis assise sur un bras du canapé, un verre de champagne à la main. Je n'arrive pas à croire qu'il s'agit de la réalité. Bradley Green passe me prendre le soir de la Saint-Valentin. Dans le lointain, la télé à écran plat retransmet un match de hockey à plein volume. Ronnie ouvre la porte.

Bradley a revêtu un costume noir et tient à la main une douzaine de roses à longues

tiges. Quelle perfection ! Il en extrait une du bouquet pour la tendre à Ronnie.

— C'est un plaisir de vous rencontrer, mademoiselle.

— Comme c'est gentil ! s'écrie ma sœur d'une voix aiguë.

Je m'approche de la porte et il plante un baiser sur ma joue.

Tout mon visage picote.

— Pour toi, dit-il en me tendant le bouquet.

Waouh.

— Merci.

Pendant que je cherche un vase, je l'entends commenter le match de hockey avec Mack. On dirait qu'il sait exactement quoi dire à chacun.

Le temps que nous partions, Mack et Ronnie sont tous les deux en pâmoison. Quand Brad ne la voit pas, Ronnie articule silencieusement :

— Waouh.

Je crois qu'ils sont impressionnés.

Dans l'ascenseur, je me demande si nous allons marcher jusqu'au restaurant ou héler un taxi. Mais à la porte, une berline noire répond à ma question. Est-ce sa voiture ? L'a-t-il louée pour la soirée ? La tête me tourne un peu. Je ne sais trop si c'est à cause du champagne ou de la combinaison roses/costume/voiture.

Il m'emmène dans un restaurant chic, et se comporte à la perfection. Il connaît les vins, écoute quand je parle, pose toutes sortes de questions. A la fin du dîner, il dépose une carte American Express platine sur la table et demande :

— As-tu envie d'aller chez Plush ?

Plush est le nouvel endroit branché du gratin sur la 42e Rue. Ce rendez-vous se transforme en la meilleure Saint-Valentin de tous les temps.

Samedi, 14 février, 9 heures

Jamie et la malédiction de la Saint-Valentin

C'est officiellement la pire Saint-Valentin de tous les temps.

Je décroche le téléphone dans la salle d'attente des soins intensifs et attends que l'infirmière réponde.

- Soins intensifs ? dit l'infirmière.
- Bonjour Donna, c'est Jamie. Je peux entrer ?
- Bien sûr. Votre mère est là.
- Je sais. Merci.

J'enduis mes mains de la crème antibactérienne, ouvre la porte et salue les infirmières.

Ma mère est assise sur une chaise de bois dans la chambre de ma bubbe, regardant par la fenêtre, les yeux dans le vague. Des ombres profondes cerclent ses yeux, comme si elle n'avait pas dormi depuis des mois.

Je m'assieds sur le tabouret de métal à côté d'elle.

- Comment va-t-elle ?
- Pareil, répond-elle, la voix tremblante. Très mal.

Ma grand-mère est étendue sur le lit, les yeux fermés, trop mince, trop pâle. Son cœur est très faible. Sa peau presque transparente pend sur son visage aux os fins. Les médecins ne peuvent rien faire.

- Qu'a dit l'infirmière ?
- N'importe quand à partir de maintenant.

Je suis en état de choc. On s'attend à ce que ses grands-parents meurent. Mes autres grands-parents sont déjà partis. Mais ils avaient toujours été vieux. Pas ma bubbe. Je croyais qu'elle serait toujours là.

D'accord, je peux supporter qu'elle s'en aille, mais je ne peux pas accepter l'idée qu'elle ne l'ait pas choisi. Je veux qu'elle me dise de m'approcher, que tout est bien, qu'elle accepte l'idée de mourir, qu'elle attend avec impatience l'étape suivante, où elle retrouvera Zadie. Qu'elle n'a pas peur. Je peux supporter de ne plus jamais la voir, mais je ne veux pas qu'elle ait peur. Je ne peux pas supporter qu'elle éprouve encore davantage de douleur. Alors qu'elle a survécu à l'Holocauste et enterré son mari. C'est atrocement injuste.

Je suis épuisé. J'ai fait des plaisanteries toute la journée, essayant de soutenir ma

bubbe, de la faire rire. Hier j'ai même jonglé avec des bananes pour elle. Elle a essayé de sourire.

Je déteste me trouver là.

Je tends à ma mère un chocolat en forme de cœur. Elle ne sourit pas.

La Saint-Valentin a toujours été un désastre. Quand j'avais dix ans, Maddy Weiner, la petite brune assise devant moi en CM1, a déchiré en quatre la carte de la Saint-Valentin que j'avais faite moi-même et en a lancé les morceaux dans la cour comme des confettis. Je suis allé voir l'infirmière et lui ai dit qu'il fallait que je rentre à la maison parce que mon cœur était brisé.

Au lycée, j'ai envoyé une douzaine de roses et un télégramme chanté à ma petite amie de deux semaines, en plein cours de biologie. Elle a rompu avec moi au repas de midi.

Puis il y a eu l'accident de vélo. Un 14 février.

En règle générale, cette fête ne m'a jamais porté chance. Mais je ne m'étais jamais senti aussi seul. Je me demande si je manque à Layla. Je prends la main de ma mère et la presse. Et nous attendons.

Kimmy prend sur elle

Je suis allongée sur le lit de Layla, un peu soûle à cause de la bouteille de chardonnay que j'ai achetée dans une tentative futile de me remonter le moral, tout en passant d'une chaîne à l'autre pour trouver une émission qui ne parle pas de cette idiotie de Saint-Valentin.

Irrésistible ? Mon œil ! Ce rouge à lèvres va rejoindre la poubelle illico.

Le monde entier a quelque chose à faire ce soir. Même Nick et Lauren ont des rendez-vous. Bizarrement avec deux étudiantes de la fac qui partagent la même chambre. Et moi, je n'ai rien. Il faut que j'aille aux toilettes, mais j'ai peur de tomber sur Russ et sa précieuse Sharon. Je me suis faufilée hors du bâtiment à 10 heures et ai passé la journée à la bibliothèque. Jusqu'ici, j'ai réussi à les éviter. J'avais pensé traîner dans les endroits où ils étaient susceptibles de se rendre, afin que Russ puisse nous comparer en chair et en os (et constater ainsi les lacunes de Sharon), mais je ne supporterais pas de les voir ensemble, rire et s'embrasser.

Presque minuit. Je ne peux même pas aller voir ce qui se passe dans la pièce commune en bas, parce que vous imaginez le désastre, si Russ et Sharon passent par là et me voient, pathétique, étendue sur le divan taché, en train de me goinfrer de chips ?

Je fais de nouveau défiler les chaînes. Russ et Sharon apparaissent sur l'écran, dans le hall d'entrée.

Mon Dieu.

Je ne parviens toujours pas à croire que cette femme, banale — encore que séduisante — soit la Sharon de Russ. Quand je l'ai rencontrée dans l'entrée l'autre jour, j'ai été choquée. C'est ça, ma rivale ? C'est ça, l'autre femme ?

J'aurais dû lui dire tout de suite qui j'étais.

D'accord, techniquement parlant, c'est moi l'autre femme. N'empêche qu'elle n'est pas ce à quoi je m'attendais. Je l'imaginai grande, blonde, mince, alors qu'elle est du genre ordinaire. Comme Joey dans Dawson, le mal de vivre en moins. Ses cheveux châtain lui tombent sur les épaules, elle a les yeux marron et un petit nez légèrement retroussé.

Il lui ouvre la porte et embrasse doucement la peau de son cou, entre son menton et son écharpe.

Je ne veux pas assister à ça. Je refuse de les voir amoureux et heureux.

Je continue de regarder.

Elle ôte ses gants et passe la main droite dans ses cheveux.

Mes yeux se remplissent de larmes, de colère et de tristesse. L'écran se brouille. Quand

je le regarde de nouveau, ils ont disparu.

Comment peut-il l'embrasser ainsi ? Comment peut-il agir comme s'il l'aimait et ensuite coucher avec moi ? Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ?

Pourquoi je le laisse s'en tirer aussi facilement ?

En ce moment même, ils grimpent les escaliers. Je devrais les attendre en haut. Je devrais lui dire d'aller se faire voir. Je devrais dire à Sharon qu'il me fait l'amour quand elle n'est pas là. Et le menacer du poing, crier et lui faire comprendre la vérité, pour qu'ils se sentent tous deux aussi nuls que moi en ce moment.

Peut-être le ferai-je.

Je lisse mes cheveux et me glisse hors de la chambre de Layla.

Le couloir est vide. Je marche d'un pas ferme vers la cage d'escalier. J'ouvre la porte et écoute leurs voix en provenance du second étage.

— Je crois que j'ai bu trop de vin, pouffe-t-elle.

— Tu n'as bu que deux verres.

D'où je suis, je le vois lui tapoter le sommet du crâne.

— Je suis une fille de mauvaise vie.

Elle rit encore, puis ajoute :

— J'ai passé une soirée merveilleuse.

Je crispe les poings et les enfonce dans mes hanches.

Sharon trébuche sur une marche et pouffe de nouveau.

— Je ferais mieux de ne pas être malade ce soir, dit-elle, riant encore.

— Je m'occuperais de toi.

Ils vont arriver à l'angle dans les escaliers et me voir. D'une seconde à l'autre maintenant.

Je crois que je vais être malade.

Je ne peux pas le faire.

Je sors du palier dans le couloir, ouvre ma porte et, au moment où je les entends approcher, la referme en laissant les larmes jaillir sur mon visage.

Lundi, 16 février, 10 heures

Jamie médite sur l'existence

Une pelletée de terre. Deux.

Le rabbin récite la prière des morts et ma mère s'accroche fermement à mon père.

Ma bubbe est morte samedi soir à 23 h 40. J'étais descendu chercher un chocolat chaud pour ma mère. Bubbe dormait. Quand je suis revenu dans la chambre, c'était le chaos — ma mère poussait des lamentations, mes sœurs et ma nièce étaient arrivées et pleuraient aussi, et le docteur tentait de calmer tout le monde. J'ai été submergé à la fois par la panique et le soulagement. Soulagement qu'elle en ait fini avec la peur.

Plus de crainte. Maintenant, elle est dans une boîte, enterrée près de mon grand-père. Sur la pierre tombale, il est inscrit :

Abraham Rosinsky, 1912-1990.

Résumé de leurs vies : mariés en 1937 à Varsovie, rescapés des camps, se rencontrent de nouveau en 1946, émigrent en Amérique en 1948, ont deux enfants, ma mère et mon oncle, sept petits-enfants dont six leur survivent.

Ça se réduit à ça, un résumé.

Est-elle avec mon grand-père maintenant ? Je ne crois pas en une vie en l'au-delà, mais qu'est-ce que j'en sais ? Ma bubbe y croyait-elle ? Peut-être. Peut-être n'avait-elle pas peur de mourir. Je regrette de ne pas le lui avoir demandé.

Comment demander à quelqu'un qui va mourir s'il a peur ?

Si j'avais vraiment voulu savoir, je le lui aurais demandé.

J'observe l'essaim de pierres tombales autour de moi. Deux rangées plus loin, une pierre est gravée « Nathan Mandel, 1975-1992 ». Pauvre Nathan Mandel. Comment est-il mort à dix-sept ans ? Qu'est-il arrivé à Nathan Mandel au destin plombé ? Leucémie ? Accident de voiture ? Overdose ?

Le soleil se reflète directement sur ma tête, brûlant mon cuir chevelu. Le temps clair rend le cimetière presque obscène. Ma mère agrippe ma main plus fort.

La mort de ma bubbe est triste, mais je ne l'appellerais pas une tragédie. Elle a eu une vie bien remplie. Nathan Mandel, c'est une tragédie.

Mais pourquoi la longévité est-elle si importante alors que nous allons tous mourir de toute façon ? Le but de la vie est-il simplement la vie ? Que fait-on du courage, de l'intégrité ? Que fait-on d'aimer et d'être aimé ?

La panique m'envahit. La vie est courte et je ne veux pas la gâcher. Je veux faire en sorte que chaque jour soit empli de choses qui me rendent heureux, moi et mes proches.

Layla. Pourquoi ne lui ai-je pas dit ce que j'éprouvais pour elle ?

Quand j'ai appelé sa chambre un peu plus tôt, pour entendre sa voix, j'ai eu son répondeur.

« Bonjour, c'est Layla. Je passe le week-end à New York. Vous pouvez me joindre sur mon portable au 212-555-6782 ou bien laisser un message. Et bonne Saint-Valentin ! »

Elle s'est probablement rendue à New York pour un autre entretien. Tant mieux pour elle ! Je souris au souvenir de sa voix flûtée. J'ai raccroché sans un mot. Je ne savais pas quel message laisser. J'ai hésité à l'appeler à New York, mais ai finalement décidé d'y renoncer. Que lui aurais-je dit ? Debout ici à la chaleur du soleil, devant le cercueil et les tombes, je sais ce que je veux lui dire, mais c'est le genre de choses qu'on doit dire en personne, pas au téléphone.

Je veux lui dire que je l'aime.

13 heures

Russ fait tout capoter

— Russ, mon chéri, c'est l'heure de se réveiller. Nous sommes déjà l'après-midi. Bonne fête du président !

Je cligne des yeux et caresse les cheveux de Kimmy.

Mes yeux s'ouvrent d'un coup. C'est pas vrai. Les cheveux de Sharon ! Les cheveux de Sharon, pas ceux de Kimmy !

Les battements de mon cœur s'accélèrent. Prions pour que je ne mélange pas leurs noms à haute voix. J'ouvre la bouche pour dire quelque chose mais la referme aussitôt, incertain de ma propre voix.

Que Sharon soit présente sème la confusion en moi. D'un autre côté, je suis heureux de la voir. Comment ne le serais-je pas ? J'aime ses oreilles. D'un autre côté, qu'elle soit dans un voisinage si proche de celui de Kimmy me remplit de terreur. Je n'aime pas que les univers fusionnent.

Sharon s'assied et s'étire.

— Que veux-tu faire aujourd'hui ?

— Me reposer ?

Laisser mon cœur revenir à la normale, pour commencer. J'ai besoin de sortir du zoo. Du lit où j'ai dormi avec Kimmy. Ça me met les nerfs en pelote.

— Prenons une douche, puis allons nous promener et déjeuner.

Nous sortons du lit et Sharon entreprend de tirer les draps. Elle se baisse entre la

couette et le mur repêcher le coussin qui y est tombé.

— Russ ?

— Oui ? dis-je tout en cherchant une serviette propre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Elle me dévisage avec suspicion en tendant la pochette du DVD *Sex and the City*, deuxième saison.

Merde. Kimmy a dû l'oublier ici.

Bon, alors pourquoi regarderais-je la deuxième saison de *Sex and the City* ? Pour autant que Sharon le sache, je n'ai même jamais regardé la première saison. Il n'y a pas de superhéros dans *Sex and the City*.

Elle plisse les yeux d'un air soupçonneux.

Merde. Merde. Merde. La seule raison pour moi d'avoir *Sex and the City* ici, c'est de l'avoir regardé avec une nana.

Ou alors...

— Je l'ai emprunté à une copine afin de l'utiliser comme film porno.

Mon cœur bat à tout rompre. Qu'est-ce que je viens de dire ? C'est tout simplement odieux. Va-t-elle avaler ça ?

Elle continue de me fixer, puis secoue la tête.

— C'est pitoyable.

— Ouais, et ben, ça faisait longtemps. J'ai besoin de me soulager de temps en temps.

Elle rit, vient vers moi sur la pointe des pieds et m'embrasse sur les lèvres.

— La prochaine fois, appelle-moi. Nous pourrons faire...

Elle promène sa main sur mon pantalon.

— ... l'amour par téléphone.

Comment me suis-je débrouillé pour transformer un désastre potentiel en partie de jambes en l'air par téléphone ? Je suis un superhéros.

— Douche, puis déjeuner ?

— On peut prendre notre douche ensemble ?

Elle aime que nous prenions notre douche ensemble. Pas moi. Je me gèle en attendant quelle ait fini de rincer son après-shampooing.

— Je n'ai qu'une paire de tongs.

Elle me lance un petit coup à l'aide de l'unique serviette propre, s'empare des tongs et sort en direction de la salle de bains.

Cinq minutes plus tard, on frappe à la porte.

Kimmy. C'est pas vrai. Ce n'est pas un bon plan.

— Hello, dit-elle. Ta *petite amie* s'inquiétait, alors je suis passée te dire bonjour.

— Bonjour. Tout va bien ?

Je passe le couloir au scanner afin d'être certain que Sharon n'est pas sur le chemin du retour. Je ne veux pas entamer la conversation. Je ne veux même pas que Sharon la voie ici. Si elle nous voyait ensemble, elle serait capable de deviner. Je sais qu'elle devinerait.

— Ça va.

Elle essaie de croiser mon regard, mais je ne la laisse pas faire. Je ne peux pas flirter avec elle alors que Sharon est là. Je ne peux simplement pas. Je me sens mal pour Sharon. Merde, je me sens mal pour Kimmy aussi.

Elle me touche le bras. Est-elle folle ? Je la repousse avec brusquerie.

— Ce n'est pas le moment, dis-je en baissant la voix. On peut parler plus tard ?

Elle se recule, comme si je l'avais frappée. Ses yeux s'emplissent de larmes, elle se détourne et commence à s'éloigner. C'est pas vrai.

— Kimmy, attends, ne m'en veux pas, dis-je, m'adressant à sa nuque.

Je hais ce que je suis en train de faire. De leur faire à toutes les deux.

Elle hausse les épaules sans se retourner.

— On peut parler de ça demain ?

Elle ne répond pas et continue de marcher.

Je m'élançe pour la rattraper quand Sharon apparaît à l'autre bout du couloir, enveloppée dans sa serviette.

Zut. A-t-elle entendu ?

Kimmy lève le bras et tend un doigt.

C'est pas vrai. Sharon a-t-elle vu ça ?

Je suppose que non. Sharon me fait un signe et continue son parcours dans le couloir.

— J'ai toujours la sensation que mes pieds ne sont pas propres quand je porte des tongs, dit-elle en riant.

Je ferme le robinet et essaie de verrouiller mon cerveau par la même occasion. C'était à un cheveu. Je ne peux pas croire combien j'ai été proche de la catastrophe.

J'enroule la serviette autour de ma taille et jette un œil dans le couloir. Je ne suis pas d'humeur pour une nouvelle rencontre surprise avec Kimmy. Je m'occuperai de ça demain.

Je regagne ma chambre à la hâte et ouvre la porte. Mon estomac gargouille.

— Tu meurs de faim, toi aussi ? je demande à Sharon.

Assise sur le lit, vêtue en tout et pour tout d'un soutien-gorge et de sous-vêtements, Sharon contemple fixement quelque chose dans sa main.

Un emballage de préservatif.

C'est pas vrai. Merde. Merde, merde, merde.

Sharon et moi n'utilisons pas de préservatifs.

Un frisson glacé parcourt mon corps tout entier.

Elle lève les yeux vers moi. Son visage est pâle, ses lèvres tremblent.

— Mon gel pour les cheveux a roulé sous le lit, et regarde ce que j'ai trouvé.

— Sharon, je...

Elle essaie de me le lancer à la figure, mais il tombe pitoyablement sur le sol. Ses mains se mettent à trembler.

— Est-ce que tu me trompes ? crie-t-elle d'une voix aiguë.

Merde. Merde, merde, merde.

J'ouvre la bouche, puis la referme avant de dire :

— Oui.

Je m'appuie contre la porte pour reprendre mon équilibre, puis me laisse glisser sur le sol.

— Je suis désolé..., je...

Ma voix se brise. Merde, merde, merde.

— Je vais arrêter.

— Qui est-ce ? demande-t-elle en élevant la voix.

— Kimmy.

Elle bondit du lit, ramasse l'emballage et l'agite dans les airs.

— Kimmy, celle qui t'a appelé au réveillon du jour de l'an ?

J'acquiesce, la gorge trop serrée pour parler. Dans un souffle, je répète :

— Je vais arrêter,

— Tu vas arrêter ?

Elle se tient le ventre. Je me demande si elle va être malade.

— Tu vas arrêter ? répète-t-elle, en grinçant. Merci, vraiment, je te suis *tellement* reconnaissante, pauvre chiffon mou. Combien de fois, Russ ? Combien de fois as-tu fait l'amour ? Combien de fois ce *putain* de truc s'est-il passé ?

C'est pas vrai.

— Quelques fois, je murmure faiblement.

— Quelques fois avec Kimmy ? Ou bien quelques fois avec d'autres femmes ?

Elle a le regard fou et agite les mains partout dans la pièce.

— Seulement avec Kimmy, je croasse.

Je ne sais pas si : « Seulement avec Kimmy » est préférable ou pire.

— Je n'arrive pas à croire que tu aies pu coucher avec moi tout le week-end, alors que tu couches avec une autre !

Elle porte sa main à sa bouche et gémit.

— Nous n'utilisons même pas de préservatifs, espèce d'abruti, et tu sais pourquoi ? Parce que j'avais une *putain* de confiance en toi !

Je suis en boule sur le sol, l'estomac tordu.

— Je suis désolé. Tellement désolé. Mais tu n'as pas à t'inquiéter. Kimmy et moi avons toujours utilisé des préservatifs, je le jure.

Ses mains tremblent.

— Ah oui ? As-tu utilisé un préservatif quand elle te faisait une pipe ? J'ai enseigné l'éducation sexuelle. Si cette traînée t'a passé quelque chose, que Dieu me pardonne, mais je te tue, tu entends ?

La bile m'étrangle.

— Je t'aime, dis-je, parce que c'est vrai et parce que je ne sais pas quoi dire d'autre.

Elle m'envoie un coup de pied dans la cuisse. Nom de Dieu. Elle n'avait jamais frappé personne de sa vie.

Elle me frappe de nouveau. Ouille. Heureusement qu'elle ne porte pas de chaussures.

— Va te faire voir ! crie-t-elle.

— Je t'aime, je répète désespérément.

Elle enfile son jean.

— Pas la peine. Si tu m'aimais, tu n'aurais pas couché avec quelqu'un d'autre. Fin de cette *putain* d'histoire.

— Je suis désolé, dis-je. Je te demande pardon. Je t'aime.

— *Vraiment* dommage.

Elle ouvre sa valise et y lance son séchoir à cheveux.

Il faut que je l'arrête.

— Ne pars pas, dis-je, submergé par la tristesse.

Que dois-je faire ? Je ne sais pas quoi faire. Je saute debout et tente de la prendre dans mes bras.

Elle me repousse et sanglote, laissant les larmes couler sur ses joues tout en finissant de s'habiller.

— Je croyais que j'allais t'épouser.

Elle lève le regard sur moi et ses yeux humides sont magnifiques.

Je lui touche doucement le bras. Je voudrais lui dire que cela ne signifie rien, mais je ne peux pas. Ce n'est pas vrai, et je ne veux plus lui mentir.

Elle ferme son sac et secoue la tête.

— C'est fini, Russ. Je ne peux même pas te regarder. Me trouver dans la même pièce que toi me donne envie de vomir.

— S'il te plaît, ne t'en va pas, je murmure. Ne pars pas comme ça.

Elle prend sa respiration et secoue la tête. Je ne bouge pas. Elle me pousse hors de son

chemin et ouvre la porte.

— Ton avion ne part que ce soir, dis-je dans une tentative désespérée de la faire rester.

Elle passe la porte sans se retourner. Elle est partie. Le couloir est silencieux. C'est pas vrai. Je me sens nauséux et m'appuie contre le mur. C'était tellement mélodramatique. Surréaliste. Je ne peux pas croire ce qui vient juste d'arriver. Je rentre dans ma chambre. Pourquoi n'ai-je pas vérifié sous le lit ? Comment ai-je pu oublier cet emballage ?

Je m'assieds sur mon lit. Puis me relève. Puis me rassieds. Un poids de cent kilos pèse sur ma poitrine. J'ai l'impression qu'on presse ma tête comme un citron.

Je m'allonge sur mon lit et passe les heures qui suivent à contempler le plafond.

19 h 30

Kimmy décroche le jackpot

Allongée sur mon lit, je contemple le plafond. Je le déteste. Comment peut-il m'envoyer balader comme ça ? M'ignorer ?

Je le déteste, je le déteste, je le déteste.

On frappe à la porte.

— Y a personne, je réponds.

Je n'ai envie de parler à personne. A part Russ. Mais il est trop occupé avec sa petite amie. Pas le temps pour moi. J'en ai marre. Tellement marre. Il peut garder sa précieuse Sharon. Je m'en fous. Il peut aller se faire voir.

— C'est moi, répond Russ.

Quoi ? Comment ? Il a envoyé Sharon faire une course pour venir se faire tailler une pipe en vitesse ?

— Fiche le camp !

— Il faut que je te parle.

— Je ne veux pas te parler.

J'ai de la volonté.

Silence.

— J'ai tout dit à Sharon. Elle est partie. Je peux entrer, s'il te plaît ?

Quoi ? Je saute hors du lit pour ouvrir la porte. Russ se tient là, triste et débraillé.

Il lui a dit. Il a rompu avec elle.

Il lui a dit. Il a rompu avec elle.

Je passe mes bras autour de son cou et l'attire à l'intérieur. Il m'a choisie. Je ne peux pas le croire. Un ballon à l'hélium gonfle de bonheur dans ma poitrine. Je l'embrasse dans le cou.

Il m'aime.

Je dors un peu et me réveille baignée de bonheur. Peu importe comment il s'est comporté auparavant. Il a compris son erreur et m'a choisie ! Je me tourne vers lui qui fixe le plafond.

— Tu veux que je mette le réveil ?

Ce que je demande en réalité, c'est : as-tu toujours l'intention de quitter ma chambre en cachette ?

— A quelle heure avons-nous cours demain ?

— 10 h 30.

— Pourquoi ne pas dormir jusqu'à 10 heures ?

Je tombe endormie, le sourire aux lèvres, le visage niché dans ses bras.

Quand le téléphone sonne, le lendemain matin, je souris toujours. Je me penche par-dessus Russ pour attraper le récepteur. L'identificateur d'appel affiche O'Donnel. Mon Dieu.

— Allô ?

— Bonjour, puis-je parler à Kimmy Slafer, s'il vous plaît ?

Faites que ce soit oui, s'il vous plaît, faites que ce soit oui.

Ne gâchez pas ce matin parfait. Damné O'Donnel, donne-moi de bonnes nouvelles.

— Elle-même à l'appareil, dis-je d'une voix tremblante.

— Bonjour Kimmy, c'est Claire Moss, des Ressources humaines chez O'Donnel. Nous sommes ravis de vous proposer un poste pour l'été.

Mon Dieu. Hourrah !

— Le programme d'été s'étend sur dix semaines, à partir du 1er juin. Votre salaire a été fixé à mille cinq cents dollars par semaine.

Je vais pouvoir rembourser une partie de mes emprunts !

— J'accepte !

Les yeux de Russ s'ouvrent d'un coup. Je tends les pouces et articule silencieusement : « O'Donnel ».

— Merveilleux, dit Claire. La seule condition est que vous mainteniez B de moyenne en cours.

— Ce ne sera pas un problème.

Mieux vaut pas.

— Je voudrais confirmer votre adresse, dit-elle, afin de vous envoyer les papiers nécessaires.

Quand je raccroche, Russ m'étreint.

— Félicitations, je suis fier de toi.

Il a dû être accepté lui aussi, non ?

— Vérifie tes messages, dis-je avec empressement.

Il hésite, puis compose le numéro de sa boîte vocale. Deux minutes plus tard, il sourit, ébahi.

— Je suis accepté aussi.

— Waouh !

Je n'arrive pas à y croire. Quelles autres surprises merveilleuses réserve cette journée ?

Russ me soulève du sol et me fait tournoyer dans les airs. Je plie les genoux pour ne pas heurter le mur.

J'ai du mal à croire que ma vie soit devenue si belle. Il a rompu avec Sharon. Pour moi. Nous avons tous les deux un job. A New York. Où nous allons travailler ensemble tout l'été, et pourquoi pas même vivre ensemble... Peut-être devrais-je attendre un jour ou deux avant d'aborder la question. Je ne veux pas pousser ma chance.

Nous allons ensemble à la douche, le sourire aux lèvres, main dans la main. Nous croisons deux étudiants d'un autre bloc. Je lance un joyeux bonjour.

— Bonjour, répondent-ils en haussant les sourcils.

Nous sommes enfin sortis du placard.

Samedi, 21 février, 19 h 40

Jamie revient au zoo

Je grimpe les escaliers du zoo avec un sentiment étrange. Je n'ai été absent qu'une semaine et demie, mais j'ai l'impression d'être parti des mois. Des rires filtrent des chambres, des portes claquent, des gens passent d'une chambre à l'autre. Je me demande si quiconque s'est aperçu de mon absence.

Je laisse tomber mes bagages dans ma chambre. Il faut que je me reprenne. Ma famille va s'en sortir sans mon aide. Je reviendrai dans deux semaines m'assurer que tout va bien.

Je n'ai pas pris de retard dans mes devoirs, je les ai tous envoyés par e-mail. Maintenant, je dois mettre de l'ordre dans ma vie et parler à Layla. Je frappe à sa porte. Je ne sais pas trop ce que je veux lui dire, mais je sais que j'ai besoin de la voir.

— Une seconde ! crie-t-elle.

Je l'entends rire à l'intérieur. Elle ouvre la porte et m'étreint. Etroitement. Peut-être éprouve-t-elle les mêmes sentiments que moi ?

— Hé ! Tu es de retour ! Comment vas-tu ?

Elle coince le téléphone entre son cou et son oreille.

— Chéri, je te rappelle, d'accord ?

Chéri ? Comment ça, chéri ?

— ... Cinq minutes, je te promets, glousse-t-elle. Moi aussi. Au revoir.

Elle raccroche le téléphone et me serre de nouveau dans ses bras.

— Jamie, comment vas-tu ?

Elle se recule, la mine assombrie.

— Ça va ?

— Ça va. Qui est « Chéri » ?

Elle tape des mains.

— C'est lui ! Le type de la dissertation, Bradley Green...

Bien que le couloir soit désert, elle articule silencieusement le mot « dissertation » afin que personne ne l'entende.

— ... Entre, je vais te faire un topo.

Comme d'habitude, on dirait qu'elle a passé la journée à ranger sa chambre. Je saute sur son lit. Qui sait ? Peut-être va-t-elle me rejoindre.

Et non. Elle s'assied sur sa chaise de bureau.

— Toi d'abord. Comment va ta famille ?

— Je l'ai connue en meilleure forme... Quand elle était plus nombreuse.

— ... C'était assez soudain.

— Mon pauvre. Comment te sens-tu ? Je n'ai pas envie de parler de moi.

— Je préfère parler d'autre chose. *Quid* de Bradley ?

— Il est super, s'emballe-t-elle. Je l'ai rencontré en guidant la visite des étudiants potentiels. Puis nous nous sommes revus à New York le week-end dernier.

Le week-end dernier. Quand j'ai appelé.

— C'est là que tu étais.

— Que veux-tu dire ?

— Je t'ai appelée.

— C'est vrai ?

— Oui.

J'aurais dû laisser un message. J'aurais dû lui avouer mes sentiments il y a deux semaines, alors peut-être ne serait-elle jamais allée retrouver ce Bradley. Peut-être m'aurait-elle choisi.

— C'est sans importance. Alors, tu es allée lui rendre visite le week-end dernier ?

— Oui, et il m'a emmenée dans un restaurant fabuleux, et nous avons passé un supermoment.

— Vous êtes passés à l'acte ? dis-je en haussant les sourcils d'un air suggestif.

Elle sourit.

— Tu aimerais bien le savoir.

Bradley Green. Kermit la grenouille avait tort. C'est facile de devenir vert. Une boule peu virile se forme dans ma gorge.

Oy.

— Quoi d'autre ? Russ et Kimmy ? Toujours top secret ?

— Non, c'est l'autre grande nouvelle. Russ a rompu avec Sharon. Et maintenant, Kimmy et lui suivent les cours enroulés l'un dans l'autre. Tu verras ça demain. Et ils ont tous les deux des offres de chez O'Donnell.

Ma boule dans la gorge connaît une croissance exponentielle.

— Suis-je le seul à ne pas avoir de job ?

Il faut vraiment que je décide ce que je veux faire cet été.

— Non, je ne crois pas que Lauren ait déjà quelque chose.

— Mais elle prendra n'importe quoi. Tout lui plaît.

Layla pouffe.

— Ce soir, nous allons tous au Monsoon Bar, sur Johnson Street, pour fêter ça. Et puis

c'est l'anniversaire de Nick. Tu viens, n'est-ce pas ? Tu nous as manqué. Notre comédien nous a manqué !

Je m'arrache un sourire.

— Alors, fêtons ça.

Tout se fête, n'est-ce pas ?

Kimmy a un petit ami

Je suis assise au bar près de Jamie.

- Comment appelle-t-on un émir arabe ruiné ?
- Comment ?
- Un cheikh sans provision.

Je ris, et attends qu'il joigne son rire au mien. Mais Jamie affiche l'expression de quelqu'un dont le chiot vient de passer sous un poids lourd.

- Ça va ?

Mon adorable petit ami et Nick jouent aux fléchettes en avalant des tequilas tandis que Layla parle avec Brad sur son portable. J'aime mon petit ami. J'ai recommencé à prendre la pilule afin que mon petit ami et moi puissions faire l'amour sans préservatif.

— Très bien, répond Jamie. Et toi ? Tu as à peine touché à ta bière en deux heures. Ça va ?

— Ah ah, très drôle. Je sais que tu plaisantes pour cacher ton chagrin. Tu vas me dire ce qui ne va pas ?

- Glenda, demande-t-il à la serveuse, puis-je avoir une bière,
- Quoi ? Tu bois ? Mais tu ne bois pas d'habitude.
- Maintenant si, dit-il en fixant Layla.

Hein ?

- Tu... Layla te plaît ?

Il hausse les épaules.

Quoi ? Depuis quand ? Et moi ?

- Mais elle sort avec quelqu'un.
- Merci, Sherlock.
- Alors c'est pour ça que tu es si bouleversé, dis-je en avalant une gorgée.
- Tu comprends vite.

Je me passerais de son ironie.

- Arrête d'être désagréable, Jamie, j'essaie de t'aider.

Il hausse les épaules.

— Qu'est-ce que je peux faire ? Une fille comme elle ne regardera jamais un type comme moi. Je ne suis pas vraiment le beau chevalier en armure Armani, n'est-ce pas ?

Pas vraiment.

— On ne sait jamais.

Il la dévore de ses grands yeux de chiot de dessin animé et je sens un pincement de jalousie.

Pourquoi suis-je jalouse ? Je croyais que Jamie éprouvait quelque chose pour moi. Quand a-t-il commencé à s'intéresser à Layla ? Qu'a-t-elle que je n'ai pas ? A part les cheveux blonds et un plus petit derrière ?

— Qu'est-ce que Bradley III a que je n'ai pas ? Il doit avoir un physique d'enfer.

J'espère. Vu les engins dans son tiroir secret !

— Elle ne me l'a pas dit.

— Tu crois quelle a déjà couché avec lui ?

Euh... oui.

— Je ne sais pas, Jamie.

Mon *petit ami* avale un verre cul sec avant d'effectuer quelques pas de danse. Il ne peut pas rester cinq minutes tranquille ? Il est toujours en mouvement. Je croyais que maintenant que nous en avons fini avec cette situation insensée, je n'aurais plus à le partager, mais il est toujours en train de courir d'un club à l'autre, du basket-ball à une réunion sur l'immobilier, d'un copain à un autre, de moi à la cible des fléchettes. Pourquoi ne peut-il se tenir tranquille ?

Jamie me tape sur la jambe.

— Il est grand ?

— Qui ?

— Le prince Bradley est-il grand ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais rencontré. Pourquoi ?

— Parce que les hommes grands sont d'ordinaire... performants.

Je m'écroule de rire.

— On parle bien du pénis de Brad ?

— Oui, dit Jamie. Je ne peux pas m'empêcher de m'inquiéter.

— Pourquoi ?

— Parce que comment vais-je me mesurer à un homme pareil ? Tu sais ce que je veux dire. Moi, on dirait que ma dernière petite amie était Lorena Bobbitt.

La bière me remonte presque par le nez, tant je ris. Je croyais que tous les mecs se prenaient pour Goliath. Je mens.

— Elle n'est pas si petite que ça.

Il nie d'un geste.

— Si, elle l'est. Je m'en moque. Cette baguette est magique. Parfois, le carrosse de Cendrillon se transforme en citrouille avant minuit, mais normalement, elle peut faire la

fête toute la nuit, tu comprends ?

Je hurle de rire, et mon *petit ami* accourt à mon secours.

— Que se passe-t-il de si drôle ici ?

Jamie désigne du doigt la braguette de Russ.

— Nous parlons de sexe. Tu te joins à nous ?

J'enroule mon bras autour de Russ.

— Interdit de discuter de ça avec mon petit ami.

Je guette sur son visage sa réaction au mot *petit ami*. Ni ses lèvres ni ses sourcils ne bougent. C'est bon signe, n'est-ce pas ? Jusqu'à preuve du contraire, nous sommes un couple officiel.

Russ me pince à son tour et enchaîne :

— Pourquoi pas ? demande-t-il.

Je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée.

— Si tu veux dissenter sur tes organes génitaux, vas-y.

— C'est le problème avec les toilettes mixtes, dit Jamie. A l'époque des urinoirs, je pouvais étudier la concurrence. Maintenant, je suis forcé de me battre à l'aveuglette.

— Tu fais aussi pipi à l'aveuglette ? je demande. Quelqu'un persiste à arroser le sol dans le troisième box.

Jamie secoue la tête.

— Non. Moi, je vise à la perfection.

Russ acquiesce.

— Moi aussi. Je viens juste de mettre une raclée à Nick aux fléchettes.

Jamie agite un doigt dans ma direction.

— Peut-être est-ce toi, Kimmy ?

— Moi ? Les femmes ne peuvent pas mal viser.

— Tu laisses du dentifrice partout dans l'évier, dit Jamie.

— Ce n'est pas vrai.

— Si, c'est vrai. J'ai déjà utilisé le lavabo après toi et ce n'est pas un spectacle agréable.

Super. Maintenant, Russ va me prendre pour une souillon qui fait pipi par terre.

— Jamie, est-ce que je me moque de toi ?

— Oui, répond-il. Tout le temps. Nous venons de passer les vingt dernières minutes à nous moquer de ma virilité.

Layla finit par éteindre son portable et nous rejoint.

— De quoi parlez-vous ?

— De ma virilité, dit Jamie d'un air sombre.

— Ah, je vois. Tu as des problèmes, Jamie ?

Jamie aurait bien besoin de mes conseils s'il veut avoir ses chances auprès du sexe opposé. Peut-être devrais-je écrire un livre. J'ai obtenu de beaux succès ces derniers temps. Première tactique : ne pas déballer la petitesse de son pénis devant l'objet de son affection (à moins bien sûr qu'on ne soit effectivement en train de le déballer, ha ha).

Layla sourit.

— Ce n'est pas toujours un mal qu'elle soit petite. Tout est dans la forme. Parfois, gros, c'est trop gros.

Alors pourquoi tous ses vibromasseurs sont-ils d'une taille qui fait le double d'un sexe normal ? Les garçons ont l'air surpris. Ils n'ont apparemment jamais vu le contenu de son tiroir !

Jamie se penche en avant avec empressement.

— Tu préfères petit ?

Comment être plus clair ?

Layla se gratte la joue, perdue dans ses réflexions.

— Je trouve que quand le sexe masculin est plus petit, on peut faire l'amour plus souvent, sans avoir mal.

Les yeux de Nick lui sortent par la tête.

— A quel rythme aimes-tu faire l'amour ?

Elle se plonge dans ses pensées.

— Quand je suis en couple, tu veux dire ?

— Ou non, ajoute Jamie.

— Une ou deux fois par jour, je dirais.

Je recrache ma bière dans la bouteille.

— Oh, s'il te plaît...

Arrête. Elle bat les cils de ses grands yeux bleus devant ses adorateurs.

— ... tu ne fais pas l'amour deux fois par jour.

— Ah bon ?

— Allez !

Quoi, il lui faut l'attention de tout le monde ? Il ne lui suffit pas d'avoir le parfait petit ami, il faut aussi qu'elle me pique Jamie, et maintenant Russ ?

— Ça me détend. Je ne peux pas dormir si je n'ai pas eu d'orgasme.

Super. Nous revoilà à discuter masturbation. Une fois de plus. Pourquoi devons-nous toujours parler de masturbation ?

— Tu as un orgasme tous les soirs ? demande Russ.

Il ne peut détacher ses yeux d'elle. Mon corps se raidit. Va-t-il tomber amoureux d'elle maintenant ? Coucher avec elle ? Et si je remplaçais Sharon et que personne ne me dise qu'il couche avec une autre ? S'il lui a fait ça à elle, pourquoi pas à moi ?

— Bien sûr, dit Layla. Pas vous ?

— Si, dit Nick.

— Je crois que tu es la première femme à admettre un truc pareil, dit Russ.

Layla paraît choquée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Chez moi, mes amies et moi en parlons tout le temps.

— Vraiment ? demande Nick. C'est une conversation à laquelle j'aimerais assister. On peut les appeler ?

— Je n'ai pas honte de mon corps. Les femmes doivent prendre leur plaisir en main.

Elle me lance un regard de connivence.

— Alors à la charge ! dit Nick.

Tout le monde s'esclaffe. Tout le monde sauf moi.

Dimanche, 29 février, 19 h 30

Russ est un copieur

Le score est de quatre à zéro, pour nous. Je suis fatigué, mais je dois continuer. Je ne me souviens pas de quand j'ai dormi pour la dernière fois. Quand ma superforce va-t-elle entrer en action ? Et pourquoi un imbécile de seconde année me fait-il barrage ? Il faut que je passe. Bouge-toi. Je transpire. Je n'y arrive pas. Je bloque, je tire, manqué, merde.

Crac.

Aïe aïe aïe aïe.

Aïe.

J'essaie de secouer ma main, mais elle me fait trop mal.

Aïe.

Mes yeux me piquent, ma main me tue. Zut. Ce n'est pas le moment.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Russ ? demande Nick hors d'haleine.

Le majeur de ma main droite semble anormalement enflé, et fait franchement une drôle de tête. Aïe.

— Je crois qu'il est cassé.

— Tu plaisantes.

— Je ne crois pas.

Aïe. Peut-être que si je me contente de le remuer — aïe.

— Je crois que tu as besoin d'aller à l'infirmerie, mec.

Trois heures plus tard, je suis de retour au zoo, le doigt dans un tube de métal, tout sauf ravi. L'infirmière m'a expliqué que les étudiants masculins de MBA connaissent le plus fort taux de fractures de l'université. Apparemment, nous croyons tous avoir dix-huit ans. Cette semaine, elle a vu passer une jambe cassée, deux vertèbres démisées et un cou froissé.

— Où étais-tu ? demande Kimmy quand je frappe à sa porte. Je croyais que tu voulais travailler notre devoir de stratégie de l'entreprise.

Je lui montre ma main.

— J'ai rencontré un ballon de basket.

— On dirait que c'est lui qui a gagné.

— Très drôle. Je me suis foulé le doigt.

— Je voulais vraiment travailler ce devoir, Russ. J'ai fini, mais je voulais comparer avec le tien, juste au cas où.

Hé ? Ma main ?

— Excuse-moi, dis-je, agacé.

Elle verrouille la porte derrière elle.

— Nous avons rendez-vous avec le groupe à propos du projet sur le préservatif féminin. Je suis désolée pour ta main, dit-elle, presque in extremis, avant de se pencher pour l'embrasser doucement.

— Ça va, dis-je, tentant soudainement de jouer les durs.

Mieux vaut ne pas lui dire que je n'ai même pas encore lu le devoir de stratégie d'entreprise.

Nick et Lauren nous attendent dans la chambre de Jamie.

— Comment te sens-tu, mec ? demande Nick.

Je hausse les épaules. Kimmy et moi sommes assis sur le sol, dos au mur.

Jamie frappe dans ses mains.

— Bon, les enfants, au boulot. Je vous ai envoyé à tous hier par e-mail la partie que j'ai rédigée. Quelqu'un l'a-t-il lue ?

— Je l'ai lue, répond Kimmy.

Le reste d'entre nous hoche la tête en fixant le plancher.

— Quelqu'un d'entre vous a-t-il terminé sa partie ? demande Jamie.

Nick et Kimmy répondent ensemble.

— J'ai fini.

J'étudie une fissure passionnante sur le mur.

— Les mecs, il faut que nous terminions. J'ai écrit l'intro, mais je ne peux pas écrire la conclusion tant que vous ne m'avez pas rendu votre travail. Il est toujours préférable que l'introduction et la conclusion aient un rapport avec le reste du devoir. En plus, comme c'est un exposé, nous devons nous exercer. Quelqu'un a-t-il pensé aux supports ?

Depuis quand s'est-il transformé en maniaque du boulot ?

— Jamie, mon pote, calme-toi, dis-je. Le devoir n'est que pour mercredi.

J'ai d'autres priorités autrement pressantes. Les clubs, Kimmy, mon doigt. Un autre devoir à rendre pour demain. Je croyais que rompre avec Sharon libérerait du temps, mais je n'ai jamais été plus débordé que ces deux dernières semaines.

Continuer d'avancer, ne pas s'arrêter, quand on s'arrête, on a le temps de penser.

— J'ai une surprise, dit Kimmy. J'ai parlé au détaillant, et elle nous envoie une boîte d'échantillons à distribuer en classe.

Echantillon gratuit ? Nous en aurions eu l'usage, mais nous n'utilisons plus de préservatifs maintenant qu'elle prend la pilule.

Nous prenons rendez-vous pour retravailler demain et mardi, puis nous nous séparons aux alentours de 23 heures.

- Tu viens te coucher ? demande Kimmy en bâillant.
- Je ne peux pas. Je dois finir le devoir de stratégie.
- Maintenant ?
- Oui, maintenant.

Elle soupire.

— Pourquoi ne pas utiliser mon travail pour combler ce qui te manque ? Tu me diras si j'ai oublié quoi que ce soit d'important.

Bonne idée.

Je vais dans ma chambre et entreprends de copier :

« Le rachat de Time Warner (TW) par American Online (AOL) fut peut-être la dernière manifestation de l'exubérance de l'ère internet. Cette fusion, où un nombre illimité de titres est devenu accessible, à travers un réseau sans frontières et grâce à une technologie accessible à tous, offre une vision du futur... »

Depuis quand Kimmy s'exprime-t-elle aussi brillamment ? Qui l'eût cru ? Je suis impressionné. Et séduit.

Mon menton fait l'aller-retour entre son devoir et mon clavier au fur et à mesure que je tape ce que je lis. Je change quelques mots pour faire vrai. Quarante minutes plus tard, les mots commencent à danser devant mes yeux.

Le téléphone sonne.

- Tu viens au lit ? ronronne Kimmy.
- Absolument, dis-je en tapant sur la touche « Imprimer ».

Mercredi, 3 mars, 10 h 45

Layla, sa libido et la biblio

— Notre premier test de marché pour le préservatif féminin portera sur une zone délimitée par Boston, Miami et Chicago..., déclare Jamie.

Derrière lui, la diapo Power Point illumine un triangle géant.

— ... dans l'intimité du triangle cible...

Toute la classe ricane en silence. Il est trop. Je ne peux pas m'arrêter de rire. Comment peut-on transformer un exposé marketing en un truc aussi marrant ? D'ailleurs, je ne suis pas la seule. On se croirait aux Guignols de l'info. L'amphi est plein. Je parie que les gens sont venus rien que pour le voir faire son exposé. Je me demande s'il a déjà envisagé une carrière dans le show-business.

— ... Je vous en prie, continue-t-il, n'ayez pas l'esprit si mal placé. Le produit est emballé dans de petites boîtes triangulaires.

Les cinq membres de son groupe de travail s'esclaffent et je ressens une pointe de jalousie. Je regrette de ne pas faire partie de ce groupe. Pendant que mon groupe préparait un exposé sur l'industrie du soda, eux travaillaient tous les soirs sur les préservatifs. Où est la justice là-dedans ?

Une fois leur exposé terminé, ils distribuent des échantillons. Super. Un petit cadeau est toujours un plaisir. Sauf qu'avec ces trucs, le plaisir est plus long à venir. Espérons que je pourrai expérimenter cette chose durant les vacances de printemps, quand nous ferons enfin l'amour.

A la fin de la journée, je fais un arrêt aux postes internet afin de consulter ma boîte. Brad me demande si je veux aller voir la pièce *Avenue Q* à Broadway pendant les vacances de printemps. Ces derniers temps, il donne vraiment dans les e-mails et les coups de fil. Ça frôle l'obsession. Je commence à suffoquer. Mais bon. Au moins, il a rempli les vacances de réservations pour dîner et de concerts. Et il prend deux jours de congé afin que nous puissions passer un peu de temps ensemble la journée.

C'est l'heure d'aller à la bibli. Je frappe à la porte de Jamie. Pas de réponse. Tant pis. Je vais tracer seule mon chemin dans la neige.

Je le trouve à notre endroit habituel, au quatrième étage.

— Je suis tellement contente que tu sois là ! dis-je en m'asseyant à côté de lui.

— Je suis content que *toi*, tu sois là. C'est le moment de se dégourdir les jambes.

— Mais je viens d'arriver !

— Raison de plus pour faire une pause. Hé, Jason, dit-il au type assis à la table. Tu peux surveiller nos ordinateurs ?

Il tend le bras vers moi et nous déambulons à travers la bibliothèque, en faisant de petits signes aux gens que nous connaissons. Les poils de ses bras chatouillent ma peau. Nous avons tous les deux froid et la chair de poule. Dans le couloir, devant l'ascenseur, il se livre à un étirement évoquant le yoga.

— Je crois que j'ai perdu toute sensation dans les orteils, dit-il.

— Depuis combien de temps es-tu là ?

— Depuis 15 h 30.

Je consulte ma montre.

— Il n'est que 15 h 45.

— Exactement.

— Comment se portent tes recherches d'emploi ?

— Je croyais que c'était la pause.

— Désolée, Jamie, je me demande seulement quel est ton problème.

— La fuite en avant.

Je me rappelle mes observations précédentes.

— As-tu déjà pensé te lancer dans le show business ?

— Ouais, pourquoi ? Tu crois que je pourrais devenir une star ?

— Tu aimerais peut-être travailler pour une boîte de production de films. J'ai un ami à New York qui travaille pour Miramax. Je suis sûre qu'il serait ravi de s'entretenir avec toi.

— Ce serait génial.

Il me fait face et pose ses mains sur mes épaules.

— Tu es toujours là pour moi, n'est-ce pas ?

— Toujours. Retournons au travail.

— Si nous travaillions quarante minutes avant de faire une chaîne de massage ?

Qui aurait cru que ma chaîne de massage remporterait un tel succès à Sup de Co ?

— Comme nous ne sommes que deux, ce n'est plus une chaîne de massage. C'est juste un massage.

Il paraît si déçu que j'accepte un compromis.

— D'accord. Mais je travaille d'abord une heure.

— Une demi-heure, négocie-t-il.

— Quarante minutes, dis-je.

Je règle ma montre et me remets au travail.

Mon alarme se déclenche quarante minutes plus tard. Je l'arrête avant que la bibliothécaire ne nous fiche dehors pour avoir perturbé la paix des lieux.

— Moi d'abord, je murmure.

Il se place derrière moi, remonte ses manches, et commence à me masser le cou. Plus

fort... ooooh... aaaah... c'est siiiii bon. Je me sens siiiii bien. Siiiiii relaxée. Siiiiiii bien.

Je me sens siiiii... excitée ?

Je ne devrais probablement pas me sentir excitée à la bibliothèque. Et encore moins à cause d'un homme qui n'est pas mon petit ami.

Dimanche, 7 mars. 16 heures

Kimmy sauve la peau de son petit ami

Quand je frappe à sa porte, Russ ne répond pas. Je frappe de nouveau.

J'entends la bande-son de *Spiderman*. Pourquoi ne répond-il pas s'il est là ? Est-il possible que... est-il... est-il avec quelqu'un d'autre ? Le salaud ! Il couche probablement avec une garce. Qui ? Qui peut-il bien baiser ? Lauren ? Layla ? Une quelconque occupante de la Cité U ?

— Tu ferais mieux d'ouvrir, dis-je, furieuse, en continuant de taper sur la porte. Je sais que tu es là. Ouvre cette fichue porte !

La porte grince. Je l'ouvre en grand d'un coup de pied.

— Où es... ?

Les cheveux tout ébouriffés, les yeux à demi fermés, vêtu d'un jean et de son sweat-shirt vert préféré, Russ est seul.

— Tu faisais la sieste ? dis-je, me sentant soudain idiot.

Il acquiesce d'un hochement de tête et se rallonge. Pourquoi dort-il alors qu'il est supposé étudier le cours de finance ? Le partiel a lieu demain. Et il est impossible. Enfin, pour moi. Je ne comprends rien à ce truc. Je vais échouer. Il ne compte que pour vingt pour cent de la note finale mais quand même.

Russ doit aussi terminer de rédiger sa contribution pour le projet d'économie globale. Il a promis son texte à Jamie pour 17 heures. Jamie doit assembler le tout et rendre le devoir demain. Comme pour le devoir de marketing, Russ est le dernier à rendre sa partie.

— Tu as fini d'étudier la finance ?

— Presque.

Je crois qu'il ment.

— Oui ? Super. Travaillons sur la gestion maintenant.

— Laisse-moi aller chercher un café, grogne-t-il.

Nick passe la tête par la porte.

— Russ ? Tu ne viens pas arbitrer avec moi ?

Arbitrer ? De quoi parle-t-il ?

Russ se frappe le front de sa main non blessée.

— Oh, c'est pas vrai, j'avais oublié.

— Comment ça, arbitrer ? je demande.

Ne me dites pas qu'il fait passer ses études après le basket-ball. Une fois de plus.

— Comme je ne peux pas jouer, j'ai promis d'arbitrer un match ce soir.

Il m'agite sa main blessée sous le nez.

— Tu as promis d'arbitrer un match alors que nous avons un partiel demain ? Tu es fou ou quoi ?

— Maintenant que tu le dis, ça paraît stupide, avoue-t-il en se grattant le crâne.

— Tu ne peux pas annuler maintenant, mec, dit Nick.

Pourquoi programmer un match juste avant un partiel ?

C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue.

— J'arbitre la première partie puis je reviens, dit Russ. Donne-moi une heure.

Il est idiot ou quoi ?

— Tu crois que tu peux finir de réviser et aussi terminer ta partie du devoir, tout ça ce soir ? Est-ce que ça signifie que tu vas passer une nouvelle nuit blanche ?

— Probablement.

Il m'embrasse sur le front et décampe. Ce type a vraiment besoin de vacances.

Je revois mes notes de finance avant de prendre une pause de dix minutes et m'amuser à chercher des voyages dégriffés de dernière minute sur Travelocity.

Apparemment, je ne peux pas m'offrir les Barbades. Peut-être Miami ? On dirait que tous les étudiants de premier cycle des Etats-Unis retiennent Miami. Il me faut un truc bon marché. Romantique. Ai-je précisé bon marché ? Montréal apparaît sur l'écran. Montréal ? Est-ce que Montréal est bon marché ?

« Séjournez dans une romantique station de ski de Montréal ! », me suggère l'ordinateur.

Cheminée. Chocolat chaud. Câlines. Beaucoup de câlines. Ski. Culture française. C'est comme l'Europe, en beaucoup, beaucoup plus près. C'est le Canada. J'ai toujours voulu aller au Canada. Sincèrement. La montagne. L'air pur. On s'amuse. C'est froid comment ? J'ai toujours voulu apprendre à skier. Descendre la montagne en slalomant, dans l'une de ces tenues de ski sexy, moulante et inconfortable. Regarde, c'est moi la séductrice des neiges ! C'est décidé, ski à Montréal. En plus, il y a une offre spéciale dernière minute.

A 22 heures, Jamie frappe à la porte, en quête de Russ et de sa contribution au devoir.

— Il a dit qu'il aurait terminé à 17 heures, marmonne-t-il. Nous devons le rendre demain.

Je mens.

— Il a presque terminé.

— Dis-lui que je vais me coucher de bonne heure et que j'assemblerai le tout demain pendant l'heure de déjeuner.

A 23 heures, oui *23 heures*, Russ frappe à la porte.

— Tu crois que je peux finir le devoir demain ?

Il plaisante ?

— Russ, tu dois le donner à Jamie, *ce soir*.

Il tripote la cicatrice d'un bouton sur sa joue. Il a beaucoup de boutons en ce moment. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est légèrement problématique.

— Ecoute, pourquoi je ne t'aiderais pas ? Ça ne prendra pas plus d'une heure.

Nous travaillons d'arrache-pied sur ce foutu devoir jusqu'à ce qu'il soit terminé. Il n'arrête pas de consulter sa montre.

— Quoi ? je lui demande. Tu vas te transformer en citrouille ?

— Je voudrais juste commencer à étudier pour demain.

Oh. Mon Dieu.

— Tu as dit *commencer* ? Il est 1 heure du matin ! Tu es fou ou quoi ? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu n'avais même pas commencé ? Pourquoi n'as-tu pas commencé ?

— J'ai été occupé.

— Moi aussi, j'ai été occupée, mais je m'arrange quand même pour réviser mes partiels. Surtout celui de demain qui, je te le rappelle, compte pour vingt pour cent de la note.

Il consulte de nouveau sa montre.

— Vas-y, dis-je. Je vais finir ça et l'envoyer à Jamie.

— Tu es sûre ?

— Oui.

Il m'embrasse sur les lèvres.

— Je t'aime.

Je t'aime ? Vient-il de prononcer les paroles sacrées ? Lui-même paraît surpris. Je ne sais pas si c'est ce qu'il voulait vraiment dire, mais c'est trop tard. Les mots sont là, suspendus dans l'air comme un parfum trop fort. Il m'aime.

— Moi aussi.

Mission officiellement accomplie !

Jeudi, 11 mars, 11 h 38

Jamie amoureux est malheureux

Je termine mon partiel de gestion et le rends au professeur.

- Passez une bonne semaine, professeur Sholtz.
- Merci, Jamie. Toi aussi.

C'est fini. Encore un semestre de terminé. Les trois huitièmes de ma formation post-universitaire sont terminés.

Quand je passe devant elle, Layla griffonne encore avec une intensité furieuse. Elle secoue la tête comme si elle était en colère, comme elle le fait toujours pendant les partiels, ce qui est sa façon de prétendre qu'elle a échoué.

Ouais, c'est ça.

Comment vais-je profiter de la semaine qui vient ? Ah oui, c'est vrai, en me torturant avec des images de Layla faisant l'amour avec Kermit. Et en cherchant un job. Je suis potentiellement excité par l'idée de travailler dans une maison de production. Je ne sais pas ce qui se passe avec Layla, mais peut-être est-elle ma muse. Avant de la rencontrer, rien ne me semblait valoir la peine. Pour moi, tout prêtait à rire. Maintenant, je veux faire quelque chose de ma vie. En partie pour l'impressionner, mais principalement parce quelle me donne envie de devenir meilleur. Où ai-je entendu cette réplique ? Ah oui, dans *As good as it gets*. Vous voyez, je suis fait pour le cinéma !

Je fais mine d'utiliser les terminaux internet dans le couloir en attendant que Layla ait fini de rédiger son examen. Dix minutes plus tard, je l'aperçois et lui fais signe.

- J'ai tout raté, dit-elle.
- C'est sûr.
- Je n'ai pas eu le temps de finir ! Comment peut-il nous donner seulement une heure et demie pour répondre à onze questions ? C'est absurde.

Ses cheveux sont remontés en chignon haut et des mèches encadrent son visage.

- Absurde.

Elle rit et s'appuie contre l'ordinateur.

- Il faut que je fasse mes bagages.
- A quelle heure pars-tu ?
- Dès que je le peux.
- C'est ta dernière chance de passer la semaine ici avec moi. Ça va être la folie au zoo.

Elle rit de nouveau. Elle croit que je plaisante, que je ne désire pas réellement qu'elle reste.

— Tu es sûr que tu ne veux pas rentrer chez toi ? demande-t-elle en me tapant sur la tête. Tu vas te sentir seul ici. Tu sais que Kimmy et Russ partent pour Montréal ?

— Le calme me va très bien. Je vais me concentrer. Alors dis-moi, comment va Kermit ?

— Jusqu'ici tout va bien. C'est le genre de type dont je pourrais tomber amoureuse...
Elle frissonne.

— Le dire à haute voix m'effraie à mourir...

Elle m'embrasse sur la joue.

— Il faut que je fasse mes bagages. Pendant les vacances, ton job, c'est de trouver ta voie. Compris ?

— Compris.

Je les regarde s'éloigner, elle et son sac à roulettes, et je me retiens de pleurer.

Mardi, 16 mars, 20 heures

Russ s'agace

Kimmy s'immisce dans la salle de bains de l'hôtel, envahissant mon espace.

— Russ, lequel de ces chemisiers préfères-tu ? demande-t-elle pour la troisième fois.

C'est pas vrai.

— Celui-ci.

Elle soupire, apparemment exaspérée.

— Tout à l'heure, tu as dit que tu préférerais l'autre.

Je suis en train d'enduire mes cheveux de gel dans l'espoir de faire reculer l'électricité statique. Dans le miroir, je ressemble à un porc-épic. C'est notre deuxième nuit dans un hôtel du vieux Montréal. Demain matin, nous partons skier à Mont Tremblant. Pour l'instant, Kimmy se contorsionne pour se regarder dans le miroir derrière moi. Je me pousse afin qu'elle ait une meilleure vue d'ensemble. Une fois de plus.

— Oui. Parce que tout te va.

— Non. Dans celui-ci, j'ai l'air d'une grosse vache.

Kimmy passe son temps à critiquer son corps et son apparence.

— Tu n'as pas l'air grosse.

— Tu veux dire que j'ai l'air d'une vache ? Je n'aurais jamais dû manger ce plat tout à l'heure.

— Je t'avais dit que c'était bourratif.

— Qui peut avaler des frites, de la croûte de fromage et de la sauce ? C'est dégoûtant.

Ce n'est pas ce qu'elle disait quand elle en respirait l'odeur.

— Toi, apparemment.

— Je déteste ce chemisier, dit-elle. Je me change.

Dix minutes plus tard, elle se change encore. Je suis assis sur le lit à zapper. TSN, CTV, CBC. Bonne vieille télé canadienne. Ces chaînes me manquent. Peter Mansbridge me manque.

— Que penses-tu de ce pantalon ? demande Kimmy. Il me fait de grosses fesses ?

Je garde les yeux fixés sur l'écran.

— Non.

Je ne comprends pas. Si son allure ne lui plaît dans aucune de ces fringues, pourquoi les a-t-elle apportées ?

— Tu ne regardes même pas.

C'est pas vrai. Je regarde la pendule.

— Es-tu bientôt prête ? Nous allons rater notre réservation.

— J'essaie. J'essaie d'être belle... pour toi.

Ses paroles s'achèvent dans un sanglot. Elle s'engouffre dans la salle de bains et claque la porte derrière elle. Quel est son problème ? Pourquoi se comporte-t-elle comme une gamine ? Elle ressort cinq minutes plus tard, les yeux rouges.

J'éteins la télé.

— Tu vas me dire ce qui ne va pas ?

— Tout va très bien.

Alors pourquoi est-elle en train de pleurer ? Je ne comprends pas. Quand Sharon était en colère, elle me le disait.

— O.K.

Je ne vais pas me disputer avec elle. Quand elle voudra me dire ce qui ne va pas, elle me le dira.

Elle réenfile la première tenue qu'elle avait essayée.

— Tu es superbe, dis-je avec sincérité.

— Non. Allons-y. Tu as la clé de la chambre ?

— Oui.

Je l'arrête d'un geste de la main tandis qu'elle ouvre la porte.

— Hé, tu es superbe.

Elle sourit.

— Vraiment ?

— Oui vraiment.

— Merci.

Elle m'embrasse et nous passons la porte, avec seulement dix minutes de retard.

Je demande au réceptionniste comment se rendre au restaurant.

— Vous pouvez y aller à pied, *monsieur*, dit-il avec l'accent français. Ce n'est que trois rues plus loin.

Dès que nous sortons dehors, l'air vif nous saisit.

— Pourquoi ne pas prendre un taxi ? gémit Kimmy. Il gèle et j'ai mal aux pieds.

Depuis que nous sommes arrivés, elle n'a pas arrêté de se plaindre du froid et de ses pieds.

C'est pas vrai.

— Pourquoi n'as-tu pas mis le chapeau que nous t'avons acheté hier ?

— Je ne peux pas porter un bonnet pour sortir le soir. Je viens de passer une demi-heure à me coiffer. Je ne vais pas tout détruire avec un bo...

Vlan ! Elle glisse sur la glace, et ses jambes partent en grand écart comme celles d'une star de film d'action en pleine cascade. Je la rattrape par le bras pour qu'elle ne tombe pas.

— Ralentissons, dit-elle. Ce n'est pas facile de marcher sur la glace en talons aiguilles.

Peut-être qu'elle n'est pas obligée de porter des talons aiguilles en plein hiver. Si ?

Mercredi, 17 mars, 1 h 32

Le nouveau fantasme de Layla

Ne me dites rien... Il s'est endormi ? Avec sa main sur mon sexe ? En essayant de me faire jouir ? Nous avons fait l'amour, il a joui, maintenant, ce devrait être mon tour. S'il n'était pas tombé endormi.

Je ne suis pas impressionnée. Que la nature l'ait bien pourvu ne l'autorise pas à piquer un somme au milieu du coït. Que suis-je censée faire maintenant ? Je regrette de ne pas avoir mon tiroir magique.

Aucun mouvement. Je me blottis de nouveau contre lui.

— Hello ? C'est mon tour.

Sourd au monde qui l'entoure.

Peut-être faire l'inventaire de sa chambre aura-t-il un effet soporifique ? Dans son placard ouvert, je compte une, deux, trois... six... dix... non, quinze paires de chaussures. De combien de paires de chaussures un homme a-t-il besoin ? Chaussures mises à part, je suis toujours excitée.

Peut-être que si je pense à quelque chose sans rapport avec le sexe, comme la neige, je parviendrai à m'endormir.

Beaucoup de neige. De la neige blanche. De la neige mouillée. Mouillée.

Me voilà de nouveau en état de désir. Je suppose que je vais devoir y remédier moi-même. Je me tourne et laisse glisser ma main vers le bas. Il ne bouge pas. Je commence à frotter juste un petit peu. C'est bon. Il ne bouge toujours pas.

Quand j'accentue un peu mon geste, le lit remue. Pas beaucoup, pas comme dans *l'Exorciste*, plutôt comme un tremblement de terre mineur.

J'arrête et le lit s'arrête de remuer. Je recommence, doucement. Il se retourne en grognant.

Je m'immobilise. Mais ses yeux sont encore fermés. Je recommence. Puis j'arrête.

Ça finit par m'exciter. Je recommence. Cette fois j'imagine une scène d'un roman érotique que j'ai lu des années auparavant. Un homme et une femme dansent à une fête. L'homme soulève la jupe de la femme, ouvre sa braguette, et ils font l'amour là, au milieu de la piste de danse, mais personne ne peut rien voir. Les gens dansent juste à côté d'eux, mais personne ne voit rien.

Mes jambes commencent à trembler.

J'imagine que je danse tout autour de la pièce et qu'il me susurre dans l'oreille comme il aime être en moi, comme il se sent bien, et c'est... mon Dieu, c'est Jamie ! Et mes jambes tremblent, et le sol tremble... et le lit bouge... Oh, le lit bouge pour de bon, et je

vais...

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Brad en s'asseyant.

Je m'arrête.

— J'essaie de jouir.

— Tu fais bouger le lit, dit-il avant de se retourner.

Excuse-moi ! En attendant que l'amant du siècle se rendorme, je me rends compte de quelque chose : il n'a pas de poisson rouge. Je n'ai pas vu le moindre aquarium dans l'appartement. Pourquoi a-t-il écrit toute sa dissertation sur les poissons s'il n'en a pas un seul ? Quel odieux menteur dort à mes côtés ?

Je savais que quelque chose clocherait avec lui. Je m'assieds, me rhabille, lui laisse un petit mot pour lui dire adieu et lui dire de ne pas me rappeler, et m'éclipse.

De retour chez moi, dans mon lit, je repasse à l'action. Jamie ? Jamie, passionné, tendre, attentionné... Oh, Jamie !

Jeudi, 18 mars, 9 h 30

Kimmy souffre mille douleurs

Je souffre. Sérieusement.

— C'est l'heure de se lever, dit Russ en sautant du lit.

Peux pas bouger.

— Ghjrfhft, je grogne.

— Prête à y aller ?

Y aller ? Aller sous les couvertures, j'espère ?

— Aller où ?

Il rit.

— Comment ça, où ? Faire du snowboard.

Il veut aller faire du snowboard. Encore.

— Après le snowboard d'hier, je peux à peine bouger.

Nous avons pris l'avion pour Montréal lundi, passé deux jours à visiter la ville, puis loué une voiture pour nous rendre jusqu'à Tremblant. Il semblerait que mes fantasmes de slalom soient complètement ringards.

— Personne ne skie plus, Kimmy, m'a dit Russ. Nous allons faire du snowboard.

Au début, je me suis amusée. Le ciel était d'un bleu éclatant, l'air pur, le soleil chauffait mon visage. Je portais mon pantalon de ski neuf et une doudoune (Des dettes ? Quelles dettes ?), des lunettes de soleil et des gants. Nous avons loué des bottes et une planche et pris le télésiège pour monter, monter, monter... Nous sommes arrivés au sommet de cette montagne et...

Je suis tombée. Encore et encore. Et encore. Pendant que Russ, un champion, volait d'un bord à l'autre. Frimeur.

— Je pensais que nous pourrions passer la journée à nous câliner au coin du feu en buvant du Bailey's, dis-je, pleine d'espoir.

— Mais nous avons payé pour deux jours de snowboard. A-t-il un besoin perpétuel d'activité ?

— Mais j'ai envie de me reposer.

— Mais c'est magnifique, dehors.

Mais, mais, mais, mes fesses ! Elles hurlent encore de douleur à cause des chutes d'hier.

— Mais je ne suis pas une bonne snow-boardeuse.

— Ce n'est pas en restant ici que tu vas t'améliorer.

Même parler avec lui m'épuise.

— On ne pourrait pas simplement se reposer ? Nous avons couru partout toute la semaine.

Nous avons fait du shopping, pris le métro, fait du snowboard et des excursions. Dès le moment où sa main a été guérie, il a voulu s'adonner à toutes les activités possibles et imaginables.

— C'est les vacances de printemps, pas le marathon de printemps.

— Passer les vacances au zoo me convenait. C'est toi qui as voulu partir.

— Partir en vacances. Et non revenir encore plus fatiguée.

— Mais maintenant que nous sommes là, ne perdons pas de temps.

— Depuis quand se détendre est-il une perte de temps ?

Se câliner tendrement est une perte de temps ? Bientôt, il va dire que sortir avec moi est une perte de temps.

— Mais les forfaits !

— Alors, vas-y.

Je bondis hors du lit et me précipite aux toilettes.

Il est tellement agaçant parfois. Et là, nouvelle surprise : j'ai mes règles. Zut. Je ne sais pas si je dois me réjouir ou m'énerver. D'un côté, je suis soulagée de ne pas être enceinte. D'un autre côté, je rage qu'elles arrivent maintenant.

Zut. J'ai gâché les vacances. Il va commencer à fantasmer sur quelqu'un d'autre. Il va rencontrer une snow-boardeuse sexy sur la colline, qui connaît les bons mouvements, et il oubliera tout de moi. Et alors, avec qui vais-je vivre cet été ? Il ne m'a pas encore proposé que nous partagions un appart à New York, mais pourquoi ne le ferait-il pas ? Ce serait idiot de louer chacun un appart alors que nous dormons dans le même lit toutes les nuits. Jusqu'ici, je n'ai fait que des allusions. Je préférerais qu'il le suggère de lui-même. Malheureusement, je ne crois pas que boycotter le snowboard plaide ma cause.

J'ouvre la douche en criant :

— Nous ferions mieux de nous dépêcher si nous voulons nous faire quelques pistes.

La vapeur emplit la salle de bains. Quand il entre dans la douche, j'entoure sa poitrine de mes bras. Si je lui fais une fellation maintenant, il va peut-être renoncer à faire l'amour ce soir. J'espère que l'exercice va l'épuiser.

Vendredi, 19 mars 1 h 15

Jamie dit ce qu'il a à dire

Dring, dring.

La sonnerie du téléphone au milieu de la nuit me rend nerveux. Je mets *Casablanca* sur pause et décroche.

Moi : Allô ?

Voix au téléphone : Bonsoir ! C'est Layla.

Moi : Tout va bien ?

Layla : Bien sûr.

Moi (*laissant échapper un soupir de soulagement avant d'entonner la chanson homonyme*) : Layla ! Tu es encore debout !

Layla : Toi aussi, apparemment.

Moi : Je ne peux pas dormir.

Moi : Où est Bradley la grenouille ?

Layla (*soupirant lourdement*) : Ça n'a pas marché.

Moi (*dont le cœur prend son essor dans le ciel tel un cerf-volant devenu fou*) : Que s'est-il passé ?

Layla : Il n'était pas aussi parfait que je le pensais.

Moi : Après tout ça ?

Layla : Ça arrive. Comment vas-tu ? Comment vont tes recherches d'emploi ?

Moi : Recherches d'emploi ? C'est ce que je suis censé faire ?

Layla : Tu n'as rien trouvé ?

Moi : En fait, si. Ton ami m'a communiqué un paquet de noms. J'ai décidé que je voulais vraiment un job dans le cinéma et j'ai parlé à quelques maisons de production. Elles semblent toutes intéressées, mais aucune d'entre elles ne veut me payer. Je serais un genre de stagiaire, c'est-à-dire corvéable à merci.

Layla : Avec la moitié d'un MBA en poche, tu ne devrais pas travailler gratuitement.

Moi : Ce n'est pas toujours une question d'argent.

Layla : Tu as complètement raison. Complètement raison. Ça me plaît que tu suives ta passion.

Moi (*Ma passion, c'est elle. Peut-être devrais-je la suivre*) : C'est vrai ?

Layla : J'ai un aveu à te faire. Je suis jalouse que tu ne cèdes pas à l'appel de l'argent, que tu choisisses quelque chose que tu aimes.

Moi (*ce que j'aime, c'est toi*) : Tu aimes ce que tu fais.

Layla : J'aime travailler. Mais je regrette de ne pas le faire dans un secteur où je servirais à quelque chose d'important, au lieu de traiter de la paperasse et des transactions qui se chiffrent en millions de dollars mais ne signifient rien.

Moi : Quel serait ton job rêvé ?

Layla : Tu te souviens de Danielle Grant ? La présidente des groupes féminins de Danbury ? Je voudrais faire comme elle.

Moi : Et pourquoi tu ne le pourrais pas ?

Layla : Parce que j'ai déjà un job. Et parce qu'on ne porte pas de tailleurs Chanel dans une association à but non lucratif. Et — tu vas me trouver ignoble — travailler dans une association fait typiquement occupation féminine.

Moi : Pardon ?

Layla : C'est un tel stéréotype. Comme l'enseignement. Ma sœur étudie pour être professeur et elle me déçoit. Je pensais qu'elle ferait mieux.

Moi (*Je déteste qu'elle ait dit : « Je pensais qu'elle ferait mieux. » Elle ne sortira jamais avec moi, c'est évident.*) : Enseigner, c'est former l'esprit des jeunes. N'est-ce pas l'une des tâches les plus importantes qui soient ?

Layla : Je sais. Rationnellement, c'est vrai. Mais je craindrais quand même que les gens dévalorisent ce que je fais, comme s'il s'agissait d'un genre de hobby féminin. (*Elle soupire profondément.*) N'est-ce pas complètement idiot ?

Moi : Oui. Tu veux travailler dans la banque ?

Layla : Ma mère travaille dans la banque. Mon père travaille dans la banque.

Moi : C'est la pire réponse que j'aie jamais entendue.

Layla (*riant*) : J'aime travailler. Mais les projets sur lesquels je travaille ne m'emballent pas. (*Nouveau soupir.*) Parlons d'autre chose. Alors, c'est tranquille là-bas ? Vide ? Bizarre ?

Moi : C'est bizarre. Comme cette scène dans *Vanilla Sky* où Tom Cruise marche dans Times Square désert.

Layla : J'ai aimé ce film. Alors qu'as-tu fait toute la semaine ?

Moi : J'ai échangé des messages en temps réel avec ma mère. Ne montrez jamais à une mère solitaire comment se servir d'internet, elle s'en servira contre vous.

Layla : Ma mère n'a pas le temps de parler avec moi en temps réel. Elle travaille vingt-cinq heures par jour. Mais sans les e-mails, je n'aurais jamais de ses nouvelles.

Moi : Et ton père ?

Layla : Pareil.

Moi : Tu as dû les voir cette semaine pendant ton séjour à New York.

Layla : Non.

Moi : C'est si triste.

Layla : N'est-ce pas ?

Moi : Tu as été une enfant solitaire ?

Layla : J'avais ma sœur. Et mes amis. Et mon travail. Oui. J'imagine que j'étais une enfant solitaire. (*Elle rit de nouveau.*)

Moi : Peut-être ton désir de travailler dans la banque correspond-il à un désir de te rapprocher de tes parents.

Layla (*Après un silence*) : C'est très perspicace de ta part, Jamie. Peut-être devrais-tu plutôt chercher un job de psy.

Nous parlons au téléphone jusqu'à ce que je voie apparaître par la fenêtre au-dessus de mon lit les premières lueurs de l'aube grignoter lentement le campus désert, et donner au ciel une couleur vanille.

Dimanche, 21 mars, 19 heures

Layla reçoit la révélation

Je ne peux pas attendre de retrouver Jamie. Il est drôle, tendre, intelligent, passionné, et il organise des collectes de livres.

Je gare ma voiture dans ma place de parking souterrain et prends une profonde inspiration.

Jamie est l'homme de ma vie.

Il est parfait pour moi. Il me comprend. Je ne sais pas comment je ne m'en suis pas aperçue plus tôt. Dès que je le verrai, je le lui dirai. Non, je me jetterai à son cou pour le lui faire comprendre. A moins qu'il ne soit toujours amoureux de Kimmy.

Quelle idiote je suis de l'avoir encouragé à courir après Kimmy alors qu'il est si parfait pour moi !

Je passe au point mort, attrape mon sac et verrouille la portière. Si seulement le zoo avait un parking avec chasseur. Ou un portier. Tout ça est trop long ! Il faut que je sache s'il éprouve les mêmes sentiments que moi.

Je jaillis hors du garage, cours jusqu'au zoo, monte les escaliers quatre à quatre, fonce droit à sa chambre et martèle sa porte.

— Jamie ! C'est moi ! Ouvre ! J'ai quelque chose à te demander !

De derrière la porte, j'entends :

— Tu veux la vérité ? Tu ne peux pas supporter la vérité.

Il est en train de regarder *Des hommes d'honneur*. J'adore ce film. Vous voyez ? Nous sommes faits l'un pour l'autre.

Il ouvre la porte et je me jette dans ses bras.

— Bonjour à toi aussi, dit-il, l'air vaguement décontenancé par mes effusions.

— Es-tu toujours amoureux de Kimmy ?

Il a un hoquet.

— Non ! Pourquoi ?

Avant qu'il ne puisse ajouter quoi que ce soit, je prends son visage entre mes mains et l'embrasse à pleine bouche.

Il reste immobile.

Oh non.

Il ne veut pas de moi. Qu'ai-je fait ? Je ne me suis même pas donné le temps de réfléchir. J'ai simplement foncé et... une seconde. Il répond à mon baiser. Oui ! Il répond à mon baiser ! Sa langue explore mes lèvres, ma bouche. Des frissons parcourent mon

visage, mon cou, ma poitrine, mes bras. Il sent bon un parfum de crème glacée.

C'est un baiser parfait. Je le savais. Je suis si intelligente. Je me recule et souris.

Il a l'air commotionné.

— Si c'est ainsi que tu dis bonjour après une semaine de séparation, que feras-tu après les vacances d'été ?

— Je n'ai aucunement l'intention de te laisser dans l'expectative, dis-je.

Mardi, 23 mars, Minuit trente

Russ se fait piquer (et entraîne Kimmy dans sa chute)

Je suis défoncé, allongé sur le lit de Kimmy.

— J'ai trouvé une super-sous-location dans West Village, me dit Kimmy.

— Ah oui ?

— Un deux pièces, avec de grandes fenêtres et une terrasse sur le toit munie d'un barbecue au charbon de bois. N'est-ce pas génial d'avoir un barbecue ?

C'est génial. Je veux un barbecue au charbon de bois. Je n'ai même pas encore cherché un appartement.

— Tu veux qu'on partage un appart, cet été ?

Je la vois qui retourne l'idée dans sa tête. Allez Kimmy, dis oui ! Je veux un barbecue !

— Pourquoi pas ?

J'aime sa spontanéité. Et j'aime quelle ne se formalise pas d'avoir fait tout le boulot. En fait, je ne sais pas si je l'aime. Je sais que je lui ai dit que je l'aimais, mais je ne le pensais pas. Je l'aime beaucoup et j'ai envie d'elle, mais — l'amour ?

Elle m'embrasse et j'oublie mes inquiétudes.

J'arrive en cours avec quinze minutes de retard et m'assieds à la place que Kimmy m'a réservée.

Elle désigne sa montre du doigt. Merci, maman. Elle ne peut se faire à l'idée que j'arrive en retard à tous les cours. Je lui tapote le genou et elle me rend la pareille.

Les vacances étaient super, à part ses jérémiades incessantes dans le style : « Trouves-tu que cette fille est plus sexy que moi ? ». Comment une fille aussi superbe peut-elle être aussi peu sûre d'elle-même ?

Sharon n'était pas comme ça. Je ne devrais pas penser à Sharon. Je ne peux pas m'empêcher de penser à Sharon. Ai-je fait une bêtise ? Non. Kimmy est celle qu'il me faut. Nous allons vivre dans la même ville. Travailler au même endroit.

Quand il ne reste plus que quelques minutes de cours, le Pr Martin sort un paquet de copies de sa serviette.

— La classe obtient une moyenne de soixante-treize, ce qui n'est pas extraordinaire. Apparemment, la majorité d'entre vous a échoué à comprendre la différence entre synergie et effet de levier.

Je ne me souviens même pas du sujet. Pas bon signe.

Je me prends à espérer un petit soixante. Je ne peux pas avoir échoué. Je tiens pour

acquis que si on prend la peine d'assister au cours, on mérite d'échapper à la note éliminatoire. Et j'y ai assisté. De temps en temps.

Martin rend les devoirs. Tous les devoirs sauf le mien. Kimmy me presse la main. Il ne lui a pas rendu le sien non plus. Quand la cloche sonne, Martin n'a plus une copie en main. Il retourne au premier rang et dit :

— Russ et Kimmy, j'aimerais que vous restiez après le cours.

Ai-je oublié de rendre mon devoir ? C'est possible. Il y a tant de choses à se rappeler. Après que la salle s'est vidée, Kimmy et moi nous avançons.

— Je me suis aperçu que vous aviez contrevenus à la fois au code de conduite des MBA et au code d'honneur de Leiser Weiss Business School.

Quoi ?

Le visage de Kimmy se vide de son sang.

— Pardon, monsieur ?

— Vous avez tous les deux signé le code d'honneur, qui stimule qu'en tant qu'étudiant de LWBS, vous ne plagierez pas le travail d'un autre étudiant.

C'est pas vrai.

Il place nos deux copies côte à côte sur son bureau. Sur celle de Kimmy apparaît un A qui a été rayé.

— ... Le problème se pose en ces termes. On m'a remis ces deux devoirs, presque copies conformes. Selon le règlement de l'école, le plagiat entraîne des mesures disciplinaires et toute personne coupable est, au minimum, déclarée non reçue au cours concerné.

Merde.

Kimmy se met à pleurer.

— Mais... je...

Je lui fais signe du regard de se calmer. Pleurer ne va pas améliorer nos affaires.

— Monsieur, dis-je, nous avons parlé du devoir ensemble. C'est une coïncidence, une coïncidence incroyable que les devoirs paraissent semblables. Je ne crois pas que le cas d'un couple ayant discuté un devoir soit un cas isolé.

Martin nous observe.

— Ceci va beaucoup plus loin qu'un bavardage sur l'oreiller. Les deux devoirs sont pratiquement identiques. Je suis persuadé que l'un d'entre vous a copié sur l'autre, et je suggère que vous vous expliquiez dès maintenant.

Kimmy me regarde avec des yeux implorants, mais ne dit rien.

— Je vois, dit le Pr Martin. Laissez-moi ajouter qu'en protégeant le coupable, l'innocent est tout autant coupable. Vous pouvez tous les deux vous attendre à une convocation du conseil de discipline vous indiquant à quelle date vous serez entendus. Vous pouvez disposer.

Nous quittons la salle de cours en état de choc.

— Quel est le pire qui puisse nous arriver ? je demande.

Elle s'essuie les yeux du revers de la main.

— Nous allons être renvoyés tous les deux.

Jamie devient une star

On toque à ma porte, mais je n'ouvre pas car je suis au téléphone, en pleine négociation avec l'industrie cinématographique.

— Nous ne payons pas beaucoup, explique le vice-président du développement de chez Light Productions. En fait, c'est plutôt un dédommagement que nous versons, mais nous aimerions beaucoup travailler avec vous.

Ils m'offrent un dédommagement de mille dollars pour quatre mois, mais c'est mille dollars de plus que ce que j'espérais. Une offre viable, que j'accepte. Je vais appliquer mes connaissances de gestionnaire dans une entreprise de production. Et l'année prochaine, je me spécialiserai en Media et Industrie du spectacle.

Super.

On frappe de nouveau. Plus fort. Je donne un coup de pied dans la porte, espérant faire fuir l'importun. J'espère que ce n'est pas Layla, je ne voudrais pas l'indisposer dès le début de notre relation.

Je souris tout seul. J'ai hâte d'être à New York. Je vais passer tout l'été avec Layla. Je ne peux pas m'empêcher de penser à elle. Je vole bien plus haut que le septième ciel. Dix-septième ciel. Je ne peux pas croire que je plaise à la femme de mes rêves. Tout est arrivé si vite. C'est merveilleux.

Si merveilleux que ça fait peur. Je ne sais pas comment, elle s'est mis en tête que j'étais son complément parfait. Je dois avouer que sa propension à idéaliser un homme, puis le faire tomber de son piédestal d'un seul coup de pied me rend nerveux. Kimmy m'a dit qu'une des raisons pour lesquelles Layla avait rompu avec Kermit la grenouille était qu'elle trouvait son sexe trop gros. Bonne nouvelle pour mon petit zizi, je ne savais pas que c'était possible. C'est une des raisons pour lesquelles je n'ai pas encore couché avec elle. Pas de crainte qu'elle ne trouve mon pénis trop petit et me plaque (encore que ce soit un problème réel), mais parce que je veux d'abord être certain qu'elle m'aime. La repousser dimanche soir n'a pas été une mince affaire. Mais je ne veux pas brusquer les choses. Je suis déjà tellement fou d'elle — si nous faisons l'amour et qu'ensuite elle me plaque, je vais plonger dans une nouvelle dépression.

— Quand pouvons-nous compter sur vous ? demande le type du cinéma.

— Mon dernier examen a lieu jeudi, le 29 avril. Je peux commencer le lundi suivant.

Une feuille arrachée d'un cahier glisse sous ma porte. A quoi joue-t-on ? Je ramasse le papier sur lequel je lis : « Enorme problème. Viens chez moi. Layla. »

J'abrège la conversation et ouvre la porte. Kimmy fait les cent pas dans le couloir, le visage strié de larmes. Layla se tient à son côté, sourcils froncés et mains sur les hanches.

— Que se passe-t-il, je demande, entourant immédiatement Kimmy de mes bras.

— Elle est accusée de plagiat, soupire Layla.

J'ai mal entendu ?

Kimmy s'essuie les yeux.

— Venez dans ma chambre.

Nous la suivons dans sa chambre dont elle ferme la porte derrière elle.

— Russ a emprunté l'un de mes devoirs, sanglote-t-elle. Martin nous a accusés d'avoir copié. Nous devons passer en conseil de discipline.

Russ a copié sur elle ? Le type qui lisait *Forbes* dans le ventre de sa mère copie sur la fille qui ne savait pas en quoi consistait l'« organisation comportementale » ?

— Je suis certain que Russ a reconnu avoir copié sur toi, n'est-ce pas ?

Elle hésite.

— Non.

— Que veux-tu dire ? s'écrie Layla.

— Il est retourné dans sa chambre pour réfléchir. Que devrais-je faire ?

Layla a un hoquet.

— Va raconter la vérité à Martin avant de ficher ta vie en l'air. Tu peux te faire renvoyer. Tu dois le dénoncer.

— Je ne peux pas, gémit-elle. Je ne peux pas dénoncer mon petit ami.

— Layla a raison, Kimmy, dis-je en lui passant la main dans le dos. Tu mets ton avenir en danger.

Elle se dégage brusquement.

— Vous ne comprenez pas ? Si je dis la vérité, je peux tout perdre quand même. Le code de l'éthique stipule que nous ne devons montrer notre travail à quiconque, aussi suis-je toujours responsable de ce qui est arrivé. Alors, quelle différence ?

— Kimmy, dis-je, montrer son travail à quelqu'un n'est pas la même chose qu'être complice d'un délit. Qui as-tu le plus peur de perdre ? L'école ou Russ ?

Elle ne répond pas.

— Tu es folle ou quoi ? crie Layla dont les yeux lancent des flammes. Tu n'as pas travaillé comme une dingue toute l'année pour tout ficher en l'air pour un mec. Tu n'es pas en colère ? Il s'est servi de toi. Il se sert de toi depuis le premier jour. Nous allons de ce pas dans le bureau de Martin lui raconter ce qui s'est passé.

Les mains de Kimmy se mettent à trembler.

— Vous ne comprenez pas. Il ne s'est pas servi de moi. Il m'aime. Nous sommes amoureux. Ce MBA... Je ne voulais même pas entrer dans cette école. Je ne suis venue qu'à cause de Wayne. Je ne veux pas perdre Russ.

— As-tu pensé à ce qui va t'arriver si tu portes le chapeau dans l'histoire ? hurle Layla.

Crois-tu que tu vas conserver ton job chez O'Donnel ?

— J'essaie de me montrer réaliste, dit Kimmy.

— Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?

— Ça veut dire que ce MBA ne compte pas autant pour moi qu'il ne compte pour lui.

Dans quelques années, je vais vouloir fonder une famille...

— Et alors ? Fonder une famille ne permet pas de mener une carrière ?

— Je savais que tu ne comprendrais pas. Tu vis en dehors de la réalité. On ne peut pas tout avoir. Tu ne peux pas avoir des enfants, un mari et diriger une entreprise.

Je suis parfois ébahi par la façon dont raisonnent les femmes. Elles considèrent les choses différemment de nous, et différemment les unes des autres.

— Bien sûr que si, on peut, renifle Layla. Un tas de femmes le font.

— Comme qui ? Ta mère ? Combien de fois t'a-t-elle appelé depuis que tu es ici ? L'as-tu vue quand tu es allée à New York ?

Le visage de Layla s'enflamme comme si on l'avait giflée.

— Elle travaille dur.

— Tout ce que je dis, c'est que je ne veux pas que mes enfants grandissent avec un accent brésilien.

— Fais ce que tu veux, dit Layla.

Elle sort en trombe.

Silence.

— Qu'en penses-tu, Jamie ? demande Kimmy.

— J'en pense que je te soutiendrai, quelle que soit ta décision, dis-je. Et je pense que Russ ne te mérite pas.

— Merci, dit-elle en fondant en larmes. Je regrette de ne pas être amoureuse de toi.

Je lui caresse le dos jusqu'à ce qu'elle s'arrête de pleurer.

Vendredi, 26 mars, 16 h 30

Kimmy joue son avenir

Je sais que Layla est dans les toilettes d'à côté mais je ne dis rien. Je la déçois, mais je ne peux pas dénoncer Russ. Je ne peux tout simplement pas.

Depuis notre dispute, elle m'évite. Je trouve qu'elle a été dure. Elle ne parle plus à Russ non plus et se contente de le fusiller du regard. Il ne s'en aperçoit même pas. Il faut dire qu'ils ne se sont jamais beaucoup parlé. Malgré tout cela, tout se passe bien entre Russ et moi. Sincèrement, je crois que nous sommes plus proches que jamais. Quand nous nous présenterons devant le conseil de discipline, le 12, nous leur dirons que nous avons discuté du devoir, que nous nous excusons de ne pas avoir réalisé que cela ne se faisait pas. Jamie a fait quelques recherches pour moi et m'a dit que nous n'étions pas les premiers à nous faire pincer pour plagiat. Sur les cinq derniers cas, trois s'en sont tirés et les deux autres n'ont pas été reçus au cours. Personne ne s'est fait renvoyer. Je ne vais pas être reçue à cet examen ? Et alors ? Quelle histoire ! Je le repasserai. Nous le ferons tous les deux. Nous n'irons pas à New York et puis c'est tout. Pas de quoi en faire un plat. Nous resterons ici ensemble et suivrons la session d'été. L'année prochaine, nous emménagerons peut-être dans un logement pour couple au lieu de vivre au zoo. Et l'année suivante, nous partirons pour New York où des jobs fabuleux nous attendront. Nous nous fiancerons. Nous marierons.

Me marier. N'est-ce pas ce que je voulais ? Ecrire « Mme » devant mon nom.

Et s'ils ne nous croient pas ? Peut-être leur dirai-je que c'est moi qui ai triché. Parce que, soyons honnête, je ne suis pas venue ici pour étudier ou faire carrière. Et même si O'Donnell finissait par m'embaucher à plein temps, que se passerait-il alors ? Je travaillerais deux ans avant de tomber enceinte, et puis quoi ? Je laisserais une inconnue s'occuper de mes enfants ?

Je frissonne au souvenir de la garderie et de la femme qui me tirait les oreilles, sans parler de ma mère, fatiguée et à bout de nerfs quand elle arrivait pour me ramener à la maison. Est-ce que je veux devenir ce genre de femme ? Non. Ce n'est pas grave si je n'obtiens pas mon MBA. Ce que je veux, c'est que Russ soit heureux.

Je quitte mon box en même temps que Layla. Nous nous retrouvons devant les lavabos. Un lourd silence s'installe.

— Tu fais une bêtise, dit-elle.

— Ne t'inquiète pas, dis-je.

— C'est mon rôle de me faire du souci. Je suis très inquiète. Le type pour qui tu fiches ton avenir en l'air a trompé sa petite amie pendant six mois. Il ne semble pas franchement avoir un potentiel de relation à long terme.

Comment ose-t-elle ?

- Ce ne sont pas tes affaires.
- Tu ne devrais pas lui faire confiance.

Elle ferme le robinet et me laisse face à face avec moi-même dans le miroir.

Jeudi, 1er avril, 8 heures

Layla court nue dans les couloirs

Je me savonne, puis je rince mon après-shampooing, ferme le robinet et tends le bras derrière le rideau de douche pour attraper ma serviette. Ma serviette. Où est passée ma serviette ?

J'ouvre le rideau. Ma serviette a disparu. Mon peignoir a disparu. Qu'est-il arrivé à mes affaires ? Je reste debout dans la douche, dégoulinante et interdite. C'est alors que j'entends se répercuter un rire à l'extérieur de la cabine.

- Hé ? j'appelle par-dessus la porte. Quelqu'un a vu où sont passées mes affaires ?
- Tes affaires ? demande la voix de Jamie. Quelles affaires ?
- Un peignoir, une serviette et... oh, espèce d'idiot !

Je suppose que c'est le genre de choses auxquelles on doit s'attendre quand on sort avec un humoriste.

- Poisson d'avril ! crie-t-il depuis l'autre côté du mur.
- Ce n'est pas drôle, dis-je sans pouvoir m'arrêter de rire.
- Qu'est-ce qui n'est pas drôle ?

Je sens que je ne vais pas récupérer ma serviette de sitôt. Quel choix me reste-t-il ? Je regarde autour de moi. Le rideau est accroché par des anneaux. Je pourrais toujours le décrocher et m'enrouler dedans. Si seulement il n'était pas infesté de microbes.

Je préfère encore rester nue. Plutôt sexy. Je vais me contenter de piquer un sprint. Seul autre problème : mes clés sont dans la poche de mon peignoir.

- Je te propose un marché, dis-je. Je sors si tu me passes mes clés.

Pas de réponse.

Inutile d'insister. Je prends le panier contenant mes affaires de douche et tente de cacher le maximum du minimum. Inutile. Je me glisse de derrière le rideau dans la salle de bains déserte et entame mon sprint, serrant contre moi deux serviettes de papier, une pour chaque sein.

Une ampoule claque.

La porte de ma chambre est ouverte. Jamie hurle.

- C'est la chose la plus drôle que j'aie jamais vue de ma vie !
- Hilarant.

J'attire Jamie dans ma chambre et l'embrasse. Je devrais être en colère, furieuse même, mais c'est le premier avril, et personne d'autre ne m'a vue courir nue dans les couloirs. Non que je m'en soucie vraiment de toute façon. Mais quand même... Parfois, je

souhaiterais qu'il fasse moins le clown.

— Tu sais, je t'aime aussi quand tu es sérieux. Tu n'as pas besoin de plaisanter tout le temps.

— D'accord. Juste une dernière. Comment appelle-t-on un rendez-vous avec un MBA ?

— Quoi ?

— Un test marketing.

Je secoue la tête.

— Viens par ici, rigolo, dis-je en recommençant à l'embrasser.

Lundi, 5 avril, 17 heures

Dépression de Russ

Soixante-quinze numéros de *Forbes*, deux cents de *l'Economiste*, trois cents visionnages de *Family Ties*, et peut-être que je ne sortirai jamais diplômé de Sup de Co.

Incroyable.

— Quelqu'un d'autre ? demande Jamie. Quels autres arguments peuvent justifier notre peu d'enthousiasme à soutenir un quota sur les importations alors que nous sommes des producteurs nationaux exportant la moitié de leurs produits sur les marchés étrangers ? Russ ?

Je hausse les épaules.

Je suis appuyé contre la porte de la chambre de Jamie, écoutant à peine ce que racontent les autres. Nous travaillons sur un devoir d'économie à rendre cette semaine. Malheureusement, je n'arrive pas à me concentrer. Je ne sais pas comment Kimmy y parvient alors que la semaine prochaine, nous risquons d'être renvoyés.

Je ne comprends toujours pas que ce que nous avons fait de si horrible. Quelle importance ? Tout le monde copie un peu sur tout le monde.

— Rien à ajouter, Russ ? demande Jamie.

Je hausse de nouveau les épaules. Jamie m'en veut. Mais que veut-il que je fasse ? Que j'avoue avoir recopié le devoir de Kimmy ? Je me ferais probablement renvoyer. Alors que s'ils ne peuvent rien prouver, ce qu'il peut m'arriver de pire, c'est de ne pas être reçu à ce cours. De toute façon, rien de tout cela ne regarde Jamie. Et Kimmy m'a supplié de ne rien dire. Elle pense que c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Même si aucun de nous deux n'est reçu — quelle histoire. Nous pouvons nous représenter. Elle ne croit même pas que O'Donnel retirera son offre.

On frappe à la porte et les coups résonnent dans ma tête. Je me pousse pour laisser Nick se glisser à l'intérieur. Des gouttes d'eau glissent de ses cheveux humides sur son visage. Il sent le shampoing mentholé.

— Je suis en retard, je sais, mec. Le match de basket a duré longtemps. Mais j'ai noté quelques arguments en faveur des quotas, pour le devoir de EG, que je crois utilisables.

Je n'ai pas joué au basket de la semaine. Je n'ai plus envie de rien. Peut-être mon apathie est-elle due à la dépense d'énergie. J'ai entrepris tant de choses que je suis maintenant totalement lessivé.

Un pouvoir formidable s'accompagne d'une formidable responsabilité. C'est le leitmotiv de *Spiderman*. En septembre, je me sentais investi d'un pouvoir formidable. Je croyais que je pouvais tout faire.

J'ai tout fichu en l'air.

Vendredi, 9 avril, 15 heures

Layla découvre la vérité

— Bonjour, Dorothy ! dis-je chantonnant presque. Bonjour, Dennis ! Bonjour tout le monde !

Aujourd'hui est le dernier jour de travail de l'équipe. En réalité, Dennis et moi sommes les seuls à avoir tenu bon. Les autres bénévoles se sont évaporés au rythme des examens et des entretiens. Pas moi. Je tiens mes engagements.

— Bonjour, Layla, dit Dennis.

Ses lunettes sont de travers et je résiste à la tentation de les redresser.

Dorothy croque une pomme et réunit ses affaires.

— Layla, je dois partir de bonne heure. Tu serais vraiment gentille de mettre quelques dossiers à jour pour moi.

— Pas de problème.

Je traîne une chaise devant l'ordinateur principal et commence à entrer les données. Deepak Hussein ne se joindra pas à nous l'automne prochain. Il a décidé de conserver son job pour l'instant et aimerait savoir s'il peut différer son acceptation jusqu'au mois de septembre suivant. Désolé Deepak. Pas de report. Réessaie l'année prochaine.

Quarante-cinq minutes plus tard, je tombe sur le dossier de Brad. Il a décidé d'intégrer l'Ecole supérieure de commerce de Harvard. Apparemment, il ne s'était jamais fait plaquer et je l'ai complètement dégoûté de LWBS. Bof. De toute façon, je ne suis pas certaine qu'il se serait adapté au zoo. Il n'y aurait jamais eu assez de place dans le placard pour ses chaussures. Il ne mentionne pas ses chaussures dans sa candidature. Elles auraient constitué un détail intéressant à la rubrique hobbies. Non.

Je clique sur son nom et ajoute les informations à son dossier. Je ne devrais pas me moquer de lui. Qu'il soit un prince ne veut pas dire qu'il soit *mon* prince. On ne tombe pas amoureux d'un homme par dossier interposé, c'est tout.

Je referme le dossier Bradley Green, et vous savez quel nom suit presque immédiatement Green ? Grossman. Ça ne peut pas nuire de jeter un œil sur son dossier, juste pour rire. Je suis là depuis trois heures, j'ai droit à une pause. Je regarde autour de moi et observe Dennis. Il paraît complètement absorbé par son clavier. Je clique sur le dossier de Jamie. L'écran avec son numéro étudiant surgit. Je déroule le menu vers le bas et clique sur l'icône de sa candidature. Je pouffe à l'avance. Qu'a-t-il inventé ?

Le document s'ouvre sur son nom et son adresse en Floride. Comme c'est mignon ! Je l'imagine assis sous une véranda de bois, devant une plage de sable, tapant son adresse sur son portable, ses adorables lèvres faisant la moue. Il embrasse si bien. Je suis vraiment heureuse. Tout est parfait. Ou plutôt bien, pas parfait. Il est un peu plus petit

que l'homme de mes rêves. Et plus chauve. Et ses sourcils se rejoignent. Mais à part ça, il est parfait pour moi. J'espère. Je crois. L'est-il ?

Voilà sa date de naissance, en juillet. Il faudra que nous fassions quelque chose de fabuleux.

Et voilà le F pour sexe féminin...

F ? Que vient faire ce F ? Ah. Pas étonnant que le fichier de l'école l'ait enregistré comme étant une femme. Il a postulé en tant que femme ! Sacré Jamie.

Début de panique. *Pourquoi* a-t-il postulé en tant que femme ? Peut-être *est-il* secrètement une femme ? Ce qui expliquerait pourquoi il ne veut pas faire l'amour. Je soupire de soulagement au souvenir de la description modérément enthousiaste faite par Kimmy de ses organes sexuels. Je sais qu'elle a vu la chose.

Sacré Jamie. Il doit avoir coché la mauvaise case sans le faire exprès. Aucune raison qu'il l'ait fait... en toute connaissance de cause.

A moins qu'il n'ait cru que postuler en tant que femme ne l'avantage dans la compétition ? Un aspirateur invisible prive mes poumons d'air. Non. Il n'aurait pas fait ça. N'est-ce pas ? Des coquilles se produisent tout le temps. Je l'ai vérifié moi-même. Des candidats se trompent d'école. Si quelqu'un peut postuler dans la mauvaise école, je peux certainement m'attendre à ce que quelqu'un coche la mauvaise case. Sauf que sur le formulaire d'origine, la case M est à des années-lumière de la case F.

Une vague nauséuse déferle sur moi. Il faut que je lui pose la question. Maintenant.

Je prends congé de Dennis et regagne le zoo. Jamie regarde un vieux film en noir et blanc que je ne connais pas, affalé sur son lit.

— Hé chérie, tu as déjà vu...

Sa voix se brise à la vue de mon visage bouleversé.

— ... Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ferme la porte derrière moi. Ce doit être une erreur. Ce type adorable ne commettrait pas un acte aussi méprisable. Je crache d'un coup :

— As-tu postulé à LWBS en prétendant être une femme ?

J'ai à peine émis la question que je me rends compte de mon ridicule. Autant lui demander si en réalité il est transsexuel.

Ses joues s'empourprent en même temps que la zone chauve de son crâne. Et je comprends alors que c'est ce qui s'est passé.

Il sourit comme un gamin surpris le doigt dans la confiture.

— C'est marrant, non ?

Dites-moi qu'il ne considère pas ça comme une plaisanterie. Je tente d'empêcher mes mains de trembler.

— Pardon ?

— J'ai dit, c'est plutôt marrant. Ou c'était plutôt marrant...

Il soupire.

— ... Apparemment, ce n'est pas ton avis. Pourquoi ne t'assieds-tu pas pour que nous en discussions... ?

Au lieu de m'asseoir, j'arpente la pièce de long en large.

— Layla, assieds-toi. Je viens de laver les draps, aucun microbe n'a résisté, je le jure.

Et c'est là que j'explose.

— Tout n'est pas matière à plaisanterie ! Ce n'est pas drôle ! Où avais-tu la tête ?

Il croise les bras sur la poitrine.

— Ce n'était pas prémédité.

— C'était un accident ?

Par pitié, dites-moi qu'il s'agit d'un accident.

— Il s'agissait de recherches. Pour un article. Les quotas sont un sujet délicat et je me suis dit que ce serait intéressant de mener une enquête. J'ai postulé dans dix écoles différentes, cinq en tant que candidat masculin, cinq en tant que candidat.

Il parle à toute vitesse, les mots coulent de sa bouche au débit maximum du robinet.

— Mais pourquoi masculin opposé à féminin ? Pourquoi ne pas prétendre être hispanique ou afro-américain ?

— Parce que les gens croient toujours que le prénom Jamie est féminin. Avec mon sexe comme seul détail à modifier, je pouvais conserver mon nom et demander à mon université d'envoyer mon vrai relevé de notes.

— Mais pour le reste de la candidature ?

Quelqu'un dans le couloir tape sur le mur de la chambre en riant. Nous l'ignorons tous deux et je continue d'arpenter la pièce.

Jamie soupire.

— J'ai écrit les dissertations, les résultats du GMAT — tout ça est réglo...

Il pâlit.

— ... mais j'ai dû rédiger mes propres lettres de référence.

Je ne le crois pas.

— C'est totalement illégal.

— Je sais, je sais, mais je ne pouvais pas demander à mes anciens professeurs de les écrire, n'est-ce pas ? D'ordinaire, les gens utilisent des pronoms personnels dans leurs lettres.

— Et tu as été admis.

— Ouais.

— Tu as utilisé le système.

— Peut-être que le système est biaisé.

— Une promotion de MBA est plus forte quand elle est éclectique. De la même façon que nos groupes de travail sont plus forts quand ils ne sont pas constitués de cinq ingénieurs, notre promo est plus forte si elle n'est pas constituée de cent hommes blancs. Et quelle importance si la diversification nécessite qu'on l'aide un peu ? Ce n'est pas pour autant que tu as le droit d'en tirer avantage.

— Je n'ai pas cru que c'était si important. Je me suis seulement dit : pourquoi pas ?

— Pourquoi pas ? Parce que c'est mal ! je hurle.

— Pourquoi ? Pourquoi ne devrais-je pas avoir une chance de me trouver ici ?

La tête me tourne.

— Comment personne n'a-t-il rien remarqué ? Comment est-ce possible ?

— Tu serais surprise de découvrir combien le sexe a peu d'importance dans la vie quotidienne de l'université. La carte étudiant constituait mon seul problème. Elle comporte une photo et le sexe y est précisé. Et nous devons la présenter aux examens.

La nausée me submerge de nouveau.

— C'est là que tu m'as demandé de changer le F en M afin de te procurer une nouvelle carte.

— Oui. Merci. Je ne sais pas comment j'aurais passé les examens sinon. J'aurais tenté le coup, mais si l'un des surveillants l'avait regardée de près et m'avait posé des questions...

Il se tait un moment.

— Tu n'as pas l'air très bien, reprend-il. Ça va ?

Non, ça ne va pas.

— Comment as-tu pu me faire ça ? Tu m'as demandé de commettre un acte criminel ! Et si je m'étais fait prendre... ?

Je me remets à déambuler dans la pièce à vitesse grand V.

— Et si Dorothy me croit complice et que je me fasse virer ? Et si tu avais gâché mon existence ?

Il bondit du lit et m'entoure de ses bras.

— Calme-toi.

Je le repousse.

— Je ne te permets pas de me conseiller de me calmer. Quand je pense que tu m'as fait ça, que tu as mis mon avenir en danger !

— Ce n'est pas si grave ! Quand tu y penses, c'est même plutôt drôle.

Il sourit, plein d'espoir.

Pourquoi rien n'est-il jamais grave pour lui ?

— *C'est grave.* Tout ne se résume pas à une plaisanterie, Jamie. Je pourrais me retrouver avec Russ et Kimmy devant le conseil et perdre mon job chez Silverman.

- Tu ne veux même pas de ton job chez Silverman, fait-il remarquer avec justesse.
- Ce que je veux, c'est ne pas être manipulée.

Et sortir de cette pièce.

- Tu ne vaux pas mieux que Russ.

J'ouvre la porte à la volée et m'engouffre dehors. Je l'entends protester, mais je ne m'en soucie pas. Je suis en colère. Furieuse. Mes oreilles crachent presque de la fumée. Je ressens également autre chose. Quelque chose de familier. Du soulagement.

Dimanche, 11 avril, 18 h 20

Russ est sous le choc

Je suis couché sur mon lit en train de triturer mes boutons. C'est répugnant, mais je m'en fiche. J'en ai besoin. Je me regarde dans la glace et réalise combien je suis laid. Des zones de peau à vif s'étalent sur mon menton, mon front, le pourtour de mon nez. Nul. Exactement comme la sensation que j'éprouve de moi-même.

Quand le téléphone sonne, je décroche immédiatement.

— Allô ?

— Pendant les six mois où nous étions encore ensemble, tu n'as jamais répondu au téléphone et aujourd'hui, tu décroches pratiquement avant qu'il ne sonne ?

— Allô ? je répète. Qui est-ce ?

— Comment peux-tu ne pas reconnaître ma voix ? C'est Sharon.

— Oh, bonjour.

Sa voix est douce et moi je me sens vide. Je comprends combien elle m'a manqué.

— Je ne m'attendais pas à ce que tu m'appelles.

— Bonjour. Je ne m'attendais pas non plus à t'appeler. Comment vas-tu ?

— Bien.

Je recommence à me gratter le visage.

— Tant mieux. Tu reviens à Toronto cet été ?

— Non. En fait, j'ai accepté un poste pour l'été à New York.

Silence.

— Maintenant que nous ne sommes plus ensemble, je me doutais que cela risquait d'arriver.

— Les USA offrent des opportunités fabuleuses... Et grâce au MBA, j'ai obtenu un visa de travail valable un an après mon diplôme. Mais j'ai quelques problèmes...

J'ai envie de me confier à elle, même si je sais que j'en ai perdu le droit.

— J'ai quelque chose à te dire, coupe-t-elle. Je ne compte pas que tu reviennes à la maison, mais j'espère que tu participeras financièrement. C'est à toi de décider à quel degré tu veux t'impliquer.

De quoi parle-t-elle ?

— M'impliquer dans quoi ?

Une profonde inspiration résonne à l'autre bout du fil. Puis j'entends un « zut », suivi d'un bruit de vomissement.

Elle m'appelle bourrée ?

— Dans l'éducation de ton enfant, Russ. Je suis enceinte et je garde le bébé.

Jamie donne conseil

La vie est nulle et à la fin on meurt.

Oy. La bière ne me réussit pas du tout. Au lieu de noyer mon chagrin, elle me noie. J'aurais dû m'en tenir à mes préceptes non alcooliques. La seule pensée claire dans ma tête est : « Pourquoi me lever ce matin ? ». A quoi bon ? A quoi bon pour tout ? Pourquoi vivre alors que la vie n'apporte que du chagrin ? Je renverse la tête en arrière sur le cuir de la banquette, dans le fond de chez Monsoon. Soudain, je n'ai plus rien. Seulement un trou énorme dans la tête. Un vide. A quoi bon supporter une douleur de cette intensité ? J'avale une nouvelle gorgée de bière.

Pourquoi suis-je si pitoyablement mélo ? Tout humour m'a abandonné. Même le cinéma ne me fait plus d'effet. Je n'arrive plus à me concentrer. J'ai appelé ma sœur, Amanda, mais elle ne m'a pas beaucoup aidé. « Tu es sorti avec elle un temps. Passe à autre chose. »

La porte s'ouvre, livrant passage à un courant d'air froid. Et à Russ. En entrant, il observe autour de lui d'un air égaré, comme s'il ne se souvenait plus comment il était arrivé ici. Un peu ce que je ressens.

Il ouvre des yeux comme des soucoupes. Il me regarde, l'air surpris, comme s'il ne me reconnaissait pas. Peut-être a-t-il un peu trop tiré sur les joints. Après avoir commandé une bière au bar, il s'approche et se glisse dans le siège en face du mien.

— C'est pas vrai, dit-il.

Exactement. Je n'ai pas grand-chose à lui dire. Je trouve dégueulasse son comportement envers Kimmy. Qu'il profite d'elle me rend malade. Je bois une nouvelle gorgée de bière. Ce que j'ai fait n'est pas franchement mieux. Oy, est-ce que je ne vaudrais pas mieux que Russ ? J'ai menti à la femme que j'aime. Je me suis servi d'elle pour obtenir ce que je voulais. Autant me noyer dans mon propre chagrin. J'avale cul sec la moitié de ma bière et fais signe à Glenda de m'en apporter une autre, avant de repasser à l'attaque de la moitié qui me reste. Je me demande s'il existe une limite à la quantité de bière qu'un individu peut ingurgiter avant d'exploser.

Russ dessine du pouce le contour de son verre.

— Je vais être papa.

Nom de Dieu.

— Kimmy est enceinte ?

— Non. Sharon.

Oy.

— Qu'en dit Kimmy ?

— Je ne lui ai pas encore dit.

Glenda me sert une nouvelle bouteille dont je prends une longue gorgée. Je n'aime même pas la bière.

— Il faut peut-être envisager de la mettre au courant ? dis-je.

Russ éclate de rire sans pouvoir s'arrêter. Il laisse tomber sa tête sur la table et frappe son front sur le Formica.

— J'ai peur à en crever. Je suis sur le point de me faire renvoyer et je vais être papa. Je ne suis pas prêt à être papa. Je ne sais même pas utiliser correctement le fil dentaire, comment puis-je faire un bon père ?

Je ne le plains pas, je l'envie. J'aimerais que dans mon existence, les choix à faire soient aussi évidents que dans la sienne. Il a tout et je n'ai rien. Je lui fais part d'un conseil :

— Une fois par jour avant d'aller se coucher, et surtout bien passer le fil entre les dents.

Lundi, 12 avril, 8 h 54

Renvoi de Kimmy

Je suis gelée. Il fait si froid ici. Où est passé Russ ? J'attends sur un banc à l'extérieur de la salle du conseil de discipline, dans le bâtiment Katz, vêtue du tailleur bleu acheté pour les entretiens. Au moins, il sert à quelque chose.

Russ est en retard. Surprise, surprise. Il n'a pas répondu quand j'ai frappé à sa porte. J'ai supposé qu'il était déjà parti. Pourquoi ne m'a-t-il pas attendue ? Je ne comprends pas ce qui se passe depuis vingt-quatre heures. Il n'est même pas venu chez moi hier. Il m'a appelée pour me dire qu'il ne se sentait pas bien et m'a emprunté mon ordinateur portable sous prétexte que le sien était cassé et qu'il voulait terminer un devoir. J'espère qu'il n'a pas veillé trop tard. Faire la grasse matinée au lieu de se rendre à cette convocation équivaldrait à un suicide académique. Il doit venir se défendre en personne. Si je passe en premier, il a encore quelques minutes devant lui. Nous devons être entendus séparément.

Au mur, la pendule affiche 8 h 58. Il lui reste deux minutes. Peut-être aurais-je dû frapper plus fort à sa porte. Beaucoup plus fort. Essayer de l'appeler. S'il ne se présente pas, ce sera totalement ma faute, je ferais mieux de l'appeler. Je sors mon portable quand Russ surgit devant moi.

— Kimmy, j'ai quelque chose à te dire.

Malgré les larges cernes sous ses yeux, il paraît calme, comme s'il venait juste de fumer ou de prendre un bain. (Les hommes prennent-ils des bains ? J'en aurais bien besoin maintenant, vu mon état de nerfs...)

Je n'arrive pas à deviner s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise nouvelle.

— De quoi s'agit-il ?

Il respire à fond et me presse la main.

— Russ... ?

Un étudiant de seconde année — dont les cheveux blonds dressés sur la tête me rappellent toujours Bart Simpson — vient d'ouvrir la porte et passe sa tête de dessin animé dans le couloir.

— ... C'est à toi.

Mon cœur sombre instantanément jusque dans les talons de mes escarpins.

— Bonne chance, dis-je.

Il m'embrasse sur le front et pénètre dans la pièce.

Nous avons répété notre version des faits : nous avons discuté le devoir ensemble, mais ensuite chacun a rédigé le sien. Ils peuvent avaler ça. J'ai comparé nos copies, elles sont

très semblables mais pas identiques. Je crois que nous avons une chance de nous en tirer. Sinon ? Nous nous réinscrirons à ce cours. Pas de quoi en faire une histoire. Jamais ils ne nous renverront tous les deux. Même si nous perdons les jobs chez O'Donnel, ce n'est pas la fin du monde. Nous serons toujours ensemble. Bien sûr, j'aurais aimé travailler dans une boîte de consultants en stratégie, mais je trouverai un autre job. Ce qui compte, c'est que Russ et moi nous soutenions mutuellement.

Je voudrais pouvoir entendre ce qui se dit à l'intérieur. Aurais-je l'air vraiment bizarre si je collais mon oreille contre la porte ?

Dix minutes plus tard, elle s'ouvre sur Russ. Il m'embrasse sur le front.

— Comme ça s'est passé ?

— A la perfection.

— Bien, dis-je en m'écartant pour lisser mon tailleur. A mon tour alors ?

— Oui.

Sa main écarte les cheveux qui tombent sur mon visage.

— J'espère que tu comprendras, dit-il.

— Quoi ? Comprendre quoi ?

De quoi parle-t-il ?

— Essaie de ne pas m'en vouloir. On se retrouve au zoo après, d'accord ?

La tête de Bart surgit par la porte.

— Kimmy, c'est à toi.

J'aurais voulu que Russ m'explique de quoi il parle, mais il a déjà parcouru la moitié du couloir. J'ai un mauvais pressentiment. A propos de quoi est-il désolé ? Qu'a-t-il fait ? A-t-il... prétendu que c'était *moi* qui avais copié sur lui ? Peut-être. Sup de Co a toujours été son rêve. Peut-être a-t-il décidé qu'il le méritait plus que moi. Que je me fichais davantage d'être ici et que ce n'était pas juste.

Il a raison. Il le mérite plus que moi. Je ne suis venue ici que pour rencontrer un mec. Ce que j'ai fait. Peut-être ai-je une dette envers lui ? Si c'est ce que Russ a dit, je ne démentirai pas.

Le doyen, le Pr Martin, Bart et un autre étudiant sont assis derrière un long bureau. J'ai l'impression de me trouver devant la Cour suprême. Comme Russ l'a fait remarquer une fois, le doyen ressemble à Hulk. L'autre étudiant, un rouquin de seconde année, me semble lui aussi familier. Bart me présente et me prie de m'asseoir. J'essaie de calmer le tremblement de mes mains.

Le doyen s'éclaircit la gorge.

— Merci d'être venue, Kimberly. Après notre entretien avec Russ, il nous est apparu que vous...

Aviez copié son travail ?

— ... n'étiez en rien responsable de cette situation. Vous pouvez vous retirer, mais à

l'avenir, si une situation de ce genre devait se reproduire, je vous conseillerais d'en faire immédiatement part aux autorités. Merci de vous être déplacée aujourd'hui, mais votre témoignage n'est plus nécessaire.

— Pardon ?

— Vous pouvez partir.

Partir de l'école ? Il me sourit, donc ce ne doit pas être ça. Le Pr Martin me tend les pouces.

Je hoche la tête et sors à reculons, incapable d'effacer le sourire sur mon visage. Qu'a dit Russ pour nous tirer d'affaire ? Comment a-t-il réussi ce tour de force ? Je rentre au zoo en courant, frappe à sa porte et lui saute au cou.

— Tu as réussi. Tu es un superhéros.

Il me serre fort contre lui avant de s'écarter. Ses yeux sont rouges.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu n'es pas soulagé ? Nous nous en sommes sortis ! Que leur as-tu dit ?

— Que j'avais emprunté sans que tu le saches une version imprimée de ton devoir, et que je l'avais recopiée.

Je n'arrive pas à y croire. C'est tellement gentil. Je l'aime. Il doit m'aimer aussi puisqu'il s'est sacrifié pour moi.

— Mais qu'est-ce qu'il va t'arriver à toi ?

Il me caresse la tête.

— Je ne reviendrai pas à LWBS l'année prochaine.

J'ai l'impression que mon corps se vide de son sang.

— Quoi ? Tu t'es fait renvoyer ?

— Non. Je ne suis pas reçu au cours de stratégie de l'entreprise, mais je ne suis pas renvoyé. C'est moi qui ai décidé de ne pas revenir l'an prochain. Je rentre chez moi.

De quoi parle-t-il ? Je me détache de lui et me plaque dos à la porte.

— Et O'Donnel ? Et l'appart à New York ?

Et moi ?

— Je ne peux accepter le job à New York.

— Bien sûr que si, tu peux. Ils ne t'ont pas renvoyé. Ne fais pas l'idiot.

— Sharon est enceinte...

La pièce se met à tourner autour de moi.

— ... Je dois rentrer à Toronto, être à ses côtés.

— Et qu'advient-il de nous dans tout ça ? je demande, les yeux noyés de larmes.

Il m'enlace de nouveau et je le laisse faire.

— Je te demande pardon, dit-il d'une voix douce et triste. Mais je dois rentrer. Il le faut.

J'entends son cœur qui bat contre ma joue mouillée. Je l'embrasse dans le cou. Puis sur la joue, les lèvres, mais il m'arrête.

— Je ne peux pas, dit-il en me regardant dans les yeux.

J'essaie de ravalier la boule qui s'est formée dans ma gorge.

— Comment sais-tu si elle va te reprendre ?

— Je n'en sais rien, mais je dois essayer.

Je hais cet endroit.

Dans mon lit, les couvertures sur la tête, je pleure toutes les larmes de mon corps comme un bébé de deux ans. Qu'est-ce que c'est que ça ? Elle a tout combiné. Elle a fait exprès de tomber enceinte pour me voler Russ. C'est incroyablement injuste. Comment a-t-elle fait ? Elle a arrêté de prendre la pilule ?

Et si elle mentait ? Si ce n'était qu'un subterfuge pour le récupérer ?

Idiote, idiote, idiote. Dès le premier mois où je n'ai pas eu mes règles, j'aurais dû prétendre être enceinte. Nous serions peut-être mariés à l'heure qu'il est.

Il n'y a pas deux nuits que nous avons fait l'amour. Peut-être son sperme est-il encore en moi. Peut-être suis-je tombée enceinte moi aussi ? Que ferait-il alors ?

Je hoquette en me moquant de moi-même. J'ai dû perdre l'esprit en même temps que mon petit ami. Soudain, être reçue au cours de stratégie ne m'intéresse même plus. Quelle importance ? Sans Russ, plus rien n'a d'importance pour moi.

Je me sens grosse, moche et bouffie, et j'ai envie de m'arracher les cheveux. Et la peau. Je vauds zéro, je suis vide, je ne suis rien. Je ne veux pas aller à New York, je ne veux pas travailler chez O'Donnell. Je ne veux pas revenir à LWBS si Russ n'y est plus. Je veux rentrer à la maison.

On frappe à ma porte. Ce doit être Russ. Peut-être a-t-il changé d'avis. Je saute de mon lit pour ouvrir.

Ce n'est que Layla.

— Comment ça s'est passé ?

Elle m'adresse la parole maintenant ?

Je me sens perdue, en plein désarroi.

— Comment s'est passé quoi ?

L'anéantissement de ma vie amoureuse ?

— Coucou ! Le conseil ?

Je soupire et replonge sous les couvertures.

— Cela n'a plus d'importance.

Elle s'assied au pied de mon lit.

— Bien sûr que si. Qu'ont-ils dit ?

— Que tout allait bien. Russ a avoué avoir copié sur moi, et il ne sera pas reçu au cours. Mais il s'en fiche parce qu'il quitte l'école et retourne chez lui retrouver son ex... enceinte. Et moi, je m'en fiche, parce que je rentre chez moi aussi. Je déteste cet endroit. Je déteste le froid, je déteste la salle de bains et je veux prendre un bain.

— Tu es ridicule. Tu ne vas pas quitter l'école. Tu te débrouilles bien ici.

— Tu ne comprends pas. Tu sais combien j'ai emprunté ? Quinze mille dollars. Et je vais devoir en emprunter trente mille de plus si je reviens l'année prochaine.

Elle secoue la tête sans m'écouter.

— Tu vas gagner de l'argent chez O'Donnel. Tu as dit son « ex enceinte » ?

— Oui, Sharon est enceinte. Elle va avoir un bébé et moi je vais devoir payer un appartement toute seule puisque Russ ne vient pas. Je devrais rentrer chez moi et commencer à chercher du boulot.

Peut-être mon père me reprendrait-il ? Peut-être Wayne...

Layla agite ses mains au-dessus du lit.

— Tu divagues. Ce n'est pas parce que Russ t'a quittée que tu ne vaux rien.

Je tire les couvertures sur mon visage.

— Je ne veux plus parler de tout ça. Je veux rentrer chez moi.

— Arrête de pleurnicher ! crie-t-elle. Nous devons en parler. C'est dingue.

Je rejette la couverture.

— S'il te plaît, je viens d'apprendre que mon mec a mis une autre femme enceinte, en conséquence de quoi il me plaque. Ça t'ennuierait de trouver quelqu'un d'autre à insulter ? Je n'ai pas envie de te parler pour l'instant. Pourquoi ne vas-tu pas casser les pieds à Jamie ?

Layla se redresse.

— Je ne parlerai plus à Jamie de ma vie. Je ne veux pas d'une relation avec quelqu'un capable de se conduire comme il l'a fait.

Je ne sais pas ce qu'a fait Jamie, mais je suis persuadée qu'il s'agit d'un truc mineur. Il faut qu'elle arrête de placer la barre si haut. Jamie est un type super et si elle ne s'en rend pas compte, c'est une idiote. Ne pas l'avoir choisi en septembre est probablement la plus grande erreur de ma vie. Il ne tromperait jamais sa petite amie. Il m'aurait idolâtrée. Si Layla ne veut pas de lui, j'ai peut-être encore une chance. C'est moi qu'il a préférée en premier.

— Tu as des exigences irréalistes envers les hommes.

Elle laisse échapper un hoquet.

— J'ai des exigences *irréalistes* ? Moi ? C'est toi qui attends des hommes qu'ils volent à son secours. Tu avales n'importe quoi de la part de ton mec et tu écraserais n'importe quelle autre femme pour lui. Si on s'en tient aux lois du karma, la grossesse de Sharon te pendait au nez.

Comment ose-t-elle me parler ainsi !

— Puisque je suis si horrible, pourrais-tu déguerpir de ma chambre ?

Elle claque la porte derrière elle. Je me demande si je suis en colère après elle ou si je suis lamentable au point de faire exprès d'être en colère après elle pour avoir le droit de séduire Jamie.

Vendredi, 16 avril, 15 h 30

L'anniversaire de Layla

Joyeux anniversaire à moi-même. Vingt-sept ans aujourd'hui. Vingt-sept ans fait beaucoup plus âgé que vingt-six ans, non ? Vingt-six évoque la jeunesse, la blondeur, l'insouciance. A vingt-sept ans, tout cela est terminé.

J'occupe ma place habituelle à la bibliothèque où j'étudie le cours de finance. Seule. Je ne sais pas où Kimmy et Jamie étudient ces jours-ci, mais je ne les ai pas vus ici. J'espère qu'ils n'ont pas relâché leurs efforts. Je peux dire que je suis ravie de ne pas faire partie de leur groupe.

Je suis tendue, tendue, tendue.

Tous mes amis de New York m'ont envoyé des cartes par e-mail. Ici, personne ne sait que c'est mon anniversaire. Le solde de mon compte à la banque a augmenté de mille dollars. Ma mère ou mon père a viré de l'argent dessus. C'est ce qu'ils font chaque année. Je crois que c'est un transfert automatique, ainsi, ils n'ont pas besoin de s'en souvenir.

Je ne m'attendais pas à ce que les autres ici le sachent, alors je ne peux pas dire que je sois déçue. Je n'ai jamais mentionné la date exacte. Et puis je ne leur parle plus. Jamie était une erreur et il est préférable de couper les ponts. Quant à Kimmy, elle ne s'est jamais excusée de m'avoir virée de sa chambre.

Mon bureau grince tandis que je me trémousse sur ma chaise.

Alors, pas de fête d'anniversaire cette année. Pas de quoi fouetter un chat. Je le fêterai dans quelques semaines à la maison avec mes vrais amis. La formation pour mon job commence le 3 mai et dure une semaine. Ensuite je travaillerai pendant trois mois. Quand je pense à ces trois mois entiers consacrés aux plans de licenciements, élimination des frais généraux, réduction des coûts, échelle de réduction des dépenses... j'ai mal à la tête. Je regrette de ne pas avoir un job qui ait un impact positif sur la vie des gens. Comme Ronnie. Ou Danielle Grant. Je me demande si elles aiment leurs métiers, si elles sont heureuses. Etais-je heureuse à la banque ? Vais-je être heureuse ? Mes parents sont-ils heureux ?

Est-ce important d'être heureux ?

Lundi, 19 avril, 19 h 30

Sainte Kimmy

— Nous avons fini ? demande Nick.

Nous sommes assis, moroses, dans sa chambre, ravis d'en avoir enfin terminé avec notre dernier devoir de groupe. Nous avons tous envie d'être ailleurs.

— ... Je dois filer, continue-t-il. Un rendez-vous d'enfer.

— D'enfer ? je répète. Avec qui ?

— Une étudiante en art aux gros seins. Elle habite dans la résidence Sphère.

— Tu veux dire la résidence de la syphilis ? demande Lauren. J'ai entendu dire que c'est un repaire de MST. J'ai un rendez-vous moi aussi.

— Avec qui ? je demande.

Elle nous adresse un large sourire.

— Avec Cindy.

— Qui est Cindy ? demande Nick.

Lauren se lève et réunit ses affaires.

— Cindy Swiley.

Elle quitte la pièce d'un pas dansant avant que nous n'ayons eu le temps de réagir.

— La prof de CI ?

Nick passe la tête dans le couloir.

— Tu me diras si elle est tout ce que j'ai imaginé, crie-t-il.

Lauren et Nick ont tous les deux décroché des jobs à Boston cet été et vont y partager un appartement. J'espère qu'ils vont en finir et coucher ensemble. Sinon il y aura toujours l'année prochaine...

Jamie se lève et étire ses bras au-dessus de sa tête. Le bas de sa chemise se soulève, révélant son ventre pâle.

— Et voilà, mesdames et messieurs, notre groupe de travail de première année doit affronter sa fin dans un gémissement.

Je ris. Je crois qu'il me fait rire environ toutes les deux minutes.

— J'espère que le gémissement n'est pas dû à une douleur des parties génitales ? dis-je en plaisantant.

— La syphilis rend fou quand elle n'est pas traitée, dit Jamie.

— Alors tu l'as déjà attrapée, dit Nick.

Russ n'est pas là. Il n'est venu à aucune de nos dernières réunions. Il a achevé ses

contributions à tous les devoirs et les a envoyées par e-mail à Jamie, probablement trop occupé à lire *Comment être papa pour les nuls*. Mais c'est mieux qu'il reste à l'écart. Ainsi je ne suis pas obligée de lui parler.

Je me surprends à observer Jamie. Il est tellement drôle, vraiment. Et physiquement, il me plaît beaucoup plus qu'au début. Je me demande comment se serait déroulée l'année si j'étais tombée amoureuse de lui au lieu de Russ. Un million de fois mieux. Pas de plans d'attaque, pas de coups en douce, rien que la béatitude.

Dans le couloir, je lui demande :

— Que fais-tu maintenant ?

— Je pensais m'essayer à la plongée sous-marine. J'ai toujours voulu nager en eaux troubles.

Je ris et pose ma main sur son bras.

— Tu veux aller manger un morceau, loin de la cafétéria ? Peut-être ce petit restau japonais sur Main Street ?

— D'accord. Pourquoi pas ?

Parce que je devrais réviser les examens terminaux ? Je suis au point dans la plupart des matières. Sauf peut-être en finance. Je ne comprends rien à ce qui se raconte durant ce cours. C'est comme si on y parlait coréen. Je ne sais pas comment m'en sortir à l'examen. Je ne veux pas revenir l'an prochain, mais je veux quand même être reçue cette année. Inutile de rester sur une note désagréable. Je ne parviens toujours pas à décider ce que je vais faire cet été. Je ne veux pas vivre seule à New York. Si je sors avec Jamie, peut-être pourrions-nous y partager un appartement. Et peut-être finirais-je par me persuader de revenir à LWBS.

Vingt minutes plus tard, nous prenons place à une table pour deux près de la fenêtre. Il prend mon manteau et tire une chaise pour moi. Deux choses que Russ n'a jamais faites. Une bougie éclaire la table. Je verse un peu de cire sur ma main et la modèle en forme de cœur.

— Merci, chérie, dit-il. Je devrais le porter en bandoulière.

La serveuse nous demande ce que nous voulons boire. Jamie me surprend en commandant du saké.

— Je croyais que tu ne buvais pas.

— Je ne bois pas. Mais en ce moment, ça m'aide à me noyer dans la mélancolie.

Mon cœur se serre.

— A cause de Layla ?

— Oui, dit-il, bouleversé. Elle ne m'adresse même plus la parole.

Comme je ne sais pas quoi dire, j'avale une gorgée d'eau. Quand le saké arrive, il nous en verse un verre chacun et lève le sien en un semblant de toast.

— A l'amour non partagé.

Je répète :

— A l'amour non partagé.

Il avale son verre et le remplit de nouveau.

— Pourquoi tombons-nous toujours amoureux des personnes qui ne nous aiment pas ? Peut-être est-ce moi. Je crois que je devrais revenir à ma tactique qui consistait à ne même pas tenter ma chance, à me laisser porter par le vent. Ça marche. N'attacher d'importance à rien. Ne pas me préoccuper de mon avenir. Ne pas me préoccuper des femmes. Avant Layla, je prenais tout à la rigolade.

Il avale un deuxième verre.

Mes lèvres se mettent à trembler.

— Et moi ? Tu ne te souciais pas de moi ? En septembre ?

J'ai besoin de savoir que je compte pour lui, que je n'étais pas une partie de rigolade.

— Bien sûr que tu as compté pour moi, Kimmy. Mais nous nous connaissions à peine, et quand j'ai rencontré Layla...

Je lui dédie mon plus beau sourire.

— C'est vrai, nous nous connaissions à peine.

Mais il me connaît maintenant. Je me penche davantage afin de lui offrir une vue imprenable sur mon décolleté pigeonnant. Je récolte de la sauce soja sur tout mon chemisier.

— Que veux-tu commander ? je demande d'une voix faussement gazouillante. Tu veux partager un sushi au concombre ?

— Je me situe maintenant bien au-delà des sushis au concombre, Kimmy. J'ai atteint le stade où plus rien ne peut m'effrayer. Qu'on m'apporte les sushis au thon et au piment !

Trois assortiments de sushis et quatre carafes de saké plus tard, je ris encore.

— Nous devrions rapporter une carafe au zoo et nous lancer dans une partie de saké tournant, dit Jamie, la voix environ deux octaves plus haute que d'habitude, les yeux brillants et les joues en feu.

— Ça me va.

Jamie signe son nom dans le vide pour demander l'addition.

— Crois-tu que ce soit le signe universel pour « Apportez-moi l'addition » ? Nous devrions demander à Nick si en Australie, ils signent à l'envers.

Il laisse tomber quatre billets de vingt dollars sur la table et repousse ma main quand je cherche mon porte-monnaie.

— Je t'invite. Tu m'as enfin permis de t'inviter à dîner.

— Merci, dis-je, sincère.

— Touche ma moustache.

J'examine son visage.

— Tu n'as pas de moustache.

— *Doitashimashite*. Ça veut dire « De rien » en japonais.

Vu notre état d'ébriété, nous laissons sa voiture garée dans la rue et parcourons à pied les cinq blocs qui nous séparent du campus. Il s'essaie à danser le fox-trot et je ne peux m'empêcher de rire.

De retour au zoo, il parvient à peine à monter les escaliers. Il m'enlace afin de rétablir son équilibre. Au lieu de se concentrer sur les marches, il chante faux une chanson qui parle de tomber amoureux. Rien de surprenant, la plupart des chansons parlent d'amour.

Nous soutenant l'un l'autre, nous atteignons sa chambre en pouffant. Il ouvre la porte et tombe face contre son lit. Je grimpe dans le lit à sa suite. Il chante toujours. Il sait que je suis étendue à son côté, alors, comme il ne m'a pas demandé de partir, je me blottis dans ses bras. Il sent le vin chaud. Il enroule une boucle de mes cheveux autour de ses doigts et ferme les yeux.

C'est ma chance. Je peux ôter mes vêtements et laisser ses mains parcourir mon corps, ou encore l'embrasser dans le cou. Nous nous retrouverons alors exactement où nous en étions en septembre : Jamie amoureux de moi, et non de Layla.

Je ferme les yeux et l'attire plus près. Il ne s'écarte pas. J'approche ma bouche à deux centimètres de la sienne.

Il ne chante plus, il fredonne, mais c'est toujours la même chanson.

Je suis tombé amoureux de toi...

Quelle chanson est-ce ? Je connais cette chanson.

Ah oui. Eric Clapton.

Layla.

Je m'assieds d'un bond. Que suis-je en train de faire ? Mon cœur bat à tout rompre, ma bouche devient plus sèche que le désert d'Arizona et la nausée, emplit mon estomac. Qu'est-ce qui peut clocher chez moi ? Toute l'année, Layla m'a aidée, et maintenant, je tente de prendre sa place parce que mon amour-propre a été réduit en miettes ? Pourquoi suis-je si horrible ? Jamie ne m'aime pas, il aime Layla. Et Layla l'aime, quoi qu'elle en dise.

Je ne peux pas être à jamais le maillon faible dans la chaîne de la solidarité féminine. Je m'extrais des bras de Jamie et me dirige vers la porte.

Il lève la tête.

— Je crois que je vais être malade.

Je me précipite sur sa corbeille à papier et la place directement dans la zone cible potentielle. Puis je me rassieds au bord du lit.

— Tu sais quoi ? Moi aussi.

Mardi, 20 avril, 10 heures

La maman de Jamie a toujours raison

Le bourdonnement de mon radio-réveil hurle dans ma tête.

Joyeux anniversaire, Dara.

Je frappe sur l'alarme pour l'éteindre. Oh, ma tête ! Comme elle me fait mal. Une odeur flotte dans ma chambre. J'ouvre un œil et repousse les couvertures. Je suis tout habillé mais gentiment bordé dans mon lit. Ça pue vraiment, ici. Oy. Je soupçonne que les vomissures dans la corbeille à papier sous mon lit en soient la cause.

Que s'est-il passé hier soir ? La dernière chose dont je me souviens clairement, c'est d'avoir bu trop de saké. Mais il semble que j'ai réussi à retrouver mon chemin. Et à régler le radio-réveil. A moins que Kimmy ne l'ait fait pour moi. Qui aurait cru qu'elle avait l'instinct maternel ? Je ne vais pas me lever aujourd'hui. Je vais porter le deuil de Dara au lit. De toute façon, je me fiche de tout. Ma tête et mon cœur sont brisés. Pourquoi se donner la peine de se lever ?

J'éteins l'alarme. Non merci.

Le téléphone sonne.

— Allô ?

— Jamie ?

— Maman, bonjour.

— Tu ne dormais pas, n'est-ce pas ?

— Dormir ? Qu'est-ce que c'est ?

— Tu dors bien là-bas ? As-tu essayé ces boules Quiès que je t'ai envoyées ?

— Oui maman. Merci maman.

Silence.

— Je t'appelle pour te remercier pour les fleurs.

Les fleurs ? Ah oui, les fleurs. J'avais oublié que j'avais commandé les fleurs. Minute. Elle n'appelle jamais pour me remercier des fleurs.

— Vraiment ?

— Ne sois pas si surpris, Jamie.

— Eh bien, maman, j'envoie ces fleurs depuis vingt ans et tu ne m'as jamais appelé auparavant pour me remercier. Je n'attendais d'ailleurs pas de merci. Mais pourquoi ai-je droit à un coup de fil aujourd'hui ?

— Tu as raison...

Je l'entends qui mange au bout du fil.

— ... Je vois les choses différemment depuis que ma mère est morte. Je veux dire aux gens combien je les apprécie avant qu'il ne soit trop tard.

— Bien. J'apprécie que tu me dises que tu m'apprécies.

— Je t'apprécie, je t'apprécie depuis le jour où tu es né. Même si je ne voulais pas t'avoir.

— Euh... merci...

Elle rit. Un rire le jour de l'anniversaire de Dara ?

— Je me suis mal exprimée.

Je ne peux pas croire que nous nous parlions aussi sincèrement.

— Alors pourquoi as-tu décidé de m'avoir ?

— Ton père pensait que cela me ferait du bien. Et il avait raison...

Elle se tait et je crois l'entendre renifler.

— ... Mon chéri, il faut que tu saches qu'on apprend à vivre avec la douleur. Je sais que tu souffres, mais ça passera. Il faut que tu te consoles avec les bonnes choses de ta vie. Comme ton nouveau job, si intéressant.

Minute.

— Comment sais-tu que je déprime ?

— Chut. Une mère sait ces choses-là.

— Amanda a vendu la mèche.

— Je sais tout. Alors tu vas essayer de garder la tête hors de l'eau, Jamie ? Pour moi ?

— Rien de tel qu'une mère juive qui me culpabilise pour me tirer du lit.

— Je t'ai entendu sourire ?

Je souris.

— Oui, maman.

— Autre chose. Et si tu prenais ta nièce dans l'un de ces films que tu vas produire ? Tu ne trouves pas qu'elle pourrait devenir la nouvelle Shirley Temple ?

J'approuve. Tout est possible en ce bas monde.

Je raccroche et bondis hors du lit. Il faut que je révise. J'ai des examens à passer haut la main.

Mercredi, 28 avril, 10 h 40

Un regret effleure Russ

Je pose mon stylo et lève la main. Mon troisième examen est terminé. J'étire mes jambes sous le bureau en attendant que le surveillant vienne ramasser ma copie et range ma carte étudiant dans ma poche.

Kimmy est assise trois rangées devant moi et écrit furieusement. C'est étrange de penser que passé vendredi, je ne la reverrai peut-être jamais. Nick m'a dit qu'elle pensait retourner en Arizona. Elle ne va pas chez O'Donnell elle non plus. J'ai appelé la semaine dernière pour dire que des obligations familiales m'obligeaient à changer mes plans. Ils ont été loin d'être ravis. Tant pis.

Kimmy passe ses doigts dans ses cheveux et je sens quelque chose bondir dans ma poitrine. Une partie de moi la désire et la désirera probablement toujours. Peut-être nos routes se croiseront-elles un jour. Peut-être un jour séjournerons-nous à New York en même temps... Nous traverserons la 5e Avenue au même moment, nos regards se riveront l'un à l'autre... Si j'espère que Sharon me pardonne un jour, ou qu'au moins elle me laisse une place dans la vie de notre bébé, je ne peux avoir aucun contact avec Kimmy. C'est la seule chose à faire. Elle compte pour moi, mais je dois me comporter en être responsable. Il va me falloir ramper. J'ai demandé à Sharon si elle voulait se marier et elle m'a répondu d'aller au diable. Mais on ne sait jamais, n'est-ce pas ?

- Fini ? me demande le surveillant en ramassant la copie.
- Oui.
- Bonne chance.
- Merci.

Je vais en avoir besoin.

Jeudi, 29 avril, minuit

Layla trouve sa vocation

J'entasse mes affaires dans mon sac et je le fais rouler dans l'ascenseur de la bibliothèque pour la dernière fois cette année. Des sentiments contradictoires se mêlent en moi. D'un côté, je suis heureuse d'en avoir fini avec les examens, de l'autre, j'aime les poussées d'adrénaline qu'ils me procurent.

L'ascenseur s'arrête au troisième étage. Kimmy entre, le regard brouillé, comme si elle avait oublié de fermer les yeux sous l'eau. Elle se raidit à ma vue. Nous ne nous sommes pas parlé depuis notre dispute.

— Comment vas-tu ? demande-t-elle.

— Bien. Et toi ? Prête pour demain ?

— Euh... oui.

Me revient en flash-back le souvenir de son expression égarée devant le professeur.

— Tu es certaine ?

Elle hésite de nouveau.

— Ça ira.

Je sais quelle ment, et soudain, je n'ai plus envie d'être fâchée.

— Tu as besoin d'aide ?

— Ça ira, répète-elle en secouant la tête.

— Définis l'arbitrage.

— C'est... euh...

Elle hoche la tête.

— Je suis foutue, hein ? Je suis complètement perdue.

Je pouffe.

— Mais non. Viens, on va réviser.

— Il est déjà minuit. Tu aimes avoir une bonne nuit de sommeil avant un examen.

— Je suis totalement reposée. Nous allons réviser, lui dis-je, chargée à bloc.

L'idée de l'aider me fait un bien fou et me redonne la pêche après une semaine déprimante.

— Tu t'occupes des en-cas, moi, du thé, et nous nous retrouvons dans ma chambre dans cinq minutes, d'accord ?

— Je ne le mérite pas, dit-elle.

Qu'est-ce qu'elle raconte ?

— Si, tu le mérites.

Pour la toute première fois, Kimmy me serre contre elle.

— Merci.

— Tout le plaisir est pour moi.

En quittant la salle d'examen, Kimmy me fait le V de la victoire. Elle sourit. Bien que je n'aie pas encore fini et n'aurai jamais fini, bien que je sois la seule qui reste dans la pièce et que je sois trop fatiguée pour penser correctement, son sourire me transporte. Elle a réussi. Nous sommes restées éveillées toute la nuit à rire et à réviser, et elle a réussi. Je ne me suis jamais sentie plus fière. De quelqu'un d'autre ou, je m'en rends compte, de moi-même.

Après l'examen, que cette fois j'ai raté pour de bon, je prends une décision. J'appelle Danielle Grant et lui demande si elle cherche toujours quelqu'un pour l'été.

— Layla, j'adorerais travailler avec vous, mais il ne reste plus d'argent sur le budget d'été.

— Pour cet été, ce n'est pas le salaire qui m'intéresse, mais l'expérience. Je veux vous aider et vérifier si le travail me plaît. J'ai besoin de trouver une profession dont je sois fière. Ma seule exigence est que vous ne me mettiez pas à un poste fictif. Je veux faire du vrai travail.

Elle rit.

— Vous allez adorer. Une quantité de tâches font appel à votre formation. Comme gérer la collecte de dons, le budget, les impôts... La liste est sans fin.

Je souris.

— J'ai hâte de commencer.

Kimmy tire sa révérence

Presque terminé. Mes livres sont empilés au sous-sol pour que Jamie les vende l'année prochaine, et j'ai presque achevé d'emballer mes vêtements.

Je m'étends sur le matelas nu et m'accorde une mini-pause. Je suis épuisée. Physiquement et mentalement. Je n'avais pas passé une nuit blanche depuis longtemps, mais ça en valait la peine. J'ai peut-être bien réussi l'examen. Layla est un professeur de génie. J'espère avoir le temps de la voir aujourd'hui avant de partir. Mon avion ne décolle qu'à 20 heures. Je me demande si Russ est déjà parti. J'imagine qu'il n'a pas eu envie de me dire au revoir. Bizarre.

D'accord. Fin de la pause. Je me lève et m'étire. Je devrais rappeler Claire Moss. J'ai tenté de la joindre plus tôt dans la semaine pour lui dire que je renonçais à mon poste chez eux, mais elle n'était pas là, et depuis, nous jouons à cache-cache. C'est vrai que je n'ai pas fait d'efforts démesurés pour la contacter. Je n'ai pas une hâte folle de lui parler. Avec Russ qui s'est déjà désisté, ils vont probablement cesser d'engager des étudiants de LWBS.

Je trouve le numéro et décroche le téléphone. Pourquoi ça ne sonne pas ? La compagnie du téléphone a déjà coupé ma ligne ?

- Allô, mademoiselle Slafer ? dit une voix bourrue.
- Oui ?
- Professeur Martin à l'appareil.

Pas encore. Par pitié, dites-moi que Russ n'a pas de nouveau copié sur moi à l'examen. Ha ha.

- Oui ?
- Je voulais vous féliciter de votre note finale. Vous avez obtenu quatre-vingt-quinze à votre examen, ce qui, combiné aux notes de vos devoirs, s'avère être la plus haute note de la classe.

Je ne le crois pas.

- Moi ?
- Oui. Je ne sais pas si vous le savez, mais les meilleurs étudiants de chacune des trois classes de stratégie de l'entreprise recevront le prix de stratégie Hunder.

Un prix ? On me décerne un prix ? Ils sont fous ou quoi ? Je ne mérite pas de prix. Je ne mérite rien.

Peut-être est-il temps de devenir quelqu'un digne d'un prix.

Je parviens à m'arracher un couinement :

— Merci, professeur.

— Le trophée s'accompagne d'une bourse de quinze mille dollars, qui je l'espère vous encouragera à vous spécialiser en stratégie l'année prochaine.

Ils me donnent de l'argent, en plus ? Dieu du ciel.

— Euh, c'est ce que j'avais décidé de faire.

Depuis au moins dix secondes.

— J'aimerais aussi que vous envisagiez de postuler un emploi de professeur assistant, à l'automne prochain, pour le cours d'introduction à la stratégie.

Wouah.

— Je serais également intéressée.

— Parfait. Je vais envoyer la bourse et le formulaire de candidature au poste d'assistant à votre adresse en Arizona. Je serai ravi de vous revoir l'année prochaine. Passez un bon été.

— Merci. Vous aussi, dis-je, incapable d'arrêter de sourire. Et peu désireuse de le faire.

J'ai peine à croire qu'un professeur ait assez confiance en moi pour désirer que j'aide des premières années. Qui l'aurait cru ?

Le téléphone sonne de nouveau. Peut-être ai-je aussi gagné la bourse de finance ? Peut-être devrais-je cesser de rêver.

— Allô ?

— Allô, Kimmy Slafer ?

— Elle-même.

— Bonjour, c'est Claire Moss, je vous rappelle de chez O'Donnel. Désolée d'avoir joué à cache-cache.

Mon cœur bondit dans ma poitrine.

— Oh, ce n'est rien. Merci de me rappeler.

— Vous avez des sujets d'inquiétude ? me demande-t-elle.

Ai-je des sujets d'inquiétude ? Oui, environ un million. Je m'inquiète de passer le reste de ma vie dans la peau de quelqu'un que je déteste, de ne pas être assez dure pour tracer mon chemin dans le monde de l'entreprise. Je m'inquiète à l'idée que personne ne m'aimera jamais.

La vérité, c'est que je veux ce job, je veux cette vie, je veux revenir à LWBS l'année prochaine. Je veux être professeur assistante. Je veux mon propre foutu jus d'orange fraîchement pressé.

— Je voulais avoir confirmation de la date de début de mon emploi. C'est bien le 1er juin ? dis-je très vite avant de changer d'avis.

— Oui, et l'orientation a lieu le 31 mai.

— J'ai hâte d'y être.

Et c'est vrai.

Mon année entière tient dans deux sacs. Comme c'est triste. Les murs semblent nus et de petits moutons de poussière pointent leurs nez au coin du placard. Dégoûtant. J'ai les mains sales et l'odeur de quelqu'un qui n'aurait pas utilisé de déodorant. J'ai emballé le réveil, mais ma montre indique 16 h 15. Encore un moment à attendre.

Toc, toc.

— Une minute.

Peut-être Layla vient-elle me dire au revoir ? J'ai hâte de lui dire que je vais à New York. Elle va être si fière de moi. J'ouvre la porte et une boule se forme instantanément dans ma gorge.

C'est Russ.

— Salut.

Je contemple le plancher.

— Je pensais que tu étais parti.

— Je pars maintenant. Je peux entrer ?

J'acquiesce et tiens la porte ouverte, mais toujours en évitant son regard.

— Comment as-tu trouvé l'examen ? demande-t-il.

— Bien. Et toi ?

Je m'appuie contre le bureau vide qui appartient à la chambre. Je me sens incapable de supporter plus longtemps cette conversation insipide. La boule menace de gonfler et de bloquer mon œsophage, peut-être même de m'étouffer.

— Je suis venu te dire au revoir, dit-il doucement.

Je m'obstine à observer le plancher, le plancher poussiéreux et dégoûtant. Russ me touche le bras.

— J'avais besoin de te dire au revoir.

Sa voix tremble et je finis par lever les yeux.

Mon regard se rive alors au regard le plus bleu que j'aie jamais vu et je tombe tête la première dedans, comme au premier jour. Ses yeux brillent et il bat des paupières pour repousser ses larmes. Je me demande si je me perdrai jamais de nouveau dans des yeux comme ceux-ci.

Mes joues sont humides, mais je m'en moque.

— Au revoir, dis-je.

— Je suis désolé, murmure-t-il.

Je le sais, mais ne dis rien. Moi aussi.

Il me serre étroitement contre lui, et je laisse son parfum m'envelopper.

— Tu fais la seule chose à faire, je lui murmure à l'oreille, réalisant que je suis sincère.

— Oui ?

Il semble soulagé.

— Oui.

Notre couple aurait-il résisté à longue échéance ? Je le pensais, mais je n'en suis pas si sûre. La bande-son de *Spiderman* aurait fini par me rendre folle.

Ça, et le fait que je ne lui faisais pas confiance.

— Bonne chance, dit-il.

Je m'écarte de lui.

— Bonne chance à toi.

Il m'embrasse sur la joue.

— Sois sage.

Je ris, bien que je puisse à peine respirer.

— Toi aussi.

Il presse ma main et sort. Je m'assieds sur le matelas nu et je pleure.

Layla à la recherche de son prince

Kimmy frotte ses yeux du revers de ses mains. Je les écarte doucement de son visage.

- Ne fais pas ça, chérie. Tiens, voilà un mouchoir.
- Merci, dit-elle à travers son hoquet. Merci de me faire sentir mieux.
- Je suis là pour ça. Encore un peu de thé ?
- Non merci, je me sens mieux.

Elle lève les yeux sur moi et sourit.

- Merci de me prêter ton appartement cet été. Tu es certaine que ça ne te dérange pas ?

— C'est la meilleure solution. Pourquoi dépenserais-tu de l'argent alors que ma chambre est vide ? En plus, ma sœur passe son temps chez son copain. Je viens de parler avec le zoo. Les locaux restent ouverts pour les étudiants de la session d'été, et comme je vais travailler à dix minutes d'ici, il est plus logique que je reste à l'école.

J'ai du mal à croire que je reste à la Cité U plus longtemps que nécessaire. Mais je n'ai aucune raison de déménager alors que je vais travailler si près. Une idée me traverse l'esprit. Peut-être resterai-je seule à cet étage ? Ne serait-ce pas génial ? J'aurais la salle de bains pour moi toute seule. Je pourrais même parcourir les couloirs nue comme un ver si ça me chante.

- J'apprécie vraiment tout ce que tu as fait pour moi, Layla. Tu es une véritable amie. Maintenant, c'est à moi de te rendre la pareille.

— Ne sois pas bête. Je n'attends rien en retour.

— Je sais. Et je sais aussi que tu détestes qu'on te dise ce que tu dois faire ou que tu as tort. Et d'habitude, je respecte cela, mais je veux te dire quelque chose.

— C'est de mauvais augure, dis-je. D'accord. Tire.

— Tu te comportes comme une imbécile avec Jamie.

— Alors là, attends une min...

— Non. Tu m'as donné des cours toute l'année, maintenant, c'est ton tour d'écouter. Jamie t'aime. C'est un type formidable. Il est drôle, attentionné, intelligent, et il ferait un petit ami magnifique pour toi.

— Mais il a agi contrairement à l'éthique et il a menti et...

— Je sais ce qu'il a fait. Alors comme ça, il n'est pas parfait ? Personne ne l'est, Layla. Personne ne le sera jamais. Tu dois dépasser cette obsession. Personne ne peut remplir tes exigences. Scoop : tu n'es pas parfaite non plus.

— Peut-être que non, mais je suis franche.

— Oh, vraiment. Dis-moi, as-tu jamais dit à Bradley où tu avais entendu parler de lui pour la première fois ?

Mes joues se teintent lentement de rouge.

— Maintenant, écoute. Tu es autoritaire, obsessionnelle, et tu sais quoi ? Tes amis t'aiment quand même. *Jamie* t'aime, quand même. Il a commis une erreur et alors ? Tire une leçon de cette erreur et va de l'avant.

Elle sirote longuement une gorgée de thé.

— Tu sais ce que je crois ? Je crois que tu te sers de ton obsession de perfection comme d'une excuse pour ne t'impliquer vraiment avec personne. Si tu dois absolument avoir un défaut, tu aurais au moins pu trouver quelque chose de plus original.

Je ramasse un oreiller et le lui lance à la figure. Il atteint sa main. Et renverse son thé. Partout sur mon couvre-lit.

— Zut !

Je commence à bouder, mais réfléchis quand même. Est-il possible qu'elle ait raison ? J'ai paniqué avec Brad, mais *Jamie* m'a terrifiée. Je récapitule mentalement mon passé amoureux. Mon Dieu. Elle a raison.

— Tu as raison, dis-je, le cœur battant. Pour tout. Surtout à propos de *Jamie*. *C'est* un homme merveilleux. Il est généreux, attentionné, tendre, hilarant et sensuel. Parfois, je souhaite qu'il arrête de plaisanter et soit sérieux. Et à d'autres moments, il paraît si triste. On dirait qu'il porte sur ses épaules le poids de chaque enfant qui souffre et ça me brise le cœur. Ses sourcils se rejoignent, et selon ton témoignage, il a un petit pénis. Mais il me plaît.

Wouah. L'ai-je vraiment dit ? Je saute hors du lit.

— Il faut que je lui parle tout de suite.

Kimmy avale son thé de travers.

— Bien sûr ! Il n'y a que toi pour avoir la révélation soudaine et vouloir passer à l'action. Tu es la personne la plus spontanée et la plus passionnée que j'aie jamais rencontrée. Mais je pense qu'il est peut-être déjà...

— Pas le temps de penser !

Je vaporise mon Chanel n° 5 sur ma poitrine et m'élanche en courant dans le couloir tambouriner à sa porte. Pas de réponse, alors j'ouvre la porte. La chambre est vide. On ne peut plus vide et nue. Je ne peux pas le croire. J'ai raté ma chance.

— Peut-être est-il encore en train de charger sa voiture, suggère Kimmy à mon côté.

— Tu as raison !

Je dévale les escaliers.

— Tu n'as pas de chaussures ! crie Kimmy derrière moi. Ni de manteau !

— C'est le printemps ! je lui crie en retour en courant vers le garage.

Est-il là ? Est-il encore là ? Mon Dieu, faites qu'il soit encore là.

Sa Hyundai est là. Il est en train de charger une caisse dans le coffre.

— Bonjour, dit-il, surpris de me voir.

Avant qu'il ne puisse ajouter quoi que ce soit, je l'embrasse, puis m'écarte de lui et le regarde en face.

— Je suis tellement désolée. Je n'aurais jamais dû paniquer comme je l'ai fait. Tu es un type génialement imparfait qui est parfait pour moi.

J'ai dit exactement ce que je voulais dire. Il ne répond rien et reste à me fixer, le regard vide. Peut-être est-il trop tard. Il s'est remis de Kimmy, peut-être s'est-il guéri de moi. Vaut-il maintenant tourner tout cela à la plaisanterie et m'envoyer paître ?

— Alors ? dis-je les mains sur les hanches. Dis-moi ce que tu penses. Direct. Je ne suis pas d'humeur pour la plaisanterie.

Il écarte les cheveux qui tombent sur mon visage, puis laisse son doigt courir le long de mon oreille, sur ma joue, sur mes lèvres. Il me regarde dans les yeux, je perds le souffle, et il m'embrasse.

Vacances d'été

Mercredi, 2 juin, 13 h 30

Kimmy prend l'ascenseur

Un ciel d'un bleu laiteux s'étend au-dessus de la 42^e rue. Je ne peux effacer le sourire de mon visage. J'aime cette ville. Les Klaxons, l'énergie, la salade coincée sous mon bras (sur la suggestion pressante de Layla). J'aime particulièrement l'appartement de Layla. J'y habite depuis déjà une semaine et ne parviens pas à m'en lasser. Le parquet, la salle de bains équipée d'un Jacuzzi et les toilettes avec siège chauffant... Des coussins recouvrent le lit drapé de draps Ralph Lauren plus doux que la fourrure d'un chaton, la vue domine la ville entière, et une femme de ménage passe tous les lundis. Comme Layla en est propriétaire, elle refuse de me faire payer un loyer. Quand elle vient à New York le week-end, elle ne descend même pas ici mais rejoint Jamie dans sa sous-location. Ils semblent follement amoureux l'un de l'autre, toujours en train de se roucouler au visage et de se donner des petits noms. Il l'appelle son orange, et elle l'appelle sa banane. Je devine que l'orange a quelque chose à voir avec leurs aventures de jongleurs, et je refuse de savoir quoi que ce soit à propos de la banane. Je n'ai pas autorisé Layla à m'en dire davantage que : « Tu as manqué quelque chose. »

Je salue le portier du geste et fais claquer mes talons sur le marbre de l'entrée vers l'ascenseur qui va m'emmener au quarante-huitième étage. Hier, mon premier jour de travail, j'ai passé dix minutes, décontenancée, à me demander pourquoi les boutons de l'ascenseur s'arrêtaient à quarante. J'ai cru que je ne me trouvais pas dans le bon bâtiment et suis ressortie... avant de comprendre qu'il y avait plusieurs ascenseurs, chacun assigné à un bloc de vingt étages. Comment le savoir ?

Cet ascenseur, mon ascenseur, ne dessert que les étages quarante à soixante. Tandis qu'il file à travers l'immeuble vers le ciel et que mes oreilles se bouchent, je regarde les infos sur l'écran plat de la télé en souriant. Je sais que je finirai par perdre la sensation de marcher dans une ville pavée d'or, mais pour l'instant, j'en profite.

Je suis heureuse. Bien que j'aie mes règles. J'ai jeté ma plaquette de pilules le jour où Russ est reparti pour Toronto. Mon corps a besoin d'une pause, de retrouver son rythme naturel. Quel qu'il soit.

L'ascenseur s'arrête en douceur. Je m'avance pour sortir quand un type brun, très mignon, en costume à rayures bleues me barre le chemin. Oups. Nous ne sommes qu'au quarante-cinquième étage, je ne descends pas là.

— Hé, Kimmy ! Ravi de te rencontrer, dit l'homme qui me barre le passage.

Il m'est vaguement familier, mais je ne me souviens pas de son nom. Je crois que c'est le cadre avec qui j'ai parlé lors du dîner offert par O'Donnel, l'homme qui avait rendu Russ si jaloux.

— Au cas où tu l'aurais oublié, me dit-il en souriant, je m'appelle Johnny Dollan. Nous

nous sommes vus en janvier. Je ne voulais pas t'empêcher de passer. Tu descends à cet étage ?

Il se glisse à côté de moi, me souriant par-dessus son épaule.

— Non, dis-je en appuyant sur le bouton de fermeture des portes. Je monte.

REMERCIEMENTS

Mille et mille mercis à :

ma mère, Elissa Ambrose, qui lit tout ce que j'écris, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, et parvient toujours à embellir mes phrases ; mon éditeur, Sam Bell, pour avoir pris ce livre en mains et m'avoir montré comment lui donner du punch ; mon agent, Laura Dail, superbe dans tous les sens du terme ; Corinne Gelman, parce qu'elle reste mon sujet d'interview préféré, et parce qu'elle a pris le temps de lire les obscurs brouillons de départ de ce livre ; Lynda Curnyn, parce qu'elle est l'une des éditrices les plus sympas qui soient, en même temps qu'un fabuleux écrivain et ma compagne de déjeuner favorite ; l'équipe de RDI : Farrin Jacobs, Margaret Marbury, Laura Morris, Stephanie Campbell, Margie Miller, Tara Kelly et Tania Charzewski, pour leur excellent travail ; mes amis et ma petite sœur : Jess Braun, Bonnie Altro, Robin Glube, Jess Davidman et Aviva Mlynowski, qui répondent gentiment à mes e-mails (« Est-ce que c'est drôle ? Est-ce que ça fait trop canadien ? ») dans les trente secondes suivant réception ; et à Todd Swidler, parce qu'avec lui à mes côtés, tout prend un sens. La vie, l'amour et même l'arbitrage des prix.

Bon d'accord, l'arbitrage des prix, il a dû me l'expliquer plusieurs fois et très lentement.

A mon père et à ma belle-mère, Larry Mlynowski et Louisa Weiss, avec amour.